8
16-b
46

R. 203

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
20MF
26

Bibliotheca
i Coll. Rom.
ciet. Jesu

40.3.30.

ŒUVRES
DE FRANÇOIS
DE
LA MOTHE LE VAYER,
CONSEILLER D'ESTAT
ORDINAIRE.

TOME VIII.

CONTENANT

Les trois premieres Parties des Opuscules ou Petits Traitez, dont le catalogue est cy-apres.

Bibliot. Cath. Roman. A.

A PARIS,
Chez Loüis Billaine, au Palais, au second Pilier de la grand' Salle, au grand Cesar.

M. DC. LXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TABLE DV CONTENV dans ce VIII. Volume.

OPVSCVLES OV PETITS TRAITTEZ.

PREMIERE PARTIE

Contenant sept Traittez.

Le I. *De la Lecture de Platon & de son éloquence*, page 1.

II. *Du Sommeil & des Songes*, 16.

III. *De la Patrie & des Estrangers*, 43

IV. *Du bon & du mauvais Vsage des Recitations*, 55.

V. *Des Voiages*, 64

VI *Des Habits & de leurs modes differentes*, 76

VII. *Du Secret & de la Fidelité*, 95.

II. PARTIE

Contenant sept Traittez.

Le I. De l'Amitié, 111
II. De l'Action & du Repos, 136
III. De l'Humilité & de l'Orgueil, 156
IV. De la Santé & de la Maladie, 173
V. De la Conversation & de la Solitude, 191
VI. Des Richesses & de la Pauvreté, 215
VII. De la Vieillesse, 241

III. PARTIE

Contenant sept Traittez.

Le I. De la Vie & de la Mort, 273
II. De la Prosperité, 312
III. Des Adversitez, 334
IV. De la Noblesse, 362
V. Des Offenses & & Injures, 380
VI. De la bonne Chere, 404
VII. De la Lecture des Livres & de leur composition, 436

OPVSCVLES
OV
PETITS TRAITEZ

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

Le I. De la Lecture de Platon & de son Eloquence.

Le II. Du Sommeil & des Songes.

Le III. De la Patrie & des Estrangers.

Le IV. Du bon & du mauvais usage des Recitations.

Le V. Des Voiages, & de la découverte de nouveaux Païs.

Le VI. Des Habits, & de leurs modes differentes.

Le VII. Du Secret & de la Fidelité.

PREMIERE PARTIE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A MONSEIGNEVR LE CHANCELIER.

MONSEIGNEVR,

Ie ſuis bien éloigné de la penſée de pluſieurs qui croient s'aquitter aucunement envers ceux à qui ils ont de grandes obligations, lorſqu'ils leur dedient quelque ouvrage. Pour moi, c'eſt à deſſein d'accroiſtre le nombre de celles qui me lient à voſtre ſervice, que je vous preſente ce li-

vre ; & je m'eſtimeray plus que jamais voſtre redevable, s'il vous plaiſt de me permettre qu'on y voye l'inſcription de voſtre nom, & que mon travail reçoive par ce moien l'autorité de voſtre approbation. Mais ce n'eſt pas en cela ſeulement que je ſeray different des autres ; ils ne trouvent jamais de louanges aſſez exquiſes pour accompagner leurs preſens ; & ma reſolution eſt au contraire d'obmettre tout ce qui eſt dû à voſtre Vertu, & de ne la reverer ici que du ſilence. I'avouë que c'eſt principalement pour vous complaire que j'en uſerai de la ſorte ; mais quand j'aurois moins de complaiſance, il faudroit plus de force que je n'en poſſede pour traitter un ſi grand ſujet ; & je ne croi pas qu'à moins d'vn panegyrique entier on puiſſe raiſonnablement l'entreprendre. En effet ce n'eſt pas dans une ſimple lettre qu'on doit faire voir avec quelle integrité & ſuffiſance vous avez exercé tant de charges qui vous ont élevé juſqu'à la plus eminente de toutes : Comme quoi ſa Majeſté ne fit rien en vous y eſtabliſſant, qu'approuver les vœux que toute la France avoit déja faits en voſtre faveur : Et de quelle ſorte vous avez ſceu depuis imi-

ter le Soleil, qui paroiſt plus lumineux, VIII.
& a l'action incomparablement plus forte dans ſon exaltation, que quand il eſt encore ſur noſtre horizon. Que ſeroit-ce d'entrer de là ſur le merite de voſtre nom: & de monſtrer que ſi la ſuite de trois Orateurs dans la famille des Curions, pût faire dire autrefois que l'Eloquence y eſtoit hereditaire; il y a lieu de s'imaginer que non ſeulement la meſme Eloquence, mais la Pieté encore & la Sageſſe ſont de droit ſucceſſif dans l'illuſtre Maiſon DES SEGVIERS? *Ie laiſſe donc,* MONSEIGNEVR, *une ſi haute & ſi ample matiere, pour deſcendre à celle de cet Eſcrit, & vous rendre compte de ſa forme, je veux dire de la façon dont j'ay traitté les differens ſujets de ces Opuſcules. Car parce qu'ils n'ont rien de ce ſublime genre d'Oraiſon qu'on demande aujourd'huy, ils pourroient eſtre moins favorablement receus par quelques-uns d'abord, ſi je ne faiſois conſiderer comme leur Stile, que l'Eſcole nomme didactique ou inſtructif, n'admet pas tous les ornemens des autres. Ce n'eſt pas à dire pourtant, qu'il n'ait ſes graces, dont je ne l'ay peut-eſtre pas aſſez accompagné, &*

que les plus grands Orateurs ne ſe ſoient ſouvent ſervis de luy, bien mieux que je n'ai fait, comme Ciceron dans ſes œuvres philoſophiques. Mais tant y a que faiſant profeſſion d'enſeigner plûtoſt que de plaire, il eſt telle fois ſi concis, & telle autre ſi libre dans ſes citations, que le gouſt de tout le monde ne s'y peut pas accommoder. Et certes ſans l'amour des Sciences, dont il eſt le fidele Interprete, difficilement le peut-on trouver plaiſant. Il a de grands charmes en recompenſe pour ceux qui cultivent les Arts qu'on nomme Liberaux; & c'eſt ſans doute qu'ils prefereront touſiours le chant des Muſes à celuy des Sirenes, comme diſoit Pythagore, c'eſt à dire une éloquence docte & ſolide, à celle qui n'a que l'éclat, le ſuperficiel, & la pompe C'eſt pour cela que les Grecs ſacrifioient à Mercure la Grenade, qui a ſon fruit au dedans; voulant ſignifier qu'il ſe trouve une Eloquence dont le merite ne ſe reconnoiſt pas ſi toſt, parce que ſes myſteres ſont cachez, & que l'écorce de la ſcience renferme ſouvent ce qu'elle a de meilleur. C'eſt une Eloquence qui mépriſe la vaine parade du langage, qui ne ſe comprend qu'avec beau-

coup de ſoin, & qui ne s'acquiert que par le moien de l'étude. Elle n'eſt pas ennemie des autoritez, comme la populaire; elle écoute parler les Auteurs chacun en ſa langue, & jamais on ne la void ſi ornée, que quand elle ſe couvre du vieil manteau de quelque Philoſophe. Pauſanias nous a voulu faire croire que les Roſſignols qui naiſſoient aupres du tombeau d'Orphée, ſurpaſſoient de beaucoup les autres en douceur de voix, & en naturelle melodie : Mais on peut dire avec plus de verité, que l'Eloquence dont nous parlons, acquiert des graces & des forces nompareilles, quand elle ſe promene parmy les Monumens de ces grands Hommes de l'Antiquité. C'eſt MONSEIGNEVR, ce que je croi qu'on peut ſouſtenir en faveur du genre d'écrire dont je me ſuis ſervi. Ie ſçai bien que ce n'a pas eſté avec toute la dignité qu'il peut recevoir, ni avec tous ces rares agréemens que les Maiſtres de l'Art luy ont donnez. Auſſi n'ai-je eu pour but que de les imiter aucunement, & je me contenterai que vous jugiez en faveur de ma copie, qu'elle ait retenu quelque air de ces anciens Originaux. Si je ſuis ſi heureux, VIII.

je prendray la hardieſſe de faire voir le jour à quelques autres petites Pieces de meſme nature, vous ſuppliant de trouver bon que je me die cependant,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant Serviteur

DE LA MOTHE LE VAYER.

DE LA LECTVRE DE PLATON, ET DE SON ELOQVENCE.

MON dessein n'est pas de vous dresser l'Eloge de Platon, ni de vous montrer comme il a sceu le premier reünir les membres de la Philosophie, qui n'estoient pas moins divisez que ceux de Penthée, selon le dire d'un de ses Sectateurs. Vous sçavez mieux que moy pourquoi toute l'Antiquité l'a traitté de Divin, & sur quel fondement S. Augustin, S. Thomas, & presque tous les premiers Peres de l'Eglise l'ont mis devant Aristote. Mais puisque vous voulez que je vous fasse raison de ceux qui ne peuvent, dites-vous, goûter ses Dialogues, & qui parlent de ses Oeuvres & de son Eloquence avec un si grand mépris, je m'efforcerai

Atticus apud Euseb. l. 2. de præp. Ev. cap. 2.

de vous mettre ici les inſtances dont j'ai ſouvent combatu de tels ſentimens.

Premierement, je ſçai que beaucoup de perſonnes ne s'engagent dans des jugemens ſi injuſtes, que par la ſeule averſion qu'ils ont contre le Dialogue. Ils croient qu'il n'y a point de plus mauvaiſe façon d'écrire, que celle qui s'aſſujettit à des colloques ou pourparlers. Et parce que vrai-ſemblablement ils n'en ont veû que de tres-mal faits, comme le plus grand nombre eſt de ceux-là, ils condamnent indifferemment toute ſorte de Dialogues. J'avouë que la lecture des mauvais eſt la plus ennuieuſe qu'on puiſſe faire; & qu'à faute de ſçavoir l'Art de ce genre d'Oraiſon, il s'y commet des impertinences nompareilles, dont nous n'avons que trop d'exemples parmi les Auteurs modernes. Mais auſſi faut-il confeſſer qu'il y a d'autres compoſitions de cette nature, qui ne donnent jamais de dégouſt. Celles de Ciceron & de Lucien n'ont eſté trouvées trop longues par perſonne. Et quand on conſiderera que le Dialogue fut nommé par les Anciens le fils aîné de la Philoſophie; que le Lycée & l'Academie luy donnerent le premier lieu dans les Ouvrages; & que les plus ſçavans ſiecles du monde l'ont mis à un ſi haut poinct d'eſtime, qu'il n'y peut eſtre rien ajoûté; il ſera difficile de ne blâmer pas ceux qui le rejettent & le mépriſent aujourd'huy ſi abſolument.

Lucian. in his accuſ.

S'il faut venir là-dessus au particulier de Platon, tous les hommes de Lettres sçavent qu'il a écrit ses Dialogues avec tant de grace & d'heureux succez, qu'encore que Zenon Eleate, ou un certain Alexamene fussent les vrais inventeurs du Dialogisme, on n'a pas laissé d'en nommer Platon le Pere, comme celuy qui devoit servir de prototype & de parfait exemple à quiconque desiroit reüssir en ce genre d'écrire. Les Payens ont mesme passé jusques à cette impieté, qu'ils dirent que si leur Jupiter se fût voulu mêler de dresser de semblables discours, il ne l'eût pas pû faire en meilleurs termes, ni les rendre plus accomplis que ceux de ce Philosophe. VIII. *Diog. Laert in vita Plat.*

Cherchons maintenant ce qui peut estre cause qu'assez de gens se dispensent d'en juger si differemment, & d'aller de droit fil contre tout ce que l'Antiquité a dit de l'éloquence de Platon, & du merite de ses Oeuvres.

Le premier sujet qui porte plusieurs à n'en faire pas beaucoup de cas, vient de l'obscurité qu'ils y rencontrent souvent, pour n'avoir pas assez de connoissance des deux parties des Mathematiques pures, l'Arithmetique, & la Geometrie. Car comme nos estudes sont autrement reglées que celles des Grecs, & principalement de ceux d'entr'eux qui se disoient Academiciens, une infinité de personnes se jettent tous les jours dans la lecture des

Livres Philoſophiques, encore qu'ils n'aient pris qu'une fort legere teinture de ces deux Sciences. Or il n'en eſtoit pas ainſi du temps de Platon, & chacun ſçait l'inſcription de ſon Echole, qui en defendoit l'entrée à ceux qui n'eſtoient pas ſuffiſamment inſtruits dans l'une & l'autre de ces diſciplines. Je ſçai bien que Marſile Ficin interprete cela non ſeulement des lignes de la Geometrie, mais encore de la meſure de nos affections, & du reglement de nos paſſions. Mais quoiqu'il en ſoit, nous voions que Platon explique tantoſt par les nombres, & tantoſt par les figures, les plus difficiles matieres de la Philoſophie. Ainſi quand il traitte de l'Ame dans ſon Phedon, de la nature dans ſon Timée, & des Idées dans ſon Parmenide, il n'eſt pas preſque intelligible en beaucoup de lieux, à ceux qui ne ſont ni Geometres, ni Arithmeticiens. Cependant c'eſt une grande injuſtice de luy imputer cét inconvenient, veu que de ſon ſiecle il n'y avoit point de plus belle façon d'exprimer ſes penſées, que celle dont il s'eſt ſervi, ni de plus claire & de mieux entenduë par ceux pour qui il mettoit la main à la plume. La raiſon voudroit donc que nous nous chargeaſſions du defaut qui ſe trouve en cela, plûtoſt que de l'attribuer à celuy qu'aucun de ſon temps n'a repris ni d'obſcurité, ni de pas un autre vice d'Oraiſon ; puiſqu'au contraire tout le monde luy a donné cette loüange, d'avoir

sceu meſler les Graces parmi les Muſes, VIII.
avec plus d'adreſſe que perſonne ne fit jamais.

La ſeconde cauſe qui donne lieu aux jugemens temeraires dont nous nous plaignons, eſt que ceux meſmes qui entendent aujourd'huy les Livres Grecs, ne peuvent pas connoiſtre toutes les beautez du langage de Platon ; non plus qu'un Alleman qui ſçait paſſablement le François, ne ſent pas toutes les delicateſſes de ceux qui écrivent le mieux en noſtre langue : Et neantmoins nous nous meſlons de juger de ſon éloquence, tout ainſi que nous ferions de celle de quelque Auteur qui ſe ſeroit ſervi d'un idiome vivant, & que nous poſſederions parfaitement. La langue Latine & la Grecque ſont des langues mortes, comme on nomme celles qui ne ſe parlent plus ; & il faut croire qu'elles tiennent enſeveli avec elles, ce qu'elles ont eu de plus exquis, de plus fin, & de plus gentil lorſqu'elles eſtoient en vigueur. C'eſt pourquoi je ne doute point que nous ne languiſſions ſouvent dans la lecture de certains lieux de Platon, où les Anciens trouvoient mille graces qui les raviſſoient ; & que du meſme endroit d'où naiſſent ſouvent nos dégouſts, ils ne tiraſſent des ſatisfactions d'eſprit que nous ne pouvons plus reſſentir ; parce qu'en qualité d'Eſtrangers nous n'avons pas les meſmes lumieres qui les éclairoient dans leurs Livres. Je croi que perſonne ne con-

tredira cette proposition, si l'on considere que Ciceron, qui avoit appris le Grec dans Athenes, & declamé mesme en cette langue devant les plus celebres Rheteurs de Rhodes, ne laisse pas d'avouër que de son temps on ne reconnoissoit déja plus en quoi consistoit la principale force de ces anciens Orateurs de Grece, quoique leur gloire se fût conservée toute entiere, & sans estre endommagée par le temps. *Atticorum Oratorum*, dit-il, *ipsa vis ignota est, nota gloria.* Qui est-ce, je vous prie, qui peut aujourd'huy discerner dans les Oraisons de Demosthene, ce qu'Eschines luy reprochoit qui n'estoit pas de pur Athenien? Que si les années ont eu le pouvoir de nous couvrir quelques defauts de ces beaux Monumens de l'Antiquité, il est certain qu'elles nous ont aussi caché une infinité de vertus qui n'y sont plus reconnoissables.

De opt. gen. orat.

Ce que nous disons ici au sujet du Grec, se peut encore soûtenir à l'égard du Latin, bien qu'il soit beaucoup plus familier que l'autre. Car je tiens pour assuré que les Romains ont veû une infinité de choses dans leurs grands Auteurs, que nous n'appercevons plus à present, sur tout aux ouvrages de l'une & l'autre Eloquence, Poëtique & Oratoire. Et cela estant ainsi, on ne sçauroit trop blâmer ceux qui se donnent la licence de corriger Ciceron & Virgile, en ce qui touche mesme le langage & la pureté de leur diction. Ce-

luy que vous connoiſſez, qui valoit beaucoup en François, me ſembloit le plus ridicule des hommes autant de fois qu'il ſe meſloit de reprendre le *Quos ego* que Virgile fait prononcer à Neptune courroucé, n'y remarquant pas, diſoit-il, la conſtruction Grammaticale aſſez entiere. Il trouvoit de meſme à redire au premier vers du quatriéme livre de l'Eneïde, où l'adverbe *jamdudum* eſtoit à ſon avis improprement emploié, & hors de ſa legitime ſignification, veu le peu de temps qui s'eſtoit paſſé depuis la premiere entreveuë de Didon & d'Enée. En verité, il faut avoir fait banqueroute à la pudeur, & j'oſe dire au ſens commun, pour entreprendre de ſemblables cenſures, contre l'approbation de tant de ſiecles, & d'autant d'hommes ſçavans qu'il y en a eu depuis Virgile juſques à preſent. Nous ſommes temeraires juſques à ce poinct, de croire que nous voions plus clair que les Anciens dans leur propre païs; au lieu de reconnoiſtre ingenûment & avec ſoûmiſſion, que nous n'y remarquons pas la moitié des beautez & des graces dont il eſt queſtion, qui n'ont eſté bien diſcernées que par les originaires, & ſouvent dans le meſme temps où elles ont eſté produites. VIII.

La troiſiéme cauſe des jugemens ſi peu équitables qui ſe font des Oeuvres de Platon, vient de ce qu'aſſez de perſonnes ne les liſent que traduites. Or il eſt conſtant

que toute ſorte preſque de Traductions font perdre beaucoup à leurs Originaux, ſur tout s'ils ſont excellens ; & qu'il en eſt ſouvent comme de ces vins tranſvaſez, dont le plus ſpirituel s'évapore en paſſant d'un vaiſſeau dans un autre. Mais outre que cela eſt fort veritable, generalement parlant, il eſt encore plus certain dans le particulier des pieces d'Eloquence, qui ont leurs plus grandes richeſſes dans l'Elocution. Les Traductions d'Homere & de Virgile le montrent bien pour ce qui concerne la Poëſie. Et quant à l'Oraiſon, puiſque noſtre principal ſujet regarde les Dialogues de Platon, je ne veux que ceux de Ciceron, qui comprennent preſque tout ce qu'il a écrit de l'Art Oratoire & de la Philoſophie, pour confirmer noſtre maxime. N'eſt-il pas vrai qu'on y void des endroits fort agreables, des paſſages qui coulent tres-doucement, & de certaines civilitez ou complimens que ſe font les interlocuteurs, qui ne peuvent eſtre traduits en d'autre langue ſans courir fortune de paroiſtre preſque inutiles, & d'eſtre dépouïllez de tout ce qu'ils poſſedent de plus recommandable ? Certes, je ne croi pas qu'en conſcience nous en puiſſions parler autrement, ni que ſans un extréme artifice la pluſpart de ces lieux-là puiſſent eſtre rendus tolerables dans leurs traductions. Que ſi celle de l'Apologie & du Criton de Platon, qu'on vient de mettre ſi heureuſement en noſtre langue,

merite que nous faſſions quelque excep- VIII.
ption en ceci, l'excellente main qui nous l'a donnée m'aide plus à faire valoir l'éloquence de Platon, qu'elle ne nuit à cét article.

Il ne faut pas que nous oubliïons à remarquer, qu'entre les compoſitions Oratoires le Dialogue eſt celuy qui a le plus à perdre dans la Traduction, à cauſe qu'il ſe ſert d'un genre d'écrire moien entre celuy des Vers & celuy de la Proſe. Et c'eſt peut-eſtre en partie pourquoy Panetius nommoit Platon l'Homére des Philoſophes; comme Quintilien a dit de luy qu'il poſſedoit une faculté de s'exprimer divine, & tout-à-fait Homerique.

Cic. lib. 1. Tuſc. qu. Lib. 10. Inſt. cap. 1.

Pour reprendre plus particulierement ce qui touche noſtre ſujet, nous obſerverons que toutes les Traductions du Grec de Platon en Latin, ne ſont rien moins qu'élegantes, comme celles qui n'ont viſé qu'à rendre le ſens de l'Auteur, ſans ſe ſoucier autrement de la beauté du langage. De ſorte que nous les pouvons bien comparer pour ce regard à nos vieilles Traductions Françoiſes, que nous ne liſons jamais ſans en avoir l'eſprit fatigué. Ce n'eſt donc pas merveille ſi ceux qui ne connoiſſent Platon qu'habillé ainſi deſavantageuſement à la Romaine, en parlent en ſuite avec le mépris dont nous tâchons de le décharger. Et en cela nous n'écrivons rien en ſa faveur qui ne doive eſtre dit à la juſtification de tous les Auteurs

qu'on fait parler une autre langue que la leur. Qu'on juge des Livres Orientaux, tels que ſont les Perſans & autres ſemblables, par ce que nous en avons de traduits ; on ſe perſuadera facilement qu'il n'y a rien de plus extravagant, ni de plus impertinent, que cette façon de s'expliquer toute pleine d'hyperboles & d'allegories dont ils ſont remplis. Cependant il ne faut point douter que ce ne ſoit une maniere d'élocution tres-belle & tres-élegante dans la langue des peuples du Levant, puiſque c'eſt celle des plus ſages hommes de la Terre, & de ceux qui nous ont donné les premieres leçons de preſque toutes les Sciences que nous cultivons. Pour peu qu'on faſſe de reflexion ſur ces choſes, on s'empeſchera bien de donner ſon avis ſi legerement que pluſieurs font, ſur le merite d'un Auteur dont on n'aura veû que la ſimple Traduction.

La quatriéme raiſon que je veux rapporter des injuſtes mépris que Platon ſouffre aſſez ſouvent, n'a point d'autre fondement que la meſme iniquité avec laquelle quelques-uns traittent tous les Anciens, par une eſpece d'amour propre, qui fait que nous n'eſtimons, quand nous en ſommes touchez, que les Auteurs de noſtre temps. Pour moy je ne ſuis pas de ceux qui font cas de toute ſorte d'antiquailles. Je trouve qu'Horace a eu raiſon de ſe moquer d'un homme qui ne priſoit rien que les morts.

—— virtutem æſtimat annis, VIII.
Miratúrque nihil niſi quod Libitina ſacravit. *Epiſt. 1. l. 1.*

Et ç'a toûjours eſté mon opinion, que comme nous ſommes éclairez du meſme Soleil qu'ont veû les hommes qui vivoient il y a deux ou trois mille ans, & que nous cheminons ſur la meſme terre qu'ils ont foulée, reſpirans le meſme air qu'eux, & beuvans des meſmes eaux dont ils ont étanché leur ſoif; nous ne devons pas poſſeder les fonctions de l'eſprit moins libres, ni moins nobles qu'ils les avoient, dans des corps, qui ne ſont en rien differens des leurs. Mais je m'empeſcherai bien pourtant de croire, que beaucoup de ceux que je voi qui pretendent aller du pair avec ces grands Hommes de l'Antiquité, approchent de leur merite. Les Livres ne ſont pas de la nature des Roſes, pour donner toûjours le prix aux plus recens. Puiſque vingt ſiecles nous ont à peine donné vingt Auteurs de la premiere Claſſe, je ne penſe point faire de tort au noſtre, ſi je dis que c'eſt tout ce qu'il peut faire, que de nous fournir un homme à ſon tour que nous leur puiſſions comparer. Cependant vous verrez que ceux qui parlent avec ſi peu de reſpect, ſoit de Platon, ſoit de ces autres demi-Dieux que tous les Hommes de Lettres reverent, ne le font gueres que pour ſe mettre au deſſus d'eux, ne ſe contentant pas de les égaler. Ils me pardonneront ſi je leur dis qu'ils ne font rien en cela qui leur puiſſe eſtre avantageux. S'ils

n'ont rien qui approche de la valeur des Anciens qu'ils mépriſent ſi fort, ils ſe rendent ridicules ; Et ſuppoſant qu'ils ſoient perſonnes de merite, leur propre intereſt les oblige de rendre à ceux qui les ont précedé, les meſmes honneurs qu'ils peuvent attendre de la Poſterité.

En effet, pour revenir à ce qui touche particulierement noſtre Divin Philoſophe, il me ſemble que ceux meſmes qui ne trouvent pas dans ſes Oeuvres toutes les beautez, ni tous les agréemens que d'autres y ont pû remarquer ; qui ſe rebutent de quelques obſcuritez Geometriques ; & qui ne rencontrent rien dans ſa Traduction qui réponde à cette grande eſtime de tous les âges paſſez ; feroient mieux d'imiter Socrate lorſqu'il donna ſon jugement des livres d'Heraclite, que de parler comme ils font. Euripide fit preſent à Socrate de quelques Eſcrits de ce Philoſophe melancolique, qui affectoit l'obſcurité, afin de n'eſtre pas entendu de tout le monde, & le pria de luy en dire ſon avis. La réponſe de Socrate fut, aprés les avoir leûs, que tout ce qu'il y avoit pû comprendre luy avoit ſemblé merveilleuſement beau ; ce qui l'obligeoit à croire que le reſte où il n'avoit rien entendu n'eſtoit pas moins recommandable. Certes, voilà un trait digne de la moderation de Socrate, & de cette juſtice qu'il obſervoit en toutes ſes paroles auſſi bien qu'en toutes ſes actions. Cela me remet dans la

memoire la modeſtie d'un autre, qui remarquoit je ne ſçai quoi de defectueux dans une Oraiſon de C. Gracchus. Voici comment il s'en excuſe dans Aulu-Gelle. VIII.

Hæc ego admonui, non ut C. Graccho vitio darem, Dii enim meliorem mentem mihi. Nam ſi quidquam in tam fortis facundiæ viro vitii vel erroris eſſe dici poteſt, id omne & autoritas eius exhauſit, & vetuſtas conſumpſit. L. 11. c. 13.

Ce favorable & judicieux procedé envers Gracchus & Heraclite, peut ſervir de leçon à ceux qui ſe comportent ſi mal à l'égard de Platon.

Et parce que beaucoup de telles perſonnes qui goûtent ſi peu la lecture de ſes veilles immortelles, n'oſent pas luy diſputer la qualité de grand Philoſophe, je juge à propos de leur faire voir ce que les plus éloquens hommes que nous connoiſſions ont dit de luy ; & de me ſervir encore de cette autorité, pour prouver qu'il n'a pas eſté moindre Orateur que Philoſophe, ou ſelon les termes de Syneſius, qu'on le peut conſiderer comme Aigle & Cygne tout enſemble ; c'eſt à dire comme ſçavant & éloquent tout à la fois. Auſſi a-t-on écrit que le propre jour qu'il fut preſenté à Socrate pour eſtre ſon diſciple, ce digne Precepteur vid en ſonge un Cygne qui ſe venoit jetter entre ſes bras. *In Dione.*

Déja il me ſouvient que Dion en faveur de qui Syneſius a uſé de cette façon de parler, introduit un Boryſthenite dans quelqu'une de ſes Oraiſons, qui paſſion-

né pour Platon & pour Homere, montre que le premier a eſté le plus grand Orateur, auſſi bien que le plus grand Philoſophe de tous les Grecs. C'eſt ce Dion à qui le bien dire acquit le ſurnom de Chryſoſtome, & que nous pouvons nommer le dernier de ceux de ſa Nation, au meſme ſens qu'on a dit de Boëce, qu'il eſtoit le dernier des Romains. Son deſſein a eſté de donner à connoiſtre par cét eſtranger, ce que toutes les Nations, pour barbares qu'elles aient eſté, ont penſé de Platon. Il faudroit tranſcrire cent lieux differens de Ciceron, ſi nous voulions rapporter tout ce qu'il a dit à la loüange de ce divin Perſonnage, pour uſer du terme dont il ſe ſert preſque toûjours en parlant de luy. Je me contenterai de remarquer deux endroits, dont le premier ſera pris du Livre intitulé *Brutus*, que ce Pere de l'Eloquence Latine a compoſé des grands hommes de ſa profeſſion, où il obſerve que Demoſthene devoit à l'Ecole de Platon de qui il avoit eſte auditeur, & à la ſoigneuſe lecture de ſes Livres, le rang qu'il poſſedoit entre les Orateurs. Il ajoûte que cela eſtoit conſtant, non ſeulement parce que Demoſthene le reconnoiſſoit dans l'une de ſes Epiſtres, mais meſme pource qu'il eſtoit tout évident qu'il tenoit de ce Philoſophe, la grandeur de ſa diction, & la majeſté de ſon ſtile. Le ſecond endroit de Ciceron, eſt de ſon Traitté nommé l'Orateur, où ce grand Genie avouë fran-

chement qu'il estoit aussi plus redevable à l'Academie de ce qu'il pouvoit posseder de faculté Oratoire, qu'à tout ce qu'il avoit appris dans l'Echole des Rheteurs; & cela aprés s'estre servi de ces propres termes, *Ille non intelligendi sclùm, sed etiam dicendi gravissimus auctor & magister Plato,* C'est ce qui a donné lieu depuis à ce bel eloge que luy a dressé Quintilien, dont nous avons déja dit quelque chose, & que je coucherai encore ici, parce qu'on ne sçauroit rien rapporter de plus exprés sur nostre theme. *Philosophorum ex quibus plurimùm se traxisse eloquentiæ M. Tullius confitetur, quis dubitet Platonem esse præcipuum, sive acumine differendi, sive eloquendi facultate divinâ quâdam & Homericâ? Multùm enim supra prosam orationem, & quam pedestrem Græci vocant, surgit: ut mihi non hominis ingenio, sed quodam Delphico videatur oraculo instinctus.* Ie ferois conscience de grossir davantage cét article, si ce n'est pour dire comme plusieurs ont crû, que la grandeur de l'éloquence, plûtost que la largeur des épaules, fit nommer celuy de qui nous nous entretenons, Platon, qu'on appelloit auparavant Aristocles. Telle est l'opinion de Suidas sur les mots de Theophraste, & de Platon. VIII. *Lib. 10. Inst. c. 1.*

Vraiment il faut avouër que ceux qui osent aprés de si grands témoignages s'imaginer qu'il n'y a rien de plus ennuieux, comme ils parlent, que les Ecrits de Platon, se laissent merveilleusement aller à

leur ſens, au préjudice de leur jugement. Pour moy, je ſuis ſi perſuadé du merite & de l'éloquence de ce Philoſophe, aux choſes meſmes où je les remarque le moins, que je n'en attribuë alors le defaut qu'à moy-meſme ; ſoit parce que je ne penetre pas aſſez dans les matieres qu'il traitte, qui par conſequent ne me peuvent pas plaire ; ſoit à cauſe que l'énergie de ſa diction & les graces de ſon élocution ne me ſont pas aſſez connuës. C'eſt ce que j'avois à vous dire ſur ce ſujet.

DV SOMMEIL, ET DES Songes.

PERMETTEZ moi de vous dire que vous vous plaignez à tort, & que vous apprehendez ſans raiſon. Vôtre plainte de dormir davantage que beaucoup d'autres que vous jugez en cela plus heureux que vous, eſt injuſte ; & c'eſt mal reconnoître ce don de la Nature, qu'un Ancien diſoit comme Payen, eſtre le ſeul que nous recevions gratuitement des Dieux, de qui nous achetions tout le reſte au prix du travail. Pour le regard de voſtre apprehenſion, je ne penſe pas qu'on en puiſſe avoir de plus mal fondée, puiſqu'elle ne l'eſt que ſur le Songe d'une nuict, la choſe du monde qui a le moins d'exiſtence. Il faut tâcher de vous guerir premiere-

mierement de cette crainte, & puis nous VIII.
examinerons les couleurs que vous pouvez donner à voſtre plainte, puiſque vous m'obligez à vous en dire mon ſentiment.

Je ſçai bien qu'une infinité de grands Perſonnages ont creû aprés Homere, que les Songes étoient envoiez du Ciel, & que pluſieurs Philoſophes les ont tout autrement conſiderez qu'on ne fait les choſes vaines. C'eſt ce qui oblige Ciceron à faire une reflexion tres-digne de luy, ſur la fin de ſon ſecond livre de la Divination. Le Sommeil, dit-il, eſt comme un lieu de retraite, où tous nos travaux & toutes nos inquietudes viennent chercher du repos. Et cependant il arrive que c'eſt du meſme endroit que procede ce grand nombre de craintes & d'agitations d'eſprit, qui ne nous toucheroient pas ſans doute comme elles font, ſi les Philoſophes n'euſſent entrepris la defenſe des Songes, & ne les euſſent fait valoir comme tres-importans. En effet, ſelon le dire de Ciceron, nous liſons dans ce que nous a donné Porphyre de la vie de Pythagore, qu'il faiſoit une particuliere profeſſion d'interpreter les Songes, dont il avoit appris l'art parmi les Egyptiens, Arabes, Hebreux, & Chaldéens. Socrate, qui vint depuis, preveût qu'il devoit mourir dans trois jours, & le dit à Eſchines, aiant reſvé la nuict que quelqu'un luy prononçoit un Vers qu'on peut voir dans Diogenes Laërtius. Platon & Xenophon ſes Diſciples ont bien mon-

tré l'eſtime qu'ils faiſoient des Songes ; celuy-ci rapportant les ſiens, & leurs ſuccés admirables, dans l'Hiſtoire de ſon voiage vers le jeune Cyrus : & le premier remarquant dans le neufiéme livre de ſa Republique, la difference preſque ordinaire entre les Songes qu'ont les hommes de vertu, & ceux qui arrivent aux autres perſonnes qui ſont dans le vice. Et nous voions par ce qui nous reſte des Stoïciens, qu'ils n'ont rien eu de plus conſtant parmi eux que la divinité des Songes, dont ils vouloient que les Dieux immortels fuſſent les diſtributeurs. Il y eut ſur ce fondement, & pour en recevoir de ſi bonne main, des Temples baſtis exprés. Celuy d'Amphiaraus dans le terroire Attique en fut l'un, où les Preſtres obligeoient ceux qui recherchoient ces myſterieuſes reſveries, à s'abſtenir, devant que de s'y preſenter, un jour durant de l'uſage des viandes, & pendant trois de celuy du vin, ſi nous en croions Philoſtrate. Les Lacedemoniens eurent celuy de Paſiphaé, ou de Paſithée, aux portes de leur ville pour le meſme ſujet. Et Strabon aſſure que des plus honneſtes gens d'Egypte alloient dormir pour un ſemblable effet dans celuy de Serapis, où l'on tenoit regiſtre des miraculeux évenemens qu'on y voioit arriver, ſoit à ceux qui couchoient là, ſoit à leurs amis, parce qu'il eſtoit permis de conſulter cette ſorte d'Oracle par procureur. Auſſi veut-on que beaucoup d'ex-

L. 2. de v. Ap. c. 14.

L. 17. Geograph.

cellens remedes nous ſoient venus par le moien de telles revelations, comme celuy de l'Ariſtolòchie contre la morſure des Serpens, & cét autre d'une certaine herbe qu'Alexandre vid pendant ſon ſommeil dans la gueule d'un Dragon, & dont il guerit Ptolomée. Diodore Sicilien qui fait ce conte, écrit ailleurs qu'Iſis a ſouvent montré aux malades endormis, ce qui leur devoit rendre la ſanté: Et que ceux de la Cherſoneſe de Carie ſe vantoient de recevoir ordinairement de pareilles viſions d'une Hemithée, à qui ils rendoient des honneurs divins, & qui les preſervoit par ce moien d'une infinité de maux. Il ne tient pas à Cardan que nous ne croïions qu'il fut averti en dormant de mettre dans ſa bouche une émeraude, qui luy fit oublier la mort violente de ſon fils, ce qu'elle ne faiſoit pas lorſqu'il l'avoit ſeulement penduë au col. Ajoûtons ici l'impoſture de Julien l'Apoſtat, qui prend Jupiter à témoin dans S. Cyrille, comme il avoit pluſieurs fois repris ſes forces par la vertu des medicamens qu'Eſculape luy-meſme luy avoit indiquez, lequel ſe faiſoit auſſi adorer dans des Temples à dormir, comme ceux dont nous venons de parler. Et pour dire quelque choſe de plus ſolide à l'avantage de la Medecine, rapportons aux Songes divins, comme quelques-uns ont fait, le paſſage de l'Eccleſiaſtique, qui porte que nous l'avons receuë de la main du tres-haut, qui VIII.

Strab. l. 15.

Geogr. L. 17. l. 1 & l. 4.

L. de vita Pro. 43.

L. 7. cont. Iul. 235.

en eſt le Createur. Certes tout cela enſemble paroiſtra bien puiſſant à nous perſuader, que c'eſt une commune conception de tous les hommes, Philoſophes & autres, fideles & infideles, que les Songes ſont dignes de conſideration, & meſme de reſpect, tant s'en faut que nous devions les rejetter avec mépris. La preuve de cela pourroit aller juſques à l'infini.

Si eſt-ce que l'autorité de ceux qui s'en ſont moquez n'eſt pas petite, & quand Epicure, Metrodore, Xenophane, Ciceron, avec quelques autres qu'on pourroit ajoûter, ne ſeroient pas comparables aux premiers, Ariſtote ſeul leur peut eſtre oppoſé; & ſes raiſons ſont ſi puiſſantes pour montrer la vanité des Songes, qu'avec la modification que S. Thomas y apporte, je ne croi pas qu'il ſoit facile de les refuter. L'opinion d'Ariſtote & de tous les Peripateticiens a eſté, qu'il y avoit de trois ſortes de Songes, dont les uns pouvoient eſtre conſiderez comme des ſignes qui dépendent de noſtre temperament, & de ce que nos corps reſſentent interieurement ou exterieurement lorſque nous reſvons; les autres comme des cauſes, parce qu'ils nous portent à quelques actions que nous n'entreprendrions pas s'ils n'eſtoient arrivez; ou nous empeſchent d'executer ce que nous euſſions fait ſans eux: & les derniers comme des choſes fortuites & de rencontre, ſur qui l'on ne peut jamais faire de fondement qui ne ſoit temeraire.

Mais pour le regard des Songes qu'on VIII.
nomme divins, dautant que sans avoir aucun rapport à nostre constitution corporelle, il semble qu'ils nous soient envoiez d'enhaut pour nous faire sçavoir ce qui nous doit arriver ou à nos amis, Aristote & ceux de sa secte s'en sont moquez absolument, dont voici les principales raisons. Si Dieu se mesloit d'envoier de tels Songes, il ne faut point douter que les plus sages des hommes & les plus vertueux n'en fussent gratifiez avec prerogative sur les autres. Or est-il qu'il en arrive tout autrement. Il n'y a donc point d'apparence de dire que Dieu en soit l'auteur. Secondement, si les Songes venoient du Ciel, selon toute apparence, l'homme seul en auroit. Or nous voions que beaucoup d'animaux songent comme nous. C'est donc à tort qu'il se persuade cela. En troisiéme lieu, si Dieu vouloit que nous eussions cette connoissance de l'avenir qu'on dit qui nous vient des Songes, n'est-il pas vraisemblable qu'il nous la donneroit par des visions claires & intelligibles, dont il nous gratifieroit le jour, & non pas la nuit? Or chacun sçait qu'il n'y a rien de si obscur, ni de si douteux, que les conjectures qui se prennent des Songes nocturnes que nous faisons. La raison ne veut donc pas que nous les luy attribuïons. Ces argumens du Lycée qui alloient contre la divinité des Songes, n'ont pas empesché pourtant ses Sectateurs de reconnoistre qu'on en fai-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

soit parfois de si prodigieux, & de si admirables, qu'Aristote est contraint de les nommer Demoniaques. Il n'y a point d'inconvenient, dit-il, de leur donner ce dernier attribut : puisque nous reconnoissons que la Nature est souvent admirable & Demoniaque. Mais il se faut bien empescher de les appeller Divins, n'estant que purement naturels, & la Nature ne pouvant pas estre nommée Divine ; δαιμόνια μὲν τοί· ἡ γὰρ φύσις δαιμονία, ἀλλ' οὐ θεία, ce sont ses propres termes. Et c'est au mesme lieu qu'il rend raison de tels Songes estranges, & qui se trouvent assez souvent veritables, par l'exemple d'une infinité de fléches tirées, dont il seroit impossible que quelqu'une ne touchast le but, quand bien ceux qui les décochent auroient les yeux bandez. Car il y a des complexions, telles que sont celles des melancholiques, des hommes adonnez au vin, & des furieux, qui troublent l'imagination de tant de vapeurs & de fumées confuses, qu'il n'est pas possible que par rencontre elles ne forment parfois une idée de ce qui doit arriver. Cependant comme on n'observe que ces Songes-là qui ont eu quelque chose de merveilleux dans l'évenement, la vaine bizarrerie des autres les faisant negliger, on attribuë facilement à la Divinité, ce qui n'est qu'un pur effet du hazard & de la Fortune.

1. de div. per som. c. 2.

Saint Thomas & toute l'Echole Chre-

ſtienne condamne avec raiſon cette maxi- VIII.
me generale du Peripatetiſme, Qu'il n'y
a point du tout de Songes qui nous ſoient
envoiez du Ciel. Ceux qu'interpreta Jo-
ſeph, & le ſien propre dont parle la Ge- c. 37.
neſe, qui excita l'envie de tous ſes freres
contre luy ; cet autre de Iudas Maccha-
bée, par l'autorité duquel il encouragea 2. Macc.
ſes troupes au combat ; & ceux de Nabu- c. vlt.
chodonoſor, & de Daniel à qui l'Eſcritu- Dan c. 1.
re dit que Dieu avoit donné l'intelligen- & 2.
ce neceſſaire pour les expliquer ; ne ſouf-
frent pas qu'un Fidele puiſſe eſtre du ſen-
timent d'Ariſtote pour ce regard. L'ami c. 33.
de Iob ne dit-il pas preciſément, que Dieu
ſe ſert ſouvent des viſions nocturnes pour
nous inſtruire, & pour nous détourner de
mal faire ? Dieu meſme n'a-t-il pas pro-
noncé de ſa bouche, ſe courrouçant con-
tre Aaron & Marie, qu'il feroit ſçavoir Num. c.
ſa volonté aux Prophetes dont il ſe ſervi- 12.
roit, par des Songes? Et le nouveau Teſta-
ment n'en a-t-il pas d'auſſi divins que ceux
du vieil que nous venons de rapporter ?
Il ne ſçauroit donc nous reſter le moin-
dre doute ſur cela. Mais hors cette ſorte
de Songes qui ſont tres-rares, & toûjours
accompagnez d'une clarté d'enhaut, qui
illumine l'eſprit de ceux qui les reçoi-
vent, avec une certitude qui empeſche de
craindre d'y eſtre trompé ; Saint Thomas
rejette auſſi bien qu'Ariſtote tous les au-
tres qu'on veut faire paſſer pour divins, &
s'accommode aux diviſions du Lycée que

nous avons rapportées cy-dessus. Et de
Lib. 1. c. 21. & 26. verité, comme sainct Augustin soûtient dans sa Cité de Dieu, que l'exemple de la mort volontaire de Samson, & de quelques actions semblables, où le S. Esprit intervenoit si intimement, pour nous servir de ses termes, qu'il se faisoit purement obeïr, ne doit pas estre tiré à consequence pour en justifier d'autres : Aussi pouvons-nous dire, que les Songes veritablement envoiez de Dieu, dont nous venons de parler, ne sont pas capables de faire passer pour divins tous ceux ausquels on donne creance sous ce pretexte, par une superstition qui n'est que trop ordinaire. Car pourquoi dirons-nous, si Ce-
Dio. Cas. lib. 41. sar songe estant en Espagne qu'il commet un inceste abominable avec sa mere, que le Ciel luy promet par là l'Empire de la Terre ? Je sçai bien qu'elle est la mere commune de tous les hommes. Mais c'est une foible raison, & il n'y a nulle apparence qu'une si sale façon de s'expliquer vienne d'enhaut ; comme si Dieu n'eût pû faire sçavoir à Cesar ce qu'il avoit ordonné de luy, sans rendre son imagination criminelle. D'ailleurs s'il y avoit quelque chose de vrai-semblable en cela, il s'ensuivroit qu'un Hippias qui resva la mesme abomination, comme nous l'apprenons
Lib. 6. d'Herodote, & assez d'autres encore qui ont souffert de ces déreglemens de la fantaisie, se seroient deû promettre une aussi grande fortune que celle de Cesar. Et neant-

neantmoins chacun ſçait que pas un d'eux n'en eſt approché. Cependant, quoi qu'il n'y ait rien de plus ridicule que tous ces contes, & nonobſtant l'impieté de telles interpretations, on ne laiſſe pas d'y déferer meſme dans le Chriſtianiſme. Vincent de Beauvais remarque dans ſon Miroir Hiſtorial, qu'un Hugues Eveſque d'Auxerre ſous le Roy Louïs VII. dit le Ieune, ſongea la nuict precedente le jour de ſon élection, qu'il épouſoit ſa mere ; comme ſi de tels Songes eſtoient toûjours ſuivis de quelque glorieux évenement. Sans mentir, il faut avoir bien de l'inclination aux choſes vaines, pour ſe plaire à de ſemblables obſervations, & les conſiderer comme ſerieuſes. Si eſt-ce que toutes les Hiſtoires nous font voir des actions tres-importantes qui n'ont point eu d'autre fondement. Cambyſes aiant ſongé qu'un Courier luy eſtoit venu apporter la nouvelle, que ſon frere Smerdis s'eſtoit aſſis dans le Trône Royal, envoia miſerablement aſſaſſiner ce pauvre innocent. Aſtyages avoit déja voulu faire tuer ſon petit fils Cyrus ſur un autre ſonge. Et la grande expedition de Xerxes contre la Grece fut concluë depuis, ſur l'autorité d'un Songe reïteré & fort myſterieux, ſi tant eſt qu'il faille ajoûter foi à ce qu'en dit Herodote. Nous liſons dans Tacite, qu'on prit le pretexte d'un Songe pour faire mourir deux Chevaliers Romains ſous l'Empe-

VIII.

3. t. l. 27. chap. 127

Herod. l. 3. l. 1. & l. 7.

L. 11. Annal. l. 60.

reur Claudius. Et Dion Caſſius nous repreſente comme Meſſaline ſe voulant venger d'Appius Silanus ſon gendre qui l'avoit refuſée d'amour, ſe ſervit d'un Songe de Narciſſe Libertin du meſme Empereur, & qui le poſſedoit entierement, dans lequel il luy avoit ſemblé que Claudius eſtoit aſſaſſiné par Silanus, ce qui fut cauſe de ſa mort. Tibere autrement dit Abſimarus, aiant uſurpé l'Empire de Conſtantinople à la faveur du Patrice Nicephore, ne laiſſa pas d'envoier en exil ſon fils Philippique, qui avoit conté à ſes amis comme en reſvant une Aigle, ce luy ſembloit, luy couvroit la teſte de ſes aîles; ce que Tibere prit pour un preſage de ſouveraineté dont il faloit arreſter le cours. Noſtre Hiſtoire nous aſſure que le ſecours donné au Comte de Flandres par le Roy Charles VI. n'eut point d'autre plus forte raiſon qu'un ſien Songe, qui luy en fit prendre la reſolution. Bref ce ne ſeroit jamais fait, ſi nous voulions enſuite rapporter tout ce qu'on peut tirer tant de l'Hiſtoire de nos vôiſins que de la noſtre, qui juſtifie le pouvoir qu'ont eu les Songes, & de combien de grandes actions ils ont ſouvent eſté la cauſe.

Ce qui eſt digne de compaſſion en cela, c'eſt que les plus grands maîtres en l'Art de les interpreter, au lieu d'avoir des regles certaines, ſe ſervent de moiens tout-a-fait differens, & qui ſe détruiſent les

uns les autres. Car les uns veulent qu'on les explique par analogie, & par le rapport qu'il y a entre la choſe ſongée, & ce qui doit arriver, comme il paroiſt au Songe de Ceſar dont nous venons de parler, & en celuy de la mere de Pericles qui crût endormie qu'elle accouchoit d'un Lion. Les autres, tels qu'Ariſtandre & Artemidore dans Lucien, ſoûtiennent qu'on les doit entendre tout au rebours, & qu'il les faut prendre d'un ſens oppoſé à ce qu'ils ſemblent nous dire d'abord; comme s'ils parlent de mort, ou de richeſſes, en tirer un augure certain de vie, & de pauvreté. En verité ce ſont des diverſitez qui montrent aſſez la nullité de la choſe. D'un autre coſté, eſt-il vraiſemblable, que ſi Dieu nous vouloit faire ſçavoir l'avenir par nos Songes, il les nous envoiaſt ſi peu intelligibles, qu'il faluſt avoir recours à des truchemens ou Onirocritiques pour en tirer le ſens? Nous nous moquerions, diſoit Ciceron ſur ce propos, ſi nous voïions dans noſtre Senat des Carthaginois ou des Eſpagnols parler ſans interprete; & cependant nous rendons les Dieux auſſi ridicules, quand nous voulons qu'ils parlent à nous avec tous ces énigmes & ces obſcuritez dont nos ſonges ſont preſque toûjours enveloppez. En effet, je ne ſçai rien de mépriſable à l'égal de toutes ces reſveries, que pluſieurs voudroient faire paſſer pour d'autant plus divines qu'elles ſont plus VIII. *in Philopa.*

extravagantes, & qu'elles troublent davantage noſtre imagination. Cela ſe fait de la meſme façon à peu prés, qu'on dit que les monſtres s'engendrent en Afrique. La rareté des eaux contraint les animaux qui y ſont, de ſe trouver ſouvent à boire en meſme lieu ; & cela eſt cauſe que les eſpeces differentes ſe mélant enſemble, & s'accouplant au temps qu'elles ſont en amour, il en vient ces monſtres qu'on y void en beaucoup plus grande quantité qu'en pas une autre partie de la Terre. Tant d'images differentes de divers objets, qui s'élevent durant noſtre ſommeil en forme de vapeurs au cerveau, & qui viennent à s'y rencontrer dans ce petit lieu où eſt le ſiege de la fantaiſie, y forment aiſément ces ſonges prodigieux dont nous parlons. Que s'il y en a qui meritent noſtre attention, & que nous y faſſions quelque reflexion pour ce qui touche l'avenir, ce ſont ceux que les Philoſophes nomment naturels, & que les Medecins conſiderent avec eux comme ſignes demonſtratifs de noſtre conſtitution, & des choſes dont nous ſommes menacez par noſtre temperament preſent. Hippocrate en a fait un petit diſcours, où il ſe montre fort religieux, pour ne pas dire hypocrite, par un grand nombre de ſacrifices qu'il ordonne afin d'expier les mauvais Songes ; outre qu'il reconnoiſt d'abord, qu'il y en a qui ſont purement divins, ce que

1. de Inſomniis.

n'a pas fait Ariſtote, qui ſe ſert neant- VIII.
moins de ſon autorité. Mais comme j'entends bien pourquoi il dit que de reſver qu'on nâge dans des eaux, c'eſt un mauvais ſigne, & qui fait voir que le corps eſt plein d'humiditez, quoi qu'à l'égard d'un fiévreux le Songe n'ait rien de mauvais, parce qu'il donne à eſperer que cette humidité temperera la chaleur de la fiévre. Auſſi ne ſçaurois-je comprendre par quelle raiſon le ſonge d'une mer agitée ſignifie la mauvaiſe diſpoſition du ventre, comme il l'écrit, avec quelques autres regles ſemblables, où j'ai de la peine à reconnoiſtre le grand genie de ce divin vieillard. Tant y a que tant en ce lieu-là, que dans ſon ſixiéme livre des maladies Epidemiques, il fait un grand fondement ſur les ſonges, ſoit pour reconnoiſtre les infirmitez, ſoit pour le regime de la ſanté. Galien a compoſé ſur le meſme ſujet ſon livre du préſage qu'on peut prendre des Songes. C'eſt ſelon cette doctrine que les Pythagoriciens vouloient que chacun ſe contemplaſt dans ſes Songes comme dans un miroir, pour y remarquer par le temperament du corps les habitudes bonnes ou mauvaiſes de l'ame. Zenon ſoûtenoit auſſi qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe apprendre de ſes Songes s'il profite, ou non, dans l'exercice de la vertu. Democrite porté du meſme ſentiment nommoit les Songes tantoſt des ſimulacres & défluxions de corps,

tantoſt des dépouïlles & images des choſes. Et nous liſons entre les Sentences d'Epicure celle-cy, Qu'un homme ſage eſt toûjours ſemblable a luy meſme, juſques dans ſes ſonges ; parce qu'il croioit que ſa bonne façon de vivre pendant la journée, l'exemptoit des inquietudes que donnent les Songes extravagans de la nuict, qui procedent ordinairement de nos déreglemens. On peut donc prendre raiſonnablement de ces Songes phyſiques quelques indications de ce qui nous peut arriver dans le train ordinaire de noſtre nature. Mais hors de là, & aux choſes qui dépendent de la Fortune, ou d'autres cauſes que celles de noſtre propre conſtitution, c'eſt une ſuperſtition, & une pure foibleſſe d'eſprit, de s'amuſer à conſiderer des Songes, & de faire quelque fondement ſur cette ſorte d'illuſions nocturnes.

Car de croire qu'il y ait des pierres qui faſſent reſver les choſes futures, eſtant miſes ſous le chevet du lict, comme celle
C. 27. dont parle Solin à qui la figure a donné le nom de corne d'Hammon, c'eſt à faire à ceux qui ſe repaiſſent de viandes creuſes, & qui reçoivent pour autant de veritables hiſtoires toutes les relations fabuleuſes des livres. Je ne fais pas plus de cas de ce qui ſe dit des Songes que fait une nouvelle mariée la premiere nuict de ſes nopces, qu'on veut qui ſoient toûjours veritables, témoin celuy dont parle le

Moine Rorico, qu'eut la mere de Theodoric Roy des Gots, qu'elle sceut si bien déguiser à la femme d'Idatius. Et peut-estre doit-on avoir la mesme opinion de ce qu'écrit Blefkenius en sa description de l'Islande, quand il assure qu'à cause que les habitans de cette Isle font la plus-part de leurs meubles d'ossemens de Baleines, & qu'ils en construisent mesme leurs maisons, ceux qui s'y reposent la nuict ne songent jamais que des naufrages; encore qu'il semble qu'on pourroit rendre quelque raison physique de ce dernier effet. Pomponace en a bien voulu trouver pour expliquer ce qu'il dit avoir veû faire à un Astrologue de son temps, qui devinoit par les regles de son art, & aprés quelques observations qu'il faisoit, ce que diverses personnes avoient songé la nuict en dormant. Non pas, ajoûte Pomponace, qu'il allast jusques à specifier chaque chose, mais il disoit à l'un en general qu'il avoit resvé en ses parens, & à un autre que son imagination luy avoit representé des chevaux, ou quelque autre chose semblable. Si cela estoit veritable, je m'étonnerois moins de ce que nous lisons dans les Antiquitez Iudaïques de Iosephe, que Daniel empescha Nabuchodonosor de faire mourir tous ses Mages, indigné contre eux de ce qu'ils ne pouvoient le faire souvenir d'un sien Songe qu'il avoit oublié. Mais pour en parler franchement, il n'y a rien qui tienne seu-

VIII.

Lib. 3. de Gest. Fr.

L. 2 Apol. c. 7.

lement du vrai-ſemblable en mille contes qui ſe font de cette nature. Je ſçai bien qu'ils ſe rencontrent parfois dans des Hiſtoriens de grande reputation; mais ſi l'on y prend garde, ils ne les rapportent gueres que comme des bruits qui ont couru, & dont le vulgaire a eſté perſuadé. Il faut recevoir de meſme tous ces exemples qu'on peut voir dans le huitiéme chapitre du premier livre de Valere Maxime, qui eſt certes un Auteur d'excellente Latinité, mais de nulle conſideration pour ce que nous traittons, comme on peut juger par le Songe de Simonides, & la fable des deux Arcadiens, dont Ciceron meſmes, qu'il a vrai-ſemblablement ſuivi, s'eſt moqué. Quant aux Eſcrivains tels que Cardan, qui prennent la licence de mettre ſur le papier tout ce que bon leur ſemble, nous nous devons toûjours ſouvenir en les liſant, que l'incredulité a eſté nommée par un de ces anciens Sages le nerf de la Prudence. Comme il y a des hommes qui ne font jamais de Songes, ce qu'on a dit de Neron entre autres avant le parricide de ſa mere, & de toute la nation des Atlantes; il s'en trouve au contraire qui ſont les plus riches du monde en reſveries, ſi on les en croit. Les Sabins ſelon le proverbe Latin, ſongent tout ce qu'ils veulent; & les peuples de Canada veulent au rebours tout ce qu'ils ont ſongé. Car les Relations que nous avons d'eux portent, que s'il leur a ſemblé en

Suetone. Herod. liv. 4. Pline l. 5. c. 8.

Sabini quod volunt ſomniant.

dormant qu'on leur ait fait un preſent, VIII.
ils l'exigent le lendemain ; s'ils ont ſongé le meurtre d'un homme, ils tâchent de l'executer en ſuite ; bref c'eſt le meſme de tout ce que leur imagination leur repreſente la nuict, qu'ils veulent rendre réel lorſqu'il eſt jour, ſous ce plaiſant pretexte, que leurs Songes doivent eſtre toûjours veritables. La raiſon qu'ils en rendent à nos François, quand on leur diſpute cela, eſt aſſez conſiderable pour venir de gens ſi barbares. Il n'y a point de Nation, diſent-ils, qui n'ait quelque choſe de propre & de ſingulier. Les Européens ont leurs dons de Nature, que ceux de Canada ne poſſedent pas. Ce n'eſt donc pas merveille ſi ceux-ci jouïſſent ſeuls de ce privilege, de ſonger les choſes qui doivent infailliblement arriver. Voilà ce qui fait dire au Pere qui nous a donné une Relation des Hurons de l'an mil ſix cens quarante-deux, que ces Peuples qui n'avoient aucun culte exterieur, ne reconnoiſſoient point d'autre Dieu que Morphée, n'aiant rien remarqué, qui euſt de pouvoir ſur leur eſprit, comparable à celuy d'un Songe. En verité il y a des hommes par tout merveilleuſement enclins à ſe tromper eux meſmes ; & c'eſt une choſe étrange que ceux du vieil & du nouveau Monde s'accordent ſi bien en cela, notamment au fait des Songes. Nous avons donc bien plus de ſujet aujourd'huy que n'avoit Ciceron de ſon

temps, de nous plaindre de cette ſuperſtitieuſe creance qu'on y apporte, & de conclure noſtre matiere comme il fait, en ces termes : *Explodatur hæc quoque ſomniorum divinatio pariter cum cæteris. Nam vt verè loquamur, ſuperſtitio fuſa per gentes oppreſſit omnium ferè animos, atque hominum imbecillitatem occupavit.* Il me reſte ſeulement à combatre l'apprehenſion de voſtre Songe, d'une autorité qui devroit ſeule obtenir tout ſur voſtre eſprit, quand nos raiſons ne ſeroient pas aſſez fortes pour le perſuader. C'eſt de la Loy divine que je veux parler, qui defend ſi expreſſément dans le dix-neuviéme chapitre du Levitique, & dans le dix-huitiéme du Deuteronome, d'obſerver les Songes. Ne condamne-t-elle pas à la mort dés le treiziéme chapitre du meſme Deuteronome ces Prophetes qui ſe ſervoient de la divination des Songes pour tromper le peuple, ſur ce que leurs predictions reüſiſſoient quelquefois ? Et ne met-elle pas dans le ſecond livre des Paralipomenes entre les impietez de Manaſſez celle-là de s'eſtre arreſté aux Songes ? Voiez encore le cinquiéme chapitre de l'Eccleſiaſte, il vous fera leçon de la vanité des Songes. Et ſi vous prenez la peine de lire le trente-quatriéme de l'Eccleſiaſtique, il vous aſſurera que c'eſt comme s'amuſer à vouloir embraſſer ſon ombre, ou à ſuivre le vent, que de perdre le temps à conſiderer un Songe. Je le conſumerois inu-

c. 33.

tilement moi-meſme, ſi j'ajoûtois quel- VIII.
que choſe à des preceptes ſi precis. Voions maintenant ſi voſtre plainte du Sommeil eſt plus juſte que la crainte de vos Songes.

Je vous dirai d'abord qu'encore que mon deſſein ſoit de combatre le déplaiſir que vous prenez de dormir plus que d'autres, que vous croiez avoir en cela de l'avantage ſur vous, ſi ſuis-je tres-aiſe de voir que vous preferez le veiller au dormir, parce que je tire de là une conſequence preſque certaine du bon-heur de voſtre condition. Pour le moins eſt-ce une regle poſée par pluſieurs devant moi, que ceux qui font plus d'eſtat du Sommeil, que de la veille, ne doivent pas eſtre reputez heureux, puiſqu'ils preferent à la vie une choſe qu'on peut dire indifferente. Mais dites-moi la verité, n'eſt-ce pas Seneque qui vous a mis en ſi mauvaiſe humeur contre ceux qui dorment un peu largement, & comme l'on dit la graſſe matinée? Car je me ſouviens qu'il eſt ſouvent dans les invectives contre eux; & je ſcai auſſi combien vous eſtimez ce grand Perſonnage. Il ſe plaint *Epiſt.* avec Caton de ce qu'il ſe trouvoit des *123.* hommes qui n'avoient jamais veû lever ni coucher le Soleil (ce qu'Athenée reproche auſſi aux Sybarites & aux Colophoniens.) Il nomme Hibous & Antipodes ceux qui dorment le jour, & il les accuſe de ſçavoir ſi peu comme il faut vi- *Lib. 12.*

vre, qu'ils ne ſçavent pas ſeulement quand il en eſt le temps. Certainement il peut y avoir de l'excés en cela, & je tombe d'accord que le Sommeil d'un homme ne doit pas reſſembler à celuy d'un Ours, d'un Crocodile, ou d'un Veau marin. Outre le préjudice de la ſanté qui ne s'accommode pas avec un trop long dormir, l'eſprit meſme, comme l'a remarqué Platon au ſeptiéme livre de ſes Loix, y eſt intereſſé; & l'on ſçait qu'il n'y a rien de plus contraire à la fortune des particuliers, qui dépend toute de l'action. Si eſt-ce qu'il n'eſt pas raiſonnable de ſuivre ſi abſolument les ſentimens de Platon ou de Seneque, qui peuvent avoir eſté d'une conſtitution contraire à la noſtre, & qui ſur cela ont poſſible preſcrit des regimes de vivre qui ne ſont pas bons pour tout le monde. Qu'ainſi ne ſoit, voici ce que dit le dernier à ce propos dans un autre endroit, par où nous pouvons aſſez reconnoiſtre quel eſtoit ſon temperament. *Dormio minimùm, conſuetudinem meam noſti. Breviſſimo ſomno utor, & quaſi intervigilo: ſatis eſt mihi vigilare deſiiſſe. Aliquando dormiſſe me ſcio, aliquando ſuſpicor.* Ceux qui dorment naturellement ſi peu, ſont injuſtes, s'ils penſent meſurer le ſommeil des autres qui ſont plus aſſoupis, au leur. D'ailleurs nous ne ſommes pas obligez d'imiter toutes les auſteritez des Philoſophes. Et pour moi je ſerois bien faſché d'avoir la

bale en main, & le baſſin deſſous VIII.
quand je m'endors, pour m'éveiller au bruit comme les gruës, encore qu'on die qu'Ariſtote, le moins bizarre d'entre eux, & celuy qui s'eſt le mieux accommodé à la vie civile, le pratiquoit ainſi. Il n'eſt pas vrai auſſi que tout ſommeil qui ſe prend le jour ſoit reprehenſible, ſelon le dire de Seneque. Ceux des païs chauds, & particulierement du ſien, ne ſçauroient ſe paſſer de dormir à midi, ce qu'ils nomment aujourd'huy *bazer la ſieſta*. L'Hiſtoire nous apprend que nos premiers Rois avoient le meſme uſage, quand elle dit que Clovis donna à S. Remi, & Pepin, pere de Charles Martel, à S. Rigobert, toute la terre que ces ſaints Perſonnages pouvoient environner, cheminant à pied auſſi long-temps que le ſommeil meridien des deux Princes dureroit. Aux lieux où l'on coule deux ou trois mois de jour continuel, & où l'on n'eſt averti preciſément de l'heure de dormir, que par le ſilence des oiſeaux & du reſte des animaux, il faut bien enfraindre la maxime de Seneque. Et quand Philoſtrate a donné au Dieu du Sommeil dans ſes plattes peintures une robe blanche par deſſus une noire, il a ſans doute voulu ſignifier que le dormir du jour eſtoit parfois auſſi bon & auſſi agreable, que celuy de la nuit, contre le ſentiment du meſme Philoſophe. Il n'y a donc que l'intemperance de ce doux

relaſche qui ſoit à blâmer : & elle ne peut eſtre determinée par le temperament d'un chacun. I'ajoûte que comme le repos ſe ſubordonne à l'action, qui eſt beaucoup plus noble dans la Morale, le Sommeil ne doit auſſi eſtre recherché, que pour nous rendre plus propres à la veille, qu'il faut conſiderer comme la fin & la forme dont l'autre eſt une pure privation. Aprés cette précaution perſonne ne peut eſtre repris de ſuivre ici ſon naturel ; *naturalibus neque meremur, neque demeremur* ; & en effet les exemples de ceux qui ont donné beaucoup de temps à dormir, ou fort peu, montrent bien qu'il n'y a point de regle certaine à preſcrire là-deſſus. Car ne ſçavons nous pas que ce monſtre de Caligula ne dormoit que trois heures par nuit ? Et que le grand Scipion au contraire eſtoit un des plus grands dormeurs de ſon temps ? C'eſt choſe certaine qu'Auguſte fut trouvé dormant à l'heure qu'il faloit donner cette grande bataille qui le rendit maiſtre du monde. Et quoique Suetone diſe que le ſommeil ordinaire de ce Monarque n'eſtoit pas de plus de ſept heures, ſi eſt-ce qu'Aurelius Victor le qualifie tres-intemperé au dormir. Ces exemples & aſſez d'autres qu'on pourroit rapporter, font bien voir qu'il n'y a ni vice ni vertu au long ou au court dormir, s'il ne fait que ſuivre le naturel qui le donne. Or vous ne vous accuſez pas d'outre-paſſer cette regle, ni d'eſtre

Suet. in Caligul. Art. 78.

art. 50.

immoderé en voſtre ſommeil, eu égard à ce que peut demander voſtre nature. Vous vous plaignez plûtoſt de ce qu'elle vous oblige à le continuer plus long temps que vous ne deſireriez, parce qu'il vous ſemble que vous en perdez autant de celuy de voſtre vie, & que ceux qui dorment moins ſont plus propres à l'action, & vivent plus que vous, s'il faut ainſi dire, dans une meſme quantité d'années. Je ſçai bien qu'Ariſtote a écrit, que dormir c'eſtoit vivre ſimplement de la vie d'une plante, encore qu'il prouve ailleurs contre Anaxagore ſans le nommer, que les plantes ne dorment pas, puiſqu'il n'y a point de ſommeil qui n'ait un réveil, dont on ne ſçauroit dire qu'il paroiſſe en elles le moindre veſtige. Ie me ſouviens bien auſſi que ſur le doute que fit quelqu'un, lequel eſtoit le plus grand nombre, celuy des morts, ou celuy des vivans, on luy demanda de quel côté il pretendoit mettre ceux qui dormoient. Epaminondas dit ſelon le meſme raiſonnement, aiant tué une ſentinelle endormie, qu'il la laiſſoit telle qu'il l'avoit trouvée. Et Soliman eut ſans doute un ſentiment tout ſemblable, quand il commanda qu'auſſi-toſt qu'il ſeroit endormi, on allaſt étrangler le Bacha Hebraïm, croiant eſtre quitte par là du ſerment qu'il luy avoit fait, que tant que luy Soliman ſeroit en vie, il ne le feroit point mourir; parce, diſoit-il, qu'un homme qui dort, à le bien prendre, n'eſt

VIII.

L. 1. Eth. Eudem. c. 5. & l. 5. de gener. anim. c. 1.

pas en vie. Mais nonobſtant toutes ces conſiderations, qui ſemblent n'avoir eſté inventées que pour nous faire haïr le ſommeil ; & ſi vous prenez la peine de tourner la medaille, & de faire tant ſoit peu de reflexion ſur les grands avantages qu'il porte aveque luy, je m'aſſure que vous ne luy ſerez pas ſi contraire. Ne ſçavez-vous pas bien qu'Ariſtote meſme qui avoit tant de peur de ſe laiſſer trop aller à la douceur de ſes charmes, comme nous l'avons remarqué, avouë qu'il eſt le repos de l'ame auſſi bien que du corps ? N'a-t-il pas un pouvoir merveilleux de rendre les plus miſerables ſemblables aux plus fortunez durant preſque la moitié de leur vie ? Autant de fois que nous nous couchons pour l'aller trouver, ne fait-il pas l'office de Mediateur pour nous apprivoiſer avec la mort, qui eſt ſa ſœur germaine, ſi nous en croions la Theogonie d'Heſiode, où il les fait l'vn & l'autre enfans de la Nuict : Et les Grecs n'ont-ils pas dit à ſa recommandation, qu'il ſurmontoit le plus grand de tous les maux, qui eſt la faim ? Ie vous prie ſur tout de conſiderer, que ſi les miſeres de cette vie ſurpaſſent de beaucoup les proſperitez qu'on y reſſent, comme tout le monde eſt contraint de le confeſſer, il s'enſuit neceſſairement que ce que le ſommeil ſemble retrancher de nos jours, eſt plus à noſtre avantage qu'autrement. Outre que nous n'éprouvons point de plus doux appa-

L. 1. Eth. Nic. cap. vlt. & 1. Rhet. c. 1.

reil,

reil, ni de plus ſeur remede à toutes nos afflictions, que le dormir. Quant à ce qu'on luy reproche qu'il préjudicie à la vie active, par la ceſſation de toutes nos fonctions : Tenez pour aſſuré que ce qui ſe perd en apparence, eſt bien recompenſé en effet, & que la reparation de nos forces qui ſe fait par ſon moien, avec la vigueur qu'il nous inſpire pour mieux agir à noſtre réveil, ſert plus à l'action, que la ſurſeance que cauſe le meſme ſommeil ne luy eſt contraire. Voulez-vous ſçavoir au vrai ce qui en eſt, & en quelle eſtime vous le devez avoir ? Conſultez ceux qui ſont mal aveque luy & qui emploient les Mandragores, l'Abſinthe, & toute ſorte d'Opiates, ou de narcotiques, pour le faire venir : Vous ſçaurez d'eux qu'il n'y a point de calamité comparable à celle d'un homme qui ne peut dormir, & qui ne reçoit point cette conſolation ordinaire de la nuict. Car ce n'eſt pas ſans ſujet que Dieu promet entre autres choſes à ceux qui obſerveront ſes commandemens, qu'ils dormiront d'un bon ſommeil, & ſans que rien les inquiete. C'eſt une des plus grandes graces temporelles que nous puiſſions recevoir. Le Tragique Latin nomme pour cela le temps que nous dormons la meilleure partie de la vie. Et je croi que les Romains ne pouvoient faire mourir plus cruellement le Roy Perſée leur

VIII.

Levit. c. 26.

Pars humanæ melior vitæ. Senec. in Her. fur.

prisonnier, qu'en l'empeschant de sommeiller, comme firent ses geolliers, qui eurent cette inhumanité de l'éveiller incessamment. Ne vous fâchez donc plus de prendre cét agreable assoupissement que la Nature vous ordonne, & dont sans doute vous avez besoin, puisqu'il vient de si bon lieu. Si vous pouvez souffrir une petite raillerie là-dessus, je vous dirai que vous avez un grand avantage en cela sur les bestes à cornes, qui dorment moins que les autres, à ce qu'ont observé les Philosophes, ou pource que les fumées qui font le sommeil s'élevent plus haut que leur cerveau sans s'y arrester, ou à cause de la sechereſſe du mesme cerveau, & de ce que les vapeurs ne passent pas facilement par des conduits si étroits qu'ils les ont. Pour en parler sainement ensuite, je serois bien fâché de vous voir dans des sommeils d'Epimenide, ou d'Endymion. Ie n'approuverois pas non plus que vous usassiez, quand il vous seroit possible, de toutes les précautions des Sibarites, qui ne donnoient entrée dans leur ville à aucun des métiers qui peuvent troubler de leur bruit le repos de ceux qui dorment. Athenée dit qu'ils en avoient mesme banni les Coqs pour la mesme raison. Et Seneque nous represente à ce propos un Myndirides de leur ville, ou Smyndirides comme le nomme Aristote, qui se plaignoit de n'avoir pû

Diod. Sic. ecl. 2. l. 31.

Arist. l. 1. de Partis, cap. 2.

Lib. 12.

Lib. 2. de Ira c. 25.

L. 1. Eth. Nic. c. 5.

commodement reposer, à cause de quelques feuïlles de rose qui s'estoient mises en double, au lieu de se tenir bien étenduës sous luy. Mais puisque vous estes fort éloigné de cette mollesse effeminée, & que vous n'avez besoin ni de laictuës pour vous provoquer le sommeil, comme l'Empereur Tacite, ni de la Musique endormante des Pythagoriciens, ni du son des flûtes avec lequel Philostrate dit qu'on mettoit au lict un certain Roy des Indes: Et puisqu'au contraire vostre propre temperament vous gratifie de ce profond dormir, qui vous rendroit insensible, comme vous dites, pendant huict ou neuf heures à la chûte de l'Univers: Jouïssez paisiblement de ce grand benefice, & au lieu de vous plaindre, remerciez l'Auteur de la Nature d'une si heureuse constitution qu'est la vostre. VIII.

Vopiscus

Lib. de vita Apo. c. 14.

DE LA PATRIE ET DES *Etrangers.*

IE tombe d'accord aveque vous de cette affection naturelle que tout le monde ressent pour son païs. Il semble que les bestes sauvages se plaisent dans les bois où elles sont nées. Les oyseaux aiment leur nid, comme l'on dit, & quittent mal volontiers la region dans laquelle ils ont appris à voler. Les poissons mesme, si nous en croions Aristote, ne

changent pas ordinairement les eaux où ils ont esté produits, pour d'autres. Et quant aux hommes, Homere a fait voir en la personne d'Ulysse ce que c'en estoit, le faisant renoncer à l'immortalité pour une Ithaque, qui n'estoit qu'un miserable lieu, attaché comme un nid contre des rochers affreux & infertiles. I'ajoûte à cette autorité la consideration des Elemens qui nous composent, & que nous voïons ne pouvoir prendre le repos hors de leur Patrie, selon les termes de l'Echole; ce qui semble montrer que la passion dont nous parlons, a sa source dans la Nature, & croist insensiblement avec que nous. Disons donc tant que vous voudrez que l'amour de la Patrie comprend en soi toutes les autres amitiez; d'où vient peut-estre que nous nous servons du mot *rapatrier* en toute sorte de reconciliations. Supposons encore que cette espece d'amour surpasse souvent celuy qu'on a pour une femme, pour un frere, ou pour des enfans; puisque les exemples de Pausanias, de Timoleon, de la mere de Brasidas, & d'assez d'autres tant anciens que modernes, qui seroient trop longs à rapporter, nous peuvent servir à faire valoir une telle proposition. Avec tout cela pourtant, il faut que vous m'avouïez de vostre costé, qu'une infinité de grands Personnages, qui se sont voulu mettre au dessus des sentimens du vulgaire, en ont pensé tout autrement.

Lil. 9. de hist. ani. c. 37.

Anaxagore montroit le Ciel du bout du doigt, quand on luy demandoit où étoit sa Patrie. Diogene répondit qu'il estoit Cosmopolite, ou Citoien du monde sur une semblable question. Crates le Thebain, ou le Cynique, se moqua d'Alexandre qui luy parloit de rebastir sa Patrie, luy disant qu'un autre Alexandre que luy la pourroit venir destruire pour la seconde fois. Et la maxime d'Aristippe aussi bien que de Theodore estoit, qu'un homme sage ne devoit jamais hazarder sa vie pour des fous, sous ce mauvais pretexte de mourir pour son païs. Voilà une leçon bien differente de la premiere, & de celle qu'avoient apprise ces Decies Romains, & ces Philenes Carthaginois, qui se dévoüérent si resolument à une mort certaine pour la gloire de leur Nation. La liberté est une chose si precieuse, au dire des Philosophes que nous venons de nommer, qu'il n'y auroit nulle apparence de nous laisser attacher à une certaine piece de terre, quelque nom de Patrie qu'on luy puisse donner, comme l'estoient ces serviteurs rustiques des Anciens, *Patriæ tanquam glebæ addicti.* Aussi ceux de cette opinion n'ont pas fait difficulté de définir l'amour dont nous parlons, une erreur utile, & une tromperie necessaire pour faire subsister les Empires, ou toute sorte d'autres Dominations. Et Cardan entre les Auteurs recens s'estoit si bien confirmé dans cette doc- VIII.

L. de vita Prop. c. 32.

trine, qu'il oſe traitter d'inſenſez les Brutes, les Scevoles, & leurs ſemblables; ſoûtenant qu'il n'y eut jamais que les veritables miſeres de leur condition, ou quelque vain deſir de gloire, qui les ait portez à feindre de vouloir ſacrifier leur vie au bien & à la gloire de leur païs. Certes il n'y a point de Lotos chez les Poëtes, qui ait eu le pouvoir de faire oublier la Patrie, comme de ſemblables diſcours le peuvent avoir.

Ils ne m'ont pas neantmoins perſuadé de telle façon, que je ne donne beaucoup à ce reſſentiment naturel que ſoûtient le parti contraire; & la raiſon d'Eſtat ſurvenant là deſſus m'oblige de ſouſcrire au dire de ce brave Troyen, que le meilleur de tous les augures eſt de combatre pour ſa Patrie. Mais comme je m'accommode doucement aveque vous pour ce regard, trouvez bon que je vous contrediſe ſur deux autres poincts, & que m'oppoſant formellement à cette grande averſion des autres païs, dont vous témoignez d'eſtre touché, je vous ſoûtienne encore qu'il y a de l'injuſtice, & peut-eſtre de l'inhumanité, à traitter ſi mal les E'trangers que vous voudriez qu'on fiſt.

Hector. Homer.

Ibi Patria ubi benè.

Ne ſçavez-vous pas, pour ce qui concerne le premier article, qu'on a toûjours dit que la Patrie d'un homme de bon eſprit, eſtoit par tout où il pouvoit vivre commodement & à ſon aiſe.

Ovid. 1. Faſt.

Omne ſolum forti patria eſt.

Et par cet effect combien de perſonnes voions-nous dans toutes les Hiſtoires qui ont preferé le ſejour des Païs étrangers à celuy qui leur eſtoit naturel, dequoi ils ont eu tout ſujet de ſe contenter ? La ville d'Athenes avoit de grands charmes pour tous ſes Citoiens, & neantmoins Iphicrates luy prefera la Thrace, Conon l'Iſle de Cypre, Timothée celle de Leſbos, Chares le Promontoire de Sigée, & Chabrias les plaines de l'Egypte. En verité il y a de la foibleſſe à ne pouvoir vivre qu'en un lieu certain & determiné. Comme ſi nous ne recevions pas de tous les endroits de la Terre les influences des Cieux ? Et comme ſi nous ne découvrions pas le Soleil & les Eſtoiles de quelque lieu où nous puiſſions établir noſtre demeure? Car pour ce qui eſt des habitudes & de la frequentation, le Sage trouve par tout avec qui converſer ; & la Vertu eſt ſi puiſſante, qu'elle luy acquiert des amitiez parmi les plus Barbares. Ainſi l'on peut dire qu'il y a des Patries d'élection, auſſi bien que de naiſſance, & que celles-là nous donnent parfois plus de ſujet de les affectionner par raiſon, que nous ne ſommes portez d'inclination pour les autres par nature. Je ſçai bien que les Romains prenoient l'éloignement de leur Ville pour une mort civile. Mais outre que le ſejour de cette capitale du Monde doit eſtre conſideré comme aiant quelque choſe de particulier : l'on peut voir dans

VIII.

Athen. l. 12.

ine.

ſon Poëte qui ſe plaignoit ſi hautement d'étre relegué parmi les neiges de la Scythie, & l'inhumanité des Getes & des Sarmates, qu'il ne laiſſa pas enfin de trouver Rome au bord de l'Iſtre ou du Danube, & d'écrire à ſon ami,

Lib. 1. de Ponto, El. 6.

Quem fortuna dedit Roma ſit ille locus.

Quoi qu'il en ſoit, tant s'en faut, que beaucoup reſſentent aujourd'huy cette tendreſſe des Romains pour leur païs natal, qu'on voit beaucoup de Princes, ſelon l'obſervation de Boccalin, qui ſont contraints de defendre à leurs ſujets de le quitter ſur peine de la vie. C'eſt bien ſigne qu'il ſe trouve aſſez d'autres lieux que celuy de la naiſſance, où l'on peut rencontrer ſon mieux. Qu'euſt eſté Diogene qu'un faux monnoieur toute ſa vie s'il n'euſt bougé de Sinope, ſans qu'Athenes & Corinthe euſſent contribué ce qu'elles firent à ſa vertu & à ſa gloire? Et Zenon de Citie n'avoit-il pas beſoin d'abandonner ſon Iſle de Cypre, pour ſouffrir une tempeſte avantageuſe, ſelon qu'il diſoit, & faire cét heureux naufrage dans le Port de Pyrée? Tenez pour aſſuré que comme les enfans adoptifs, & que nous choiſiſſons avec deliberation, donnent ſouvent plus de contentement que les naturels: la méme choſe arrive en ce qui touche noſtre demeure, que nous éprouvons aſſez de fois plus douce & plus à ſouhait dans un lieu de noſtre élection, qu'en celuy de noſtre naiſſance.

2. cent. rag. 99.

Quant

Quant au ſecond chef de ma contradiction, certes je m'étonne que vous vouliez confondre le mot d'Ennemi avec celuy d'E'tranger, comme ont fait autrefois les Romains. Ne vous ſouvient-il point qu'Homere appelle chiens ceux qui traittent mal les E'trangers, à cauſe de la nature de cét animal, qui careſſe un chetif eſclave domeſtique, & abbaye aprés le plus honneſte homme du monde s'il luy eſt inconnu? Pour le moins ne ſçauriez-vous nier, que les François n'aient eſté de tout temps fort hoſpitaliers, & faiſant profeſſion de bien traitter ceux du dehors. Les Loix de nos anciens Celtes puniſſoiẽt plus rigoureuſement le meurtre d'un E'tranger, que celuy d'un Citoien, comme l'on peut voir dans ce qui nous reſte de Nicolas Damaſcene. Et quelques-uns ont obſervé ſur ce ſujet, que le droict d'Aubene qui a lieu en France contre les E'trangers, prend ſon nom d'*Albion*, à cauſe qu'il n'a eſté introduit en ce Royaume qu'en haine des Anglois, & pour prendre revanche de la defenſe qu'ils firent à ceux de noſtre Nation ſous leur Roy Edoüard Troiſiéme, d'habiter dans leur païs à peine de la vie, ſelon que Polidore Virgile l'a franchement reconnu. Auſſi voions-nous dans tous nos vieux livres appellez Coûtumiers, que le mot d'Aulbain s'écrit toûjours avec une l, ce qui fortifie l'étymologie dont nous parlons, que d'autres tirent du mot Latin *Advena*, & montre

VIII.

Peregrinus antea dictus hoſtis. *Cic. 1. de Offic.*

Excer. Conſt. p. 515.

l'hoſpitalité des François, qui n'avoient point de terme propre dans leur langue, pour exprimer ce qui s'introduiſoit contre l'Etranger. Mais quelle preuve plus forte, plus évidente, & plus expreſſe pour nôtre temps meſme, pouvons nous donner du bon traittement que reçoivent de nous tous nos hôtes, que celuy que nous avons fait aux Gondis, aux Schombergs, aux Mandoſſes, aux Biragues, aux Trivulces, aux Stroſſes, aux Urſins, aux Fieſques, aux Ornanes, & à une infinité d'autres ? S'il eſtoit beſoin de le prendre de plus haut, & d'en dire plus de particularitez, nous remarquerions comme un Arragonois Bernard de Vinero fut grand Maiſtre de France ſous Louïs le Debonnaire : Comme un Charles de la Cerda Caſtillan fut Conneſtable ſous le Roy Jean : Et comme Jaques du Glas Eſcoſſois, l'auteur de la Garde Eſcoſſoiſe de nos Rois, fut fait Maréchal de France, auſſi bien que Jean Stuart Conneſtable, par Charles VII. Tant de Princes étrangers que nous avons naturaliſez prouveroient encore plus fortement noſtre propoſition. Et les ſervices que les uns & les autres ont rendus à cette Couronne, feroient voir clairement, que ſi la France a toûjours usé de grande bonté envers les Etrangers, elle n'a eu que rarement occaſion de s'en repentir. Auſſi faut-il avouër, qu'elle a receu parfois des autres païs la pareille de ce bon traittement, en la perſonne de ceux qu'elle

leur a enuoiez. Nous ſçauons que la Sue- VIII.
de a recüeilli Pontus de la Gardie noſtre compatriote ſi fauorablement, que ſes deſcendans n'ont pas ſujet d'envier la fortune des plus grands Seigneurs de ce païs-là. Les Comtes de Montgommery d'Angleterre ſont d'extraction Françoiſe. Et la grande antipathie de noſtre Nation avec l'Eſpagnole n'empeſche pas que nous n'y conſiderions la Maiſon de la Cerda, d'où eſt le Duc de Medina Celi, comme venuë de Bearn par un Baſtard de la Maiſon de Foix : Les Ducs de Cardona Catalans, comme deſcendus de celle d'Anjou : L'une des plus nobles Familles de la Navarre, qui eſt celle des Beaumonts, comme ſortie du milieu de la France : Et les Comtes d'Aquilar, auſſi bien que les Velaſques Conneſtables de Caſtille, comme des rejettons dont la tige nous appartenoit.

Prenons-le dans la theſe generale. N'eſt-il pas vrai que rien n'a tant contribué à la grandeur de Rome, que cét accés libre qu'elle donnoit à toutes les Nations de s'y venir habituer, & de prendre part auſſi-toſt à ſon Gouvernement ? Et ne ſçavons-nous pas qu'au contraire la rigueur tenuë contre les E'trangers par les Republiques de Sparte & d'Athenes, a toûjours eſté eſtimée la principale cauſe de leur peu de durée? Car vous vous pouvez ſouvenir de la remarque d'Herodote, que jamais les Lacede- *Lib. 9.*

moniens n'accorderent le droit de Bourgeoisie qu'à deux Etrangers seulement, Tisamene & Hegie son frere, dont le premier leur fit obtenir cinq des plus notables victoires qu'ils aient remportées sur leurs ennemis. L'Histoire Grecque vous fera voir encore, que si les Thebains n'eussent esté hospitaliers, comme ils le furent envers Philolaus le Corinthien, quoiqu'il les fust venu trouver pour une fort mauvaise cause, ils eussent esté privez de toutes ces belles Loix qu'il leur donna depuis. Mais nous avons une autorité beaucoup plus considerable que celle des Grecs ni des Latins, qui nous oblige à recevoir les Etrangers avec toute civilité & courtoisie. Gardez-vous bien, dit le Texte sacré, de contrister vos hôtes, ni de mal-traitter ceux du dehors, ne fust-ce qu'en commemoration de ce que vous avez esté autrefois de la mesme condition, & pelerins comme eux, lorsque vous vous retiraſtes en Egypte. Quelle apparence y auroit-il donc que contre les commandemens exprés de Dieu, la France exerçast aujourd'huy des rigueurs contre les Etrangers, pareilles à celles dont cette mesme Egypte vsoit autrefois du temps de Busiris, ou qui se pratiquent encore aujourd'huy par des Moscovites? Qu'Alexandre le Grand eut bonne grace de declarer par un Edit, que tous les gens de bien estoient parens les uns des autres, & qu'il n'y avoit que les méchans

Arist. 2. Polit. c. vlt.

Exod. c. 22. & 23.

seuls qu'on devoit reputer E'trangers. Et VIII.
de verité l'on reçoit souvent des devoirs & des offices d'amitié d'un étranger, beaucoup plus considerables que ceux d'un concitoien, ou mesmes d'un proche parent, parce que le zele du premier est plus franc, & ses soins plus libres, plus entiers, & moins partagez que ceux de l'autre. Les services que rendent au public ceux du dehors, doivent estre estimez par la mesme raison. Leur naissance les oblige à s'y porter avec une ardeur & une fidelité extraordinaire, parce qu'ils ne seroient pas regardez sans cela. Et leur indépendance dans un dégagement de parenté, & de toute autre affection que celle de l'Estat, les y attache plus fortement que ceux qui mélent toûjours leurs interests particuliers dans celuy de la Seigneurie, comme parlent les Italiens. C'est peut-estre pourquoi Aristote a prononcé hardiment, que de toutes les amitiez, l'hospitaliere estoit la plus forte. Aussi n'y en a-t-il point de plus étroite, ni de plus affermie, que celle de l'esprit envers le corps, où il habite comme étranger & venu de dehors. Cessez donc, je vous supplie, de juger si mal des E'trangers, & vous souvenez de cette pensée d'un Sophiste, que la pluspart des fleuves sont étrangers dans les terres qu'ils rendent fertiles: Que le Rossignol n'est pas moins estimé pour venir de loin: Que les perles & les pierres precieuses nous sont

Lib. 2. magn. mor. c. 11.

apportées du bout du monde : Et que Cadmus estoit proselyte ou étranger parmi les Grecs, qui luy sont neantmoins redevables de toutes les Sciences qu'il leur apporta de Phœnicie. Sur tout ne croiez plus que ce soit faire une veritable injure à quelqu'un, de luy reprocher qu'il est étranger. On voulut faire honte au Philosophe Antisthene de ce que sa mere n'étoit pas Athenienne ; & à Iphicrates de mesme, de ce que la sienne étoit de Thrace. Diogenes Laërtius & Seneque font faire à tous deux une mesme réponse là dessus ; Que la mere des Dieux de ce temps-là étoit bien venuë de Phrygie & des solitudes du mont Ida, qui ne laissoit pas pourtant d'estre respectée de tout le monde. Vous voiez bien que cette repartie se peut étendre plus loin que le Paganisme. Et je ne doute point que vous ne reconnoissiez assez combien ce seroit une chose ridicule, qu'il fust permis de faire cas, & d'avoir soit des chiens, soit des chevaux, qui viennent de païs fort éloignez, lorsque nous les trouvons excellens ; & qu'il ne fust pas loisible de se prevaloir des hommes du dehors, qu'une vertu extraordinaire nous peut rendre recommandables. Certes outre l'excés d'une rigueur barbare dont nous userions en leur endroit, nous serions encore trop injustes envers nous-mesmes.

VIII.

DV BON ET DV MAVVAIS *uſage des recitations.*

IE ne ſuis pas ſi déraiſonnable que de trouver à dire aux divertiſſemens de mes amis, moi qui ai beſoin plus que perſonne qu'on excuſe les miens. Lelius & Scipion ne me plaiſent pas moins ramaſſant des coquilles ſur le rivage de Gayette, que lors qu'ils rangent en bataille les troupes Romaines ſur celuy de Carthage. Et je ſçai bien que la Philoſophie ne condamne pas les choſes meſmes qui ſe font par pure recreation, puiſqu'elle ne contemple tout ce monde que comme le jeu plûtoſt que l'ouvrage ſerieux du Tout-puiſſant. Pourquoi blâmerions-nous donc le plaiſir que ſe donnent ceux dont vous me parlez, dans des recitations où ils s'exercent à la mode des Anciens? Mais puiſque vous voulez que je vous diſe librement ce que je penſe de ces aſſemblées, où tant de perſonnes d'honneur & de merite ſe trouvent, pour ouïr reciter quelque piece qui n'a point encore veû le jour, je vous en parleray avec la meſme franchiſe dont j'ai accoûtumé de vous expliquer tous mes ſentimens.

Cic. 2. de Orat.

Plat. 6. de leg.

A conſiderer generalement cette façon de reciter une compoſition nouvelle, je ne voi nul ſujet ſur lequel on la puiſſe blâmer aujourd'huy, puiſque nous ſçavons qu'elle eſtoit en ſi grand uſage dés le

temps des Anciens. Les Epiſtres de Pline le témoignent aſſez. Il dit dans la treiziéme du premier livre, qu'il ne s'eſtoit preſque paſſé jour du mois d'Avril, que quelqu'un n'euſt publiquement recité dans Rome, loüant l'Empereur Claude d'étre allé autrefois ouïr reciter de meſme un certain Nonianus ſans en eſtre prié. Dans une autre Epiſtre du cinquiéme li-
Epiſt. 13. vre il témoigne que c'étoit ſa coûtume de prier ſes amis de le venir entendre prononcer ce qu'il faiſoit eſtat de publier enſuite. Et dans la dix-ſeptiéme du livre ſuivant il ſe plaint de la ſeverité trop grande de quelques auditeurs, qui n'avoient jamais voulu gratifier de la moindre acclamation, le recitateur d'un livre aſſez bien fait. Suetone donne de grandes
Art. 89. loüanges à Auguſte, de ce qu'il écoutoit non ſeulement avec patience, mais avec toute ſorte de bonté, ceux qui recitoient tantoſt des Vers, tantoſt des Hiſtoires, des Oraiſons ou des Dialogues. Et Iuvenal aprés s'eſtre plaint dans une de ſes Satyres de l'importunité qu'il avoit receuë lorſque Codrus prononçoit ſa Theſeïde,
Sat. 1. nous fait voir neantmoins dans une autre, qu'on attendoit avec impatience le jour, auquel on ſe promettoit d'ouïr reciter
Sat. 3. quelque Auteur de reputation.

Curritur ad vocē jucundā, & carmen amica
Thebaïdos, lætam facit cùm Statius vrbem,
Promiſitque diem

Les livres de ce temps-là ſont pleins de

témoignages semblables ; & je ne sçai pas pourquoi nous voudrions condamner en nos jours une coûtume, dont il semble que toute l'Antiquité ait fait tant d'estime. VIII.

Mais comme les mesmes Romains, & & les Grecs encore, n'ont pas laissé nonobstant cela de remarquer beaucoup d'abus, qui se commettoient dans l'usage des recitations, je pense que nous en pouvons bien faire autant, & soûtenir qu'à les considerer selon qu'assez de personnes les pratiquent aujourd'huy, & dans la fin que plusieurs s'y proposent, on ne sçauroit trop les condamner.

Entre les abus que les Anciens ont repris au sujet dont nous parlons, celuy-là n'est pas des moindres, que ceux qui recitoient estoient transportez d'une si étrange passion de se voir écoutez par un grand nombre d'auditeurs, qu'il n'y a sorte de peine, ni mesmes de dépense, à laquelle ils ne se soûmissent pour cela. L'Auteur de ce beau Dialogue touchant l'Eloquence Romaine, le dit bien expressément en parlant du Poëte Basson, *Rogare ultrò & ambire cogitur, ut sint qui dignentur audire, & ne id quidem gratis.* Nous apprenons de Philostrate dans la vie du Sophiste Polemon, qu'un jeune Ionien des plus riches de la ville de Smyrne, donnoit des sommes notables à ceux qui l'obligeoient d'une favorable audience. Et Martial se moque gentiment d'un de son temps qui recevoit des acclamations, plûtost à cause

Lib. 6. Epist. 47.

de la bonne chere qu'il faiſoit à ſes auditeurs, qu'à cauſe de ſon bien dire.

Quòd tam grande ſophos clamat tibi turba togata,
Non tu, Pomponi, cœna diſerta tua eſt.

Certes nous ne pouvons pas imputer la meſme choſe à pas un de nos Recitateurs. Et quoi qu'il y en ait peut-étre quelques-vns qui ne s'éloignent gueres du genie d'Homere, lorſqu'il alloit de porte en porte chanter ſes Rapſodies; je ne croi pas pourtant qu'il s'en trouvaſt aucun diſpoſé à ſe donner cette fatigue des Anciens. Et je penſe meſmes que beaucoup ſeroient plus preſts de recevoir à diſner, comme celuy que nous repreſente l'une des plus belles Satyres de Renier, que de faire feſtin à l'imitation du Pōponius de Martial.

Il n'en eſt pas de meſme d'un autre abus dont ſe ſont plaints les Anciens, & que je penſe qu'on peut encore reprocher aujourd'huy à la pluſpart de ceux qui recitent leurs ouvrages. C'eſt d'avoir fait trop d'eſtat des loüanges qu'on leur donnoit dans ces recitations, ce qui a cauſé & cauſera toûjours un tres-notable préjudice à la veritable Eloquence. *Nihil æquè & eloquentiam, & omne aliud ſtudium auribus deditum vitiavit, quàm popularis aſſenſio*, dit Seneque dans une de ſes Epîtres. Car comme ces aſſemblées où l'on recite, ne ſont gueres compoſées que de perſonnes qui veulent obliger celuy qui parle, il ſe void preſque toûjours qu'on

Epiſt. 103.

y rend à tous indifferemment les meſmes loüanges qui ne ſont deuës qu'aux hommes du plus haut merite. Juvenal confeſſe que c'eſt une choſe qui arrivoit aſſez ſouvent chez Julius Fronto. VIII. *Sat. 1.*

Expectas eadem à ſummo minimóque Poëta.

Et je ne doute point qu'on ne pratique tous les jours dans ces lieux de lecture ou de recit, ce que Pline blâmoit ſi fort aux cauſes Centumvirales de ſon temps, où les moindres Declamateurs recevoient ordinairement les plus grands applaudiſſemens, *Scito eum peſſimè dicere, qui laudabitur maximè.* En effet on n'eſt gueres appellé en de ſemblables reduits que pour y apporter ſon approbation, & celuy-là n'eut pas mauvaiſe grace de ſe plaindre qu'on l'avoit ſurpris de l'avoir mené ouïr quelque Poëſie ſans l'en avertir, parce qu'il n'avoit point preparé de loüange pour l'Auteur. Car il ſe trouve aſſez de perſonnes de l'humeur de ce Sophiſte Ariſtide, qui ne ſe pouvoit empeſcher, à ce que dit Philoſtrate, de faire paroiſtre ſa colere contre ceux qui l'écoutoient ſans le gratifier de quelque trait de loüange exquiſe. *Epiſt. 14. lib. 2.*

Il y a un troiſiéme abus qui regarde les charmes de la voix, avec le reſte de ce qui accompagne l'action d'un Recitant. Et certes il faut avouër, que la prononciation ſeule eſt ſouvent capable de nous tromper de telle ſorte, qu'elle nous fera trouver excellente une piece que nous condamnerions ſur le papier: Comme il

arrive au contraire que la choſe du monde la mieux conceuë & la mieux écrite, perdra toute ſa grace, & deviendra mauvaiſe ſur les lévres de celuy qui la debite mal, & qui la lit malignement ou avec mépris. C'eſt pourquoi nous voions de ſi grandes invectives dans Perſe contre les geſtes indecens, la contenance fardée, & les adouciſſemens de voix, dont ſe ſervoient les Declamateurs de ſon ſiecle. Plutarche obſerve auſſi fort expreſſément dans ſon Traitté *Comment il faut ouïr*, qu'il y a de certains accens amollis, & de certains tons gracieux qui nous impoſent ſouvent, tirant noſtre approbation en faveur de ce qui n'a nulle bonté eſſentielle. Et Syneſius nous repreſente ſur cela le grand ſoin qu'avoient ceux qui prononçoient publiquement leurs compoſitions, de ſe parer de beaux habits, de rendre pompeux le lieu de leur aſſemblée, & ſur tout d'avoir le goſier coulant, & la voix agreable, par le moien de quelque potion priſe exprés. Mais nous ne ſçaurions mieux comprendre de quelle importance eſt l'élocution pour augmenter ou pour diminuer le prix, ſoit d'un Poëme, ſoit d'un travail en Proſe, que par ce que dit l'Orateur Eſchine à ceux de Rhodes. Il leur avoit leû la harangue de ſon adverſaire Demoſthene; & ſur ce qu'ils en admiroient la beauté avec une extraordinaire acclamation? Qu'euſt-ce donc eſté, leur ajoûta-t-il, ſi vous l'euſſiez enten-

Sat. 1.

In Dione.

du luy-meſme, & (pour uſer de ſes propres termes) ſi vos oreilles euſſent eſté frappées du bruit de la Beſte ? Cependant, au rapport meſme de Demoſthene, Eſchine avoit la voix tres-forte & tres-claire ; il eſtoit μεγαλοφωνότατος καὶ λαμπροφωνότατος ; ou, comme parle Pline le Ieune, *erat vocaliſſimus*. Mais parce qu'il ne poſſedoit pas ce ton melodieux, ni cét air admirable qui entroit dans toutes les actions de ſon Antagoniſte, il fut contraint d'avouër aux Rhodiens que le recit qu'il venoit de leur faire, n'eſtoit rien au prix des declamations de l'autre ; & que la meilleure partie de Demoſthene manquoit à ſes ouvrages, lorſqu'ils n'étoient pas proferez par luy meſme. Voilà un témoignage fort précis de ce que peut ſur nous la voix accompagnée de l'action. Et quoique nos Recitateurs n'aient guere aujourd'huy le moien de nous impoſer que par la ſeule prononciation, parce que leurs declamations ſont plus ſimples, & plus nuës que celles des Anciens ; ſi faut-il avoüer qu'ils donnent ou oſtent beaucoup à tout ce que nous ne tenons que de leur ſimple parole. VIII. *Ep. 7. l. 4.*

C'eſt ſur cette conſideration que Quintilien donne cét important avis, de ne juger jamais de ce qu'on a ſeulement ouï prononcer, parce qu'il n'y a que la lecture que nous faiſons nous-meſmes, en qui nous nous puiſſions fier. Ses paroles ſont ſi conſiderables, que je ne puis m'empeſ-

Inſt. orat. l. 10. c. 1 cher de les rapporter. *In lectione certius judicium, quod audienti frequenter, aut ſuus cuique favor, aut ille laudantium clamor extorquet. Pudet enim diſſentire, & velut tacitâ quâdam verecundiâ inhibemur plus nobis credere; cùm interim & vitioſa pluribus placeant, & à corrogatis laudentur etiam quæ non placent.* Et c'eſt encore ſur cela que Seneque écrivoit à ſon ami Lucilius, qu'il ne pouvoit pas luy faire ſi toſt ſçavoir au vrai ce qu'il penſoit de ſon livre, parce qu'il n'en avoit encore pris qu'une legere connoiſſance, telle qu'on la peut avoir de ce qu'on a ſimplement oüy reciter; que quand il l'auroit leû & releû, il s'acquiteroit fidelement de ce devoir. *De libro tuo plura ſcribam cùm illum retractavero: nunc verò parum mihi ſedet judicium, tanquam audierim illa, non legerim. Sine me & inquirere. Non eſt quòd verearis, verum audies.* Je me ſouviens à ce propos de la comparaiſon qu'on fait ſouvent, & en beaucoup de façons, de nos paroles aux monnoies courantes, qui ſervent dans le commerce comme celles-là dans la converſation ordinaire. Car nous avons accoûtumé de dire que c'eſt trahir la ſocieté civile, & eſtre en quelque ſorte faux-monnoieur, que de mentir. On dit encore que les diſcours qui ſignifient le plus en peu de mots, tels qu'étoient ceux des Spartiates, ſont beaucoup plus à priſer que les autres, parce qu'ils reſſemblent aux pieces d'or, qui valent

Ep. 46.

davantage pour petites qu'elles ſoient, VIII.
que d'autres qui ont beaucoup plus de corps, & qui ne ſont pas d'un ſi noble metal. Mais il n'y a rien en quoi la monnoie ait tant de rapport à noſtre langage, ſoit de bouche, ſoit par écrit, que quand il eſt queſtion d'en juger. Car de meſme que pour s'aſſurer ſi une piece d'or ou d'argent eſt de bon aloy, ce n'eſt pas aſſez de la manier à l'ordinaire, il la faut conſiderer de prés, la faire ſonner pluſieurs fois, & la frotter contre la pierre de touche : Auſſi pour reconnoiſtre la bonté & le merite d'une compoſition, il ne ſuffit pas de l'ouïr prononcer, ni de la lire meſmes une ſeule fois, il eſt beſoin de l'examiner meurement & à loiſir, de la lire à diverſes repriſes, & de faire deſſus pluſieurs reflexions que ne peut pas permettre une ſimple lecture, ni beaucoup moins une recitation.

Voilà ce qui me fait croire que comme il n'y a rien que de loüable aux recitations qui ſe font par forme d'exercice, & pour y trouver le divertiſſement qu'y cherchoient les Anciens: Auſſi arrive-t-il parfois qu'on tombe dans les meſmes inconveniens, dont nous venons de voir qu'ils ſe ſont plaints ſi ſouvent. D'où je conclus qu'on doit bien prendre garde ſur tout, de ne s'aſſurer jamais de la valeur d'une piece prononcée dans une ruelle de lict, ou dans un cabinet ami, ſur les loüanges ſuſpectes qui s'y diſtribuënt, ni

ſur les applaudiſſemens de quelques perſonnes, qui ne ſçauroient pour lors, quand ils en auroient le deſſein, remarquer ſuffiſamment tout ce qu'elle a de bon, ou de blâmable. Car j'ai toûjours ſouffert avec impatience l'humeur de ceux, qui ne pouvoient permettre qu'on trouvaſt à dire la moindre choſe en leurs ouvrages, ſur ce mauvais pretexte qu'ils les avoient fait voir en fort bonne compagnie. Il euſt bien mieux valu qu'ils les euſſent communiquez ſeparément à deux ou trois perſonnes de fidelité & de capacité reconnuës. Mais c'eſt aſſez de ceci ſur un ſujet odieux, & où je ne pretends pas d'avoir rien dit qui ſoit recommandable, ſi ce n'eſt par la conſideration de l'obeïſſance que je vous ai renduë.

DES VOIAGES.

PERSONNE n'a jamais douté que la connoiſſance du Monde & des differentes parties de la Terre, ne ſoit une des plus belles ſciences que nous puiſſions acquerir, & que ceux qui contribuënt leurs ſoins, leurs moiens, ou leurs travaux à la perfectionner, ne rendent preſque toûjours leur nom immortel.

Il ne faut point avoir recours ſur cela aux voiages de Bacchus, d'Hercule, ou des Argonautes. On ſçait ce que ceux qui ont eſté faits depuis peu en l'une & l'autre Inde,

Inde, ont donné de reputation aux Rois de Portugal, & de Caſtille. Et nous ne voions rien de plus illuſtre dans l'Hiſtoire de ces derniers ſiecles, que les noms de Chriſtophle Colomb, d'Americ Veſpuce, de Drak, du Maire, & de leurs ſemblables. VIII.

Cela me fait penſer qu'entre les ſoins qu'a noſtre grand Roy de rendre ſon regne glorieux & triomphant en tant de façons, il ne doit pas mépriſer la découverte des païs inconnus, ni ce qu'on peut avoir d'information bonne & aſſurée de certaines contrées, dont nous apprenons à peine le nom, & fort incertainement la ſituation.

Car encore que nous ſoions aſſeurez que toutes ces grandes regions de l'Aſie Septentrionale, ſont poſſedées par des Princes Tartares, qui reconnoiſſent le Grand Cam pour leur Superieur. Et quoi que les Relations recentes ne faſſent qu'un Empire de tout le païs qui eſt depuis la Chine juſques en Moſcovie, où cent Rois tributaires ſont ſoûmis au Sopo, qui eſt ſans doute le meſme Grand Cam ou Empereur des Tartares: Il faut confeſſer neantmoins que nous ne ſçavons preſque rien ni de l'aſſiete préciſe de ces vaſtes Provinces, ni des mœurs & du gouvernement des Peuples qui les habitent. La meſme choſe peut eſtre dite de la meilleure partie de l'Afrique, dont nous ne connoiſſons gueres que la coſte, & fort peu l'interieur, comme ce qui eſt depuis l'Egypte juſques

au Cap de bonne Esperance; si ce n'est par quelques Relations assez confuses de l'Empire du Negus ou Pretejan d'Ethiopie, qui est dans une partie de cette étenduë.

Mais la descente qui se fait en des lieux où les hommes de l'ancien Monde n'ont jamais mis le pied, est sans doute de beaucoup plus grande consideration. Or outre ce qui reste à découvrir vers nostre Pole Arctique, les Geographes font voir que du costé de l'Antarctique il y a la terre Australe qui est une cinquiéme partie du Globe terrestre, où l'on n'a point encore penetré, & qui n'est gueres moins grande toute seule, que les quatre autres ensemble qui nous sont déja connuës.

En effet nous n'avons point approché de plus prés le Midi que vers le Destroit du Maire, entre le 58. & le 59. degré; sinon qu'en l'an 1599. un vaisseau Holandois fut porté par la tempeste jusques au 64. où il découvrit de fort hautes montagnes couvertes de nege. Et l'on sçait que du costé de la nouvelle Guinée, aussi bien qu'où les Chartes nous marquent le Cap de Beach, il y a des espaces presque depuis la ligne Equinoctiale jusques au Pole, dont nous n'avons pas la moindre connoissance. Si est-ce qu'on ne doit point douter qu'ils ne soient habitez, & mesmes que comme nous avons deça des Peuples Hyperborés, il n'y en ait d'autres qu'on peut nommer Hypernoties, pour user des propres termes d'Herodote,

In Melpom.

Car tant s'en faut que la terre ſoit in- VIII.
habitable ſous les Poles, que l'air y doit eſtre plus temperé qu'en beaucoup d'autres lieux. Les raiſons de cela ſe prennent du peu de mouvement des Cieux en ces endroits-là ; de la demeure continuelle qu'y fait le Soleil pendant ſix mois; du peu d'obſcurité qu'il y a en forme de crepuſcule ſeulement durant les ſix autres ; de la lumiere Lunaire qui s'y void la pluſpart du temps ; & ſur tout du peu d'époiſſeur de l'ombre de la nuict, qui par conſequent n'y rafraiſchit pas comme ſous l'Equateur, où l'on ſçait que les nuicts ſont plus froides que par tout ailleurs, à cauſe qu'elles ſont produites par l'ombre époiſſe de tout le Diametre de la Terre. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer plus avant ſur ces conſiderations.

Il faut aviſer maintenant par quels expediens on peut faciliter la découverte de ces païs tout-à-fait étranges, & rendre plus connus ceux qui ne le ſont qu'à demi, ou pour le moins dont nous ignorons l'état preſent, avec la façon dont ils ſont aujourd'huy gouvernez.

Pour ce qui concerne l'Europe, il n'en reſte que les parties les plus proches du Pole à découvrir. Car nous ſçavons par les Relations des Holandois qu'ils ont eſté juſques au 83. degré, & meſmes juſques au 88. ſi nous en croions un écrit Flamand, imprimé depuis peu d'années. *Grotius.* Encore ai-je ouï dire à un homme de leur

Nation, qu'il penſoit que les degrez reſtans avoient eſté ſurmontez, & que les meſmes Holandois s'eſtoient ouvert le chemin juſques ſous noſtre Pole, quoi qu'ils ne fuſſent pas pour s'en vanter ſitoſt. Mais il y a ſi peu de profit à eſperer de ce coſté-là, hors celuy qui peut venir du paſſage qu'on cherche vers la Mer de la Chine, qu'il n'y a point de navigation où nos matelots ſe portent moins volontiers qu'à celle du Nord.

On pourroit neantmoins en faire aller quelques-vns à S. Nicolas, ou à Archangel au deſſus de Moſcovie, puiſque ceux d'Angleterre, de Dannemarc, & de Holande y vont trafiquer tous les ans. Que s'il ſe trouve de la difficulté à établir ce commerce parmi nous, pour le moins peut-on envoier ſur les vaiſſeaux de ceux-là quelques perſonnes propres à s'informer de l'eſtat preſent de toute cette region.

Nous ne ſçavons pas grand'choſe de la Moſcovie, à cauſe de ſon inhoſpitalité. Ce que Ionas, & Blefkenius nous apprennent de l'Iſlande, n'empeſche pas qu'une Relation recente d'une Iſle ſi renommée ne fuſt de grande conſideration. Et l'on eſt ſi peu informé de ce grand païs de Groenland, qu'on doute s'il fait encore partie de la terre habitable, ou ſi la Mer ne l'á point englouti. Car c'eſt choſe certaine que la pluſpart des Pilotes ne le trouvent plus, quand ils ſont ſous ſa hauteur, ou comme ils diſent dans ſon parage, mais

seulement une Mer fort basse & fort noire. VIII.
Et le Roy de Dannemarc l'aiant plusieurs fois depuis quelque temps fait chercher sans le pouvoir rencontrer, dit souvent en riant que le Groenland est sa Pierre Philosophale.

S'il plaisoit à nostre invincible Monarque de faire entendre à ceux qu'il envoie ou comme Agens, ou comme Ambassadeurs en Suede, en Dannemarc, en Pologne, & en Holande, que sa Majesté seroit bien-aise d'avoir quelque information des païs du Nord; outre que le bien de son service le requiert ainsi, ce seroit le moien d'en avoir de belles Relations, par le soin qu'ils auroient de rechercher avec la prudence necessaire, ce que ceux qui voiagent & trafiquent vers le Septentrion en peuvent sçavoir. Le mariage dont on parle, d'un fils du Roy de Dannemarc avec la fille du Grand Duc de Moscovie, pourroit aussi donner sujet, s'il se fait, d'apprendre beaucoup de particularitez des Provinces de la domination du dernier.

L'Asie a peu d'endroits aussi qui ne nous soient connus, si ce ne sont les plus proches du mesme Pole. Mais quoique les Chartes nous décrivent cette grande étenduë qu'elle a depuis le Tanaïs jusques à la Mer de Levant; si est-ce qu'il se trouve dans cét espace un grand nombre de vastes Provinces, dont nous ignorons tout-à-fait l'état present. A la verité nous

avons les Voiages de quelques Religieux des Ordres de S. François, & de S. Dominique, que le Pape Innocent Quatriéme, & le Roy S. Louïs envoierent en Tartarie. Mais outre le peu d'instruction qu'ils nous donnent du païs, n'y doit-il pas avoir mille choses remarquables arrivées depuis quatre cens ans, qui meriteroient bien d'estre observées, & notamment ce qui s'y passe aujourd'huy?

Le chemin d'ici aux Terres du Mogol, sur tout jusques dans Agra qui est sa ville capitale, est fort ordinaire. Et dautant que ce Monarque est décendu des Tartares, le commerce avec eux est établi dans tous ses Estats. Il faudroit donc tâcher à faire penetrer de cette partie de l'Inde qu'il possede par la Tartarie jusques à la Chine, ce qui est assez facile, par le moien des Marchands, à qui le droict des Gens est gardé plus qu'à toutes autres personnes par tout le Levant.

Quant à l'Afrique, à la considerer comme une Peninsule, que la Mediterranée, l'Ocean, & le Golphe Arabique environnent; elle n'a rien dans toute cette longue lisiere, dont les Chartes & les Relations tant anciennes que modernes ne nous instruisent assez. Mais pour le dedans, la meilleure partie, comme nous avons déja dit, n'a point esté penetrée. A peine sçavons nous le cours du Nil; & pour ce qui est du Niger, qui n'a gueres moins de coste, il y a une infinité de peu-

ples en l'une & l'autre de ſes rives, dont VIII.
nous ne ſçavons pas ſeulement les noms. Il reſte donc de belles connoiſſances à prendre dans cette troiſiéme partie du Globe terreſtre. Et quoiqu'il ſemble qu'on ne puiſſe qu'à grand' peine ſurmonter les difficultez qui s'oppoſent à cela, elles ne ſont pas neantmoins telles que beaucoup ſe les imaginent. Le feu ſieur de Peireſc, ſelon que ſon genie le portoit à toute ſorte de loüables curioſitez, avoit lié depuis peu correſpondance avec un Joüaillier de Montpellier nommé Vermeil, que le Roy d'Ethiopie a élevé à l'une des premieres charges de ſa milice. C'eſt ſans doute qu'il euſt pû recevoir par ſon moien de belles relations de tout ce grand Empire. On peut eſtre informé des autres païs par de ſemblables adreſſes; outre les expediens generaux dont nous parlerons tantoſt.

La meſme choſe ſe peut dire de l'Amerique Meridionale, qui eſt une autre Peninſule que nous avons couruë tout autour, ſans gueres avancer au dedans. Et à l'égard de la Septentrionale, elle eſt encore moins connuë vers le Pole que l'Europe ni l'Aſie. Noſtre Nouvelle France donne de grandes facilitez à y faire de notables découvertes. Mais la plus importante & la plus memorable de toutes, ſeroit celle du paſſage dans la Mer du Sud, pour aller à la Chine par le ſecond Lac du païs des Hurõs. Le ſieur

de Champlain en avoit dit quelque chose. Et les dernieres lettres des Peres Jesuites écrites de Canada ne font point de difficulté, qu'on ne puisse ouvrir un chemin par là vers le Levant.

Il nous reste à parler de la terre Australe, dont nous avons déja representé l'étenduë, & le peu de connoissance que nous en avons. Ce qui a toûjours esté pratiqué, lors qu'on a voulu faire descente en de nouveaux païs, nous peut servir de leçon pour celuy-ci. La France n'est pas incapable, comme quelques-uns ont pensé, d'entretenir des Compagnies de Marchands pour les voiages de long cours. Et quoique la bonté de son terroir charme fort ses habitans, elle peut envoier dehors des Colonies plus aisément que pas un Roiaume de l'Europe, autant de fois que nos Princes en auront à cœur le dessein. Mais parce qu'il faut, avant que de s'y engager, faire soigneusement reconnoistre les contrées où l'on desire de s'établir, je dirai ce que je croi qu'on peut pratiquer tres commodément pour cela.

Nous avons une infinité de personnes que la Justice condamne tous les jours pour leurs crimes. Selon la peine qu'ils doivent souffrir, on en peut exposer les uns en des lieux qui paroistront inhabitez, les autres parmi des Sauvages qui sont souvent tres inhumains, & mesmes parfois Anthropophages. Outre qu'au pis aller ceux qui seront ainsi exposez, ne

pourront

pourront souffrir que la peine ou la mort VIII.
qu'ils ont meritée, ils auront l'esperance d'en échapper si leur bonne fortune le veut. Car il leur faudroit faire entendre devant que de les quitter, que s'ils se peuvent conserver un, deux ou trois ans, & se rendre capables, en s'informant du païs, de servir ceux qui retourneront vers eux dans ce temps-là, leurs fautes seront expiées; & ils recevront mesmes quelque recompense, proportionnée à l'utilité de leur entremise.

Cette exposition de criminels se peut pratiquer non seulement dans la Terre Australe, mais encore dans toutes les autres parties du Monde, en observant toûjours que le peril ne soit pas plus grand que la peine portée par le jugement du coupable. Car il y a des lieux où ce seroit injustice d'abandonner des hommes condamnez seulement aux galeres, ou à prison perpetuelle; & il y en a d'autres où c'est les soulager beaucoup, que de les y laisser.

On pourroit donc obliger ceux qui équipent des vaisseaux de long cours, à prendre une ou deux de ces personnes condamnées, qu'ils seroient tenus de laisser aux lieux qu'on leur designeroit, & d'en rapporter un Procés verbal en bonne forme. Il faudroit ensuite donner charge à d'autres vaisseaux, ou à ceux-là mesmes, de repasser dans le temps qu'on jugeroit à propos, afin d'apprendre s'il

eſtoit poſſible ce que ces hommes ſeroient devenus. Et il eſt fort vrai-ſemblable que s'il en perdoit quelques-uns, il y en auroit d'autres qui ſe rendroient tres-capables de donner l'inſtruction qu'on attendoit d'eux.

Cela regarde les lieux tout-à-fait inhabitez, ou pour le moins auſquels il n'y a encore nulle ſorte de commerce eſtabli. Quant aux autres, comme ſont quaſi tous ceux de l'Ancien Monde, & meſmes de l'Amerique, je croi qu'il ſe trouveroit aſſez de perſonnes qui entreprendroient volontairement d'y aller & d'en rapporter une fidelle & curieuſe relation, ſi ſa Majeſté témoignoit de le deſirer, les aidant aux frais de leur voiage, qui ne peuvent pas eſtre grands, & leur faiſant eſperer quelque recompenſe de leurs travaux quand ils ſeroient de retour.

C'eſt ainſi que le Roy Philadelphe envoia pour reconnoiſtre l'Inde Orientale, ce Dionyſius qui en donna au public une Hiſtoire toute conforme à celle de Megaſthene, ſelon que Pline & Solin ſon tranſcripteur le rapportent. Et certes il eſt difficile de ſe rien imaginer qui ſoit plus digne de la curioſité d'un grand Prince, que ces nobles recherches, & cette ſorte de loüable divertiſſement.

Mais il y a de certaines qualitez que je juge fort neceſſaires en ceux qu'on deſtineroit à cét emploi.

La premiere conſiſte en la connoiſſan-

ce des Langues, comme de celle que nous VIII.
nommons Orientales pour tout le Levant, & principalement de l'Arabique, qui eſt entenduë par tous les lieux où la Religion de Mahomet eſt receuë.

Je voudrois de plus qu'ils euſſent encore aſſez de connoiſſance de la ſcience du Ciel, pour faire les obſervations Aſtronomiques qui nous donnent exactement la hauteur du Pole, & les degrez de latitude; auſſi bien que celles qui regardent les longitudes, par le moien des Eclipſes du Soleil & de la Lune quand elles arrivent.

Il ſeroit encore à deſirer qu'ils ſceuſſent manier le pinceau ou le craion, pour repreſenter les païſages, & tirer le plan des principaux endroits par où ils paſſeroient.

Et certes j'en ai connu pluſieurs qui poſſedoient outre ces loüables conditions, le Genie qui nous imprime le deſir des Voiages; & leſquels s'en fuſſent ſans doute tres-dignement acquitez, s'ils y euſſent eſté portez d'une main capable de les conduire & de les ſoûtenir, comme nous le preſuppoſons ici. Il eſt à croire qu'il ne s'en trouveroit pas moins encore à preſent, ſi le Souverain jugeoit à propos de ſe ſervir d'eux ſelon le project de ce diſcours.

Mais parce qu'un ſeul n'a pas ordinairement toutes ces qualitez requiſes, on pourroit joindre deux ou trois perſonnes

à faire un mesme voiage, afin que les uns suppléassent à ce qui manqueroit aux autres. Aussi qu'il n'y a gueres d'assurance en un seul homme, qui peut mourir, & qui est d'ailleurs trop occupé pour bien faire tout ce qui est necessaire, lorsqu'il n'est secouru d'aucun.

La dépense de dix ou douze personnes au plus, qu'on envoieroit en diverses parties du Monde, ne seroit pas considerable, eu égard à l'utilité, au plaisir, & à la gloire qui se pourroit recueillir de leurs voiages.

DES HABITS ET DE LEVRS modes differentes.

VOVS avez pris trop à la rigueur ce que je vous ai écrit contre quelques abus qui regardent la façon dont l'on s'habille aujourd'huy. Je ne condamne rien absolument en cela ni pour estre nouveau, ni pour estre curieux, de prix, ou éclatant. Mais il est vrai qu'outre que toutes choses ne conviennent pas à toutes personnes, il y a des modes si peu raisonnables d'une part, & d'ailleurs si penibles, ou mesmes si prejudiciables à ceux qui s'y assujettissent, que je ne les puis approuver. Afin de vous faire mieux comprendre ce qui est de mes sentimens, je m'expliquerai un peu plus au long, & avec autant de liberté que vous me

témoignez de le desirer. VIII.

Il n'y a rien de plus trompeur que les jugemens qui se font sur l'apparence exterieure des hommes, selon qu'ils sont bien ou mal vestus. C'est pour cela qu'on a dit que la barbe avec le long manteau ne faisoient pas le Philosophe, ni l'habit le Moine. En effect, comme nous ne mettons pas le prix au vin par la consideration du tonneau, & que nous n'estimons pas un cheval à cause de son frein doré, ni une lame pour la beauté de son fourreau; nous ne devons pas apporter moins de circonspection à distinguer la robe de la personne, & à ne nous pas laisser imposer par ceux qui couvriroient volontiers les deformitez de l'ame avec le lustre de leurs habillemens, si c'estoit chose possible. Car il arrive assez souvent que suivant le dire de l'Espagnol, les plus grossiers sont ceux qui portent le drap le plus fin, *en el mejor paño ay mayor engaño.* Ce sont des Sepulcres blanchis, ou des Temples d'Egypte, qui n'ont rien que d'affreux au dedans. Et l'experience ne fait que trop voir ce que nous apprend cét autre proverbe, *tocas de beata ubas de gata.* D'autrefois neantmoins c'est tout au contraire. Le jeu vaut mieux que la mine. Le Silene d'Alcibiade renferme dans sa boëste mille drogues precieuses. Et quand il plaist à la Fortune, un cœur genereux ne respire que sous le plus vil bureau, ou, comme l'exprime ce Poëte Italien,

Spesso sott' habito vile
S'asconde un cuor gentile.

Eloignons-nous donc de toute preven-tion d'esprit pour ce regard, & penetrons plus avant que l'exterieur, devant que de bien ou mal juger de personne.

Si est-ce que Jesus Sirach nous a fait une bien differente leçon. Entre les trois choses qui nous peuvent faire connoistre l'interieur d'un homme, son habit tient le premier lieu ; *amictus corporis, & risus dentium, & ingressus hominis enuntiant de illo.* Les Grecs nous ont enseigné la mes-me doctrine par ces deux mots, ἱμάτιον ἀνήρ. Et Hippocrate dit qu'on peut discerner par la soutane le bon Medecin d'avec le Charlatan. Certes si nous y voulons prendre garde, nous serons contraints d'avouër que dans le cours ordinaire de la vie, les hommes y passent comme la monnoie sur la marque exterieure, qui dépend presque entierement de l'habit. Nous sommes tous reduits à cette idola-trie, de n'honorer d'abord les perso-nes, que comme des statuës, à propor-tion de ce qu'elles sont parées. Et les Phi-losophes mesmes tirent des consequences morales de nos vestemens ; ils jugent par là de nos secrettes affections ; & ce qui n'est fait que pour couvrir le corps, leur découvre l'ame le plus souvent.

Eccl. c. 19.

1. de decente habitu.

Il y a une voie moienne à tenir sur ce different, dans laquelle sans mépriser tout-à-fait cette sorte d'indication qui se

prend des habits, puiſqu'elle eſt de quelque conſideration dans la vie civile, l'on uſe de ſuſpenſion d'eſprit, & l'on ne determine jamais rien en une choſe ſi ſujette au mécompte. Que s'il faut ſe laiſſer emporter parfois au torrent de la coûtume, & faire conjecture du merite d'un homme qu'on ne connoiſt point, par le manteau qu'il porte, je donnerai volontiers aux autres le conſeil que j'ai ſuivi, & dont je me ſuis fort bien trouvé. Cette erreur populaire m'a tenu long-temps, de n'eſtimer ceux que je voiois la premiere fois, qu'autant qu'ils me paroiſſoient bien mis, comme l'on parle, & en bonne conche. Et parce que j'eſtois tous les jours trompé là-deſſus, je me reſolus de tenir un procedé tout contraire, qui fut de me défier de l'eſprit de ceux-là, & de bien penſer des autres qui par negligence ou autrement n'eſtoient pas ſi bien couverts ni en ſi bon ordre. Il faut que je leur rende ce témoignage à tous, quand ma liberté devroit eſtre mal priſe de quelques-uns, qu'il me reüſſit incomparablement mieux de la derniere façon; & qu'aiant continué depuis d'en uſer de meſme, toutes les fois qu'il a falu faire quelque prejugé de perſonnes inconnuës, je n'ai pas eu ſujet de m'en repentir à cent fois prés ſi ſouvent, que j'y eſtois obligé auparavant. VIII.

Pour ce qui concerne le luxe qui ſe commet aux habits, il a pour opposé un

certain mépris ordinairement accompagné de meſquinerie. Et la Propreté, ou Bien-ſeance, eſt une mediocrité qui doit eſtre gardée comme également diſtante de ces deux extremitez vicieuſes. Nous pechons neantmoins bien plus dans l'excés & la profuſion, que dans le défaut & l'épargne. Car c'eſt une choſe étrange, qu'encore que tous les Eſtats aient eu des Loix ſomptuaires pour ce regard, il s'en ſoit trouvé ſi peu qui les aient pû faire obſerver. A la verité celles de Lycurgue maintinrent quelque temps les Spartiates dans cette regle, que les plus riches de leur Ville n'y alloient pas mieux veſtus que les pauvres, ſelon qu'Ariſtote l'a remarqué dans ſes Politiques. Et nous ſçavons que preſentement les moindres Citadins de Veniſe ne ſont preſque pas reconnoiſſables à l'exterieur, d'avec les Clariſſimes & ceux qui ont en main les principales charges de la Republique. Mais jamais les Romains n'ont pû faire entretenir leurs Reglemens contre cette ſorte de ſomptuoſité. Et nous voions dans Tite-Live, que nonobſtant l'autorité & l'éloquence du plus ancien des Catons, qui harangua ſi fortement pour la conſervation de la Loi Oppia, elle fut revoquée vingt ans aprés ſa publication; la vanité des femmes l'aiant emporté ſur le bien public & ſur la raiſon du bon Gouvernement. L'Empereur Tibere voulut obliger par ſon exemple les hommes à l'ob-

L. 4. c. 8.

Dec. 4. lib. 4.

VIII.

servation d'un Edict où il interdisoit tellement l'usage de la soie, qu'il se soûmettoit luy-mesme à n'en point porter : A quoi je pense qu'on doit joindre ce Decret du Senat fait de son temps, & que nous lisons au second livre des Annales de Tacite, en ces termes fort considerables, *ne vestis serica viros fœdaret*. Cependant les habits de soie devinrent si communs dans Rome, que l'Empereur qui porta le mesme nom de Tacite, & qui se glorifioit d'estre parent d'un si excellent Historien, se contenta de defendre aux hommes seulement cette sorte de robe qu'ils appelloient holoserique, dont Heliogabale s'estoit le premier paré. Et pour montrer jusques où le luxe estoit allé du temps de Julien, il ne faut que considerer avec quel étonnement il vid comparoistre magnifiquement paré devant luy, l'homme qui luy devoit couper les cheveux, lorsqu'il s'écria qu'il avoit demandé un Barbier, & non pas un Intendant des finances, *ego, inquit, non rationalem jussi, sed tonsorem acciri*. Que ne pourrions-nous point dire de nos desordres là-dessus ? On n'avoit jamais porté de bas de soie en France devant le regne de Henri Second, qui en prit un aux nopces de sa sœur. Et je voi dans l'Histoire de nos voisins, que la femme d'un Lopez de Padilla creut faire un fort beau present au Roy d'Espagne Philippe Second, luy envoiant de Tolede en Flandres un autre

Dion. Cass. lib. 57. exc. Const. ex Io. Antioch.

Vossius in Tacito Lampr. in Heliog.

Ammian. Marc. l. 22.

Louis Cabrera, l. 2. Hist. c. 9.

bas de soie. Qui est aujourd'huy l'Artisan qui fasse difficulté d'en porter ? Et où sont les personnes qui ne commettent de mesmes excés en tout le reste de leurs habillemens ? Cependant il n'y a point de plus sotte ambition que celle qui s'entretient de l'excrement d'un ver, de la toison d'une brebis, & de la dépouïlle d'un castor ou d'une chevre. C'est le propre d'un Comedien de s'enorgueillir & d'élever sa voix à proportion de ce qu'il se trouve richement vestu. Et quelque vanité que nous puissions prendre de ce côté-là, il se faut souvenir que le premier pourpoint que l'homme ait endossé, vint de son peché ; *pellitus orbi ut metallo datus est*, comme parle Tertullien. Aristote remarque la sottise d'un Hippodamus Milesien, le premier Ecrivain de la Politique, à qui la vanité faisoit porter des robes richement fourrées au Solstice d'Eté, aussi bien que pendant celuy de l'Hiver. Et il décrit ailleurs cette precieuse Veste ou Symarre du Sybarite Alcisthenis, que le vieil Denis Tyran de Sicile acheta des Carthaginois six-vingts talens. Elle n'avoit rien pourtant ni de somptueux, ni d'éclatant, ni de bien fait, comme estoit l'habit de ce Roy doré des Indes Occidentales. La Relation que nous en avons, porte qu'aprés s'estre lavé d'eaux de senteurs, & frotté de parfums excellens, il se couvroit tout le corps de poudre d'or qui ne luy servoit

L. de Pallio c. 4. L. 2. Polit. c. 8. & l. de mir. auſc.

qu'un jour, & puis se presentoit nud à la VIII.
mode du païs devant ses peuples comme un autre Soleil, si lumineux & si plein de rayons, qu'ils ne le pouvoient presque enviſager. Mais la folie des particuliers qui jeûnent pour estre braves, & qui se ruïnent à force de se parer, me semble sur tout ridicule, puisqu'ils tombent dans l'infamie par la gloire, & qu'ils se dépouïllent au lieu de se couvrir, *mas se desnudan que viſten*, dit gentiment l'Espagnol.

L'épargne honteuse opposée à ce luxe n'est peut-estre pas moins à blâmer, principalement en ceux que les dignitez & les grandes charges distinguent du commun. Louïs Onziéme se rendit mépriſable par ses méchans habits & ses chapeaux gras que l'Hiſtoire luy reproche. Et l'on ne sçauroit lire sans indignation dans les Regiſtres de la Chambre des Comptes un article de vingt sols pour deux manches neuves, dont on rhabilla l'un de ses vieux pourpoints, avec un autre de quinze déniers pour graiſſer ses bottes. Les chemiſes troüées & rapiecetées de Sixte Cinquiéme, dont Cicarella dit qu'il se servoit meſmes estant Pape, par ménage, ne sont pas plus honnestes. En effect nous voions bien dans la Geneſe, que Dieu se contenta de donner à nos premiers Peres des robes de peaux, lorsqu'ils estoient sans compagnie, & dans une perpetuelle privauté de femme à mari. Mais le mon-

de s'étant peuplé de differentes conditions d'hommes, nous lisons dans l'Exode que le meſme Dieu commande à Moïſe de faire faire une robe magnifique à ſon frere Aaron, *faciéſque veſtem ſanctam Aaron fratri tuo in gloriam & decorem.* Et certes il y a une bien-ſeance à obſerver, au deſſous de laquelle l'on ſe rend contemptible. Ce monde eſt une mer, qui a cela de propre, que pour y nâger à ſouhait, il ſe faut bien veſtir au lieu de ſe dépouïller. Un bon avis n'eſt gueres ſuivi s'il ne vient d'un lieu de reſpect. Et le mieux diſant des hommes ne ſera pas ſeulement écouté ſous un méchant manteau ;

——— *rara in tenui facundia panno.*

D'ailleurs, on ſçait qu'il y a des mépris de ſe bien veſtir, accompagnez d'affectation, & meſmes d'arrogance. Antiſthene faiſant parade de ſes lambeaux, Je voi, luy dit Socrate, au travers des trous de voſtre manteau une grande vanité. Crates fut mocqué de meſme par Stilpon, avec cette tres-gentille alluſion, δοκᾶς μοι χρέαι ἔχειν ἱμαπιν κακόν, faiſant du dernier mot deux paroles, qui luy reprochoient ſon défaut de jugement plutoſt que d'habit. Et c'eſt ſur ce fondement qu'Ariſtote ſoûtient dans ſes Morales, que les habits des Lacedemoniens eſtoient arrogans en leur ſimplicité.

1.4.Eth. Nic.c.13.

Il eſt donc à propos de ſuivre cette mediocrité qui nous fait eſtre propres & bien

veſtus, ſans pompe & ſans meſquinerie. VIII.
Ciceron diſoit de Craſſus, qu'il eſtoit *parciſſimus elegantium*, & que Scevola pouvoit eſtre nommé *parcorum elegantiſſimus*. Sur quoi Aulu-Gele obſerve non ſeulement que l'élegance eſtoit le propre mot des anciens Romains, qui ſignifioit la curioſité à ſe parer : mais encore que parmi eux juſques au temps de M. Caton, ce fut un terme de vice & de reproche, plutoſt que de loüange, comme il le devint depuis, lorſqu'ils attribuerent l'élegance aux choſes de l'eſprit. Or ſoit que vous imitiez Craſſus, ou que vous reſſembliez à Scevola, vous ſerez juſtement dans ce milieu ſouhaitable, où Socrate tout auſtere qu'il eſtoit, ſe voulut mettre quand il fut dîner chez le bel Agathon. Car Platon dit qu'encore qu'il ne cheminaſt gueres que les pieds nuds, meſmes ſur la glace, il voulut prendre en cette occaſion des ſouliers, ſe laver, & ſe tenir fort proprement, afin d'eſtre beau, ſelon ſa façon de parler ordinaire, puiſqu'il devoit aller trouver un beau. Cela nous apprend qu'il faut obſerver une certaine bien-ſeance en nos habits, qui ait ſon rapport au temps, au lieu, & aux perſonnes.

Lib. 11. *cap.* 2.

In Symp.

C'eſt ſelon les regles de cette bien-ſeance que le Galatée ne veut pas qu'on porte dans Veniſe les pennaches, ni les épées, qui ont fort bonne grace dans Verone. Les Jeſuites l'obſervent lorſqu'ils

Trigaut Ceſp hiſt. lib. 2. c. 26

vont vestus de soie à la Chine, & qu'ils s'habillent en Bramins aux autres lieux des Indes Orientales, principalement le long de la coste des Malabares. Et nous voions dans Tacite, que pour n'y pas contrevenir, Germanicus estant en Egypte, & Scipion en Sicile, ils se vestirent tous deux à la Grecque. Les Relations du Levant m'apprennent encore, qu'on n'oseroit paroistre devant un Roy de ce quartier-là en habit de couleur bleuë, parce que c'est celle dont l'on y porte le deuïl. La mesme chose se peut dire du jaune, qui sert à rendre ce triste office au Royaume de Pegu, du gris au Perou, du blanc en Tartarie, à la Chine & au Japon. Qui ne sçait l'aversion qu'ont les Turcs pour le mesme sujet contre nos Chrestiens qu'ils rencontrent vestus de noir, quoique ces infideles soient venus de Scythie, où estoient autrefois les peuples nommez *Melanchlæni*, ou robes noires, parce qu'ils n'en portoient point d'autres. Si est-ce qu'aux assemblées de condoleance c'est une imprudence parmi nous, de n'y avoir pas cette livrée funeste, ou ce qu'on nomme le deuïl. Et l'on peut considerer dans Mariana, comme un Ambassadeur de Venise fut mocqué de tout le monde, pour s'estre trouvé seul habillé de rouge aux ceremonies funebres faites dans Naples à la memoire du Roy de Castille Iean Deuxiéme de ce nom. Je sçai bien qu'on a dit

2. Annal

Ind. Oc. parte 2. p. 40.

Herod. lib. 4.

Lib. 22. cap. 14.

qu'il n'y avoit point de robe dont Aristippe ne se parast de fort bonne grace ; & qu'il ne fit pas difficulté comme Platon, d'en vestir une de couleur éclatante pour complaire à ce Roy de Sicile. Il philosophoit en cela sur les mesmes principes que prit Zenon de Cittie, qui vouloit que les hommes & les femmes de sa Republique fussent habillez indifferemment. Et par effect nos François ont de la peine tous les jours à discerner par l'habit les hommes d'avec les femmes de Canada ; ce qui arrive aussi à ceux qui voiagent en Islande, au rapport de Blefkenius qui nous a donné l'une des meilleures descriptions que nous en aions. Mais outre que nous voions toutes les Nations bien policées qui en usent tout autrement, à quoi se rapporte la lettre écrite par Tibere au Senat Romain, où il se plaint de ce que les deux sexes se donnoient de son temps trop de licence à prendre les habits l'un de l'autre ; nous sommes obligez de nous souvenir, que la Loy divine a nommé cét usage une chose abominable devant Dieu, au vingt-deuxiéme Chapitre du Deuteronome. Et partant nous ne sçaurions trop nous éloigner de ce desordre, aussi bien que de tout ce qui choque la bien-seance dont nous parlons. VIII.

Tacite 3. Ann.

Plusieurs croient qu'ils y deferent beaucoup lorsqu'ils se laissent emporter au cours de toutes les nouveautez, & de ce

qui ſemble contenter le plus les yeux du peuple qui aime toûjours le changement. J'avouë qu'il luy faut donner quelque choſe, & que ce ſeroit eſtre trop rigide, de vouloir heurter toutes ſes modes. Car ce n'eſt pas ſans ſujet que le meſme mot νόμος ſignifie parmi les Grecs, & la Coûtume & la Loy. L'uſage ordinaire l'emporte, & oblige ſouvent les plus ſages à le ſuivre, quoique la raiſon ſemble s'y oppoſer. Mais comme je ne voudrois jamais eſtre des premiers à porter des chapeaux pointus, quand ils commencent d'eſtre à la mode; je ne voudrois pas auſſi eſtre des derniers à les avoir ſi plats, ou de forme ſi carrée comme on en parle, que chacun me remarquaſt par là. Je dis la meſme choſe de tout ce qui concerne noſtre habillement; & j'ajoûte qu'on doit éviter ſur tout, ce qui eſt extréme en chaque mode nouvelle, comme la trop grande étenduë des collets ſi l'on ſe met à les porter plus longs que de coûtume. Il y a de certains degrez par leſquels un honneſte homme peut s'approcher doucement de ces modes, au lieu d'aller à grand haſte au devant d'elles, comme font ceux qui n'ont rien de plus à cœur que de s'y conformer, & qui par jeuneſſe, baſſeſſe d'eſprit, ou autrement, s'y aſſujettiſſent tout-à-fait. Telles perſonnes ne ſont jamais plus contentes que quand elles ont un habit neuf; & elles imiteroient volontiers ce Roy de Mexi-

Mexique Monteçuma, qui se vestoit quatre fois le jour, & ne prenoit jamais deux fois un mesme habit. Suetone dit que Neron changeoit de mesme tous les jours de robes qu'il ne revoioit plus. Il faloit des souliers neufs aussi souvent à Heliogabale, ce qu'a remarqué Lampridius. Et Garcilasso de la Vega nous apprend que les Incas ou Empereurs du Perou, ses ancestres maternels, faisoient tous les soirs present de leurs habillemens à quelqu'un de ceux du Sang Royal, qui s'en tenoient tres-honorez. Pour moi tant s'en faut que je fasse estat de la vaine grandeur & somptuosité de ces Monarques, que j'envierois plutost le bon-heur des Israëlites, qui furent quarante ans avec Moïse sans changer d'habits ni de chaussures, n'aiant rien rompu ni usé de tout cela pendant un si long-temps. J'eusse renoncé de bon cœur pour un si grand bien à l'entrée de ce Temple de Diane, où les Tarentins ne permettoient à personne de mettre le pied, qui ne fût vestu tout à neuf. Et je croi que hors ceux que l'ambition domine, il y a peu d'hommes qui ne fussent en cela de mon humeur, à cause d'une certaine contrainte qui se ressent presque toûjours dans la nouveauté des habits. VIII.

Relation de Fern. Cortez.

Deut. c. 8 & 29. Esd. l. 2. chap. 10.

Pour revenir à ce qui est plus precisément de la Mode, on peut bien juger qu'il n'y a rien d'essentiel en cela, puisque chacun est jaloux de celle de son païs,

qu'il eſtime toûjours la meilleure & la plus belle. Les Negres, dit Cadamoſte, s'eſtiment les mieux veſtus du monde dans leurs habits faits tout d'une venuë, & en forme de ſacs. Ceux de Canada tirent deſſus leurs robes des lignes de cole dont ils les façonnent, & qu'ils ne priſent pas moins qu'on fait dans l'Europe les paſſemens de Milan. Les Irlandois preferent leurs chemiſes jaunes & paſſées par le ſaffran & l'urine, aux plus blanches de Hollande. Le Turc fait gloire de ſon Turban; & le Moſcovite ſe trouve ſi bien de ſon chapeau, qu'il regle la nobleſſe & le merite à ſa hauteur, n'étant permis qu'aux plus grands Seigneurs de Ruſſie de porter les plus hauts chapeaux. Charles-Quint aiant defendu aux Moriſques de Grenade l'an mil cinq cens vingt-cinq de ſe veſtir à la Moreſque, ils racheterent cette defenſe d'une tres-grande ſomme de deniers, ſelon que l'a remarqué Sandoüal. Enfin l'accoûtumance obtient ici comme par toute la Nature, ſon privilege de l'emporter ſur toute ſorte de conſiderations contraires. C'eſt pour cela que les Princes qui ont voulu s'acquerir l'affection de quelques peuples, ſe ſont parfois ſoûmis à leurs façons de s'habiller. Rien ne gagna tant le cœur des Vaſſaux de Darius au grand Alexandre, que la tiâre & la robe Perſane dont il ſe para: ils crûrent que celuy qui les avoit conquis les aimoit,

Camden. 2. Hiſt.

Lit. 14. Hiſt. c. 15

puiſqu'il ſe donnoit la peine de les imi- VIII.
ter. François Premier prit juſques à la braguette des Suiſſes pour complaire à leur Nation. Et Philippe Second aiant conquis le Portugal ſe veſtit dans Liſbone à la Portugaiſe. Cabrera aiant obſervé qu'il fit meſme ſa barbe en rond, ainſi que la portoient alors les Portugais. Mais ce ſont actions de Souverains, fondées ſur la Politique, & qui ont fort peu de rapport à celles des particuliers.

Or comme je tombe d'accord qu'il y a beaucoup de modes auſquelles nous nous devons accommoder, aux unes pour le tout, aux autres en partie, & petit à petit ſeulement, parce qu'elles ne ſont pas également honneſtes ni utiles. Auſſi ſuis-je dans cette ferme opinion, qu'il s'en preſente quelquefois, qu'un homme d'honneur eſt obligé de rejetter entierement & ſans exception, pour eſtre ſi déraiſonnables qu'on ne les peut recevoir ſans ſe faire trop de tort. Je mets en ce rang toutes celles qui ſont extraordinairement incommodes, ou qui prejudicient notablement à la ſanté. Car il s'invente des façons d'habits qui mettent tellement le corps à la geſne, qu'il faut eſtre tout-à-fait ennemi de ſon aiſe pour les ſuivre, & s'y aſſujettir. Et dautant que mon deſſein n'eſt pas d'examiner cela par le menu, je me contenterai de parler de deux abus où l'on eſt aujourd'huy, qui regardent noſtre chauſſure, & qui nous

feront assez reconnoistre ce qu'on doit éviter en tout ce qui concerne l'ajustement de nostre personne.

Les femmes ont eu de tout temps la curiosité d'estre mignonement chaussées, ce que les Grecs nommoient à la Sicyonienne. Entre les attraits dont Judith sceut gagner le cœur d'Holoferne, l'Escriture sainte remarque expressément la delicatesse de ses patins, *sandalia ejus rapuerunt oculos ejus*. Et nous voions que l'Epoux dans ce divin Cantique des Cantiques, n'oublie pas de louër l'exquise chaussure de son Epouse, qui rendoit sa démarche plus agreable, *quàm pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filiæ Principis* ! Or je me souviens bien là-dessus de ce qu'on nous fait entendre des Chinois, qui ont eu l'adresse de mettre parmi eux la beauté des filles en la longueur de leur pied, afin de les rendre plus sedentaires, parce que le desir qu'elles ont d'acquerir cét avantage, les oblige à s'étreindre par artifice la plante du pied de telle façon, que force leur est aprés de demeurer au logis, ne se pouvant presque soûtenir sur leurs jambes. Mais que des hommes nés à l'action se jettent de gayeté de cœur dans la mesme disgrace, & mettent la gentillesse du pied à l'avoir, ou le faire paroistre, d'un quart plus long que Nature ne l'a fait, comme si elle n'auoit pas sceu prendre assez bien ses mesures pour ce regard;

Cap. ult.

c'eſt ce que je ne me ſerois jamais peû perſuader, ſi nous n'en avions la preuve tous les jours devant les yeux. Ne nous étonnons plus de ce que dit l'Hiſtoire du Perou des peuples de certaines Provinces, qui ſe preſſent la teſte avec des pieces de bois, afin d'acquerir une largeur de front prodigieuſe, où ils conſtituënt neantmoins le plus haut poinct de la bonne mine : Puiſqu'il y a des perſonnes en France qui ne trouvent rien de plus galant qu'un pied de longueur monſtrueuſe, ou qu'un pied de marais pour nous ſervir de leurs propres termes ; ni rien de plus ſeant qu'un ſoulier quatre doigts plus long qu'il ne faut, avec un vuide, qui joint à la deformité une peine au marcher qu'on ne ſçauroit trop éviter. Je pardonne aux petits hommes de chercher quelque avantage dans le liege de leur chauſſure ; Auguſte le faiſoit bien, au rapport de Suetone, pour paroiſtre un peu plus grand qu'il n'eſtoit. Les jeunes gens ſont auſſi excuſables s'ils ont quelque curioſité ſemblable à celle d'Alcibiade, qui fit donner ſon nom à une certaine ſorte de ſouliers dont parle Athenée, parce qu'ils eſtoient de ſon invention. Mais d'introduire des modes qui nous mettent les membres à la torture, & qui veulent corriger les proportions de la Nature en la ſtructure du corps humain, c'eſt ce qu'on ne ſçauroit trop rejetter ni trop condamner tout enſemble.

VIII.

Hiſt. des Incas, lit. 8. c. 3. & l. 9. c. 8.

In Off. art. 83.

Lib. 11.

Le ſecond abus dont je veux parler, ne va qu'à la botte, qu'on s'eſt aviſé de pliſſer toute la cheville du pied, qui porte ſouvent outre cela plus de linge & d'autre étoffe qu'il n'en faudroit pour couvrir tout le corps. Ce n'eſt pas neantmoins ce que j'y trouve le plus à redire. Je me formalife de ce rond de botte, fait comme le chapiteau d'une torche, & dont ils ont tant de peine à conſerver la circonference. Car qui peut voir la contrainte qu'ils ſe donnent au marcher pour cela, & l'air dont ils portent toute la jambe en dehors, contre la bien-ſeance, & ce qu'on a toûjours obſervé pour cheminer de bonne grace, ſans avoir pitié d'un tel déreglement? En verité je croi que c'eſt l'invention de quelque infortuné débauché, qui ne pouvant aller plus droit, s'aviſa de feindre qu'il cheminoit ainſi pour ménager ce tour de bottes & ce rond myſterieux. Pour le moins ſçai-je bien, que la crainte d'eſtre conſideré allant de la ſorte par les ruës, faiſoit autrefois garder la chambre. Quoiqu'il en ſoit, ſi cette invention accommode ceux qui ont beſoin d'un ſemblable pretexte, cela n'empeſche pas que nous ne nous étonnions de la ſimplicité, pour ne rien dire de pis, des autres qui ſe ſoûmettent ſans neceſſité à des modes ſi penibles & ſi ridicules. Permettez-moi de finir encore plus philoſophiquement, & de vous dire qu'aprés ce que nous voions

tous les jours sur de semblables sujets, je trouve moins étrange le respect que portent les Turcs à ceux qui courent les ruës. Souvenez-vous de ce qu'écrit Garcilasso, que j'ai déja cité, de certains Peruviens, qui faisoient gloire de n'estre pas raisonnables devant que les Incas les eussent assujettis. Et considerez s'il n'y a pas lieu de soûtenir aujourd'huy ce que Seneque a prononcé dés son temps, qu'à l'égard de plusieurs personnes il n'est pas permis de se gouverner par raison, & de sçavoir ce qu'on fait, sans courir fortune d'estre mépriſé, *nimis humilis & contempti hominis esse detur, scire quid faciat.* La sagesse est trop ancienne, il faut vivre à la mode quelque fole qu'elle puisse estre.

VIII.

L. 6. c. 11.

De brev. vitæ c. 11.

DV SECRET, ET DE LA Fidelité.

IE ne serois pas si retenu que vous dites, à vous donner mon avis, quand mesme vous ne le demanderiez pas, si je pouvois prévoir vos inquietudes. C'est au Conseil des Rois où l'on ne doit jamais entrer si l'on n'y est appellé. Et en tout cas si cela se doit encore observer ailleurs, ce ne peut pas estre entre des personnes si jointes d'amitié que nous sommes. En effect s'il est permis de presenter à un ami, sans en estre requis, ce qu'on croit qui luy doit estre agreable

& de quelque usage ; pourquoi nous seroit-il defendu de luy offrir un bon avis, sous ce mauvais pretexte, qu'il ne nous y a pas invitez ? L'Ecriture sainte dit qu'il ne se compose point de parfums si propres à contenter l'odorat, & à rejouïr le cœur, qu'un seul conseil d'ami est capable de remplir d'aise nostre esprit, & de luy donner une solide satisfaction. Pourquoi differerions-nous le moindre moment, par des regles d'une civilité mal entenduë, & peut-estre déraisonnable, l'avancement d'un si grand bien ? Mais puisque nous n'en sommes pas en ces termes, & que vous m'avez provoqué à ce que je ferois toûjours volontiers de moi-mesme, recevez le conseil que je vous donnerai, comme d'un homme qui l'a toûjours mis, aussi bien que les Anciens, au rang des choses saintes. Un Pasteur est capable de redresser un Prince égaré ; & vous sçavez bien qu'il n'y a point de courrier si bien monté, à qui un enfant, ou un vieillard à pied, ne puissent enseigner le chemin.

Tob. c. 37.

La demande que vous me faites, si vous devez confier vostre secret à une personne qui vous témoigne toute sorte d'amitié, est en forme de these, & par consequent je ne vous puis faire de réponse qui ne soit generale. Elle en sera moins suspecte, n'entrant point dans le particulier qui m'est inconnu ; & vous sçaurez bien l'ajuster à l'hypothese, si

vous

vous trouvez quelque choſe qui vous con- VIII.
tente en ce que je vous dirai. Beaucoup de gens croient qu'il n'y a rien de plus puiſſant à s'aſſurer de la fidelité de ceux à qui l'on commet un ſecret, que d'uſer d'une grande confiance en leur endroit. Et de verité, c'eſt les obliger que de leur témoigner qu'on ne ſçauroit prendre le moindre doute de leur foi ; & pluſieurs l'ont conſervée par cette ſeule conſideration, qui n'euſſent pas eu autrement aſſez de fermeté pour cela. *Vult ſibi quiſque credi, & habita fides ipſam plerumque obligat fidem*, dit cét Eſpagnol dans Tite-Live. Seneque a eu le meſme ſentiment dont il s'eſt expliqué en d'autres termes, auſquels il ajouſte que le ſoupçon a ſouvent provoqué la déloiauté, & rendu infideles ceux qui n'avoient nulle inclination à le devenir. C'eſt pourquoi il veut en ce lieu-là qu'on n'uſe d'aucune reſerve, & qu'on verſe dans le ſein d'un ami tout ce que la diſcretion nous fait celer à d'autres : *Cum amico omnes curas, omnes cogitationes tuas miſce. Fidelem ſi putaveris, facies. Nam multi fallere docuerunt, dum timent falli ; & illi jus peccandi ſuſpicando fecerunt.* La raiſon de ces mouvemens naturels procede de la relation qui eſt entre la foi & la confiance, *Fides & fiducia relativa ſunt*, dit l'Echole ; d'où il reſulte, ce ſemble, que l'une demande neceſſairement la preſence de l'autre, & qu'elles ne peuvent bien ſubſiſter que

conjointement. Les loix auſſi de l'amitié obligent viſiblement à une reciproque communication de ce qu'on peut tenir de plus cher & de plus retiré dans l'ame, puiſqu'elles veulent que toutes choſes ſoient communes entre de vrais amis. Et quand les Poëtes auſſi bien que les Peintres nous ont repreſenté l'Amour nud, ce n'a eſté que pour nous faire entendre, qu'entre des perſonnes qui s'aiment comme il faut, il n'y doit jamais avoir rien de caché.

Ceux qui ſont d'une opinion contraire, ſoûtiennent que c'eſt ſe rendre volontairement eſclave d'autruy, de luy declarer un ſecret important : Que les Anciens ont fort bien nommé la méfiance le nerf de la prudence humaine : Qu'en vain celuy-là exige le ſilence d'un autre, qui n'a pas aſſez de force d'eſprit pour l'obſerver luy-meſme :

Alium ſilere quod voles, primùm ſile.

Comme dit Phedra dans le Tragique Latin : Et que cét Ami fidele de Seneque n'eſt pas moins difficile à trouver que ſon Sage, qui ne fut jamais autre choſe que l'effet d'une belle imagination ; *virum fidelem quis inveniet* ? s'écrie Salomon dans ſes Proverbes. Car pour ce qui eſt des Loix, qui ont voulu qu'on deferaſt ſi fort à l'amitié, parce qu'elles faiſoient de l'ami un autre ſoi-meſme, Pythagore qui en fut le premier Legiſlateur, eut tout ſujet de ſe repentir d'a-

voir trop librement communiqué ſes VIII.
myſteres, qui furent bien-toſt revelez, d'où proceda la ruïne de ſa Secte dés le vivant de ſon Fondateur. Si eſt-ce que jamais perſonne ne recommanda tant le ſilence que luy. Il diſoit qu'un bœuf luy en avoit fait la premiere leçon. Il s'abſtenoit de manger des poiſſons, à cauſe qu'ils l'obſervent naturellement. Il fut auteur de cette longue taciturnité de cinq ans, ſous le nom de ἐχεμυθία dont nous voions dans Euſebe, qu'un Heretique Baſilides voulut depuis renouveller l'uſage. Et ce fut le meſme Pythagore qui donna cét important precepte, de garder auſſi ſoigneuſement le dépoſt d'un ſecret, que celuy d'un threſor. Mais il n'y a point de Philoſophie qui puiſſe corriger abſolument les défauts de noſtre nature: Nous ſommes tous plus ou moins dans l'imperfection de Tantale, pour ce qui eſt de la langue. Et comme l'imbecillité d'eſtomach fait vomir auſſi-toſt ce qu'il a pris à ceux qui la ſouffrent; celle de noſtre eſprit eſt ſouvent telle qu'il ne peut garder long-temps le ſecret dont il s'eſt chargé. La peinture du Scythe Anacharſis eſt fort conſiderable là-deſſus. Il eſtoit repreſenté endormi, & couvrant de la main gauche ſes parties honteuſes, au meſme temps qu'il tenoit la droite ſur ſa bouche; pour donner à comprendre, dit Clement Alexandrin, qu'il eſt plus important de refre-

ner sa langue, que de moderer sa volupté, quoique l'une & l'autre doivent estre mises à la raison. Cependant le nombre est si petit de ceux qui cultivent ce poinct de Morale, qu'il semble que la plûpart des hommes aient beû des eaux de ce Lac d'Ethiopie, qui tournent l'esprit de sorte, si nous en croions Diodore Sicilien, qu'il est impossible de retenir la moindre chose à dire aprés qu'on les a avalées. C'est ce qui a donné lieu à la maxime que nous enseigne l'Ecclesiastique, *Amico & inimico noli narrare sensum tuum, & si est tibi delictum, noli denudare.* En effet, n'est-il pas vrai qu'à parler mesme des plus retenus, il n'y en a presque point qui n'aient chacun un ami ou deux si intimes, qu'ils seroient bien fâchez de leur rien celer? Or ces amis en ont d'autres aussi particuliers; & le nombre croissant par une suite infinie, il se trouve enfin que comme la premiere tuile qui reçoit une goutte d'eau, en faisant part à celle qui suit l'envoie ainsi l'une à l'autre, tant qu'elle est portée jusques dans le grand chemin; un secret se promene de mesme d'une oreille confidente dans l'autre, jusques à ce qu'à la longue il court les ruës, & est rendu public. Voilà les raisons de ceux qui ne pensent pas qu'un homme sage doive faire personne participant de ce qu'il veut tenir caché; & qui croient que c'est imiter Dieu que de se taire en de semblables occasions,

gloria Dei est celare verbum. Car pour ce VIII.
qui touche la relation préſuppoſée entre la foi, & la confiance, ils maintiennent qu'il y a ſouvent ſi peu de rapport entre elles, qu'on eſt ordinairement trahi par ceux en qui l'on ſe fie le plus; comme au contraire l'on void aſſez de fois que ceux de la loiauté de qui l'on ſe promettoit le moins, nous en donnent les plus parfaits témoignages.

Peut-eſtre y a-t-il lieu à quelque accommodement entre deux opinions ſi diverſes, en prenant la derniere pour une regle generale qui doit eſtre toûjours ſuivie, à quelque exception prés, qu'on peut faire en faveur de ceux qui ſont du premier avis. Parce que veritablement il n'y a point d'amitié qui nous doive porter à dire un ſecret d'importance, ſi nous n'avons éprouvé ſouvent & en de moindres ſujets la fidelité de celuy à qui nous le voulons confier. Il ſe faut ſouvenir de l'obſervation d'Ariſtote, que l'homme eſt le ſeul des animaux qui a le cœur à gauche; d'où je tire cette moralité qu'il y a toûjours lieu de s'en défier. Combien void-on d'amis tres-propres à rendre toute ſorte de devoirs, juſques à l'emploi des biens & de la vie, qui ne ſont pas capables neanmoins d'obſerver le ſilence qu'on deſire d'eux. L'un des ſymboles de Pythagore eſt fondé là deſſus, par lequel il défendoit à ſes diſciples de laiſſer nicher aucune Arondelle ſous le toict de leur mai-

son; c'eſt à dire de contracter une étroite amitié avec ceux qui parlent plus qu'il n'eſt à propos, & qui ne peuvent s'empeſcher de reveler tout ce qu'ils ſçavent. Mais comme on eſſaie ſoigneuſement un vaiſſeau, devant que d'y verſer quelque liqueur precieuſe; il faut reconnoiſtre de meſme la portée d'un ami, & s'aſſurer qu'il a la langue au cœur, & non pas le cœur ſur la langue, pour uſer des termes de Salomon, auparavant que de le rendre depoſitaire de voſtre ſecret. Aprés de ſi juſtes précautions, & de ſi neceſſaires épreuves, je ne croi pas qu'on ſe doive priver de la conſolation, ni de l'aſſiſtance qu'on peut attendre d'un autre ſoi-meſme à qui l'on confie ce qui peſe ſur le cœur, de quelque importance que la choſe puiſſe eſtre. Il y a des ſilences prejudiciables; *Amyclas perdidit ſilentium*; & toutes les Hiſtoires nous fourniſſent des exemples ſi ſignalez de fidelité ſur le ſujet que nous traittons, qu'il faut eſtre non ſeulement opiniaſtre, mais encore ennemi de ſoi-meſme, & de toute humanité, pour ne quitter jamais le parti de la défiance. Je ſçai bien que Xenocrate diſoit qu'il ne s'eſtoit jamais repenti de s'eſtre teû, mais bien au contraire d'avoir trop parlé. Qu'Harpocrate enſeignoit le ſilence en mettant ſur ſa bouche celuy des doigts qui eſt nommé le ſalutaire, pour dire qu'il n'y a rien de plus utile parfois, que de paroi-

ſtre muet. Et que Metellus proteſta qu'il VIII.
auroit brûlé ſa chemiſe, s'il ſe fuſt imaginé qu'elle euſt eu connoiſſance de ſon ſecret, tant il eſtoit éloigné de le communiquer à perſonne. Cela n'empeſche pas pourtant, qu'on ne doive tenir cette voie moienne qui eſt entre les deux extremitez. On peut produire autant d'autoritez pour l'une que pour l'autre. Et quand il n'y auroit que l'exemple d'Auguſte, qui ne ſe repentit jamais d'avoir fait voir à Mecœnas juſques au plus interieur de ſon ame; ce ſeul exemple ſuffiroit pour nous aſſurer contre de ſi étranges défiances.

Et neantmoins je vous avouërai franchement, que ſoit que je me laiſſe emporter à une inclination naturelle que j'ai au ſilence; ou ſoit encore que l'âge avec l'experience me faſſent plus ſoupçonneux que par le paſſé; j'aurois de la peine à me rendre dépendant de la diſcretion d'un ami, en choſe de la conſequence que vous me donnez à penſer que doit eſtre ce qui vous inquiete. J'ai toûjours creû que cette Theologie Payenne, qui marioit Mercure avec la Deeſſe Tacite ou Muette, & faiſoit venir d'eux les Genies Tutelaires des Anciens, nous apprenoit qu'un Eſprit qui aime le ſilence, & qui ſçait donner quand il veut le frein à ſa langue, s'acquiert un repos & une aſſurance contre mille perils, qu'à peine éviteroit-il autrement. On dit auſſi que

la Nature faisant ouïr l'Echo aux lieux les plus solitaires, nous avertit par là qu'il n'y a point d'endroit si desert, ni si particulier, où l'on ne doive apprehender un rapport, & une redite, dont il n'y a que le silence qui nous puisse garentir. Agreable silence : vous estes l'entretien de la Divinité, le langage des Anges, l'ornement de nos Cloistres, le sommeil des Sages qui veillent, la plus solide nourriture de nostre prudence humaine, & celuy en qui quelques Philosophes n'ont pas fait difficulté de constituer le souverain bien. Aprés cette declaration de l'estime que je fais d'une habitude dont les Gentils faisoient un Dieu, je vous prierai pour toute conclusion d'user de reflexion sur trois proverbes de trois Nations differentes. Elles ont toûjours renfermé dans cette sorte de sentences, ce qu'elles ont eu de plus mysterieux & de meilleur. L'Espagnol dit, *En boca serrada no entra mosca* : L'Italien, *Il poco mangiare, e' l poco parlare : non fecerò mai male* : Et le Sage Hebreu, *Qui custodit os suum, custodit animam suam.* Il ne tiendra pas à moi que vous n'en fassiez vostre profit.

OPVSCVLES;
OV
PETITS TRAITEZ.

Le I. De l'Amitié.

Le II. De l'Action & du Repos

Le III. De l'Humilité & de l'Orgueil.

Le IV. De la Santé & de la Maladie.

Le V. De la Converſation & de la Solitude.

Le VI. Des Richeſſes & de la Pauvreté.

Le VII. De la Vieilleſſe.

SECONDE PARTIE.

VIII.

A MONSIEVR NAVDE', CHANOINE EN L'EGLISE CATHEDRALE DE VERDVN,

ET BIBLIOTHEQVAIRE de Monseigneur l'Eminentissime Cardinal Mazarin.

MONSIEVR,

Il est temps que i'use de quelque reconnoissance en vostre endroit, si ie ne veux charger ma conscience du plus honteux de tous les crimes, qui est à mon avis celuy de l'ingratitude. Il y a plus de dix ans que vous me dedi'stes le petit Traitté de la Republique de Saint Marin, & ie n'ai pû iusques à present vous témoigner assez mon ressentiment, ni vous donner suffisamment à connoistre combien i'estime cette faveur. En effet ie ne le puis faire qu'en vous rendant la pareille, & en vous adressant quelqu'un de mes petits travaux. Ie prens donc la resolution d'imiter ce Romain, qui consacra deux Autels sous une mesme couverture, l'un à

l'Honneur, & l'autre a la Vertu. Le premier tome de mes Opuſcules fut voué à la plus haute Dignité de la robe. Ie donne celuy-cy qui en eſt la ſuite à voſtre vertu, que tous les hommes ſçavans reſſectent auiourd'huy. Ce ſeroit ici le lieu de parler de tant d'ouvrages Latins & François, dont vous avez ſi utilement gratifié le Public; & de vous remercier en ſon nom du profit qu'il reçoit de vos veilles laborieuſes. Ie devrois meſme publier en cét endroit, l'eſtime que firent de voſtre merite les premiers hommes de Rome, ſoit en ſçavoir, ſoit en puiſſance, pendant que vous y avez ſeiourné, & les témoignages precis qu'ils en rendirent lors que vous en partiſtes. Mais ie vous connois trop bien, pour ignorer ce que voſtre modeſtie ſouffriroit en cela. I'aime mieux vous faire le traict d'ami, dont parle Pline le Ieune, m'abſtenant de toute louange que vous pourriez nommer onereuſe. Et i'en uſerai de la ſorte d'autant plus volontiers, que le choix connu de tout le monde, qu'a fait de voſtre perſonne ce grand Cardinal, qui vous confie non moins pour le bien public, que pour ſa propre ſatisfaction ce qu'il a de plus à cœur aprés le bon heur de cét Eſtat, eſt le comble de tous les éloges que ie vous ſçaurois donner. Il faut pourtant que vous nous permettiez de faire un peu de reflexion ſur la prudente élection de ſon Eminence, lors qu'il a commis cette fameuſe Biblioteque à celuy qui eſt regardé luy-meſme comme une Bibliotheque vivante, ou comme une Etude animée & ambulatoire, ſelon les termes dont Eunapius tâche d'exprimer le merite du ſophiſte Longinus. Et neantmoins cette viſte connoiſſance que vous avez de toute ſorte de literature, n'eſtoit pas ſeule ſuffiſante pour vous faire preferer à tout autre. Si voſtre ſcience euſt eſté de celles dont parle l'Apoſtre, qui enflent & qui rempliſſent de vanité, elle ne ſe fuſt pas trouvée propre à voſtre emploi. C'eſt la douceur de vos mœurs, avec l'affabilité de voſtre nature, qui vous donne de l'avantage ſur la plûpart des ſçavans. Et ce que l'Empereur Marc Antonin admiroit au Philoſophe Sextus, une pro-

Hoc ipſum amantis eſt, non onerare laudibus. l. 1. epiſt. 14.

In vita Porphyr. βιβλιοθήκη ἔμψυχος καὶ περιπατητὸν μουσεῖον.

Lib. 1. de vitâ ſua.

fonde doctrine exempte de toute ostentation, un VIII.
τὸ πολυμαθὲς ἀνεπιφάντως qu'il estime si fort, sont des aons du Ciel, qui ont esté iudicieusement considerez en vous, par celuy qui vous a comme trié entre tant d'hommes de lettres, avec la mesme clairvoiance qui éclatte dans toutes ses actions. Mais ie m'apperçois de quelque émotion que vous cause ce peu que ie viens de dire presque sans y penser à vostre avantage. Croiriez-vous bien que ie vouluſſe trahir nostre amitié par la flaterie, & vous donner suiet de recevoir moins favorablement le petit present que ie vous fais? Gardez-vous bien de m'offenser par une si iniuste pensée, & vous souvenez de ce Calife de Babylone Algabassi, qui perdit son Estat pour auoir mépriſé un livre qu'on luy presentoit, dont l'Auteur se vengea par le moien d'un Roy de Perse qu'il excita contre luy. Pour vous parler plus serieusement, vous ne trouverez rien dans tous ces differens Opuscules qui ne vous doive aucunement agréer, s'il ne vous contente tout-à-fait. Ce sont des sentimens expliquez à ma mode, dont nous nous sommes souvent entretenus, & que ie puis dire qui nous sont pour la plûpart communs. Faites-moi ce bien de remarquer particulierement dans le Traitté de l'humilité, pourquoi ie me contente de me dire ici,

Chronic. Abrah. Zacuth.

MONSIEVR,

Vostre tres-affectionné & tres-fidele serviteur,
DE LA MOTHE LE VAYER.

VIII.

DE L'AMITIE'.

I'Ay bien remarqué comme vous avez leû avec autant de ſoin que de ſatisfaction d'eſprit le Lyſis de Platon, le Lelius de Ciceron, & le Toxaris de Lucien. Ce ſont des E'crits qui m'ont autrefois ravi auſſi bien que vous ; & je vous avouë qu'avant l'experience, qui ne s'acquiert qu'avec les cheveux blancs, j'avois les meſmes opinions des Amis, dont je reconnois que vous eſtes ſi fort perſuadé. Je croiois que c'eſtoit oſter le Soleil du Monde que d'en bannir l'Amitié : Il me ſembloit que ſans elle la vie n'eſtoit pas vitale, pour parler comme faiſoit Ennius : & je trouvois que les Romains avoient fort proprement nommé leurs Amis *neceſſarios*, & l'Amitié une *neceſſitude*, ſur l'impoſſibilité morale de s'en paſſer. Pour le preſent j'ai des ſentimens ſi contraires à tout cela ; & je ſuis ſi confirmé dans la creance que j'ai priſe, qu'il n'y a rien preſque en toutes nos amitiez, qui convienne à celle dont l'Echole nous a donné les definitions, que je ne la conſidere plus que comme un nom vain, une belle chimere, & une agreable illuſion d'eſprit.

Nomen Amicitiæ, nomen inane Fides. *Ovid. l. 1. de art. am. In Theog.*

Certes Heſiode a eu fort bonne grace, quand il nous a repreſenté la Fraude & l'Amitié comme ſœurs uterines, & toutes les deux comme filles de la Nuict. Il n'y a rien de plus trompeur que ce que les hommes eſſaient de faire paſſer pour amitié dans le commerce ordinaire de la vie; & les tenebres de la nuict conviennent tres-bien à des choſes obſcures, comme ſont les amitiez de ce monde, où les plus clair-voians ſont toûjours contraints de cheminer à tâtons, & d'avouër enfin qu'ils n'y voient goute.

Afin de mieux reconnoiſtre ce que nous diſons, tâchons à definir l'Amitié, puiſque les Sages n'ont point trouvé de voie plus aſſurée pour parvenir à l'intelligence des choſes. Voire meſme ſi une premiere definition ne nous contente pas aſſez, parce que elle comprend parfois moins que nous ne voudrions, ſuivons le conſeil de Seneque, rapportons en plus d'une, & penetrons par ce moien le plus avant que nous pourrons dans la matiere propoſée.

Lib. 2. de Clem. c. 3. Ariſt. l. 2 rhet. c. 4.

L'Amitié, diſent les Philoſophes, eſt une bonne volonté reciproque, qui nous fait ſouhaiter du bien à celuy que nous aimons, en ſa ſeule conſideration, & ſans faire reflexion ſur nous-meſmes. Ciceron approuve quelque part cette definition: mais il en donne une autre ailleurs, dont nous devons faire d'autant plus d'état, que ſaint Auguſtin trouve qu'elle a eſté

Lib. 2. de fin. Dial. de amic. l. 3. contra Acad. c. 6.

eſté tres-bien & tres-ſaintement conceuë. VIII.
Il me ſemble qu'on la peut traduire en ces termes : L'Amitié eſt une grande union, & un parfait conſentement ſur toutes les choſes divines & humaines, avec beaucoup de bien-veillance & de charité. On peut recueillir de ces deux definitions, qu'il y a pour le moins trois conditions requiſes dans l'Amitié, & qui luy ſont ſi eſſentielles, qu'on ne ſçauroit la faire ſubſiſter ſans elles. La premiere, qu'elle ſoit mutuelle & reciproque. La ſeconde, qu'elle ſoit ſans intereſt, c'eſt à dire, ſans que celuy qui aime aie égard à ſon propre bien. Et la troiſiéme, qu'elle uniſſe en tout ce que comprend le droit divin & humain, afin que rien ne la puiſſe alterer. C'eſt d'où nous tirerons les principales preuves de noſtre diſcours.

Pour ce qui touche la premiere condition, ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on veut qu'il y ait une mutuelle bien-veillance dans l'Amitié, puiſque c'eſt une des choſes qui met le plus de difference entre l'Amour qui eſt une paſſion, & l'Amitié qui eſt une habitude. En effet l'Amour n'eſt pas neceſſairement reciproque, & il n'a pas toûjours ſon Anteros ſelon la fable des Grecs. Nous en pouvons avoir pour des perſonnes qui ne nous connoiſſent point, & pour celles meſmes qui ont averſion de nous. Mais quant à l'Amitié, elle exige une égale affection des parties, qu'on nomme pour cela unani-

mes, comme si deux amis n'avoient qu'une seule ame ; ce qui a vrai-semblablement donné lieu à cette autre fable de Geryon. Et certes le plus grand fruict de l'Amitié se tire d'une telle correspondance de bonne volonté, qui fait que deux amis aiant les cœurs unis, se peuvent voir & se considerer l'un dans l'autre comme dans un miroir fidele ; ce qui sert de beaucoup pour arriver à la connoissance de soi-mesme, *no ay mejor espejo, que el amigo viejo*, dit l'Espagnol. Aristote ne se contente pas de poser pour fondement de l'Amitié ce concours d'esprits & d'affections, il ajoûte comme une particularité necessaire, que les amis en doivent avoir connoissance, & vivre dans une parfaite assurance d'estre aimez de la mesme façon qu'ils aiment. C'est pourquoi Lucien n'a pas oublié à remarquer comme dans ce fameux tableau qui representoit le combat de Pylade & d'Oreste contre les Scythes, le Peintre avoit soigneusement fait voir tous les mouvemens necessaires en deux personnes, que les mesmes Scythes reconnurent depuis pour les Dieux de l'Amitié. Il avoit employé tout son art, dit-il, à faire connoistre non seulement le desir dont l'un & l'autre estoit transporté d'abandonner sa vie pour sauver celle de son ami ; mais l'on y discernoit mesmes la satisfaction meslée de crainte que chacun d'eux recevoit voiant son compagnon qui exposoit

L. 7. Eudem. c. 2.

In Tox.

si librement son corps à toute sorte de pe- VIII.
rils, pour couvrir celuy d'un autre luy-
mesme. Or cela estant ainsi, qu'il n'y a
point de veritable amitié qui ne soit mu-
tuelle & bien reconnuë, que se peut-on
promettre de celle que nous contractons
tous les jours ? En verité si c'est le propre
de Dieu seul d'estre scrutateur des cœurs,
& de penetrer jusques dans l'interieur,
je ne voi pas quelle certitude nous pou-
vons avoir les uns des autres, pour nous
assurer d'une affection reciproque. A
peine sommes-nous capables de répondre
de nostre propre fait ; & souvent nous
ne sçavons pas bien si nous-mesmes nous
aimons de bonne sorte, à cause de la dif-
ficulté naturelle de rentrer en soi, & de
se connoistre suffisamment. Que sera-ce
si nous sortons au dehors ? N'est-ce pas
une grande vanité, & une extreme teme-
rité tout ensemble, de se croire plus clair-
voiant chez autruy, que l'on n'est chez
soi ? Et de se confier par là en des ami-
tiez qui ne dépendent pas moins des au-
tres que de nous, puisqu'elles sont nulles
si elles ne sont reciproques ? En effet nous
y sommes trompez à tous momens. Mais
comme cela arrive ordinairement par le
défaut de ceux qui ne nous paient pas
d'une amitié égale à celle que nous leur
portons ; il en est parfois tout au rebours,
& la faute assez souvent vient de nous,
lors que nous sommes si simples, que de
tenir pour amis fideles, des personnes

pour qui nous n'avons nulle tendreſſe d'affection, ce qui nous rend indignes de la leur. On ſe peut ſouvenir là-deſſus de ce qu'a fort bien obſervé Themiſtius dans ſon Oraiſon de l'Amitié, dont nous avons perdu la fin auſſi bien que de quelques autres, par un mal-heur qu'on ne ſçauroit trop reſſentir. Ce grand Orateur & Philoſophe tout enſemble aſſure, qu'encore qu'il y ait de certaines compoſitions d'appaſts pour prendre toute ſorte d'animaux, & que les poiſſons, les oiſeaux, & les beſtes à quatre pieds s'y laiſſent attraper; ce n'eſt pas la meſme choſe de l'homme, qui ſeul ne ſe gagne que par ſon ſemblable, eſtant neceſſaire que celuy qui veut acquerir l'amitié d'un autre, ſoit l'appaſt & le chaſſeur tout enſemble. C'eſt pourquoi quelqu'un a tres-bien dit encore, ſelon ce que nous avons déja préſuppoſé, que l'attachement cauſé par l'Amour eſtoit pareil à celuy du lierre, qui s'unit indifferemment à une muraille, ou à un vieux cheſne, ſans leur conſentement & ſans reaction, pour uſer de ce mot de l'E'chole. Mais qu'à l'égard de l'Amitié, elle ne ſe pouvoit contracter que par une inclination mutuelle, & entre deux cœurs de meſme nature, qui ſe lient comme deux palmes, dont l'une tend les bras & reçoit les embraſſemens de l'autre d'un égal inſtinct, & par une inclination reciproque. Seneque remarque en plus d'un lieu, que les perſonnes de grande fortu-

Epiſt. 3. & 19.

ne ſont ſujettes à ſe méprendre en ceci VIII.
de la façon que nous venons de dire, *nullum habet majus malum occupatus homo, & bonis ſuis obſeſſus, quàm quòd amicos ſibi putat quibus ipſe non eſt.* De quelque côté que le mal procede, il demeure toûjours pour conſtant, qu'une infinité d'amitiez n'ont rien que l'apparence, n'étant pas appuiées ſur ce mutuel conſentement que demandent celles qui ſont veritables, ſi tant eſt qu'il y en ait.

La ſeconde condition eſt celle qui bannit l'intereſt des Amitiez. Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'elles doivent eſtre tout-à-fait inutiles. On veut bien qu'un ami rende à l'autre toute ſorte de bons offices, & qu'il s'y porte ſans en eſtre requis, comme le ſang qui accourt luy-meſme à la partie qui a beſoin de ſecours. C'eſt pourquoi nous liſons entre les propos de Diogene celuy-ci, qu'il faloit eſtre prompt à preſenter la main ouverte & non pas fermée aux amis. Et quelqu'un prononça aſſez ingenieuſement, qu'il mettoit en meſme categorie les amis qui ne ſervoient de rien, avec les ennemis incapables de nous nuire. En effet, le proverbe qui porte qu'amitié paſſe parenté, ne peut eſtre interpreté qu'au ſens que luy donne Dion Chryſoſtome, montrant dans ſa troiſiéme Oraiſon qu'un parent ne nous eſt pas beaucoup avantageux, s'il n'a de plus la qualité d'ami; au lieu qu'un ami nous eſt toûjours utile, quoiqu'il ne nous tou-

che aucunement de parenté. Le Scythe Abauchas l'entendoit bien ainſi, quand il laiſſa ſa femme & ſes enfans dans le peril d'un incendie, pour ſecourir ſon ami Gyndanes. Je puis, diſoit-il, engendrer d'autres creatures, & trouver une autre compagne que celle que j'abandonne, mais non pas un autre ami, éprouvé & tel que celuy-ci. C'eſtoit encore le meſme ſentiment qu'avoit Seneque, lors qu'il reprenoit ſi ſeverement le deuïl d'un pere à la mort de ſon fils : *Tam molliter tu*
Epiſt. 99. *fers mortem filij, quid faceres ſi amicum perdidiſſes* ? Quoi ? vous ſouffrez ſi foiblement & avec tant d'impatience la mort de voſtre fils ? que ſeroit-ce donc ſi vous aviez perdu un ami ? Mais quelque utilité qu'on puiſſe recueillir de l'Amitié, la plûpart des Philoſophes ne permettent pas que ce qui ne doit paſſer que pour un de ſes effets, ſoit pris pour ſa cauſe, ni que l'acceſſoire tienne lieu de principal. Il s'en faut tant à leur dire que l'amitié des hommes, conſiderez comme raiſonnables, doive eſtre fondée ſur l'intereſt, que c'eſt par là principalement qu'on la diſtingue de celle du reſte des animaux, qui n'en ont, ni d'inimitié non plus, qu'autant que le meſme intereſt les engage dans l'autre, comme Ariſtote l'a tres-évidemment fait voir au premier chapi-
L. 2. de Fin. tre du neufiéme livre de leur Hiſtoire. C'eſt ce qui oblige Ciceron à traitter ſi mal Epicure, qui rendoit l'utilité & le

plaisir inseparables de l'Amitié ; soûte- VIII.
nant que celle des hommes de vertu, qu'il nomme *Pyladeam amicitiam*, par une composition que nostre langue ne souffre pas, n'a rien qui la face estimer que sa propre beauté, & qu'elle est seulement recherchable à cause d'elle-mesme, *suâ sponte, vi suâ, ex se, & propter se*, ce sont les termes pressans & redoublez dont il se sert pour mieux imprimer sa pensée. Quelques-uns ont pris sujet là-dessus d'attribuer à la Jeunesse l'honneur des plus belles Amitiez, à cause du mépris qu'elle fait de cette utilité, qui est si puissante sur nous dans un âge plus avancé. Cependant si nous voulons quitter les idées pour suivre la realité des choses, & considerer l'Amitié selon la portée de nostre humanité, plutost que par abstraction, & de la façon qu'on nous la dépeint dans l'Echole ; nous trouverons qu'il n'y en a point qui n'ait ses interests, & qui sous ce beau pretexte de l'honnesteté, ne s'entretienne principalement par les considerations de l'utilité ou du plaisir. Voulez-vous le bien reconnoistre, dit Epictete dans Arrien, faites naistre entre les plus grands amis que vous connoissiez l'interest, je ne dirai pas d'une Couronne, ni d'une beauté ravissante, mais du moindre heritage, ou d'une mediocre somme d'argent seulement, & vous verrez que comme une piece de chair jettée entre des chiens qui se jouënt, les anime

auſſi-toſt à ſe mordre ; ces amis ſi étroitement liez d'affection, feront en meſme temps bande à part, & s'entreruineront s'ils peuvent. Cét Auteur eſt admirable, quand il dit que l'intereſt τὸ συμφέρον, tient lieu de Pere, de Frere, d'Allié, de Patrie, & de Dieu meſme, τὸν πατέρα, καὶ ἀδελφὸν, καὶ συγγενῆ, καὶ πατρίδα, καὶ θεόν. Il n'y a rien de tout cela que nous n'abandonnions pour le ſuivre. Nous ruïnons les Autels & renverſons les Statuës des Dieux, ſi nous en recevons quelque prejudice. Et Alexandre ne feint point de mettre le feu dans le Temple d'Eſculape, irrité par la mort d'une perſonne qui luy eſtoit precieuſe. Certes ſi chacun de nous veut parler en conſcience, aprés s'eſtre ſondé là deſſus, il avouëra, je m'aſſure, que ſes plus pures affections ne ſont pas exemptes d'un certain mélange d'intereſt. Un tel eſt voſtre plus grand ami, mais dites la verité, ne le conſiderez-vous pas avec ſes richeſſes ? ne ſongez-vous pas que comme Magiſtrat il vous peut aſſiſter, ou qu'eſtant homme qui ſçait plus que vous, il vous peut rendre quelque ſervice ? Si ainſi eſt, comme vous ne ſçauriez le nier dans le tribunal où je vous ſomme de me répondre, ce n'eſt plus voſtre ami que vous affectionnez ; à le bien prendre, ce n'eſt pas tant à cauſe de luy, que pour l'amour de vous meſme. Et cela preſuppoſé, voilà voſtre propre intereſt qui ruine le fondement de

de cette belle amitié imaginaire, si nous avons bien expliqué la seconde condition essentielle qui fait une partie de sa definition. Pour moi j'entre librement dans le sentiment du Cardinal Sirlet là-dessus, qui ne reconnoissoit point d'amitiez sinceres ni desintereſſées, que celles qui se soûtenoient sur la memoire du temps passé, & qui se nourrissoient de l'agreable souvenir de ce qui n'est plus : parce que les autres qui considerent le temps present, ou qui regardent le futur, dépendent si fort de l'interest, & ont de si grands attachemens à ce qui nous touche comme plaisant, ou comme utile, que pour en parler sainement, elles tiennent plus de l'amour propre, que de celuy du prochain, & de ce qui fait les veritables amitiez. En voulez-vous de plus fortes preuves que l'abandonnement où sont tous ceux qui manquent de fortune, & le defaut d'amis que souffrent les hommes miserables ? *Tramontana no tiene trigo, ni el hombre pobre tiene amigo*, dit l'Espagnol. Et celuy-là n'eut pas mauvaise grace, qui compara les amis de Cour à de certains fleuves, tels que le Mançanares de Madrid, qui est gros, & qui regorge dans les saisons, où l'on se peut fort bien passer de ses eaux, se trouvant à sec lors qu'on en auroit le plus de besoin. En effet, si la consideration de l'utilité a le pouvoir que nous avons dit, de former & de lier les plus grandes

VIII.

Fed. Bor. della gr. Dei Pr. pag. 133.

amitiez qui se voient parmi nous, ce n'est pas merveille que le malheur en empesche la naissance, ou qu'il les détruise lors qu'elles ont receu quelque commencement ; ce qui n'a nul rapport aux belles descriptions que nous donnent les Philosophes d'une pure & sincere Amitié.

Venons à la troisiéme condition essentielle de cette belle Amitié, qui dépend du parfait accord dont ceux qu'elle astraint doivent estre unis, tant à l'égard des choses divines & éternelles, que des humaines & temporelles. Or déja pour ce qui concerne les dernieres, je ne doute point que cette grande union ne regarde la communauté de biens, & ce que Pythagore prononça le premier, que rien ne devoit estre divisé entre amis, *κοινὰ τὰ φίλων*. Ciceron a creu cét article si important dans l'Amitié, que pour peu qu'il fût enfraint ; il tenoit qu'elle perdoit son nom & n'étoit plus ; *si intereſſe quippiam tantulum modò potuerit, jam amicitiæ nomen occiderit, cujus eſt ea vis, ut ſimul atque ſibi aliquid quàm alteri maluerit, nulla ſit.* Aussi voions-nous que les grandes amitiez des Anciens nous sont representées dans cette indifferente & commune possession de toutes choses. Valere Maxime assure de Polistrate & Hippoclides, qu'étant nés d'un mesme jour, n'aiant eu qu'un mesme Precepteur, qui fut Epicure, dont ils s'étoient rendus écholiers en mesme temps, ils ne possederent qu'un mesme patrimoine, ar-

1. *de leg.*

riverent l'un & l'autre à une extréme vieilleſſe, & furent ſi fortunez que de mourir tous deux dans un meſme moment. Il y en a eu meſmes qui faiſant une plus particuliere profeſſion de cultiver l'Amitié, l'ont étenduë juſques à des termes ſcandaleux, ſelon les loix de l'honneſteté, & de la vie civile, comme quand ils ont eu leurs femmes communes. Aſclepiade & Menedeme aiant épouſé la mere & la fille, l'une eſtant morte, Menedeme ceda celle qui reſtoit à ſon ami, par un office d'amitié que Diogenes Laërtius compare à celle de Pylade & Oreſte. Mais quoique nous la reſtraignions à des termes plus juſtes & plus civils, il ſemble qu'il demeure toûjours cette neceſſité de n'avoir rien de propre, & de partager entre amis les commoditez de la vie, & tout ce qu'on nomme biens de fortune; de telle ſorte que l'un ne puiſſe pretendre aucun avantage ſur l'autre. Et neantmoins outre l'impoſſibilité évidente d'une ſi abſoluë communauté, & d'une ſi étrange concorde, qui veritablement ſuppoſe un meſme cœur & une meſme ame en des perſonnes differentes; la Philoſophie nous fait d'autres leçons de ce ſentiment naturel que chacun a pour ſon propre bien, qui ruinent toutes ces amitiez imaginaires. Car parce qu'on eſt un avec ſoi-meſme d'eſſence & de nature, au lieu qu'on n'eſt uni & lié avec celuy que l'on aime VIII.

que par conformité, ou par la reſſemblance de quelque forme externe & accidentelle, il ne ſe peut faire que l'amour qu'on ſe porte ne prevale, & que chacun n'ait plus d'affection pour ſa perſonne que pour tout autre. Ariſtote montre ſelon cette doctrine, que dans tous les ordres de la Nature, chaque choſe eſt excitée d'une plus forte inclination à la recherche de ſon propre bien, que du commun ou general; à cauſe que par un axiome receu dans la Phyſique, cette meſme nature ſe reflechit ſur elle meſme, & regarde le particulier devant que de conſiderer le dehors, ni l'univerſel. Et nous ſçavons que les Cyrenaïques, auſſi bien que les Stoïciens, ont creu que particulierement l'homme ſage s'aimoit de telle façon, qu'il n'aimoit rien tant que luy, faiſant toutes choſes en ſe contemplant & pour l'amour de ſoi-meſme, à peu prés comme Salomon l'a dit du Tout-puiſſant, *univerſa propter ſemetipſum operatus eſt Dominus*. Enfin je penſe qu'il n'y a pas un de nous qui n'avouë ſur ce qu'il reſſent dans ſon interieur, qu'à moins que de renoncer à l'humanité, il eſt impoſſible de contracter une amitié qui nous détache ſi fort de nous-meſmes, que nous n'affectionnions pas plus les biens de la vie pour nous en prevaloir, & pour nôtre propre uſage, que pour celuy d'un autre, quelque étroite affection qu'il y ait entre luy & nous. Quant à ce qui

Diog. Laërt. in Ariſtippo.

Prov. c. 16.

touche l'union & le consentement des amis aux choses divines & purement spirituelles, cela présuppose une égalité d'esprits si difficile à concevoir, que je tiens pour chose encore plus impossible de satisfaire à ce second point qu'au premier. Je n'entre pas ici dans la question, si toutes les ames sont égales dans leur creation. Mais je dis qu'à les considerer comme des formes humaines, elles dépendent si fort, en ce qui regarde leurs operations, du temperament de nos corps, que la diversité de ce mesme temperament connuë de tout le monde, fait une difference entre elles qui rend ce parfait consentement en toutes choses, & cette unanimité requise dans l'amitié par la definition que nous examinons, hors de toute apparence; & pour user d'un terme plus exprés, hors de possibilité. En effet, y a-t-il rien de si bigearre, que ce que nous nommons humeurs, fantaisies, & opinions des hommes? VIII.

Pectoribus mores tot sunt quot in orbe figuræ. *Ovid. l. 1. de art. am.*

Et pour ne nous jetter pas plus avant dans ce lieu commun, qui fait l'un des dix moiens de l'Epoche Sceptique, il suffit pour nostre sujet de remarquer, que bien loin d'estre dans une si absoluë & si generale concorde avec vos amis, il n'y a personne qui se puisse vanter de vivre bien d'accord avec soi-mesme. Nous improuvons aujourd'huy, ce que nous approuvions hier. Nous assurons presen-

tement une choſe, dont nous nous dédirons dans une heure. Et ſouvent dans le ſeul inſtant du temps preſent, nous voulons & ne voulous pas une meſme choſe ſans nous pouvoir determiner à rien. Ce n'eſt pas là le moien d'eſtre dans une parfaite correſpondance avec des amis, ſi nous ne ſçaurions nous accommoder avec nous meſmes. Si eſt-il vrai qu'il n'y a rien qui nous ſoit plus ordinaire ni plus naturel, que cette varieté & inſtabilité d'eſprit, à parler meſme de ceux qui l'ont de la meilleure trempe, & qui poſſedent le plus de cette ſplendeur ſeche que demandoit Heraclite. Cela ſuffit, puiſque nous n'avons fait cette reflexion ſur nous meſmes, que pour montrer comme l'unanimité des amis, telle que la demandent les Philoſophes aux choſes qu'ils nomment divines, n'eſt pas plus aiſée à trouver que leur parfaite égalité en tout le reſte. Cependant c'eſt le plus aſſuré fondement qu'ils prennent de l'Amitié. Ariſtote repete une infinité de fois qu'il ne la faut point chercher ailleurs que dans l'égalité & l'exacte reſſemblance, φιλότης ἰσότης. Et par conſequent puiſque cette troiſiéme condition n'eſt pas plus de la portée de noſtre humanité, que les deux autres : il me ſemble que nous pouvons bien conclure ſelon noſtre premier projet, qu'il n'y a point de veritable amitié parmi nous, puiſque tout ce qui entre dans ſa définition ne ſe rencontre jamais dans nos plus étroites liai-

Splendor ficcus optimus.

sons de bien-veillance & d'affection, VIII.
quelque nom d'amitié que nous leur puissions donner. C'est ce que vouloit dire ce Philosophe Athenien Secundus, qui vivoit du temps de l'Empereur Adrian, quand il s'interrogeoit luy-mesme, τί ἐστι φίλος ? qu'est-ce qu'un ami ? & puis répondoit, ζητούμενον, ὄνομα, ἀνθρώπου ἄφαντος αἰνιγματώδης χειμαίλιον, c'est un nom vain, un homme qui ne paroist jamais, un thresor qui ne se trouve nulle part.

A la verité quelques-uns ont soûtenu qu'il n'estoit pas besoin de prendre les choses si fort à la rigueur ; & que comme les doigts de la main ne laissent pas d'estre dans une parfaite correspondance, nonobstant leur inégalité ; les amis pouvoient vivre de mesme fort unis, nonobstant de certaines disparitez que nostre humanité ne sçauroit ni surmonter ni corriger. Mais je soûtiens que dans cét accommodement l'on confond avec l'amitié la concorde, & la bien-veillance, que les Grecs nomment ὁμόνοιαν, καὶ εὐνοίαν, qui n'en sont neantmoins que des commencemens, & des ressemblances, dans la doctrine de nos Philosophes. C'est ainsi que d'autres ont esté d'opinion qu'on ne devoit pas tenir les rênes de l'amitié si courtes, qu'on ne les relâchast parfois ; & comme parle l'Orateur Romain, *cõmodissimum esse quàm laxissimas habenas habere amicitiæ, quas vel adducas cùm velis, vel remittas.* Et neantmoins les loix de cette Amitié sont à le bien prendre si étroites

Arist l. 7 Eudem. c. 7.

& ſi ſaintes, qu'on ne ſçauroit s'en diſpenſer tant ſoit peu, ſans les violer, ni les enfraindre, ſans commettre un crime. Cette matiere reçoit aſſez de problemes ſemblables, dont je veux rapporter ici quelque choſe, parce qu'il me ſemble que cela peut ſervir à la fin que je me ſuis propoſée dans ce diſcours, de montrer le peu d'aſſurance qu'on peut prendre en ce que nous nommons communément Amitié, puiſqu'elle n'a rien qui ne ſoit ſujet à pluſieurs diſputes.

Et premierement il y en a qui croient qu'on ne ſçauroit avoir trop d'amis, dautant qu'ils les mettent au rang des plus grands biens de la vie, qui par conſequent ne peuvent eſtre trop multipliez, puiſque le bien aime de ſa nature à s'étendre le plus que faire ſe peut. Auſſi voions-nous que ceux qu'on conſidere dans le monde, comme puiſſans en amis dont ils abondent, ſont craints & reſpectez d'une infinité de gens qui ne ſe ſoucieroient pas d'eux ſans cét avantage. Ajoûtez que ſi ce qu'on dit ordinairement eſt veritable, qu'il n'y ait point de petits amis, ni de petits ennemis non plus, on ne ſçauroit faire une trop ample proviſion des premiers. Souvent la moindre herbe ſauvage ſert plus que toutes les Theriaques; & il faut ſe ſouvenir là-deſſus comme de chetifs animaux, tels que ſont les oiſons, ſauverent le Capitole, que des ſoldats Romains laiſſoient perdre, tant

il eſt certain que les plus petites choſes ſont parfois plus utiles que les grandes. D'ailleurs, Ariſtote improuve quelque part cette façon de vivre qu'ont de certaines perſonnes, qui ne peuvent eſtre ſans la compagnie d'un ami dont ils ont fait choix, & qui leur eſt unique; ce qu'il met au rang des ſervitudes que nous nous impoſons quelquefois à nous meſmes. Et certes cela ſemble proceder d'une baſſeſſe d'eſprit, qui ne paroiſt pas en ceux qui ſe plaiſent dans la pluralité d'amis. VIII.

La réponſe à ces inſtances ſe prend en partie de l'autorité du meſme Philoſophe, lequel traittant expreſſément de cette matiere, reduit à fort peu le nombre des amis. Il aſſure que l'excés en eſt préjudiciable, comme celuy des ingrediens dans l'appreſt des viandes. Que comme Heſiode a fort bien prononcé de l'hoſpitalité, qu'il en faloit uſer avec moderation, μήτε πολύξεινος, μήτε ἄξεινος, il ſe pouvoit dire ici de meſme, μήτε πολύφιλος, μήτε ἄφιλος. Que l'obligation de ſe condouloir avec les amis nous reduiroit à un perpetuel témoignage de déplaiſir, ſi nous en avions quantité; outre qu'il arriveroit qu'en meſme temps il faudroit ſe réjouïr avec les uns, & ſe contriſter avec les autres. Que pour cela les plus celebres amitiez αἱ ὑμοιόμοιαι φιλίαι, n'ont eſté que de deux amis ſeulement. Et que le partage de noſtre affection entre pluſieurs la rend ſi petite envers chacun, qu'on peut

Eth. Nicom. l. 9. cap. 10.

dire que celuy qui a un si grand nombre d'amis, n'en a point du tout, ὦ φίλοι οὐδεὶς φίλος. C'est ce qui faisoit defendre à Pythagore de tendre la main à beaucoup de personnes ; Ce qui obligeoit les Scythes, au rapport de Lucien, à n'exceder jamais le nombre ternaire dans toutes leurs amitiez ; Et ce qui a donné lieu à la fable dont nous avons déja parlé des trois corps de Geryon, qui nous represente l'union de trois amis, les Poëtes n'en aiant jamais mis ensemble davantage. Tout le monde se dit ami d'un homme riche ; celuy qui est pauvre se dit ami de tout le monde. Prenez-y bien garde, vous trouverez que l'un & l'autre sont sans amis.

Quien de todos es amigo, o es muy pobre, o es muy rico

Les uns estiment cette façon d'aimer qu'enseignoit Bias, & qui est toute particuliere aux vieillards, selon l'observation d'Aristote, de regarder toûjours un ami comme celuy qui peut estre un jour vôtre ennemi. Le mesme Aristote remarque ailleurs, qu'une amitié soupçonneuse comme celle des personnes qui aiment de la façon, est l'effet d'une mauvaise défiance ; parce que l'amitié des hommes vertueux devant estre perpetuelle, puisque ce n'est pas estre ami que de n'aimer pas toûjours.

L. 2. Rhet c. 13. & 21.

Eurip. in Troad. 7. Eudem. c. 2.

Οὐδεὶς γὰρ ἐραστὴς, ὅστις οὐκ ἀεὶ φιλεῖ.

Neque enim amator qui non amat semper;

il s'ensuit qu'on doit aimer comme ne devant jamais haïr, & que la précaution de Bias ne s'accorde pas avec les loix d'une

parfaite amitié. Aussi apprenons-nous du Pere de l'Eloquence Romaine, que Scipion ne se pouvoit persuader qu'une sentence si contraire, & , comme il dit, si injurieuse à l'amitié, fust venuë de l'un des sept Sages de la Grece. VIII. *Lib. de Amic.*

C'est une maxime à l'égard de plusieurs, que l'amitié ne doit point recevoir d'alteration, quelque disgrace qui arrive ; ce que les vers d'Euripide cité par Aristote, & que nous venons de rapporter, semble conclure. D'autres taschent de prouver le contraire par les effets ordinaires de la Nature. Car s'il ne peut y avoir jamais tant de rapport entre deux personnes differentes, qu'il y en a entre les parties dont nous sommes composez ; & si nous éprouvons tous les jours qu'une de nos mains transie de froid, ne touche point l'autre qui est demeurée dans un bon temperament, sans que celle-ci s'offense d'une telle approche : ne devons-nous pas tenir pour asseuré que quelque amitié qu'on se puisse imaginer parmi les hommes, elle ne sera jamais telle, que les rigueurs d'un temps fâcheux, & l'âpreté d'une mauvaise fortune, ne soient capables d'y apporter du changement ?

Mais venons à une contrarieté d'opinions, qui touche encore de plus prés nôtre sujet. La plûpart de ceux qui ont traitté de l'Amitié, l'ont toûjours representée comme la chose du monde dont nous nous pouvions le moins passer. Les Grecs

en ont fait un cinquiéme Element dans leurs Proverbes, qui rendent un ami plus neceſſaire que l'eau ni le feu. L'Eſpagnol dit que vivre ſans amis, c'eſt mourir abandonné & ſans recevoir conſolation de perſonne, *vida ſin amigo, muerte ſin teſtigo.* Et le Philoſophe Anaximandre paſſa juſques à cette extremité, de dire qu'il ne reconnoiſſoit point d'autre Divinité que l'Amitié, priſe à la verité dans une plus grande étenduë que nous ne faiſons, comme on peut voir au troiſiéme livre de la Phyſique d'Ariſtote ſur la fin du quatriéme chapitre. Celuy-ci fait voir dans ſon Ethique, comme le plus fortuné des vivans ne ſçauroit ſe paſſer d'un ami, parce qu'il n'y a que Dieu qui trouve en luy-meſme tout ce qui eſt neceſſaire pour ſa beatitude. Ciceron entre en cette conſideration, que l'Amitié eſt la ſeule choſe qui ſoit generalement eſtimée de tous les hommes, dont les uns ſe moquent des honneurs, les autres des richeſſes, & quelques-uns de la Vertu meſme, ſans qu'ils ſe ſoient jamais diſpenſez de mépriſer l'Amitié. En effet les plus determinez au mal témoignent qu'ils font eſtat de cette habitude de l'ame; & l'Hiſtoire nous repreſente un Neron, un Caligule, un Agathocle, un Phalaris, & un Denys, qui ſe ſont mis en devoir de la cultiver; le dernier n'aiant pû eſtre receu par Damon & Pithias pour faire le tiers dans une des plus remarquables amitiez dont la

memoire ſoit venuë juſques à nous. On ne ſçauroit nier que comme dans la Phyſique l'union des corps inanimez fortifie leur mouvement naturel, & rend plus foible le violent ; l'Amitié qui lie les cœurs ne multiplie dans la Morale nos contentemens, & ne diminuë nos déplaiſirs. Pour concluſion, l'on aſſure que l'Amitié ſeule ſuffiroit à la conſervation de ce monde, ſi elle y eſtoit bien entretenuë par tout ; les Loix n'aiant eſté introduites que pour nous contraindre par leur autorité aux choſes où l'Amitié eſtoit capable de nous porter volontairement. C'eſt ſur cela qu'Ariſtote a dit, que les bons Legiſlateurs ont eu plus de ſoin d'elle que de la Juſtice. Et nous ne pouvons douter que l'Amitié ſeule ne comprenne toutes les Ordonnances divines & humaines, puiſque nous ſçavons que celuy qui aime Dieu de tout ſon cœur, & ſon prochain à l'égal de ſoi-meſme, les a parfaitement obſervées & accomplies. VIII.

L. 8. Eth. cap. 1.

Entre ceux qui ont parlé contre ce ſentiment, & dont nous avons déja fait voir une partie des raiſons dans la ſuite de ce diſcours, il n'y en a point eu qui aient viſé à ſaper les fondemens de toute amitié comme les Cyrenaïques, ſurnommez Theodoriens. Elle n'eſt d'uſage, diſoient-ils, ni pour les ſages, ni pour les fous, & par conſequent c'eſt une moquerie de la vouloir eſtablir parmi les hommes. La preuve de leur dilemme ſe

Diog. Laërt. in Ariſtip. & Heſy. in Theod.

prenoit de ce que le Sage eſt dans l'indépendance, ne cherche rien hors de luy, & par conſequent n'a pas beſoin d'amis. Quant au reſte des hommes, puiſqu'ils ne ſont pas capables de ſe ſervir de l'amitié, elle ne ſe trouve point parmi eux; d'où il s'enſuit qu'elle n'eſt point du tout. Je ſerois bien faſché de ſuivre une doctrine ſi odieuſe, & qui ſemble, ſelon que nous venons de voir, tout-à-fait contraire à la loy de Dieu, & à ce que nous enſeigne le Peripatetiſme. Mais laiſſant tout l'honneur qui eſt deû à l'Amitié, conſiderée dans ſa pureté, & telle qu'un ſiecle d'Innocence la pouvoit obſerver autrefois, je perſiſte dans ma premiere propoſition, & je continuë à dire, que parmi la corruption du noſtre, & ſelon les mœurs dans leſquelles nous vivons, c'eſt en vain, humainement parlant, qu'on rechercheroit des Amitiez autres qu'imparfaites, & qui tiennent ſi peu de cette idée que nous en donne l'Echole, qu'elles n'en ont preſque autre choſe que le nom. Ce que j'en couche ici par écrit n'eſt pas pour former une invective contre le temps preſent; puiſque plus de deux mille ans nous ont à peine fourni trois ou quatre couples d'amis veritables, ſi tant eſt neanmoins qu'ils aient poſſedé toute la perfection qu'on leur attribuë, ce n'eſt pas merveille que noſtre âge ait perdu la connoiſſance d'une choſe ſi rare, avec celle du Phœnix. Que ſi vous voulez qu'aprés ces conſiderations

generales, je vous die quelque choſe de particulier, & qui me touche de plus prés, je vous avouërai franchement qu'à peine accorderois-je à perſonne qui vive, d'avoir eu plus d'inclination que moi à cultiver une memorable amitié. Il n'y a rien que je n'aie tenté dans ma condition pour eſſaier s'il eſtoit poſſible de copier quelqu'un de ces anciens originaux dont nous parlions toute à cette heure. Et je ſuis contraint de vous adjoûter, qu'aprés beaucoup d'eſſais inutiles, je n'ai recueilli autre fruict d'un ſi haut deſſein, que la connoiſſance qui m'eſt demeurée, qu'on ne ſe peut rien promettre en cela, hors la gloire d'une ſi belle recherche. A la verité je ne voudrois pas dire qu'il m'euſt auſſi mal reüſſi qu'à Cardan, qui proteſte dans le livre qu'il a fait de ſes propres écrits, que perſonne ne luy avoit jamais rendu de ſi mauvais offices, que ceux qu'il avoit eu ſoin de s'acquerir pour amis : *fatale mihi eſt*, dit-il, *à nullis deteriùs haberi, quàm à civibus meis, & amicis.* Pour moi, ſi j'ay eu à ſouffrir parfois quelque choſe de ſemblable, je confeſſe d'avoir éprouvé d'ailleurs beaucoup de bienveillance d'une partie de ceux avec qui je m'étois lié d'affection ; quelques-uns m'en ont rendu des témoignages d'autant plus ſenſibles, que j'en recueille les fruits meſme apres leur mort ; & j'attribuë facilement le peu de correſpondance où ſont entrez d'autres, dont j'ay VIII.

tâché en vain de ménager l'amitié, ou à mes propres defauts, ou à ma mauvaise fortune. Mais tant y a qu'à l'égard de cette amitié heroïque, & telle que l'inexperience de ma jeuneſſe me l'avoit fait concevoir, je ne l'ai jamais pû rencontrer dans toutes mes pourſuites paſſées. Et cela eſt cauſe que je luy accorde à preſent ſi peu d'exiſtence hors des livres, qu'il me paſſe fort peu de choſes par l'imagination, à qui je n'en donne librement d'avantage.

DE L'ACTION ET DV Repos.

C'Est une choſe étrange qu'on ne nous promette le repos qu'au Ciel, où nous ne voions rien qui ne ſoit dans un mouvement continuel, & que nous ne le puiſſions jamais trouver en Terre, qui eſt le centre de l'Univers, & par conſequent immobile. Nous ſommes en perpetuelle agitation au lieu où il ſemble que tous les Eſtres de la Nature viennent chercher leur quietude; & noſtre ſeule eſperance eſt d'en joüir un jour, quand nous aurons ſous les pieds ces grandes machines qui roulent inceſſamment ſur nos teſtes. Cela fait bien voir que le repos, dont les trauaux de cette vie doivent eſtre recompenſez en l'autre, ſi nous les ſçavons bien ſouffrir, eſt un repos ſurnaturel,

&

& qui n'a rien de proportionné aux conditions de noſtre humanité. Il nous apprend neantmoins que la felicité de ce monde, s'il y en a quelqu'une, doit eſtre dans une tranquilité telle que nous ſommes capables de la poſſeder, puiſque les biens temporels n'ont rien de doux, ni de charmant dans leur eſſence, qu'autant qu'ils la tirent du ſouverain bien, & qu'ils ſont comme un raion & un certain écoulement de la beatitude éternelle. Si eſt-ce que la Vertu conſiſtant en l'Action, & noſtre bon-heur en cette meſme Vertu, ſelon l'opinion de beaucoup de Philoſophes; il ſemble que l'agitation & le mouvement attachez à l'action, ſoient plus propres à nous rendre heureux, que le Repos ni la quietude; ce qui choque merveilleuſement noſtre premier raiſonnement. Avant que d'accorder des propoſitions ſi differentes, voions un peu ce qui ſe dit en faveur de l'Action, & puis nous conſidererons en quoi le Repos luy peut eſtre preferable. VIII.

Il y a des perſonnes qui ſe vantent de trouver leur repos dans l'action auſſi bien que le Soleil; & nous apprenons de Marc Antonin que les Pythagoriciens vouloient qu'on regardaſt les Cieux tous les matins, afin d'apprendre de l'exercice continuel de leur charge, dont ils s'acquitent avec tant d'ordre, de pureté, & de ſimplicité, à faire s'il eſt poſſible auſſi reglément & auſſi aſſidûment noſtre

devoir. Les meſmes Philoſophes avoient entre leurs Symboles celuy-ci, de n'outrepaſſer pas le joug ; & cét autre de ne s'aſſeoir jamais ſur le boiſſeau, pour nous exciter à l'action, & à faire chacun de nous ſa fonction, plutoſt que ce qui eſt ſimplement de la Juſtice, ſelon l'interpretation que donne au premier de ces Symboles Simplicius. Ceux que les Grecs nommerent à cauſe de leur nudité Gymnoſophiſtes, avoient ſi peur d'affoiblir par la ceſſation du travail la trempe de leur eſprit, comme la fermeté du cheval s'amollit dans une trop longue litiere, qu'aiant mis à part apres la recolte de leurs biens la proviſion de ce qui eſtoit neceſſaire pour paſſer l'année, ils brûloient le reſte, afin d'avoir ſujet de travailler pour la ſuivante, & de s'oſter tout pretexte de demeurer dans l'oiſiveté. Et certes ſi ces principes ſont veritables, que rien n'a eſté creé que pour ſon operation ; que les puiſſances ſont vaines, pour uſer des termes de l'E'chole, qui ne produiſent point d'actions ; & que la cauſe efficiente eſt incomparablement meilleure que la déficiente ; ne devons-nous pas ſuivre en cela l'intention de la Nature, & croire avec Ciceron que ceux qui ne font rien de conſiderable en ce monde, ne meritent pas d'eſtre mis au rang des vivans, *mihi enim*, dit ce grand Homme contre la faineantiſe des Dieux d'Epicure, *qui nihil agit, eſſe omninò non videtur* ?

strabo l. 15. Geo.

Lib. 2. de nat. Deo.

Auſſi eſt-ce le fondement de la loy d'Amaſis, que Solon emprunta de luy pour la donner aux Atheniens, ſi nous en croions Herodote, par laquelle il n'y avoit perſonne qui fuſt exempt de rendre compte de ſon loiſir ſur peine de la mort, & de faire voir comme ſon induſtrie luy fourniſſoit les moiens legitimes de vivre. Je ſçai bien que Plutarque attribuë la rigueur de cette loy au Legiſlateur Dracon, que Demades diſoit avoir écrit toutes ſes Conſtitutions avec du ſang, à quoi Solon apporta depuis beaucoup de temperament. Mais quiconque ait eſté le premier auteur de l'ordonnance dont nous parlons, Diogenes Laërtius nous confirme dans la vie de Solon, qu'elle donnoit le pouvoir à toutes perſonnes d'intenter action contre ceux qui pouvoient eſtre convaincus de perdre inutilement le tems. Que ſi les Edicts de nos Princes ne ſont pas ſi rigoureux, & ſi ils nous laiſſent en ceci plus de liberté, la Religion en recompenſe nous oblige par tout au travail, & nous montre bien l'eſtime qu'elle fait de l'action, quand elle dit que la Foy eſt morte ſans les œuvres. Elle compare noſtre vie à une guerre perpetuelle, & nos jours à ceux d'un mercenaire. Elle nous aſſure qu'il n'eſt pas plus naturel à l'oiſeau de voler, qu'à l'homme de travailler. Elle nous fait voir que Dieu meſme n'a pas voulu laiſſer le monde dans ſa ſeule idée, mais qu'il l'a produit, &

VIII.

In Buter.

In vita Sol.

Iob 5. 5. v. 5.

Iacob. 2. v. 20.

mis au jour par la plus noble de toutes les actions; qui eſt celle de la creation. Et elle nous renvoie ſouvent comme de petits écholiers à prendre leçon des Fourmis, infatigables à la peine, & qui ne repoſent pas meſme la nuit, lors que la pleine Lune favoriſe leurs veilles de ſa lumiere. Quant à la Theologie Payenne, ſi nous la devons mettre en quelque conſideration aprés la vraie, nous n'y remarquerons rien que de fort conforme pour ce regard. Elle enſeignoit que la Prudence ſous le nom de Minerve, ne s'engendre que par le moien de Vulcain, c'eſt à dire d'un travail fort actif & continuel; Jupiter meſme ne la pouvant autrement enfanter. Elle prononçoit nettement que les Dieux nous vendoient toutes choſes au prix du travail, & qu'ils n'aſſiſtoient que ceux qui mettoient la main à l'œuvre. Son Ciel n'admettoit Hercule, qu'aprés que ſes douze labeurs luy en avoient ouvert les portes. Et toute ſa Mythologie celeſte n'alloit qu'à nous inſtruire à ſouffrir ce que les actions glorieuſes ont de difficile, puiſque les Eſſences immortelles n'en eſtoient pas quittes à meilleur marché; puiſque la Vertu habitoit dans des rochers de difficile accés, δυσβάτοις ἐπὶ πέτραις, ſelon les termes de Simonides; & puiſque ſelon ceux d'Euripide, le travail eſtoit le vrai Pere de la Gloire & de la Renommée. Que ſi nous voulons paſſer des Gentils aux Infideles de ce

Ariſt. l. de hiſt. 9 anim.

Dii laboribus omnia vendunt laciêtes Deus adjuvat. M. Varro

temps, nous trouverons que les Turcs VIII.
tiennent dans leur fauſſe Religion de Mahomet, que le plus agreable culte que nous puiſſions rendre à Dieu, c'eſt de travailler. Ils n'ont pour cela en veneration de toutes les images, que la ſeule figure de la main, depuis que cét Impoſteur eut imprimé la ſienne trempée dans de l'encre ſur du papier, lors que ſes Diſciples ſe plaignoient à luy de ce qu'il leur avoit oſté l'ancien uſage des ſtatuës & des plates peintures. On voit en memoire de ce traict ſignalé, la repreſentation d'une main contre leurs maiſons, pour les rendre plus fortunées; ils la font porter à leurs enfans comme un grand preſervatif; & leurs Moftis les obligent à la reſpecter particulierement au temps de cette devotion, qu'ils nomment le Ramadan, les exhortant au travail & à l'exercice de leurs charges, par la conſideration de ce myſtere. Voilà une partie de ce qu'on peut rapporter pour faire voir qu'en tous âges, & parmi toute ſorte de Nations, on a toûjours preferé l'action au repos & à l'oiſiveté.

Tournons maintenant la medaille, & conſiderons que ſi les Cieux & le premier mobile nous doivent porter par leur exemple au travail & à l'action; l'immobilité du premier Moteur ſera bien plus puiſſante pour nous faire aimer le repos. Ce qu'on a dit des Pythagoriciens ſe détruit par la connoiſſance que nous avons,

qu'ils ont toûjours mis le mouvement dans la categorie des choſes mauvaiſes, & compris au contraire le repos ſous le genre des biens, & de ce qui eſtoit ſouhaittable. Quant aux autres Philoſophes, Ariſtote montre dans le troiſiéme chapitre du huitiéme livre de ſa Phyſique, comme la Nature n'eſt pas moins le principe du repos, que du mouvement. Il enſeigne au ſeptiéme livre du meſme ouvrage, chapitre quatriéme, que la Prudence conſiſte en un certain arreſt ou repos d'eſprit, qui fait que les jeunes gens ſont ordinairement imprudens, à cauſe de l'agitation perpetuelle où ils vivent. Et ſes Politiques nous apprennent que la premiere & principale viſée d'un bon Legiſlateur doit eſtre de faire vivre ſes Citoiens dans le plus grand loiſir que faire ſe peut; la vie contemplative y eſt tout autrement eſtimée que l'active; nous y liſons ce Proverbe Grec, qui dit, qu'il n'y a que les Eſclaves qui ne goûtent jamais la douceur du Repos, οὐ σχολὴ δούλοις, *non eſt otium ſervis*; & la concluſion qui ſuit determine, que cette ſupréme felicité qu'il nomme *Eudemonie*, ne ſe rencontre point ailleurs que dans un parfait repos, pour lequel ſeul on travaille, comme on ne fait la guerre que pour jouïr de la paix. L'Academie n'a rien eu de contraire pour ce regard à la doctrine du Lycée. Platon ſe vante au huitiéme livre de ſes Loix, que l'Etat pour lequel il les donne, abondera

L. 2. c. 11. l. 7 c. 3 & 15. & l. 8. c. 3.

sur tout autre, s'il les observe, de liberté & de loisir. Et il represente Ulysse dans le dixiéme de sa Republique, qui dit revenant au monde, à un Eris Armenien, qu'encore qu'il ait passé pour le Patron de la vie active & politique, il est resolu de vivre doresnavant dans le plus profond repos dont il pourra user, & de ne se plus mesler de rien. Le mot de Chilon, ἡσυχίᾳ χρῆσθαι, *quiete utendum*; & cét autre de Periandre, καλὸν ἡσυχία, *pulchra res est quies*, témoignent bien que les sept Sages de Grece avoient aimé sur toutes choses le repos, & cette assiette paisible qui n'a rien de si contraire que l'action. Ceux qui vinrent depuis, comme Zenon & Epicure, prononcent des sentences differentes en apparence, mais qui en effet obligent ces deux grandes sectes si ennemies, des Stoïciens & des Epicuriens, à rechercher également le repos, quoique par des voies diverses, comme Seneque l'a tres-curieusement observé, & sous des pretextes qui n'avoient en apparence nul rapport entre eux. Et puisque nous citons ce Romain, qui peut estre comparé sans desavantage à tous les Grecs, n'est-il pas vrai qu'il ne recommande rien tant par tous ses ouvrages que le repos, & cette tranquilité de vie dont il a fait un traitté exprés. Il assure dans un autre endroit que rien ne sçauroit estre bien fait par un homme emploïé, & qui vit dans le tracas du mõde, *inter omnes convenit, nullã rem bene exerceri posse ab homi-*

VIII.

L. de vita beat. c. 30

L. de brẽ vitæ c. 6.

ne occupato. Et il prononce en ſuite cette autre belle ſentence, que celuy qui ſe laiſſe emporter aux diuerſes occupations de la vie ciuile, n'en jouït pas à le bien prendre; & qu'on peut aſſurer de luy qu'il fait plûtoſt toute autre choſe que de vivre, *Nihil minus eſt hominis occupati, quàm vivere.* Il a certes raiſon. Nous voions tous les jours des perſonnes ſi attachées à cette vie civile, qu'il ſemble qu'elles ignorent ce qui eſt de la vie humaine. Conſiderez ceux qui donnent toute leur attention & tous leurs ſoins aux interêſts de l'Eſtat, ou aux leurs particuliers, vous trouverez que ce ſont autant d'aveugles volontaires pour tout ce que le Monde a de beau, & pour toutes les merveilles de la Nature, qui devroient ſervir neantmoins d'object à nos contemplations, n'aiant eſté produites que pour eſtre l'entretien ordinaire de noſtre eſprit, afin que nous y trouvions noſtre ſatisfaction en les admirant, & dans elles beaucoup plus encore celuy qui en eſt le Createur. Car s'il eſt beſoin d'emploier ici l'autorité divine, n'eſt-elle pas bien expreſſe en faveur du Repos, puiſque Dieu meſme en a voulu prendre, & que le jour deſtiné pour cela, qu'on nomme du Sabath, a receu ſa benediction ſur tous les autres jours de la ſemaine? N'uſe-t-il pas pour derniere & plus grande menace de celle-ci envers le tranſgreſſeur de ſa Loi? Qu'il ſera inceſſamment agité, & ne pourra jamais trou-

trouver de repos en quelque lieu que ce soit, *non quiescès, nec erit requies vestigio pedis tui.* Et Clement Alexandrin ne veut-il pas que la Foi mesme qui nous sauve, n'ait receu aussi bien que la Science son nom des Grecs, que de ce que l'une & l'autre arreste nostre esprit, & le met en repos ? Quant aux Loix d'Egypte & d'Athenes, qui semblent avoir esté si ennemies de la quietude, elles sont contredites par assez d'autres & par les nostres mesmes. Il n'y a rien qui soit estimé plus honneste parmi les Thraces, dit Herodote, que de ne rien faire, & de vivre dans un parfait loisir. Et le mot de Galba, lors qu'il s'excusa de son oisiveté sous Neron, parce que personne n'estoit obligé de rendre raison de son repos, montre bien que les Romains, qui ont esté les plus sages Politiques de la terre, n'étoient pas du sentiment des Atheniens sur ce sujet, quoiqu'ils eussent emprunté d'eux les douze Tables de leurs Ordonnances. Aussi n'est-ce pas le but du Legislateur, ni la fin des societez civiles, de faire que tout le monde profite au public, & à la communauté par son travail; mais bien qu'il n'y ait personne à qui cette communauté ne soit utile, & qui ne se sente heureux d'estre l'un des membres qui la composent. Ajoûtez à cela que le loisir d'un homme de Vertu n'est pas tout-à-fait inutile à la Republique. Seneque soûtient que Zenon & Chrysip-

VIII. *Deuter. c. 28.* *Lib. 4. Strom.* ἀναπαυσις, ἡ πίστις ἀπὸ πάντων πόνων. *Lib. 5.* *Suetone. in vit. 5.* *L. de vita beat. c. 3. in fin.*

pe rendirent plus de ſervice à la leur en ſe repoſant, que s'ils euſſent eſté de grands Generaux d'armée. Et par effet plus le ſage eſt à luy, plus le public en retire de profit, parce qu'il luy fournit dans ſa retraite les exemples & les conſeils neceſſaires à la vie. La ſueur du reſte des hommes qu'excitent leurs emplois laborieux, ne peut eſtre avantageuſe pour le plus qu'à leur païs; l'aſſiette tranquile de celuy dont nous parlons eſt utile à tout le genre humain, qui ne ſçauroit recevoir ſon inſtruction de meilleur lieu. Ce ſont des inſtances favorables au Repos, qui n'ont pas moins de vrai-ſemblance, que tout ce que nous avons rapporté dans la premiere partie de ce diſcours.

La force de ces deux raiſonnemens a donné lieu à une troiſiéme opinion, qui prefere le genre de vie composé du repos & de l'action, aux deux autres dont nous venons de parler, attachez à quelqu'une des deux extremitez. Varron le plus ſçavant des Romains, aſſure dans la Cité de Dieu de S. Auguſtin, que ceux de l'ancienne Academie eſtoient pour ce tiers parti, ſelon qu'Antiochus qui avoit été ſon Precepteur auſſi bien que de Ciceron, le leur avoit ſouvent expliqué, encore qu'il adheraſt ſouvent à la ſecte des Stoïciens. Auſſi me ſouvient-il qu'Epictete qui l'a ſi bien cultivée, ne veut pas que nous faſſions dépendre noſtre contentement du repos, non plus que de l'action, mais que nous nous ac-

L. 19. c. 3.

Arrianus l. 4. c. 4.

commodions à l'un & à l'autre ſelon les occaſions, avec cette indifference dont Socrate faiſoit profeſſion, & qui luy conſervoit le meſme air de viſage allant à la guerre, qu'il avoit aux promenades du Lycée ou de l'Academie. Et veritablement outre la conſideration de cette indépendance & liberté Socratique, il eſt certain qu'il y a des choſes qu'il ne faut pas rechercher avec trop de paſſion pour les poſſeder. Le repos ſans doute en eſt l'une, & nous le pouvons en cela comparer à la fraiſcheur, dont les Italiens diſent ſi gentiment qu'on ne ſe doit pas mettre trop en peine pour en jouïr, *chi vuol trovar' il freſco, non lo cerchi.* Que dirons-nous de ceux qui ſemblent ſe repoſer en agiſſant, & trouver leur relâche dans la fatigue ? Ne ſont-ils pas dans ce mélange des contraires, d'où reſulte la troiſiéme condition de vie qu'on attribuë aux premiers Academiciens ? Ils reſſemblent, ſi tant eſt qu'il y en ait, aux Mareſchaux, qui ne laiſſent pas de frapper un peu ſur l'enclume, alors meſmes qu'ils reprennent haleine. Et on les peut encore comparer au compas, dont un des pieds qui décrit quelque figure n'empeſche pas la maiſtreſſe branche d'eſtre ſtable, & de ſe tenir à ſon point. Pour moi qui ne puis concevoir cette confuſion de deux choſes ſi oppoſées, que comme une aſſociation forcée du bien & du mal, qui ſe font ſentir cha- VIII.

cun à leur tour, je m'empeſcherai bien d'avoir pour but rien de ſemblable dans la Morale que je cultive. Je ne doute point qu'il n'y ait une grande infinité d'actions faſcheuſes à eſſuier dans la vie, auſquelles il ſe faut doucement accommoder comme pouvoit faire Socrate. Mais cela n'empeſchera jamais que ſans blâmer la vie active des autres, je ne me propoſe toûjours le repos pour le plus grand bonheur où je puiſſe aſpirer; & que je n'évite les occupations autant que je pourrai, comme du tout contraires à mon humeur. Ce n'eſt pas à dire pourtant que je vueille confondre toute ſorte de repos avec l'oiſiveté. Il n'y a rien à mon jugement de plus infame que la vie d'un faineant, qui ſe plaiſt dans une lethargie ſpirituelle, ſans avoir d'autres operations que celles qui luy ſont communes avec le reſte des animaux. Si l'étude & l'entretien des livres ne nous élevent à des contemplations dignes de la nature de noſtre âme, nous ſommes indignes de la poſſeder, & noſtre mort eſt avancée d'autant de temps que nous languiſſons de la ſorte; *otium ſine literis mors eſt, & vivi hominis ſepultura.* Le corps & l'eſprit ont beſoin d'exercer leurs fonctions; & il n'y a que la contrainte, l'excés, ou la mauvaiſe application, dont les plus delicats ſe puiſſent plaindre. Que ſçauroit-on s'imaginer de plus oiſif & de plus miſerable tout enſemble qu'un Sagaris dont parle

Sen. ep. 83.

l. 12.

Athenée, qui ne porta jamais la main plus bas que le nombril, de crainte de se fatiguer; & qui aiant vescu un assez grand âge pour être mis au rang des vieillards, ne s'étoit jamais donné la peine de mascher ses alimens, qu'il recevoit de la bouche de sa nourrice tout prests d'estre avalez. Fuions donc tout ce qui approche d'une si honteuse faineantise non seulement du corps, mais encore de l'esprit, puisque la Nature faisant venir du cerveau les nerfs qui donnent le mouvement, nous a voulu montrer, ce semble, que les actions spirituelles ne nous sont pas moins propres que celles du corps. Je passe bien plus outre, & suis d'avis qu'on doit autant que faire se peut, produire des operations de l'esprit qui servent au Public, afin de rendre à la posterité le mesme bien-fait que nous avons receu de ceux qui nous ont precedé. Nous serions injustes, si nous n'observions, comme au branle de la Torche, ou au jeu de Promethée, de transporter aux autres la lumiere qu'on nous a mise en main. D'ailleurs tout ce que nous faisons de l'une ou de l'autre partie qui nous composent, n'est que vanité, si l'on n'en doit recueillir aucun fruict; & nous en pouvons parler comme de ces amendes qu'on nomme vuides; non pas, dit Clement Alexandrin, qu'il n'y ait rien du tout dedans, mais parce que ce qu'il y a n'est bon à chose du monde. Certes il faut imiter plutost les Abeil- VIII. 7 Strom.

les, en ce qu'elles font du miel & de la cire qui ſont utiles & à elles, & à tout le genre humain ; que les Fourmis, qu'on voit n'amaſſer du grain, ni faire toutes leurs proviſions, que pour elles ſeules. C'eſt pour cela que je communique librement aux autres le fruit tel quel de mes petites études, & parfois ce que je me perſuade qui leur peut eſtre d'uſage dans mes plus profondes & plus ſecretes meditations. Mais puiſque ceux qui n'aiment naturellement ni les aulx, ni les feves, comme porte cét ancien Adage, ont une égale averſion des occupations civiles, & des militaires, pourquoi blâmeroit-on le repos honneſte où leur inclination les porte, s'il n'a rien d'inferieur à toutes les actions du reſte des hommes ? Les uns ſont nés à une choſe, les autres à une autre, & perſonne n'eſt blâmable pour ſuivre ſon genie, en s'accommodant à ſon temperament. Ceux qui l'ont receu de la main du Tout-puiſſant, plus propre à la contemplation, qu'à tant de differens emplois que nous preſente la vie civile, ne ſont pas pour cela de pire condition que les autres. Tant s'en faut, Seneque les compare à ces chevaux genereux qu'on reſerve pour les belles courſes, & ſur qui l'on feroit conſcience de mettre les peſantes charges dont on accable des malliers. *Tantò aptiora exportandis oneribus tarda jumenta ſunt, quàm nobiles equi, quorum generoſam pernicitatem quis unquam gravi ſarcina preſſit ?* Tant y a

L. de bre. vitæ c. 18

que je prefererois toûjours le repos de ceux-là, quand on seroit obligé de le considerer comme une pure privation, à l'action des plus employez. Mais nous avons déja fait voir qu'il n'en est pas ainsi. Le repos de la Sagesse, dit Saint Bernard, est un repos actif, & plus elle est oisive, plus ses exercices sont importans & dignes de consideration, *Sapientiæ etia, negotia sunt, & quò otiosior sapientia, eò exercitatior in genere suo.* Cela supposé, nous pouvons conclure ce discours en faveur du loisir studieux & philosophique, aussi ennemi des occupations publiques, comme des affaires particulieres, & des soins domestiques; *ametur expers publicæ privatæque curæ tranquillitas.* Car il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les grandes Magistratures, ou autres tels divertissemens du dehors, qui s'opposent à nostre repos. Souvent il est plus traversé par des fâcheries du dedans, & par ce que la conduite d'une maison a d'importun en toutes ses parties. Or mon dessein n'est pas de m'étendre ici sur tout ce qui doit estre observé par celuy qui aime la tranquillité autant que je puis faire, soit que nous le considerions comme maistre, comme pere, ou comme mari. Il faudroit un bien gros volume pour expliquer par le menu tous les devoirs domestiques; & je me contenterai de dire en general,

VIII.

sup. Can. serm. 85.

que comme le poiſſon commence à ſe gâter ordinairement par la teſte, les plus grands deſordres d'une famille, & les troubles les plus inſuportables, viennent ſouvent de celuy qui en eſt le chef, lors qu'il n'uſe pas raiſonnablement de ſa domination. On en void qui l'ont ſi tyrannique qu'ils meritent mieux le nom de Lions que leur donne l'Eccleſiaſtique, que celuy de Pere de famille qui les oblige à toute ſorte de douceur.

Præfectura domi Siculâ non mitior aulâ.

Sap. 4.

Et la dureté de beaucoup eſt ſi grande encore aujourd'huy, qu'ils condamneroient volontiers aux Lamproies, s'ils en avoient le pouvoir, ceux qui leur cauſent la perte d'un verre de criſtal. N'eſt-ce pas traitter pirement les hommes que les beſtes brutes, ſi nous ne ſouffrons rien d'eux, & que nous n'endurions jamais aucune de leurs imperfections? Il eſt bien plus à propos d'uſer de la regle que donne Marc Antonin, qui porte qu'on doit ſe prévaloir de ce qu'ils ont de bon, uſant de patience au reſte, puiſqu'il eſt impoſſible de les rendre tels que nous voudrions qu'ils fuſſent. En verité la pluſpart du temps ceux qui nous ſont ſoûmis, femmes, enfans, & ſerviteurs, meriteroient de nous commander, s'ils eſtoient auſſi accomplis que nous les demandons. Souvenons-nous à l'égard des derniers, qu'encore que ce ſoit nous ſouvent, comme l'avouë Seneque, qui les rendons en les

Xiphil. ex. Dion. l. 61.

Epiſt. 47

traittant mal, nos ennemis domeſtiques, VIII.
ſelon que pluſieurs les nomment : le plus
ſeur eſt ſi nous aimons noſtre repos, d'en
tenir le moins qu'il eſt poſſible. Scipion
l'Africain n'en avoit que cinq : Iules Ce-
ſar que trois ; & en effet la remarque eſt
vraie de celuy qui diſoit, que comme les
animaux à qui la Nature a donné le plus
de pieds ne ſont pas les plus vîtes ; les
hommes qui ont le plus grand nombre de
valets ne ſe trouvent pas eſtre ceux qui
ſont les mieux ſervis. Que Diogene eut
bonne grace de laiſſer aller ſon ſerviteur
unique Manes, avec cette réflexion, que
c'euſt eſté une choſe bien abſurde que
Manes euſt pû vivre ſans Diogene, & que
Diogene n'euſt ſceu faire la meſme choſe
ſans Manes. Zenon qui n'eſtoit pas ſi fort
dans le mépris du monde, ne voulut ne-
antmoins jamais avoir de ſerviteur. Ceux
qui ne peuvent cheminer s'ils n'ont toû-
jours quelqu'un apres eux qui les ſuive,
ont cela de commun avec les Aſnes. Et
quand nous rabatrons quelque choſe de
cette auſterité Philoſophique de Ze-
non, je ne laiſſerai pas de tenir pour con-
ſtant, que l'abondance des valets eſt plû-
toſt préjudiciable qu'avantageuſe dans
une famille ; & que comme ceux qui ont
ſix doigts à la main, ne s'en aident pas ſi
bien, beaucoup de perſonnes ſe trouvent
incommodez par la multitude de ſervi-
teurs, qui ne ſont bons qu'à faire du de-
ſordre dans un logis, & à troubler le re-

Athen. l. 6. Deipn. Dion. Chryſ. Orat. 17.

pos de celuy qui en eſt le maiſtre. Car il faut paſſer pour un Oracle en matiere Oeconomique, & de ménage, la réponſe de Mandanis Chef des Gymnoſophiſtes, au Député d'Alexandre; que la plus commode & la plus accomplie de toutes les maiſons eſt celle qui a beſoin de moins de choſes, & qui ſe paſſe le plus aiſément de toutes ſuperfluitez. Tant y a que l'ordre qu'on y doit apporter, ſi l'on veut vivre en quelque tranquillité, eſt de ſi grande conſideration, que Tacite ne loüe de rien plus ſon beau-pere Agricola, que d'avoir ſceu bien regler ſa maiſon pendant le ſejour qu'il fit en Angleterre, *Primam domum ſuam coercuit, quod ſteriſque haud minùs arduum eſt, quàm provinciam regere.* Ainſi rien n'empeſche que nous ne nous acquerions vn repos domeſtique, en ſuite de celuy qui accompagne le mépris des affaires publiques, & qui ne ſe trouve que dans la ſolitude d'une vie particuliere. Ceux qui ſont déja avancez dans l'âge doivent eſtre moins ſujets à l'envie, s'ils recherchent cette douce retraite; principalement aprés s'eſtre aucunement agitez comme les autres parmi le tracas du monde. Et neantmoins qui eſt-ce qui ſe met en peine aujourd'huy de jouïr de ſon Privilege? *Lex à quinquageſimo anno militem non cogit, à ſexageſimo Senatorem non citat: Difficiliùs homines à ſe otium impetrant quàm à lege. Interim dum rapiuntur & rapiunt, dum alter*

Strabo l. 15. Geo.

In vita Agricol.

Senec. de brev. vitæ c. 20.

alterius quietem rumpit, dum mutuò sunt miseri ; vita est sine fructu, sine voluptate, sine ullo profectu animi. I'avouë que j'ai de la peine à m'empescher de rapporter des textes si exprés d'un Auteur de si grand poids qu'est Seneque par toute la Morale ; & sur tout au sujet que nous traittons. A la verité il n'y a gueres de personnes qui puissent dire avec le fils de Sirach, Aprés un peu de travail j'ai trouvé un tres-grand repos, *Modicùm laboravi, & inveni multam requiem.* Mais il s'en voit encore moins qui songent à finir comme ce General de l'Empereur Adrien, qui reconnut dans son Epitaphe qu'il dicta luy-mesme, qu'encore qu'il mourust fort âgé, il ne pensoit pourtant avoir vescu que sept ans, qui furent les derniers de sa vie qu'il avoit passez dans un lieu de repos auquel il s'étoit retiré. C'est où nostre esprit peut agir beaucoup plus noblement en contemplant, que s'il s'occupoit aux plus importantes affaires du siecle. L'Architecte fait davantage sans se remuër, que le plus actif de tous les manœuvres. Et les raisonnemens paisibles des Philosophes sont des actions, selon Aristote, préferables à toutes celles que l'interest, l'éclat & le tumulte, font estimer dans le Monde.

VIII.

Eccles. c. ult.

Lib. 7. Polit. c. 3

DE L'HVMILITE' ET DE l'Orgueil.

ON ne ſçauroit nier qu'il n'y ait une ambition honneſte, & un deſir d'honneur ſi propre à l'homme, qu'à peine peut-on remarquer autre choſe qui le diſtingue davantage du reſte des animaux, & qui l'approche plus prés de la Divinité. Car ne croions-nous pas tous que Dieu agrée nos foibles reſpects, & que nous ne pouvons rien faire qui le contente plus que de le glorifier ; C'eſt pourquoi les Philoſophes Grecs ont tenu pour un vice le mépris de la gloire, qu'ils ont nommé puſillanimité, μικροψυχίαν. Et nous voions qu'au contraire, pour donner à l'Ambition un rang avantageux entre les Vertus, Ariſtote l'appelle magnanimité, μεγαλοψυχίαν, comme il veut ailleurs que l'honneur ſoit le plus grand de tous les biens exterieurs. Certes Tacite ne nous a point laiſſé de plus notable ſentence, que quand il a dit qu'on paſſoit bien-toſt du mépris de la reputation à celuy des bonnes mœurs, *contemptu famæ, contemni virtutes*. Toute la Morale convient en ce point, qu'on peut raiſonnablement perdre la vie pour l'honneur, bien qu'on ne doive jamais perdre l'honneur pour la vie. Et il ſemble que perſonne ne puiſſe plus douter combien nous

Xenop. in Hierone.

3. Eth. ad Bud. c. 5. 4. ad Nicom. c. 3. & 1. mag. mor. c. 25.

le devons estimer, puisque Dieu compte VIII.
à David entre les plus considerables bienfaits dont il l'eust gratifié, celuy d'avoir rendu son nom si grand & si illustre, que les plus grands hommes de la Terre n'avoient point en cela d'avantage sur luy.

Mais il faut bien prendre garde que ce legitime desir de gloire ne nous trompe, & qu'au lieu de nous en servir utilement dans l'entrepriſe des belles actions, nous ne tombions dans le plus desagreable à Dieu de tous les vices, qui est celuy de l'Orgueil. Il y a parfois une si grande ressemblance entre la Vertu & le Vice, lors que le dernier se déguise sous l'habit & le masque de l'autre, qu'il est tres-difficile de les distinguer nonobstant leurs contrarietez essentielles. C'est ce qui fit dire à Socrate que le plus haut point de la Sagesse humaine consistoit à sçavoir discerner le bien du mal dans la science des mœurs, & à ne s'y méprendre jamais, *hanc summam esse sapientiam, bona malaque distinguere*, comme le rapporte Seneque dans une de ses Epistres. *Epist. 71.* En effet il est si mal-aisé, au sujet dont nous parlons, de se tenir dans les bornes d'une ambition reglée & raisonnable, qu'encore que nous tombions d'accord de sa veritable existence, nous n'avons point de terme propre dans nostre langue pour designer celuy qui en est touché; & nous ne pouvons prononcer le mot d'ambitieux, sans laisser quelque tache

ſur la perſonne de qui nous parlons, parce que c'eſt une parole qui ſe prend, étant ſeule, toûjours en mauvaiſe part.

Or ce qui nous doit donner le plus d'averſion de ce vice, c'eſt qu'il eſt le plus ancien, & par là le plus abominable de tous. Car ne fut-ce pas le crime de Lucifer? Et n'apprenons-nous pas de l'Eccleſiaſtique, que l'orgueil eſt le principe & comme
Ch. 10. la ſource de toute ſorte de pechez, qui ne ſont entrez au monde que par cette porte? Ajoûtez à cela que les Infideles meſmes l'ont eu en deteſtation. Ils l'ont repreſenté avec un ſourcil qui fait peur à tout le monde. Ils l'ont cõparé au Crocodile qui croît tous les jours de ſa vie. Et les Romains ſur tous les peuples de la terre, donnerent bien à connoiſtre la haine qu'ils luy portoient, quand ils condamnerent à perpetuité la memoire du dernier de leurs Rois, par le ſeul ſurnom de Superbe, qu'ils luy impoſerent. Les termes dont Pacatus exprime cette penſée, ſont trop beaux pour ne les pas rapporter. *Denique illum ipſum Tarquinium execratione poſtremâ hoc damnaverunt maledicto, & hominem libidine præcipitem, avaritiâ cæcum, immanem crudelitate, furore vecordem, vocaverunt Superbum, putaverunt ſufficere convitium.*

Panegyr. Theod.

Que ſi l'oppoſition des contraires a cela de propre, qu'elle nous les fait beaucoup mieux reconnoître, il eſt aiſé de juger par ce que nous venons de dire, combien nous devons eſtimer l'humilité, & cette aſſiette

d'eſprit reſpectueuſe, qui ſert de fonde- VIII.
ment à la plûpart de toutes les autres Vertus. En verité ce n'eſt pas ſans ſujet que Salomon conjoint l'Humilité & la Sageſſe comme deux ſœurs inſeparables. Je ne voi rien de plus beau dans la Morale, que ce que l'une & l'autre accompagnent. Et quoique les Vertus qui ſemblent diſtribuer les honneurs, ſoient merveilleuſement éclatantes, je fais bien plus d'eſtat de celle qui neglige ces meſmes honneurs, & qui ſe met au deſſus de la gloire en la mépriſant. Auſſi pouvons nous remarquer par les plus beaux enſeignemens que nous aient laiſſé ces grands Precepteurs du genre humain, le cas nompareil qu'ils ont fait de l'humilité. N'ont-ils pas dit qu'elle reſſembloit à ces valons agreables & fertiles, qui rendent mépriſable la ſterilité des plus hautes montagnes ? Ne l'ont-ils pas conſiderée comme une vigne rampante toute chargée de fruits, au lieu que les cyprés élevez ne portent que des noix inutiles ? Et ne ſçavons-nous pas que Pythagore n'exerçoit à rien tant ſes Diſciples, pendant les trois premieres années de leur Noviciat, qu'à faire des actes d'humilité, les tenant exprés dans le mépris durant tout ce temps là, afin qu'ils contractaſſent mieux cette habitude vertueuſe, dont il faiſoit la baſe de toute leur inſtitution. Mais ce n'eſt rien de ce que

Vbi eſt humilitas, ibi & ſapientia. Prov. c. 11.

Iambl. de vita Pyth. c. 17.

nous pouvons apprendre dans tous les livres des Philoſophes pour ce regard, au prix de ce que nous enſeigne la Religion. Elle dit expreſſément que la porte du Ciel eſt ſi petite, qu'il faut neceſſairement s'abaiſſer pour y entrer : Que c'eſt là où ceux qui ſe ſont humiliez en ce monde recevront leur exaltation : Et que quand Dieu a preferé le petit Mont de Sion aux Caucaſes & aux Pyrenées, il a fait voir aſſez combien l'humilité luy plaiſoit, dont le choix de ſes Apoſtres & de ſes Diſciples nous eſt encore une preuve plus manifeſte. En effet il n'y a point d'hommes qui reçoivent plus viſiblement les graces Divines que les humbles de cœur, comme en parle l'Ecriture. La reprobation des Phariſiens & leur hypocriſie nous ſont manifeſtées, par cét ardent deſir qu'ils avoient d'occuper les premieres places à table, & les plus hauts ſieges dans leurs Synagogues. Et IESUS-CHRIST s'eſt montré tellement ennemi de toute ambition, qu'il proteſte à ceux qu'il aimoit le mieux eſtant ici bas, que ſi quelqu'un d'entre eux ſe laiſſoit emporter à l'envie de preceder ſes compagnons, il ſeroit le dernier de tous, & celuy qui ſe verroit reduit à ſervir les autres.

On ne ſçauroit rien rapporter de plus d'autorité, ni qui ſoit plus precis en faveur de l'humilité. Nous pouvons neantmoins former quelques raiſonnemens enſuite,

ſuite pour nous confirmer toûjours davan- VIII.
tage dans cette doctrine Evangelique, &, nous éloigner de la vanité qui laiſſe aujourd'huy ſi peu de perſonnes en repos ; ou pour mieux dire, qui exerce ſa tyrannie univerſellement dans toutes les conditions de la vie. Encore qu'elles ſoient infinies, il eſt aiſé dans noſtre deſſein de les reduire à deux chefs, dont le premier comprend celles qui regardent principalement l'action, & le ſecond les autres qui n'ont pour object que la nuë meditation. Car il faut que noſtre vanité s'appuie, ſi nous en avons, ou ſur le merite extraordinaire de ce que nous pretendons avoir fait de beau, ou ſur la valeur de nos meditations ingenieuſes, ſelon que nous ſommes gens de main ou d'étude, d'épée ou de lettres, d'action ou de contemplation.

Je demanderois volontiers à beaucoup de perſonnes qui travaillent inceſſamment pour la renommée, & qui deviennent ſi glorieux dés l'heure qu'ils croient avoir acquis quelque reputation, qu'on ne les peut ſouffrir ; s'ils ont bien reconnu ce pourquoi ils ſe donnent tant de peine, & où ils conſtituent leur ſouverain bon-heur. Car ſi cette renommée n'eſt rien autre choſe que l'opinion commune des peuples, lors qu'ils applaudiſſent à ce qui eſt ſelon leur gouſt & qui les contente ; N'y a-t-il pas dequoi s'étonner qu'on faſſe cas du ſentiment

universel de ceux que nous mépriſons tous ſéparément, & lors que nous conſiderons chacun en ſon particulier? C'eſt pour cela que les hommes de bon ſens ont toûjours fait gloire de s'oppoſer à celuy du peuple. *Quid viro bono cum ſaliva vulgi*? s'écrie Seneque. Et nous ſçavons que Phocion, auſſi bien qu'Antiſthene, eurent peur d'avoir failli, parce qu'ils avoient receu quelque favorable acclamation de la multitude. Tertullien obſerve gentiment là deſſus, que le Poëte a eu raiſon de nommer la Renommée un mal, & de la décrire comme une infame trompeuſe.

In Apol. & l. 2. ad Nat.

Tam ficti, pravique tenax, quàm conſcia veri.

De fait, outre ſes déguiſemens ordinaires, & les fauſſes loûanges qu'elle donne ſouvent à ceux qui les ont le moins meritées, ne voions-nous pas comme elle en attribuë encore à des ſujets qui ne furent jamais, ſe plaiſant à reveſtir de gloire ce que Dieu & la Nature n'ont pas ſeulement gratifié de l'Eſtre? Cependant il eſt difficile, apres y avoir un peu pensé, de ne ſeconder pas l'avis de Cardan, qui proteſte qu'il n'a jamais pû comprendre quelle difference on peut eſtablir entre la reputation d'un Rodomont, d'un Matamoros, ou de quelqu'autre Heros auſſi fantaſtique; & celle d'un Ceſar, d'un Pompée, ou d'un Alexandre, dont nous reſpectons les noms ſur la foi d'une hiſtoire tenuë pour veritable. Cela fait bien

L. 1. de Conſol.

voir qu'il n'y a rien plus vain que cette ambition de grande renommée, puiſque nous ne pouvons obtenir par là choſe du monde, qui ne nous ſoit commune avec ceux qui n'ont jamais eu de ſubſiſtance ailleurs que dans l'imagination. On peut conſiderer auſſi que noſtre felicité ſeroit réduite à d'étranges termes, ſi elle dépendoit de la pensée des autres, & de l'eſtime qu'ils font de nous, nous ſerions miſerables autant de fois qu'on ne ſongeroit plus en noſtre merite; & neceſſairement pendant le repos de la nuict, lors que tout le monde eſt endormi. VIII.

Mais ſuppoſons que la gloire ſoit quelque choſe de réel, & de ſolide; à quel prix la mettrons-nous, ſi perſonne n'en peut joüir que par la perte de ſon repos & de ſa chere liberté? Pouvons-nous d'ailleurs mettre au rang des biens, & nous travailler pour l'acquiſition de ce qui eſt capable de nous perdre, & qui a preſque toûjours eſté cauſe de la ruine des plus grands hommes de tous les ſiecles? Car d'où eſt venu le mal-heur de tant de rares Perſonnages, que ces Republiques de Grece confinoient hors de leur païs par la rigueur de l'Oſtraciſme, ſinon de ce que l'éclat de leur reputation, étoit ſi brillant, que leurs concitoïens ne les pouvoient point enviſager ni ſouffrir? Et qui a jetté dans la diſgrace, ſous les Empereurs Romains, & aſſez d'autres puiſſans Monarques, ceux qui avoient le

Nemo eodem tempore aſsequi poteſt magnam famam & magnam quietem *Dial. de D. Orat.*

Nec minus periculum ex magna fama, quã ex mala.

plus de part au gouvernement, que le trop de gloire, & cét excés de renommée qui préjudicie parfois autant pour estre grande, que pour estre mauvaise; selon l'observation de Tacite dans la vie d'Agricola? C'est encore une chose certaine, que les lieux hauts où l'ambition nous éleve, font que nostre veuë se trouble, & que nous y perdons le jugement. Il semble que ce soit le mauvais Demon qui nous exalte jusques sur le pinacle pour nous précipiter. Et il se trouve ordinairement que nous ne nous sommes élevez de terre, ni approchez du Soleil, que pour estre plus proches des orages & du tonnerre. Certes une tranquille mediocrité de Gloire & de Fortune, est incomparablement plus heureuse, qu'une si haute reputation, ni qu'une grandeur pleine de bruit, & élevée jusques à la region des Foudres. Les fleurs mesmes de la campagne qui sont les plus regardées, sont en recompense les premieres cueillies. Et les herbes d'un pré qui s'élevent notablement, en s'ôtant de l'égalité des autres, s'ôtent aussi de la protection qu'elles en recevoient. Aprés tout, que les Grands prennent tant de vanité qu'ils voudront sur leur position avantageuse, elle ne leur donne pas plus de bonté essentielle. Tant s'en faut, il semble souvent que la Fortune ait observé à leur égard, ce que pratiquent tous les Architectes, qui placent au plus haut étage leurs pieces les plus

groſſieres, & qui ſont le moins achevées. VIII.
Que ſe peuvent promettre ces Thraſons, & ces Barons de Feneſte, ſi nous leur pouvons donner ce nom ridicule, de tous leurs Arcs Triomphaux, & de tous leurs trophées, que les plus méchans hommes du monde, & les plus grands Tyrans que la terre ait ſoufferts, n'aient eu en partage autrefois? Peut-on bien ſe donner tant de peine pour joüir de l'inſcription d'un Edile, & pour participer à la felicité d'une herbe parietaire? La fable du ſuperbe Orion n'a eſté inventée que pour les faire ſouvenir, qu'une petite piqueure de ſcorpion peut rendre ridicule toute leur préſomption.

Pour ceux qui tirent vanité de leurs entretiens ſpirituels, & qui ne priſent rien à l'égal de la publication de leur grande ſuffiſance, qu'ils conſiderent que Democrite eut le malheur d'eſtre tenu pour un fou; un Socrate ne fut en eſtime meſmes parmi les Grecs, ſinon depuis ſa mort; que Rome mépriſoit Caton de ſon vivant; & que les ſçavantes Athenes ne connoiſſoient preſque pas Epicure, ni Metrodore, devant leur fin. S'il eſt beſoin enſuite d'avoir recours encore à la Mythologie, celle de Promethée a l'avantage d'eſtre ici la plus expreſſe de toutes. En effect on a pris ce Demi-dieu du Paganiſme pour un des plus grands & des plus ſuperbes Sophiſtes de ſon temps. Il s'eſtoit rendu ſi eſclave de ſa renom- *ſen. ep. 90.*

mée, qu'on luy voioit croiſtre le foie,
Orat. 8. c'eſt à dire ſelon Dion Chryſoſtome, enfler le courage, autant de fois qu'on faiſoit cas de luy, & qu'on le loüoit; comme cette meſme partie des entrailles luy diminuoit, ce qui marque la mortification de ſon eſprit, auſſi toſt qu'il ſe voioit mépriſé, & qu'il s'imaginoit que ſa reputation eſtoit tant ſoit peu intereſſée. Ainſi à moins du ſecours d'Hercule, qui a toûjours paſſé pour le plus conſiderable Philoſophe des temps heroïques, il n'eſtoit pas poſſible de le delivrer d'une ſi ſotte vanité. Mais ce dompteur des Monſtres ſceut ſi bien emploier toutes les raiſons de la vraie Philoſophie contre l'inſupportable orgueil d'un tel Sophiſte, qu'on a toûjours depuis compté leur combat entre les douze travaux, où la cholere de Junon parut plus manifeſtement contre le fils d'Alcmene. Diſons encore que l'homme eſt un parfait Antée. Il reſiſte à tout, & rien ne le peut vaincre, tandis que le ſouvenir de ſa baſſeſſe l'entretient dans une reſpectueuſe humilité. Mais dés l'heure qu'il ſe laiſſe emporter à la vanité, & qu'elle a le pouvoir de l'élever; il perdra la reſpiration en un moment, & l'orgueil qui l'enfle, fait qu'il eſt incontinent étouffé.

O l'agreable eſtat au contraire d'un homme, qui s'eſt mis au deſſus de la gloire en la foulant aux pieds, & qui

a cela de commun avec les E'toilles du firmament, que plus il eſt élevé, & grand en ſoi meſme, moins il deſire paroiſtre. Democrite, dont nous venons de parler, fut ſans doute l'un de ceux à qui le Ciel & la Philoſophie avoient donné une ſi heureuſe conſtitution d'eſprit. J'eus la curioſité, écrivoit-il luy-meſme, de voir la ville d'Athenes, où veritablement je ne fus jamais reconnu de perſonne. Qui ne prefereroit cette moderation à toutes les vanitez que prennent ceux qui ſe plaiſent d'eſtre montrez au doigt, & d'entendre quelque vieille qui dit à une autre comme autrefois en chemin faiſant, Voilà ce Demoſthene dont on parle tant? Il eſt vrai que pluſieurs ont conſideré l'honneur comme l'ombre de la Vertu. Mais outre qu'on void parfois de telles ombres qui ſubſiſtent ſans corps, & des honneurs qui ſont rendus ſans qu'on les ait merités, ſemblables à ces Inſcriptions qu'on gravoit anciennement ſur des ſepulcres vuides: ne nous moquerions-nous pas avec le meſme Dion Chryſoſtome, d'un homme qui ſe réjouïroit de voir ſon ombre fort grande & étenduë, ou qui s'attriſteroit au contraire s'il l'appercevoit petite & diminuée? La comparaiſon a encore cela de propre & de conſiderable dans noſtre ſujet, que la gloire, auſſi bien que l'ombre, fuit ceux qui la pourſuivent; ſuit au contraire les perſonnes qui s'en veulent éloigner, & ne peut

VIII.

Cic. 5. Tuſc. qu.

Orat. 67.

eſtre priſe qu'en ſe jettant par terre, & en s'humiliant. C'eſt d'allieurs vn grand avantage à ceux qui peuvent dire en eux meſmes, & s'entretenir de la ſorte : Si ma reputation ne m'a pas fait connoiſtre de beaucoup de monde, en recompenſe elle ne ſera pas cauſe que je me méconnoiſſe. Si je ne ſuis pas ſi puiſſant que beaucoup d'autres, que les honneurs élévent aux plus hautes dignitez, auſſi n'aurai-je pas l'impuiſſance d'eſprit, qui les accompagne ordinairement. Et ſi je ne poſſede pas aſſez de credit pour éviter toutes les injures qui peuvent m'eſtre faites, je profiterai d'un tel defaut, & ce me ſera un ſujet de ne faire injure à perſonne. En verité ce ſont des entretiens interieurs d'une merveilleuſe conſolation, à une ame qui a fait aſſez de reflexion ſur toutes les choſes divines & humaines, pour ſe plaire en de ſemblables penſées.

Il ne faut pas neantmoins que nous oubliïons à remarquer comme il y a une fauſſe humilité, & un mépris d'honneur plein d'orgueil & de tromperie. *Eſt qui nequiter humiliat ſe, & interiora ejus plena ſunt dolo,* dit l'Eccleſiaſtique, & Salomon ajoûte dans ſes Proverbes, *Quando ſubmiſerit vocem ſuam, ne credideris ei, quoniam ſeptem nequitiæ ſunt in corde illius.* Ceux qui abuſent ainſi de l'uſage de cette vertu, ne ſe font petits qu'à mauvais deſſein, & comme le lutteur qui ſe baiſſe & ſe met au deſſous de celuy qu'il veut

Ch. 19.

Ch. 26.

por-

porter par terre. Ils s'efforcent d'arriver VIII.
à la gloire par des chemins détournez en la prenant par derriere ; & nous les pouvons encore comparer aux tireurs d'aviron, qui rament vers le lieu où ils tournent le dos, & tâchent d'arriver au port sans l'enviſager. Je voi, diſoit Socrate à l'un de ceux-là, une grande preſomption au travers des trous de voſtre habit. Et Diogene ne prononça-t-il pas au milieu de cette grande aſſemblée des Jeux Olympiques, qu'il trouvoit les Lacedemoniens auſſi orgueilleux dans leurs habits déchirez dont ils faiſoient parade, que ceux de Rhodes dans leurs robes ſomptueuſes que tout le monde ſembloit regarder avec admiration. C'eſt ainſi que toutes les Vertus ſont placées entre des extremitez vicieuſes, & que l'orgueil n'eſt qu'un des vices oppoſez à la vraie humilité, qui a l'abjection baſſe & frauduleuſe pour ſon autre adverſaire, afin que ce milieu dont la ſcience des mœurs fait tant d'eſtat, ſoit plus reconnoiſſable.

Je tiens pour une choſe ſi aſſurée, que l'humilité eſt comme la pierre de touche, qui nous peut faire reconnoiſtre l'homme veritablement vertueux, qu'à mon avis on ne ſçauroit le mieux examiner que par là ; & c'eſt ce qui me fait uſer ſouvent de ce raiſonnement. Voici un homme qui a une grande connoiſſance de tout ce que contiennent les livres, il ne parle que de Philoſophie, & ſes diſcours

font voir une ſuffiſance fort extraordinaire. Mais penſe-t-il qu'il n'y ait de bonnes ni de ſaines opinions que les ſiennes ? les veut-il faire recevoir magiſtralement ; & ſes plus particuliers ſentimens n'ont-ils rien de cette douceur Academique qui ploye toûjours du coſté du vraiſemblable ? Si ainſi eſt, tenons pour aſſuré que ſa doctrine n'a rien de ſolide, & que ſi ſes longues études l'ont rendu plus docte, elles ne l'ont fait ni plus ſage, ni plus intelligent. Ce Religieux mene une vie fort auſtere, & toutes ſes actions ſemblent témoigner beaucoup de ſainteté. Mais croit-il que tous les autres hommes ſoient damnez qui ne vivent pas ſelon ſa regle ; regarde-t-il ſi on le ſaluë ; prend-il fierement le haut du pavé ; & recherche-t-il les premieres ſeances dans les compagnies ? Soiez certain, cela eſtant, qu'il n'a point de vraie pieté, & que pour avoir pris l'habit du Cloiſtre, il n'a pas encore dépoüillé toutes les imperfections du Siecle. Ce Magiſtrat paſſe pour tres-capable de ſa charge, & cét autre Officier fait profeſſion d'une ſinguliere probité. Si l'un & l'autre pourtant accompagne ſes actions d'un faſt inſupportable ; s'ils veulent eſtre par tout ce qu'eſt l'huile entre les liqueurs, le chiffre entre les zeros, & la pourpre entre les couleurs, ne doutez point qu'une indignation orgueilleuſe ne ſoit capable de les maiſtriſer, & gardez-vous bien de

les prendre pour gens de vertu, qui est toûjours humble, & qui comme le vrai baume, & la bonne semence, va toûjours au fond, selon le dire du Pythagoricien Numenius dans Eusebe, au lieu que la graine legere, & le baume falsifié, surnagent & tâchent de gagner sans cesse le dessus. Voilà de quelle façon l'on se peut servir de nostre Pierre Lydienne dans cette sorte de Morale, qui m'oblige à faire encore quelque petite reflexion contre l'Orgueil avant que de finir. VIII. *Lib. 14. Præp. Evang. c. 8.*

N'est-ce pas une chose étrange qu'il nous tyrannise tellement, que jusques dans l'usage des complimens ordinaires de nos lettres familieres, tout y paroisse plein de vanité? En effet je me suis mille fois étonné, de voir qu'on s'offense contre celuy qui se souscrit simplement *tres-affectionné*, lors qu'on croit meriter du *tres-humble*, comme si la premiere expression ne signifioit pas ce qu'on devroit estimer beaucoup davantage, & comme s'il n'estoit pas plus avantageux d'estre aimé ardamment, que d'estre bassement & servilement respecté. L'on s'humilie souvent devant des personnes qu'on deteste. Les Tyrans sont ceux qui exigent le plus de genuflexions. Et Dion Cassius a eu raison de remarquer au sujet de Sejan, qu'il n'y a point d'hommes qui soient si avides de toute sorte de soûmissions, que ceux qui les meritent le moins, parce qu'ils croient estre mépri- *Lib. 15. hist.*

ſez autant de fois qu'on n'en uſe pas en leur endroit. Mais pour le regard de l'affection, nous n'en gratifions jamais que ceux en qui nous conſiderons quelque degré notable de bonté. Il n'y a que le bien metaphyſiquement pris, qui puiſſe eſtre l'object de noſtre amour. Et nous ſçavons que Dieu meſme ſe contente pour toute reconnoiſſance que nous l'aimions. Cependant quoique nous ne puiſſions rien nier de tout cela, noſtre ambition ne laiſſe pas de nous faire preferer une ſouſcription de tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur, à celle de tres-affectionné & tres-fidele, qui eſt approuver, à le bien prendre, le mot infame de ce Monſtre Romain, *oderint dum metuant*, qu'ils me haïſſent tant qu'ils voudront pourveu qu'ils me craignent. Certes je ne ſçai quel Philoſophe avoit raiſon de definir l'homme un animal rempli de gloire; elle le domine ſi puiſſamment, qu'on ne peut ſouvent jouïr de luy qu'autant qu'on s'accommode à toutes ces vanitez; & ſi l'on y prend garde, on le reconnoiſtra preſque toûjours ſemblable à ces tonneaux de vin qu'on perce, & dont on ne peut rien tirer ſans leur donner du vent. Faiſons noſtre poſſible pour nous oſter d'une regle ſi generale, & tâchons d'étre du petit nombre de ceux à qui l'humilité donne la trempe d'une ſolide vertu. Plus le feu eſt clair, moins il a de fumée; & il ſe trouvera auſſi qu'à propor-

tion de ce que nous profiterons dans la pratique de cette meſme vertu, nous perdrons aiſément nos vaines preſomptions, & tout ce qui nous trouble ou nous offuſque l'eſprit ordinairement, nous rendant ſi ſuperbes & ſi ridicules en meſme temps. Que noſtre exterieur ſoit auſſi ſimple, & auſſi vil que la verge de Brutus, pourveu que nous ſoions riches comme elle au dedans, & que nous y conſervions la pureté du plus noble des metaux. VIII.

DE LA SANTE' ET DE la Maladie.

CE n'eſt pas ſans ſujet qu'on met la Santé à un ſi haut prix, puiſque tous les autres biens ne ſe goûtent ſans elle qu'imparfaitement, & que pluſieurs perſonnes meſme les abandonnent volontairement, quand elles deſeſperent de la pouvoir recouvrer. Suetone l'a dit ainſi, parlant du mépris que fit Ceſar de tant de mauvais augures, & de tant d'avis differens qui le pouvoient détourner d'aller au Senat, le jour qu'il y paſſa le dernier acte de ſa vie. Il y eut, dit-il, quelques-uns des ſiens qui creurent que ſes infirmitez ordinaires luy firent negliger tout cela, ne ſe ſouciant pas de vivre plus long-temps dans une ſi mauvaiſe diſpoſition qu'eſtoit la ſienne. Auſſi *Art. 86. in Iul.*

En

voions-nous qu'outre les Philoſophes qui mettoïent le ſouverain bien dans l'indolence, ou dans la volupté, les plus auſteres de cette profeſſion ont toûjours fait un ſingulier eſtat de la Santé. Ceux de la ſecte de Pythagore commençoient toutes leurs lettres par un ſouhait de bonne diſpoſition, ſous le mot ὑγιαίνειν ; comme les Romains les ont toûjours finies par celuy de *Vale*, qu'ils repetoient ſouvent deux & trois fois, pour mieux recommander le ſoin qu'on devoit avoir de ſe bien porter. Et quoi que les Stoïciens ne permiſſent pas à leur Sage de deſirer cela, à cauſe que c'eſtoit une choſe qui ne dépendoit pas abſolument de luy ; ſi eſt-ce qu'ils ont creû qu'en certains cas il auroit deû faire échange de toute ſa vertu & de toute ſa ſageſſe pour le recouvrement de ſa ſanté. Car ſi Plutarche ne leur a rien impoſé, il leur fait dire dans ſon traitté des communes conceptions, qu'Heraclite euſt eſté obligé de renoncer à tout ce qu'il tenoit de la Philoſophie, & Pherecydes de meſme, s'ils euſſent pû ſe delivrer par ce moien, le premier de ſon hydropiſie, & l'autre de ſa phthiriaſe ou maladie pediculaire. Il eſt bien conſtant dans la Theologie Paienne, que Chiron ſe voulut dépouïller de l'immortalité, pour voir enfin ceſſer les intolerables douleurs de ſon ulcere. Et nous apprenons d'un lieu auſſi ſaint que celuy-là eſt profane, comme la mort eſt préfe-

Arrianus l. 3. c. 26.

Ariſt. l. 3 Eudem. c. 1.

Eccleſiaſtic. c. 30.

rable à une vie pleine d'amertume, & le repos éternel à une langueur perseverante, en suite de cette belle sentence, *non est census supra censum salutis corporis.* Tout cela semble excuser Pyrrhus, de ce qu'en ses prieres il ne demandoit à Dieu que la Santé. Et je mettrois encore volontiers à couvert par là nostre Louïs Onziéme s'il y avoit moien, sur ce que Seissel, & Matthieu ensuite luy ont imputé. Ils disent qu'aiant ouï reciter une oraison faite expressément pour luy, & adressée à Saint Eutrope, par laquelle l'ame & le corps luy estoient conjointement recommandez; ce Roy commanda qu'on raiast le mot d'ame, disant qu'il suffisoit que le Saint luy fist avoir la santé du corps, sans luy demander tant de choses tout à la fois. Certes s'il avoit parlé si crument qu'on le rapporte, (car je m'abstiens des plus rudes termes) il ne seroit pas possible de l'en bien defendre, non plus que du pouvoir qu'il avoit laissé prendre sur luy à Iean Cottier son Medecin, qui le gourmandoit en recevant les dix mille écus par mois qu'il luy donnoit; somme immense pour ce temps-là. Tant y a qu'à considerer ce que nous venons de rapporter, soit des Princes soit des Philosophes, il paroist assez que le sentiment commun de tous les hommes a toûjours esté, de faire un cas inestimable de la Santé. VIII. *Lucian. pro lapsu int. salut.*

Pour bien reconnoistre ce qu'elle vaut, il n'est besoin que de jetter les yeux sur

ſon contraire, & de contempler l'horreur de la maladie, que tous les ordres de la nature abominent, comme celle qui porte la deſtruction par tout. Vn ſeul traict de Philoſtrate peut ſuffire pour cela. Il repreſente le Sophiſte Polemon, ce grand parleur, qui ſe fit enterrer à la haſte, & tout en vie, de crainte que le Soleil ſe puſt vanter de luy avoir jamais veû la bouche fermée: il le repreſente, dis-je, accablé de la douleur des Gouttes, où les plus clair-voians ſont contraints d'avouër qu'ils ne voient goutte. Ce mal auſſi inſupportable à pluſieurs, qu'il eſt incurable, luy fit prendre le deſſein de quitter la vie. Et voiant ſes meilleurs amis pleins de compaſſion qui le vouloient divertir de cette penſée, & qui combattoient de tout leur poſſible ſa reſolution; Donnez-moy, leur dit-il, un autre corps, & je vous promets que pour vous complaire j'y demeurerai autant de temps qu'il vous plaira. En verité on ne pouvoit pas mieux faire comprendre la miſerable condition d'un malade, & le peu d'eſtat qu'il faut faire d'une vie languiſſante, comme eſtoit la ſienne. La plus belle ame du monde dans un corps affligé de douleurs continuelles, reſſemble à un Pilote excellent que le malheur reduit à la conduitte d'un méchant vaiſſeau, & qui dans un travail perpetuel n'eſt jamais ſans des apprehenſions pires beaucoup que le

naufrage. C'eſt ce qui a fait rendre des honneurs immortels à ceux qui ont enſeigné l'art de combattre les maladies. Hyppocrate aiant preveû la peſte qui venoit du coſté d'Illyrie, & envoyé là deſſus ſes diſciples pour y remedier par les principales villes de Grece, elle luy decerna les meſmes honneurs que la Religion de ce temps-là avoit attribuez à Hercule. Iamblyche dit que Pytagore interrogé quelle eſtoit la plus ſage de toutes les choſes humaines, répondit que c'étoit la Medecine. La Poëſie d'Homere confirme ce ſentiment, VIII.

Plin. Hiſt. nat. l. 7. c. 37.

De vita Pyth. c. 18.

Εἷς ἰατρὸς ἀνὴρ πολλῶν ἀντάξιος ἄλλων.
Vir Medicus multis aliis æquabitur unus.

Et les ſurnoms d'Vlie & d'Artemiſe donnez au Soleil & à la Lune, font voir que les paiens n'ont pas moins creu que nous qu'on devoit tenir le Ciel pour auteur d'une ſi utile ſcience. On ne ſçauroit nier qu'au temps que les Chronologues nomment Heroïques, elle ne fuſt jointe à la Roiauté auſſi bien qu'au Sacerdoce, quand il n'y auroit que le témoignage du meſme Poëte là-deſſus, qui nomme ce Roi de Crete Idomenée un tres-grand Medecin; & qui nous repreſente Achille repetant les leçons de Medecine qu'il avoit appriſes de Chiron, à ſon cher Patrocle.

Strabo l. 14. Geo. Æl. c. 38.

Iliad. 13. Æl. l. 2. de anim. c. 18.

Mais quelque pretieuſe que paroiſſe la ſanté, & nonobſtant cette averſion ſi grande que nous avons tous des maladies,

peut-eſtre qu'y prenant garde de plus prés, nous trouverons que comme toutes choſes ſont meſlées en ce monde, la ſanté n'eſt pas ſans inconveniens, ni la Maladie ſans ſes avantages, d'où nous pourrons tirer des conſequences fort contraires à ce que nous venons d'établir.

Diog. Laërt. in Ep. Déjà l'on ne ſçauroit nier qu'Epicure meſme, tout voluptueux qu'on le faſſe, n'ait reconnu que la ſanté eſtoit indifferente à pluſieurs perſonnes, encore qu'elle fuſt utile à d'autres. Pyrrhon & *Liv. 2. de fin.* Ariſton avancent un paradoxe bien plus étrange dans Ciceron, quand ils ſoûtiennent qu'il n'y a difference quelconque entre le bien porter & eſtre griévement malade. Ce qu'on peut dire ſans extravagance; c'eſt que la ſanté ſemble eſtre plutoſt une ceſſation de mal, ou une privation de douleur, que quelque choſe de poſitif. En effet elle ne ſe reſſent en aucune façon, non plus qu'un doux ſommeil. Perſonne ne l'éprouve par le moindre ſentiment de plaiſir. Et par conſequent n'aiant rien preſque de réel, il n'y a nulle apparence d'en faire un ſi grand bien. Pour le moins ſçavons-nous *Prob. ſect. 7. qu. 4.* qu'Ariſtote n'a point de plus forte raiſon que celle-là, pour reſoudre le probleme dans lequel on demande pourquoy quand on s'approche des malades, on devient facilement infirme, là où perſonne ne contracte la ſanté par la frequen-

tation de ceux qui la poſſedent. Car il VIII.
rapporte le tout à ce que le mal eſt un mouvement, qui a par conſequent de l'action, au lieu que la ſanté ne peut eſtre conſiderée que comme un certain repos immobile, & qui ne produit rien au dehors. Je ſçai bien que tout le monde ne ſuit pas cette doctrine, & que pluſieurs ſont d'opinion que la ſanté ſe peut communiquer par une tranſmiſſion d'eſprits, auſſi bien que la maladie. Michel de Montagne ſe ſouvient dans ſes Eſſais qu'on prenoit plaiſir à regarder ſon embonpoint pendant qu'il étoit jeune; & il ſe perſuade que ceux qui l'enviſageoient de la ſorte, rendoient leur condition meilleure au préjudice de la ſienne. Mais donnons telle exiſtence que l'on voudra à ce que l'on nomme Santé; il ſemble que ſi elle eſtoit un bien veritable, elle n'auroit rien en ſoy qu'on deuſt apprehender. Cependant les Aphoriſmes dreſſez pour ſa conſervation veulent qu'on ſe défie de ces grandes & athletiques diſpoſitions, voire meſme qu'on les ruïne pour prevenir le deſordre qui les ſuit ordinairement. D'ailleurs, la pluſpart des choſes qui font le plus ſouhaitter la Santé ne s'y rencontrent pas. On penſe que la liaiſon de l'ame & du corps eſtant ſi étroite, celuy-ci ne ſçauroit eſtre ſain que l'autre n'ait ſes fonctions beaucoup meilleures. Et neantmoins Saint Gregoire de Nazianze & Saint Baſile croient

Hippocr. Aph. 3. ſect. 2.

Epiſt. 63. hom. 24.

que l'infirmité nous rend plus propres aux contemplations Philoſophiques ; ce qu'ils prouvent par l'élection que fit Platon du lieu d'Athenes le plus mal ſain, pour y eſtablir ſon Ecole Academique. Auſſi peut-on voir dans le troiſiéme livre de la Republique de ce Philoſophe, comme il ſoûtient que ce n'eſt pas le parfait temperament du corps, qui a le pouvoir de rendre l'eſprit meilleur ; mais qu'au contraire la bonne conſtitution de celuy-ci eſt ſouvent capable de redreſſer l'autre, & de luy donner une meilleure trempe. Seneque dit conformément à cela dans une de ſes Epiſtres ; que rien n'avoit tant contribué à le tirer d'une grande maladie, que l'entretien de la Philoſophie ; parce que le courage qu'elle inſpire dans l'ame, ſert merveilleuſement à reſtablir les forces du corps, *quidquid animum erexit, etiam corpori prodeſt.* Et Cardan eſtoit ſi perſuadé de la verité de ce raiſonnement, qu'il aſſure en pluſieurs lieux, qu'encore que naturellement il euſt un corps tres-imbecille, il luy avoit acquis une ſanté forte & vigoureuſe, par le moyen des meditations agreables où il s'entretenoit ordinairement. N'eſt-ce pas encore une des plus communes penſées de ceux qui ſont fort ſoigneux de leur ſanté, d'eſperer qu'ils prolongeront leurs jours par ſon moien ? Il y a pourtant une grande difference entre ce qui donne la longue vie, & ce qui

de leg. lib. Gentil.

Ep. 79.

L. de lib. propr. & de vita pro.

contribuë à la santé, comme le Chancelier Baccon l'a fort bien obſervé. Pluſieurs choſes ſont utiles à l'une, qui portent préjudice à l'autre. Et par effet les plus ſains ne ſont pas ceux que nous voions vivre le plus long temps, dont on peut rendre beaucoup de raiſons morales, outre les Phyſiques, que cet autheur a fort bien examinées. Car qu'y a-t-il qui nous porte tant aux plus perilleuſes actions de la vie, que de nous ſentir robuſtes & de forte complexion? Nous mépriſons avec cela les travaux de la guerre, la fatigue des voiages, les ſuittes dangereuſes de la débauche; & dans une confiance que tout nous eſt poſſible, il ſe trouve que rien n'avance tant la fin de nos jours, que cet excellent principe de vie dont les tranſports ſont trop violens. Les valetudinaires ne font pas moins voir de leur coſté la verité de noſtre propoſition. Par le moien du ſoin qu'ils apportent à conſerver ce peu qu'ils ont de ſanté, à ne rien entreprendre au deſſus de leurs forces, & à rechercher tout ce qui leur eſt avantageux, ils arrivent ſouvent juſques au plus grand âge que l'on puiſſe ſouhaiter. C'eſt ainſi qu'un demi flambeau tenu à l'abri, dure ſouvent plus qu'un entier que les vents agitent. Et c'eſt ce qui fait ſoûtenir à Platon dans le cinquiéme livre de ſes loix, que les corps les plus ſains, de meſme que les plus grands, ou encore les plus beaux, ne ſont pas ceux

VIII.

L. de vita & mor. p. 205. & de augm. ſc. p. 228.

qu'on doit desirer davantage. J'ajoûte à ce propos que je n'estimerai jamais de sorte la santé, que je la vouluſſe acheter au prix de tant de soins, de tant d'abstinences, & de tant de regimes, dont beaucoup de personnes usent pour l'amour d'elle. Certes à la considerer comme un bien corporel, qui est le plus grand éloge qu'elle puiſſe recevoir, je ferois conscience de rendre mon ame si esclave de ce qui regarde le corps, que je la privaſſe de ses plus douces occupations, de ses plus honnestes attachemens, ou de ses plus utiles emplois pour complaire absolument à celuy-là. Et je trouve qu'Aristote se sert avec grande raison de l'exemple d'Herodicus, pour prouver que ceux qui ne sont sains que par la privation de mille bonnes choses dont ils sont contraints de s'abstenir, n'en doivent pas estre estimez plus heureux.

l. 1. Rhet. 10. c. 5.

Voions maintenant ce qui rend la maladie moins affreuse, & passons jusques à faire connoistre qu'elle a mesme je ne sçai quoi, qui peut obliger à la rechercher. Pline dit que les Rois de Perse se servoient de l'herbe qu'il nomme Theombrotion, contre toutes les maladies du corps, & quelquefois de l'esprit. Il attribuë ailleurs la mesme faculté au Dodecatheos. Et le Moli d'Homere avoit encore plus de vertu, si nous en croions sa Poësie. Mais Epicure trouva un lenitif spirituel contre toute sorte de maux, qui ne cede à pas une de ces plantes, & qui a cét

lib. 24. hist. nat. c. 17. & l. 25. c. 4.

avantage ſur elles, qu'il ſe trouve ſans peine par tous ceux qui s'en veulent prevaloir. En voici la compoſition. Soiez ſeur que ſi voſtre mal eſt violent il ſera court; & que s'il eſt long, vous l'éprouverez leger ou facile à ſupporter. Avec ce premier appareil il traittoit parmi ſes amis des choſes naturelles eſtant malade, ſans témoigner le moindre ſentiment de ſon mal ſi nous en croions Marc Antonin. Et chacun ſçait que dans la plus grande violence d'une ſuppreſſion d'urine dont il mourut, il ne laiſſa pas de ſe dire heureux, par des propos dignes d'admiration au jugement de Seneque, pour avoir eſté prononcez dans le propre ſejour de la volupté, *hæc vox in ipſa officina voluptatis eſt audita.* Sextus l'Empirique nous preſente le meſme remede palliatif en des termes peu differens. Une petite douleur, dit-il, eſt tolerable; & ſi elle eſt grande, elle paſſe comme un éclair devant que vous l'aiez bien reconnuë; elle vous emporte, ou elle eſt emportée en un inſtant, ἢ ἀναιρεῖ, ἢ ἀναιρεῖται. Donnons-luy neantmoins le pouvoir de ſe faire ſentir avec quelque alteration de noſtre repos, peut-on nier qu'elle ne ſerve d'ailleurs à nous rendre la ſanté agreable, comme un exil fait remarquer les douceurs de la patrie, dont on n'avoit aucunement pris de gouſt auparavant. En verité il n'eſt pas plus expedié à un Capitaine d'avoir receu quelque déroute, ou à un Pilote de s'eſtre trouvé dans l'horreur

VIII.

L. 9. de ſuis vitæ ſuæ.

Ep. 73. Lib. 10. adv. Math.

d'une tempeſte, qu'il nous eſt ſouvent avantageux d'eſtre tombez dans l'infirmité pour en ſortir plus aviſez, & avec davantage de connoiſſance & d'eſtime de l'eſtat qui luy eſt contraire. Les maladies meſme les plus aiguës ou les plus ennuieuſes ne ſont pas ſans utilité. Car comme il n'y a ſorte de repos qui nous donne tant de ſatisfaction, que celuy qui ſuccede à une agitation penible, & à un grand travail; c'eſt ſans doute qu'on ne reçoit point de mort plus doucement, ni plus en gré, humainement parlant, que celle qui vient en ſuite des douleurs preſſantes d'une forte ou longue maladie. Ne devons-nous pas recueillir favorablement les occaſions autant de fois qu'elles ſe preſentent, d'uſer de Grandeur de courage, de Force, & de Patience? Certes ce n'eſt pas ſeulement dans un champ de bataille qu'on exerce ces belles vertus; le lit leur ſert parfois d'une juſte carriere; & je trouve que Ciceron a eu raiſon de preferer les Grecs aux Barbares; en ce que ceux-là témoignoient plus de generoſité que les derniers dans leurs maladies. Les Cimbres, dit cét Orateur, & les Celtiberes ſont aſſez hardis dans les combats, qui les réjouïſſent plutoſt qu'autrement; & cependant ils pleurent ſur la paillaſſe, & ne ſe peuvent conſoler eſtant malades. Mais le courage des Grecs qui ne paroiſt pas tant au mépris du fer & des bleſſures, a bien un meilleur principe;

L. 2. Tuſc. qu.

&

& lors qu'ils endurent conſtamment la pointe de la douleur, & l'effort d'une maladie (ce qu'il appelle *viriliter ægrotare*) ils ſe montrent bien plus magnanimes que les autres. Or ce n'eſt pas encore là tout le profit que nous pouvons tirer de nos indiſpoſitions. On a obſervé que celles de Ptolomée Philadelphe furent cauſe de pluſieurs belles découvertes de païs, cherchant à ſe divertir & à charmer ſon mal dans de nouvelles Relations de voiages, ſelon que ſon humeur curieuſe & ſtudieuſe tout enſemble le portoit à cette ſorte de connoiſſance. Hieron Tyran de Sicile devint tres-ſçavant dans le divertiſſement qu'il prit avec des hommes de lettres, eſtant contraint de garder le lit. Theages ne fut Philoſophe, ſi nous en croions Platon, que par une ſemblable rencontre. Et Straton ce fameux Athlete doit toutes ſes victoires, qu'Elien rapporte ſur ce propos, au mal de rate qui l'obligea de faire des exercices où il ne ſe fuſt jamais porté autrement. D'ailleurs Pline le Ieune fait plus d'état d'une maladie pour nous adreſſer au bien, que de toute la Morale des Philoſophes; parce qu'avec cette ſeule leçon bien pratiquée, d'eſtre tels en ſanté que nous nous propoſons de le devenir eſtant malades, nous nous rendrons indubitablement les plus vertueux des hommes. Combien d'un autre coſté en pourrions-nous nommer à qui la maladie ſeule a

VIII.

Strabo l. 17. Geog.

L. 4. var. hiſt.

Lib. 7. Ep. 26.

ſauvé la vie, comme autrefois à Auguſte? Et combien y en a-t-il qui n'ont évité la mort, que pource qu'on croioit, veu leur infirmité, qu'ils en eſtoient à la veille? *Multorum mortem diſtulit morbus, & ſalu-*
Sen. epiſt 72. *ti illis fuit videri perire.* La crainte qu'on eut que le Cardinal du Prat ne mouruſt d'une fauſſe retention d'urine, dont il abuſa ſes Medecins, beuvant ſecretement celle qu'il rendoit, le fit ſortir de priſon du regne de François I. Et nous avons veû un favori de Henry III. faire ſi à propos le Moribond, pour couler quelque fâcheux temps ſous Henry IV. qu'il a depuis vécu trente ans ſous le feu Roi en parfaite ſanté. Je fortifie les conſiderations precedentes par le nombre infini de ceux qu'une maladie a jettez, les uns dans la devotion, les autres dans la recherche des Sciences, comme ce Marcellin que la Podagre rendit auditeur du Philoſophe Plotin. Tout cela fait bien voir que les maladies ne ſont pas ſi abſolument mauvaiſes que beaucoup penſent, puis qu'on en tire parfois tant d'utilité. Mais que dirons-nous de ceux qui les ont jugées plutôt plaiſantes qu'autrement, & des autres qui les ont recherchées, & qui ſont allés au devant d'elles pour les faire venir? Epicure a eſté des premiers quand il a prononcé que les longues infirmitez particulierement avoiẽt je ne ſçai quoi qui donnoit plus de contentement que de fâcherie, comme on peut voir dans Diogenes Laërtius, & dans le ſecond

& troiſieme livre des Tuſculanes de Ci- VIII.
ceron. Pour le regard de ceux qui ſe ſont procuré les maladies, parce qu'ils les préferoient à la ſanté, je puis faire voir en la perſonne de Cardan, & par ſon propre témoignage, que c'eſt une propoſition veritable, quelque extravagante qu'elle paroiſſe. *Fuit mihi mos*, dit ce fameux Medecin & Aſtrologue, au ſixiéme chapitre du livre qu'il a écrit de ſa propre vie, *ut cauſas doloris ſi non haberem, quærerem. Unde plerumque cauſis morbificis obviam ibam, quòd arbitrarer voluptatem conſiſtere in dolore præcedenti ſedato.* Il ajoûte qu'il reſſentoit des ſaillies ou impetuoſitez d'eſprit ſi violentes & ſi fâcheuſes, quand il eſtoit exempt de douleur, que pour les éviter il aimoit mieux ſe faire du mal, tantoſt en ſe mordant les levres, tantoſt en ſe tordant & dénoüant les doigts, ou bien meſmes en ſe pinçant la peau, & ſe preſſant l'un des muſcles du bras gauche avec tant de violence, que les larmes luy en venoient aux yeux. Ne nous étonnons donc plus de ceux qui ont tenu la maladie pour une choſe indifferente, puiſqu'il y en a qui ne ſe peuvent paſſer d'elle, & qui ſemblent meſme s'y attacher avec affection. Pour moy je ſerois bien fâché de tomber dans de ſi grandes extremitez, je me contenterai de dire que c'eſt eſtre ennemi de l'humanité, & par conſequent de ſoi-meſme, d'abhorrer les maladies avec cette extreme averſion que pluſieurs font paroi-

ſtre. Car ſuppoſant pour veritable ce qu'Hippocrate fait dire à Democrite, que l'homme, à le conſiderer tout entier, n'eſt rien qu'une maladie, ſuivie depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa fin, ὅλος ἄνθρωπος ἐκ γενετῆς νοῦσός ἐστιν. *totus homo ab ipſo ortu morbus eſt*; n'eſt-ce pas ſe montrer contraire à ſon propre eſtre, que de fuir & ne pouvoir ſouffrir ce qui nous eſt ſi eſſentiel? En effet, comme la noirceur n'eſt pas moins ſelon la nature que la blancheur, la maladie n'eſt pas moins conforme que la ſanté à cette meſme nature regardée ſans partialité, & dans toute ſon étenduë, ainſi que la contemple Ariſtote, dans le dernier chapitre du cinquiéme livre de ſa Phyſique.

Epiſt. ad Damag.

Il nous reſte, pour rendre ce diſcours tout Academique, d'oppoſer quelque choſe à cette grande eſtime de la Medecine dont nous avons parlé, & aux honneurs ſi extraordinaires que quelques-uns ont voulu deferer à ſes Profeſſeurs.

Ceux qui ſont plus contraires à cette ſcience que je ne veux paroiſtre, luy reprochent que non ſeulement Platon, mais Gallien meſme, ſe contentent de la nommer un Art de conjecture. Qu'elle a eſté meprisée par la Republique Romaine, la plus ſage & la plus puiſſante de toutes celles dont nous avons eu quelque connoiſſance. Et qu'encore aujourd'huy il n'y a point de lieux où les hommes vivent ſi ſainement, qu'en ceux où elle eſt

le moins en uſage. Les Relations du nou- VIII.
veau monde ſont fort expreſſes pour cela ; & je me ſouviens d'avoir leu dans une autre du Capitaine Margeret, qu'en toutes ces vaſtes Provinces de la Moſcovie, on n'y void pas une ſeule boutique d'Apoticaire ; & qu'il n'y a jamais eu de Medecins que ceux de l'Empereur ou grand Knez, comme d'autres le nomment. Ce qu'a écrit Platon dans le troiſiéme livre de ſa Republique eſt auſſi au deſavantage de cette profeſſion, quand il aſſure que la marque la plus expreſſe qu'on puiſſe avoir d'un état mal policé, c'eſt d'y avoir un grand nombre de Iuges & de Medecins, de la ſuffiſance & entremiſe deſquels il ne ſçauroit ſe paſſer. On ajoûte que les anciens ont eu raiſon de donner un meſme Patron aux Poëtes & aux medecins, Phœbus ne faiſant pas dire de moindres fables aux uns qu'aux autres ; & qu'à bon droit Circé paſſe pour eſtre Sœur d'Eſculape, la moindre femmelette qui ſe meſle de broier deux ou trois ſimples, & d'en compoſer un remede, ne faiſant pas moins de miracles ordinairement, (c'eſt ainſi qu'ils nomment leurs cures excellentes) que le plus grand Medecin de la terre. Quant à cette pretenduë Roiauté qui s'eſt trouvée conjointe à la Medecine, nous voions à la verité, qu'encore à preſent il n'y a ſi petit Galeniſte, qui ne commande au plus grand Monarque lors qu'il eſt allité. Les Medecins

estoient si absolus, & avoient un pouvoir si despotique dans Locres des Epizephyriens, que par une des loix de leur Legislateur Zaleucus, le malade qui avoit beû du vin pur sans l'ordonnance de son Medecin, estoit coupable de mort, encore qu'il eust recouvert sa santé. Et l'histoire du dernier siecle nous apprend que Fracastor obligea les Peres assemblez à Trente, par la crainte d'une contagion future dont il les menaçoit, de transferer le Concile à Boulogne. Mais à l'égard de ceux qui voudroient parler d'une veritable Roiauté, telle qu'estoit celle d'Idomenée, on les peut renvoier au passetemps que se donna le Roi Philippe, d'un Menecrates Medecin assez vain pour se dire & Roi & Dieu tout ensemble; ce qui obligea Philippe à le traitter de fumée, comme on faisoit les Dieux d'alors. Athenée qui rapporte ce conte, fait dire ailleurs à quelqu'un cette autre raillerie, *exceptis Medicis, nihil esse Grammaticis stultius*. Pour moi qui respecte la Medecine, & qui la croi, hors de ses abus, fort utile au genre humain, je serois bien fâché d'en dire autant en François; & je proteste que tout ce que je viens d'écrire, n'a esté que pour chercher du divertissement, & pour cooperer par ce moien aux remedes dont je tâche de combattre une fluxion importune.

Æl. l. 2. var. hist. c. 37.

Thuan. l. 4. hist.

L. 7. Deipn. & l. 15. Æl. Hist. l. 12.

VIII.

DE LA CONVERSATION & de la Solitude.

PARCE qu'Ariſtote reconnoiſt l'homme pour le plus ſociable de tous les animaux dans ſes livres de la Politique, n'y aiant, comme il remarque, ni abeilles, ni fourmis, ni pigeons, qui ſe plaiſent tant que luy à vivre en compagnie; il s'eſt trouvé des perſonnes qui ont voulu ſoûtenir que la Solitude eſtoit contre nature. Mais puiſque ſelon le meſme Philoſophe nous devons préferer à la vie active celle qu'on nomme contemplative, où il met le Souverain Bien, il faut neceſſairement que la ſolitude nous ſoit naturelle, eſtant ſi amie de celle-ci, & ſaint Thomas l'aiant nommée ſi à propos l'inſtrument de la contemplation. Ce qui pourroit eſtre douteux là-deſſus, s'éclaircit & ſe termine par le texte du premier chapitre de l'hiſtoire des animaux, où faiſant diſtinction entre ceux que la nature a rendu privez, & les autres qui ſont farouches ou ſauvages, Ariſtote dit expreſsément qu'on ne doit point douter que l'homme ne participe de toutes les deux conditions, & qu'il ne ſoit autant né pour la ſolitude, que pour la societé. C'eſt ſur ce fondement que Seneque eſt d'avis dans ſon traitté de la Tranquillité, que nous par-

L. 7. c. 2.

L. 1. c. 5.

Lib. 1. c. ult.

tagions noſtre vie entre la frequentation des hommes, & la retraitte; celle-ci, dit-il, nous fera deſirer leur converſation, & la premiere nous rendra nos entretiens avec nous-meſmes beaucoup plus doux, de ſorte que l'une ſera le remede ou l'aſſaiſonnement de l'autre. Si nous avons du dégouſt des compagnies, la ſolitude nous l'oſtera; & ſi celle-ci nous ennuye; le monde que nous verrons nous remettra en bonne humeur, & nous ſervira de recreation.

Or ce qui a fait que quelques-uns ont ſi mal parlé de la ſolitude, c'eſt qu'ils ont crû qu'elle nous portoit à cette humeur melancholique, qui nous jette bien toſt dans une haine de tout le genre humain; qu'on nomme Miſanthropie, nous transformant en de vrais Loup-garoux, tels que les anciens nous ont repreſenté un Timon, un Apemantus, & quelques autres. Myſon qui a paſsé neantmoins pour un des Sept Sages de Grece, eſtoit de cette complexion, ennemie de toute ſocieté. Il fut une fois trouvé dans Lacedemone qui rioit à l'écart, ne croiant pas eſtre veû de perſonne. Celuy qui le ſurprit ne ſe pouvant empeſcher de luy demander dequoy il pouvoit rire eſtant ainſi ſeul, eut pour réponſe, que c'eſtoit pour cela même qu'il rioit de ſi bon cœur, de ſe voir ſeul de la ſorte. Et je croi que le naturel chagrin du Sophiſte Philager dont parle Philoſtrate, nous peut permet-

mettre de luy donner rang entre ces hypocondriaques. Eſtant interrogé par un de ſa connoiſſance, pourquoy il ne prenoit pas plaiſir à nourrir des enfans; & à vivre en leur compagnie? Parce, dit-il, que je ne prens pas plaiſir à me nourrir moi-meſme, & que ma propre compagnie me déplaiſt. En effet ceux de ce temperament firent dire à un Ancien, qu'entre les perils de la vie la ſolitude n'eſtoit pas des moindres. L'Eccleſiaſte annonce mal-heur à celuy qui eſt ſeul. Loth qui s'eſtoit exempté de pecher dans Sodome, commit inceſte avec ſes filles dans un antre ſolitaire. Et l'on a obſervé que le Diable, qui n'a jamais tenté à découvert le moindre homme en bonne compagnie, oſa bien ſe prendre à Jeſus-Chriſt meſme au deſert, où il l'avoit conduit exprés. Enfin on peut juger ſi la ſolitude eſt à craindre, & ſi elle ne doit pas eſtre conſiderée comme un grand mal, puiſqu'Eſdras la met entre les diſgraces épouventables, dont ceux des derniers temps du monde doivent eſtre perſecutez: L'homme, dit-il, ſouhaittera avec paſſion de voir un autre homme, ou d'entendre ſeulement ſa voix.

VIII. *Cap. 4.* *L. 4. c. 16.*

Mais les avantages que nous pouvons recueillir de la converſation des honneſtes gens, ne nous doivent pas moins donner d'averſion de la vie ſolitaire, qui ſe prive volontairement d'un ſi grand bien. Car comme les Diamans ne ſe po-

liſſent que par d'autres Diamans, les eſprits ne ſe perfectionnent non plus que par la frequentation d'autres eſprits qui les épurent, & leur donnent cét éclat & cette lumiere, dont nous en voions qui brillent ſi extraordinairement. Il paſſe d'ailleurs naturellement des choſes une grande partie de l'une à l'autre, ſelon la demonſtration qu'en a fait Lucrece dans la Phyſique d'Epicure. Nous nous parfumons inſenſiblement parmy les bonnes odeurs. La Mer rend ſouvent les lévres ſalées de ceux qui ſe promenent ſur ſon rivage. Difficilement voit-on broier & preparer de l'Abſinthe, ſans en reſſentir l'amertume dans la bouche. On ne ſçauroit ſe tenir au Soleil, ſans y acquerir du hâle. Et il eſt preſque impoſſible de frequenter des hommes vertueux ou ſçavans, qu'on ne profite beaucoup en leur compagnie, & qu'on n'y prenne une certaine habitude au bien. C'eſt ainſi qu'un ſimple Corroieur nommé Simon ſe rendit excellent Philoſophe ſans ſortir de ſa boutique, par les propos que Socrate y tenoit ordinairement à ſes Diſciples, aiant accoûtumé de s'y aller repoſer. Les amis familiers de Platon contracterent avec la ſainteté de ſes mœurs juſques à cette façon qu'il avoit de cheminer en hauſſant les épaules. Et ceux d'Ariſtote receurent de luy non ſeulement ſes maximes Peripatetiques, mais encore l'accoûtumance de begaier qui retardoit un peu ſon diſcours,

Lib. 4. de nat.

Qui doute que les Poëtes ne nous aient voulu faire comprendre ce merveilleux pouvoir de la converſation qu'on peut avoir avec des hommes de lettres, lors qu'ils ont feint qu'un rocher deuint harmonieux, pour avoir eu quelque temps en depoſt la Lyre d'Apollon? Par effet nos mœurs ſe rendent telles que les ont ceux que nous hantons; comme les ſemences prennent ordinairement la qualité des terres où elles ſont miſes. Le plus mauvais naturel du monde ſe civiliſe dans la hantiſe des gens d'honneur. Et s'il eſt vrai que les beſtes meſmes s'apprivoiſent parmi nous; Que la nourriture des viperes d'Arabie leur faſſe perdre la plus grande partie de leur venin; Et que les animaux qu'on tranſporte aux plus Septentrionales Provinces de la Moſcovie, y deviennent blancs preſque toûjours, à cauſe des neges continuelles, quelque poil qu'ils euſſent auparavant: Ce n'eſt pas merveille qu'il ſe faſſe dans la morale de certaines tranſmutations ſemblables, & que nos eſprits empruntent les uns des autres des conditions qu'on peut dire étrangeres, parce qu'ils ne les acquierent que par la frequentation. Celle de Callias, dit quelque part Elien, inſpiroit inſenſiblement l'yvrognerie; celle d'Iſmenias, l'amour des fluſtes; & celle d'Alcibiade, la vaine gloire. Approchez-vous, ajoûte-t-il de Crobylus, vous deviendrez ſans y penſer cuiſinier; de Demoſthenes, elo- VIII.

L. 4. de var. hiſt.

quent ; d'Epaminondas, Capitaine ; d'Ageſilaus, magnifique ; de Phocion, homme de bien ; d'Ariſtide, juſte ; & de Socrate, amateur de la Sageſſe. Auſſi avons-nous le commandement du Sage Hebreu, qui veut que nous ſoions toûjours à la porte de ceux qui nous peuvent donner bon exemple, & nous inſtruire ; *ſi videris ſenſatum, evigila adeum, & gradus oſtiorum illius exterat pes eius.* Or outre l'utilité ſi évidente que nous retirons de la converſation pour ce qui touche la culture de l'eſprit, elle a tant de charmes d'ailleurs connus de tout le monde, qu'on peut dire qu'elle eſt la perfection des autres plaiſirs de la vie, qui ne ſe gouſtent que tres-imparfaitement ſans elle. Car c'eſt l'opinion d'Ariſtote, que perſonne ne voudroit recevoir le comble de toute ſorte de biens avec cette condition de n'en joüir que dans une ſolitude parfaite, & hors de la communication des hommes. Dion Chryſoſtome remarque fort judicieuſement ſur ce ſujet, qu'il n'y a point d'infortune qu'on ne ſupporte mieux en compagnie, & parmi des amis, qu'une felicité eſtant ſeul & lors qu'il eſt impoſſible d'en faire part à qui que ce ſoit. A la verité on peut dire que comme la ſocieté a ſes prérogatives, il y a de meſme quelque choſe à craindre des mauvaiſes compagnies. C'eſt pour cela qu'Apollonius ne ſe contentoit pas de demander à Dieu la connoiſſance des bons, il ajoûtoit à ſa priere qu'il ne con-

Eccleſiaſtic. c. 6

L. 9. Eth. Nic. c 9.

Orat. 5.

Philoſtr. l. 1. c. 20.

nuſt jamais, ni ne fuſt connu des méchans. VIII.
Et quand l'Eſpagnol dit, *di me con quien yràs, y dezir te he lo que haràs*, il ſemble avoüer que le bien & le mal dépendent en cela d'un meſme principe. Nous ne devons pas pourtant rabatre rien là-deſſus du merite de la converſation. Tout eſt meſlé en ce monde, où les choſes bonnes ne ſe trouvent gueres ſi pures, qu'elles ne ſouffrent quelque petite mixtion de ce qui leur eſt contraire. Et puis en tout cas, ſi non ſeulement les Medecins, comme diſoit Antiſthene, mais aſſez d'autres perſonnes encore, ne prennent pas la fiévre pour vivre avec les malades; ne peut-on pas éviter ce que la compagnie des méchans a de dangereux, & tirer meſme quelque inſtruction de leurs defauts ſans y participer?

Pour donner maintenant une face differente à ce que nous avons dit juſques ici comme ont toûjours fait les Academiciens, je juge à propos de répondre premierement par des inſtances contraires aux avantages que nous venons d'attribuer à la Converſation; parce qu'aprés avoir fait voir qu'ils n'ont rien de conſiderable lors qu'on les compare aux diſgraces dont elle eſt ordinairement accompagnée, il ſera plus aiſé de repreſenter enſuitte, ce qui ſe peut ſoûtenir en faveur de la Solitude.

Ce n'eſt pas l'opinion de Theognis, que la frequentation des hommes vicieux

peuſt eſtre utile à quelque choſe, quand il aſſuroit qu'elle eſtoit capable de nous faire perdre l'eſprit, & ce que nous avions auparavant d'inclination au bien. Or preſque tous les Anciens, Xenophon dans ſon convive, Ariſtote dans ſes Morales, & infinis autres ſe ſont ſervis de cette ſentence, comme d'une des plus belles & plus veritables penſées d'un ſi grand Poëte & Philoſophe tout enſemble. Nous ſçavons auſſi que ceux de Crete uſoient ordinairement de cette imprecation contre leurs ennemis, n'en croiant point de plus grande; qu'il pleuſt à Dieu de permettre qu'on les viſt toûjours dans la hantiſe des méchans. Et le refus que fit l'Apoſtre S. Jean d'entrer dans une maiſon de bain public, parce que l'Heretique Cerinthus y eſtoit, me ſemble fort remarquable là deſſus; Euſebe nous apprenant qu'il craignit d'eſtre écraſé ſous de meſmes ruines, cependant qu'il ſeroit en ſi mauvaiſe compagnie. Mais d'autant que ce ſont des conſiderations qui ne font rien contre les converſations ordinaires, qu'on ſuppoſe eſtre ſeulement avec des gens de vertu; parlons des inconveniens qu'il eſt preſque impoſſible d'éviter en quelque lieu qu'on ſe trouve, à cauſe que noſtre foibleſſe, & les imperfections de noſtre humanité ſe trouvent par tout.

L. 9. Eth. Nic. c. 9.

Valer. Max l. 7. c. 2.

Hiſt. Ec. l. 3. c. 22. & 14. c. 15.

De meſme qu'on ne void point d'hommes d'une ſi parfaite reſſemblance exte-

rieure, qu'il n'y ait beaucoup de choſes VIII.
qui les diſtinguent: il s'en trouve encore moins dont la forme interieure ne ſoit bien plus differente, & qui n'aient des diverſitez d'eſprit de tres-difficile accommodement. De là viennent ces conteſtations importunes & preſqu'inévitables en toute ſorte de compagnies. Je ſçai bien que pluſieurs s'y comportent avec plus de moderation que ne font pas les autres, & que la raiſon voudroit que comme Anacharſis laiſſoit ſa tiare à la maiſon, quand il s'alloit promener dans Athenes, afin de ne déplaire à perſonne; nous quittaſſions de meſme nos ſentimens particuliers, lors qu'ils peuvent choquer ceux avec qui nous devons entrer en converſation. Mais que chacun ſe ſouvienne des plus agreables conferences qu'il ait euës en ſa vie, il avoüera, je m'aſſure, que ce n'a gueres eſté ſans y éprouver des contradictions qui donnent plus de dégouſt ſans comparaiſon, qu'on n'y peut recevoir de ſatisfaction d'ailleurs. Car outre les ſujets de conteſter que la nature des choſes problematiques peut fournir, il ſe trouve une infinité d'eſprits contentieux, qui ſans rien examiner vont toûjours contre ce qui eſt proposé; comme de certains poiſſons contre le fil de l'eau. J'avouë qu'il n'y a rien de plus penible que la complaiſance de ceux qui s'accordent univerſellement à tout; & que l'Orateur Cœlius eut raiſon de prier un de ſes cliens qui étoit de cette

Lucian. Dial. de gymn.

Sen. l. 3. de tra. Dic aliquid cõtra ut duo simus.

humeur, & qui disnoit avec luy, de luy dire au moins une fois, non, afin qu'il s'apperceust qu'ils estoient deux à table. Si l'on ne forme des oppositions raisonnables à beaucoup de propos, il est impossible de les continuer avec plaisir. Et comme ce n'est rien au jeu de la Paulme de bien pousser la bale, si elle ne vous est renvoiée de mesme; l'entretien des hommes ne peut estre plaisant sans repartie, & si quelques-uns ne donnent des raisons contraires à celles qu'on peut avoir avancées, lors qu'elles ne se trouvent pas assez vrai-semblables. Mais les debats de ceux dont nous nous plaignons sont bien differens, ils ne cherchent que la victoire sans se soucier de la verité; & pourveu qu'ils soient receus à contredire, ils cederont librement aux autres le choix des opinions. Si vous leur accordez l'affirmative par deference, ou pource que vous ne desirez pas vous engager plus avant dans la mesl'ée, ils passent aussi-tost à la negative, & de quelque costé que vous vous tourniez, vous les trouverez toûjours la pique baissée contre tout ce qui se proposera. Telle fut l'humeur de ce Chevalier d'Arragon, ou de Navarre, Sancho d'Erbiti, surnommé l'Opiniâtre, qui portoit pour devise dans sa Cornette, *que si, que non*, comme celuy qui avoit tant de disposition à contredire, que son plus grand plaisir consistoit en cela.

La vanité opere le meſme effet en d'autres eſprits, qui deſirent ſi paſſionnément de ſe rendre remarquables, qu'ils aiment toûjours mieux eſtre autheurs d'une mauvaiſe opinion, que de demeurer ſimples auditeurs & approbateurs d'une bonne. Ceux-ci défendent le menſonge avec bien plus de ferveur & d'opiniâtreté, qu'ils ne feroient pas la verité, parce qu'ils s'imaginent qu'il y a davantage d'adreſſe & d'eſprit à ſoûtenir le premier. VIII.

L'amour propre n'eſt pas moins puiſſant ſur quelques-uns, qu'on void ſi jaloux de leurs fantaiſies, pour abſurdes qu'elles ſoient, qu'il ne ſe trouve point de raiſons baſtantes pour les leur faire quitter, ni qui puiſſent empeſcher que comme de nouveaux Pygmalions, ils n'embraſſent juſques à la fin ces ſtatuës de leurs fauſſes opinions.

Il s'en rencontre encore de ſi effrontez à maintenir toute ſorte d'extravagances, qu'ils vous proteſteront d'avoir veû eux-meſmes des anguilles pleines de vie dans des rivieres boüillantes, s'ils ont leû quelque choſe dans Elien ou ailleurs qui approche de cela. Et ſi vous vous contentez de leur répondre, comme fit autrefois Xenophanes, que vous ſçavez le moien de les faire cuire dans de l'eau froide, c'eſt alors qu'ils font davantage de bruit pour autoriſer leur impoſture, & que vous les éprouverez les plus inſupportables.

L. 14. de anim. c. 19.

Plutarc. des com. conc.

Il n'y en a point pourtant qui le ſoient à l'égal de ceux que vous reconnoiſtrez le plus avant dans l'ignorance. Leur voix eſt ſemblable à celle d'un tambour, qui n'étourdit que parce qu'il eſt vuide. Ce ſont des Samſons à la diſpute, qui défont ce leur ſemble, tout ce qui ſe preſente devant eux avec une maſchoire d'Aſne. Et parce qu'il n'y a rien de plus injuſte que l'impertinence, vous eſtes aſſuré de n'obtenir jamais aucune choſe ſur eux par le raiſonnement. En effet c'eſt le propre d'un homme ſçavant de reconnoiſtre ingenûment ſes fautes. Il n'ignore pas que la choſe du monde la plus humaine c'eſt d'errer. Et il ſçait mieux que perſonne, que le privilege des belles ames, & des natures excellentes, n'eſt pas de ne faillir point, mais ſeulement de faillir moins que les autres, & d'avoüer avec franchiſe lors qu'elles ſe ſont mépriſes. L'ignorant eſt tout au contraire, il fait gloire des forces d'un fiévreux, & d'eſtre inflexible meſme contre la raiſon. Il ne ſe retracte jamais d'un chemin mal pris, à cauſe de ſes tenebres ſpirituelles qui ne luy en découvrent point de meilleur. Et ſi vous penſez le redreſſer en luy faiſant quitter ſon erreur, il crie & ſe démene inconſiderément comme un aveugle qui a perdu ſon baſton, & qui ne ſçait à qui ſe prendre de ſa cecité.

Les demi-Sçavans ne ſont gueres moins importuns, n'aiant pas plus de docilité

que ceux-là. Ils disent mille choses, mais toûjours hors de propos comme le Margites d'Homere. Et si vous voulez leur charactere, il se peut fort bien prendre sur celuy du Rheteur Cephisodorus, tel que le Pytagoricien Numenius le represente dans Eusebe. Il dépleut à ce galant homme de voir que son Precepteur Isocrate estoit fort mal traitté par Aristote. L'indignation & le dépit luy firent donc entreprendre la défense de son Maistre contre un si grand adversaire. Et parce que le pauvre Rheteur ne sçavoit rien en Philosophie, il attaqua si plaisamment Aristote, qu'il luy reprochoit les Idées de Platon, & combattoit de mesme contre une infinité d'opinions Academiques, à qui il n'en vouloit pas, pensant ruiner le Peripatetisme. Combien faut-il souffrir tous les jours d'impertinences semblables dans la plusparr de nos conversations? où le plus court est d'imiter le Rossignol, qui se trouve dans une mesme cage avec le Corbeau. Les moralitez du Gulistan portent que le premier se taist aussi-tost, & cede au dernier qui s'en glorifie. Ceux de l'incapacité de qui nous parlons, s'élevent de mesme sur les autres, qui leur quittent la partie par mépris, & qui aiment mieux se retirer avec un desavantage trompeur, que de contester inutilement contre des personnes ordinairement indisciplinables. VIII.

Lib. 14. præp. Ev. cap. 6.

L'orgueil des Grands, ou de ceux à qui

quelque coup de Fortune a fait croire qu'ils ſont plus que les autres, eſt d'autant plus intolerable dans les conferences, qu'on n'y devroit point reconnoiſtre d'autre grandeur, que celle que donne l'uſage de la raiſon. Cependant l'injuſtice y regne à tel point, que c'eſt une merveille quand un homme de bon entendement s'en retire ſans avoir receu quelque mépris de ceux qui preſument d'eſtre plus que luy. Le Proverbe Allemand dit fort bien là-deſſus, qu'on ne doit jamais manger de ceriſes avec de tels ſuperbes, parce qu'ils en jettent les noyaux auxyeux de ceux qu'ils regardent comme leurs inferieurs. Or il n'eſt pas poſſible de ſe trouver toûjours avec des perſonnes d'égale condition. Et ſi vous converſez avec de moindres que vous n'eſtes, on le vous reproche, comme à Nicolas Damaſcene, qui témoigne dans les Recueils de Conſtantin, que pluſieurs tâcherent de le rendre mépriſable, ſur ce qu'encore qu'il euſt entrée chez les premiers hommes de Rome, il ne hantoit gueres que des gens de petite étoffe. Certes ſa réponſe fut digne de luy, qu'il en uſeroit toûjours de la façon, pendant qu'il les éprouveroit les plus raiſonnables, comme il avoit fait juſques alors.

De meſme que l'indiſcretion eſt grande de ceux qui tiennent dans les compagnies toute ſorte de mauvais propos ſous pretexte de raillerie, & ſans ſe ſoucier d'of-

fenſer les plus hommes d'honneur qui s'y trouvent. Auſſi y en a-t-il d'autres qui ne font pas moins de peine prenant tout en mauvaiſe part, & au criminel comme l'on dit, ſans pouvoir ſouffrir la moindre gauſſerie; ainſi qu'on void des corps ſi delicats qu'ils ſe plaignent à toute rencontre; parce que le moindre attouchement les bleſſe. Cardan avouë qu'il eſtoit des premiers, & que hors la raillerie meſme, il ne pouvoit s'empeſcher de dire toûjours ce qu'il ſçavoit bien qui devoit déplaire à ſes auditeurs, & ſouvent encore les offenſer. Il eſt aisé de juger où en ſont reduits ceux que la converſation engage avec des perſonnes de cette humeur. Quant aux ſeconds, qui ſemblent eſtre ennemis d'eux-meſmes, ſi tant eſt que le rire ſoit un propre de l'homme, veritablement ils auroient beſoin de ſacrifier aux Graces, ſelon le conſeil que Platon donnoit à Xenocrate. J'en ai connu de ſi auſteres, & de ſi *agelaſtes*; auſſi bien que Craſſus & Pythagore, que les pointes les plus ingenieuſes, & les plus innocentes tout enſemble; *ſales intra pomœria nati*, leur faiſoient perdre contenance, & les rendoient irreconciliables avec ceux qui s'en eſtoient ſervis. Et neantmoins Socrate ne paroiſt jamais ſi digne de l'éloge qu'on luy donne aprés l'Oracle, que quand il eſt dans l'Ironie. Le plus ſententieux des Poëtes Grecs a prononcé,

VIII.

L. de vita pr. c. 13.

Iuvenal. ſat. 9.

Εἰδὲ φέρειν τὰ γελοῖα. *Scito ferre ridicula.*

Et l'on peut voir dans Athenée, que les
Lib. 14. Atheniens firent tant de cas de cette figure, qu'ils établirent dans leur ville ce College des soixante hommes qui avoient l'intendance des mots ridicules, & à qui le Roy Philippe fit une fois present d'un talent, pour recevoir d'eux en recompense les meilleurs contes & les plus gentils traits de raillerie qui fussent venus à leur connoissance.

Que dirons-nous d'une autre condition assez ordinaire de personnes qui ne peuvent permettre qu'on tienne où ils sont, d'autres propos que ceux qui representent, ou qui multiplient mesme à l'infini les malheurs du temps, & tout ce que le Siecle a de calamiteux? Ce sont des naturels qui se repaissent des miseres du monde, comme de certains estomachs, d'alimens corrompus, & de poisons qu'ils se sont rendus familiers. Cependant il n'y a rien qui nous infecte l'esprit, & qui nous mette en pire humeur, que de semblables discours, capables de corrompre les plus nobles fonctions de nostre ame, par le chagrin qu'ils y impriment. Et comme la plus mauvaise rencontre qui puisse arriver à un qui voiage sur mer, est de se trouver dans le vaisseau auprés de ces personnes craintives qui s'écrient à chaque coup de vague, qui croient perir au moindre effort du vent, & qui s'imaginent qu'autant de

rochers qu'ils voient ſont autant de bar- VIII.
ques de Pirates. C'eſt auſſi une des plus grandes diſgraces de la vie, de tomber en converſation avec des hommes plaintifs de la ſorte que nous diſons, qui trouvent de nouveaux ſujets d'affliction dans toutes les heures du jour, & qui du moins accuſent le Sort d'injuſtice ſur tout ce qui ſe paſſe, s'ils ne s'en prennent à celuy qui le regle & le diſpenſe.

Nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions eſtre plus exacts à particulariſer tout ce que la converſation a d'ennuieux & de perilleux encore. Et quoiqu'on puiſſe repliquer que le plus grand mal nous vient ordinairemẽt de celle contre qui Charondas établit, le premier de tous les Legiſlateurs, l'action qu'il nomma κακομιλίας, de mauvaiſe compagnie; ſi faut-il avouër qu'il n'y en a gueres, de celles meſme qu'on eſtime le plus, où l'on n'éprouve une bonne partie de ce que nous venons de repreſenter, & d'où l'on ne ſorte preſque toûjours avec plus de mortification mille fois, qu'on ne s'en eſtoit promis de contentement. C'eſt un grand preparatif pour ce que je me ſuis engagé de dire enſuite à l'avantage de la Solitude.

Or mon deſſein n'eſt pas de traitter particulierement ici de cette ſacrée Solitude, où Saint Antoine diſoit ordinairement que les Moines devoient eſtre comme le poiſſon dans l'eau. Le reſpect me fera tenir à la porte du Sanctuaire, &

Sozom. hist. Eccl. l. 1. c. 13. je me contenterai de supposer ici pour indubitable la felicité de tant de bons Anachoretes que Saint Jerosme nous a representée, comme Philon celle des Esseniens. Je sçai bien que la rosée du Ciel ne se recueille pas dans la bouë des villes, comme sur le terrain de la campagne. Et que quand Dieu veut parler à quelqu'un en secret de ce qui luy importe le plus, il le mene volontiers à l'écart. Mais parce que ce sont des mysteres où je ne veux point entrer, je me reduirai pour le present à la consideration d'une Solitude purement philosophique, & qui se trouve en tous lieux, selon l'observation de Marc Antonin, quand un esprit a les dispositions necessaires pour se l'acquerir. Car rien ne le peut empescher alors d'estre aussi seul au milieu des plus grandes Communautez, que s'il s'estoit retiré dans le desert d'un bois obscur, d'une montagne inaccessible, ou d'un rivage inhabité. Il y a bien plus, Seneque veut qu'un honneste homme ne soit jamais si solitaire, que quand il est dans la foule; & quoique l'autorité de ce grand personnage fust assez puissante, pour faire valoir son sentiment? il se sert d'un precepte d'Epicure exprés pour cela, *tunc præcipuè in te ipse secede, cùm esse cogeris in turba.* Celuy qui sçait cét art de rentrer en soi-mesme, de s'entretenir dans la conversation interieure, & de discourir mentalement avec l'ordre qui

L. 4. de vita sua.

Ep. 25.

qui s'y doit obſerver, n'eſt jamais en peine de chercher compagnie ailleurs, il la trouve chez luy autant de fois qu'il ſe conſidere compoſé de corps & d'ame; & dans le plus profond de ſon ame il confere aveque Dieu & les Intelligences, VIII.

Eſt Deus in nobis, agitante caleſcimus illo. Ovid.

A la verité les fous & les méchans éprouvent toûjours le contraire. Les premiers ſont dans un dégouſt perpetuel d'eux-meſmes, *omnis ſtultitia laborat faſtidio ſui*, & l'inquietude qui les agite leur donne encore plus de travail chez eux qu'en tout autre endroit. Les ſeconds, qu'une conſcience criminelle bourrelle inceſſamment, cherchent du divertiſſement au dehors, parce qu'ils ſont perſecutez de leur propre genie, & que l'horreur du vice les effraie par tout au dedans. Mais il n'en eſt pas ainſi de ceux à qui la vertu donne une trempe d'eſprit toute differente, & qui ſe ſont reconciliez par l'entremiſe de la Philoſophie avec eux-meſmes, c'eſt à dire ſelon Seneque, avec tous les Dieux du Ciel. La joie & la tranquillité ne les abandonnent jamais. Le loiſir & la ſolitude qui tiennent en langueur la plûpart des hommes, éveillent & animent ceux-ci auſſi bien que Scipion. Et quand l'amour de la Sageſſe ne leur auroit valu autre choſe, ils en retirent ce fruit qu'Antiſthene priſoit ſi fort, de pouvoir faire des Homilies intericures, diſoit-il, parler à Epiſt. 11.

ſoi, & entrer en des conferences tellement particulieres, qu'il n'y intervient que Dieu & noſtre propre raiſon qui nous jugent, & qui les décident. Certes il avoit grand ſujet d'eſtimer infiniment cét avantage, puiſqu'outre que perſonne ne peut jamais bien parler à autruy, s'il n'a parlé devant à ſoi-meſme, à cauſe que le diſcours exterieur n'eſt rien que l'image & la copie de celuy du dedans; il eſt certain qu'on examine tout autrement les choſes par le dernier, que par le precedent. Ariſtote en rend la raiſon dans ſon Traitté contre les Sophiſtes, fondée ſur ce que nous ne pouvons conſiderer les choſes, ni les approfondir, quand nous le faiſons en compagnie, qu'en nous ſervant de pluſieurs termes équivoques, & où l'on ſe trompe ordinairement en beaucoup de façons. Au lieu qu'en déviſant à part ſoi, l'on raiſonne ſur les choſes meſmes, & par elles, ſans eſtre ſujet au mécompte des paroles. Il ne faut donc pas reſſembler, s'il eſt poſſible, à ces mauvais Muſiciens qui ne ſçauroient chanter qu'avec d'autres, pource qu'ils ont beſoin d'eſtre ſoûtenus par eux; ou à ces Acteurs de Theatre qui ne peuvent jouër leurs perſonnages s'ils ne ſont dans une grande aſſemblée. Car on voit de meſme beaucoup de perſonnes qui ſont ſi dépourveus du naturel propre à la contemplation, & qui entendent ſi peu la methode du diſ-

cap. 7.

cours mental dont il eſt queſtion, qu'ils n'en ſçavent ni l'entrée, ni la ſuite, ni la fin qui le doit terminer. Les interrogations & les réponſes Socratiques qu'un bon eſprit ſe peut faire, leur ſont tout-à-fait inconnuës. Et ſans diſtinguer les penſées que la meditation doit admettre, de celles qu'il faut ſouvent congedier, ils reçoivent indifferemment tout ce qui ſe preſente à leur imagination ; & paſſant confuſément d'un objet à l'autre ſe donnent le change à eux-meſmes, dans une chaſſe de la verité qu'ils n'entendent pas, & où ils ne profitent auſſi jamais de rien. Ce n'eſt pas mon deſſein, non plus que le lieu, de repeter ici ce que nous avons dit ailleurs touchant les reglés qu'on doit obſerver pour ce regard. Je remarquerai ſeulement deux conſeils notables & de tres-grand uſage, que donne le meſme Empereur Philoſophe que nous venons de citer, à ceux qui pratiquent ſouvent la converſation interieure. Le premier eſt de porter un reſpect ſingulier à cette ſupréme partie de noſtre ame, qu'il appelle faculté Cogitatrice, afin de ne rien concevoir, s'il eſt poſſible, qui ſoit indigne d'elle, conſiderée dans ſon origine divine, & dans ſa nature immortelle. Celuy qui la ſçaura reverer de la ſorte, n'aura jamais de penſées baſſes, & n'attachera jamais par ce moien aux impuretez de la terre, ce que nous tenons de la ſim-

VIII.

L. 3. de vita ſua.

plicité du Ciel. Le second ordonne de ne prendre jamais aucun sujet pour son entretien, qu'on ne soit prest de declarer sur l'heure à tout honneste homme qui desireroit d'en estre informé. C'est le moien, dit-il, d'éviter cette vanité de pensées qui nous est si familiere, & qui nous effemine souvent l'esprit par une certaine tendresse agreable, dont il a de la peine à se defendre pour peu qu'il s'y laisse aller. Car qui est la personne qui ne rougiroit s'il luy faloit reveler le plus secret de ses reiveries, lors qu'elle s'y abandonne jusques à l'extravagance, & à faire, comme dit le Proverbe, des châteaux en Espagne ? On peut encore pratiquer le precepte des plus grands Maistres de la Morale. Seneque le rapporte comme le tenant d'Epicure, & Arien comme l'un des propos d'Epictete. Ils veulent qu'on ait toûjours devant les yeux quelque Socrate, ou quelque Lelius, que nous rendions comme témoin oculaire de toutes nos actions. Faisons-en intervenir un de cette qualité dans nos pourparlers interieurs, & que sa presence imaginaire y fasse particulierement, ce que ceux-là ordonnoient en general pour tout le cours de nostre vie. Representons-nous encore à mesme fin quelles doivent estre les meditations de Zoroastre qui fut vingt ans dans la solitude ; de Minos qui en passa neuf dans son antre Gnossien ; de Pythagore qui

Epist. 11. L. 2. c. 11.

fit retraite à ſon imitation dans une autre ſpelunque auprés de Samos ; de Zamolxis que les Getes adorerent dans une ſemblable caverne ; & ſi vous voulez d'Euripide, qui compoſoit ſes ouvrages dans celle que les inſulaires de Salamine montroient encore du temps d'Aule-Gelle. Figurons-nous enſuite quelles eſtoient ſans doute les épreuves que Democrite faiſoit de ſes imaginations parmi les ſepulcres, comme en parle ce Diogene qui a écrit ſa vie : Et dequoi ſe pouvoient entretenir Orphée dans les foreſts, Pyrrhon au milieu des deſerts, Promethée ſur le Mont Caucaſe, Anaxagore ſur celuy de Mimante, Thales ſur cét autre de Mycale, ou Heraclite ſur ceux dont il prefera la quietude au bruit & aux occupations tumultueuſes du gouvernemeut d'Epheſe. En verité pour peu que nous donnions de place dans nôtre ame à ces grands exemples, elle ne ſe portera jamais à rien de petit, & ſa ſolitude luy fera bien-toſt reconnoiſtre qu'elle n'eſt pas moins née à l'entretien d'elle meſme, qu'à toute autre converſation ; veu meſme que c'eſt ſon propre de ſe refléchir ſur ſoi-meſme, & que nous en tirons un des plus forts argumens de ſon immortalité. Pour moi, quoique j'honore autant que perſonne une bonne compagnie, je m'empeſcherai bien de luy donner l'avantage ſur l'entretien ſolitaire & philoſophique, s'il VIII.

eſt pris dans les regles que ſe ſçavent preſcrire ceux qui en uſent à l'imitation des Anciens. Et parce que j'ai en ſinguliere veneration l'autorité de trois Romains, qui ont eſté des plus emploiez de leur Siecle dans la vie active ; je veux conclure ce diſcours par les propres termes dont ils ont honoré la contemplative, & cette charmante ſolitude que nous conſiderons. L'ordre du temps, & , ſelon mon ſens, du merite, donne le premier rang à Ciceron, lequel examinant la façon de Philoſopher d'Ariſtote, de Theophraſte, & de tels autres premiers Peripateticiens, prononce ces notables paroles : *Vitæ autem degendæ ratio maximè quidem illis placuit quieta, in contemplatione & cogitatione poſita rerum: quæ quia Deorum erat vitæ ſimillima, ſapiente viſa eſt digniſſima.* Le ſecond lieu eſt deû à Pline le Jeune. Un peu de ſejour ruſtique qu'il fit dans ſon *Laurentinum*, l'oblige à faire quelques invectives contre les occupations de la ville, dont je me tairai pour rapporter ſeulement ce qu'il ajoûte en faveur de ſa retraite champeſtre, en ces mots : *Nihil hîc audio quod audiſſe, nihil dico quod dixiſſe pœniteat. Nemo me apud quemquam ſiniſtris ſermonibus carpit ; neminem ipſe reprehendo, niſi unum me, cùm parum commodè ſcribo : nulla ſpe, nullo timore ſolicitor, nullis rumoribus inquietor. Mecum tantùm & cum libellis loquor. O rectam*

Lib. 5. de finibus,

Epiſt. 9.

ſinceramque vitam ! ô dulce otium, honeſtúmque, ac penè omni negotio pulchrius ! ô mare ! ô littus, verum ſecretúmque μουσεῖον, quàm multa invenitis, quàm multa dictatis ! Le dernier texte ſera celuy de Quintilien, pris d'un lieu où il ſoûtient qu'on peut eſtre fort bon Orateur ſans parler, comme excellent Medecin ſans mettre la main à l'œuvre ; parce que ceux qui excellent dans les arts, s'adonnent parfois à la contemplation de telle ſorte, qu'ils ne trouvent point de contentement ailleurs. Voici la ſentence dont il couronne ſon ſentiment, & qui terminera noſtre diſcours qu'on ne ſçauroit finir par un plus bel endroit. *Nam eſt aliquis, ac neſcio an maximus etiam ex ſecretis ſtudiis fructus, ac tum pura voluptas literarum, cùm ab actu, id eſt operâ, receſſerunt, & contemplatione ſui fruuntur.* Je ne rougirai jamais d'avoir des ſentimens conformes à ceux dont ces grands hommes ſe ſont expliquez de la ſorte. VIII. L. 2. Inſt. c. 18.

DES RICHESSES, ET DE la Pauvreté.

IE ſuis fâché que vous aiez entrepris d'obtenir de moi ce que je ne vous puis accorder. Un homme qui a paſſé plus de cinquante ans ſans ſe ſoucier beaucoup d'amaſſer du bien, n'eſt pas pour

l'eſtimer autant que vous voudriez que je fiſſe ; ni pour s'engager ſi facilement dans ſa recherche. Et il s'en faut tant que je vouluſſe à preſent changer ma façon de vivre, contre celle qui me pourroit donner l'avantage que vous jugez qui me manque ; qu'en verité il n'y a rien dont je ſois ſi fort perſuadé, que de ce qui eſt en cela contraire à vos ſentimens. Afin que vous ne croïïez pas qu'à faute de les conſiderer aſſez, ils ne puiſſent obtenir ſur moi le credit qu'ils devroient y avoir, je veux examiner ici aveque vous une partie de ce qu'ont accoûtumé de dire en faveur des richeſſes ceux qui les eſtiment le plus ; m'efforçant neantmoins de ne point repeter beaucoup de choſes, que vous ſçavez que j'ai déja écrites ſur le meſme ſujet.

Heſiod. Il y a plus de deux mille cinq cens ans que celuy des Poëtes Grecs qui diſpute de l'antiquité contre Homere, a prononcé dans ſes vers, que les richeſſes pouvoient eſtre conſiderées comme une ſeconde ame qui donne la vie aux hommes, & ſans laquelle ils ne ſçauroient ſubſiſter. Theognis nomma long-temps depuis Plutus le plus beau & le plus deſirable des Dieux, puiſqu'avec ſa faveur un homme eſtoit toûjours tenu pour fort honneſte & fort vertueux, quelques vicieuſes habitudes qu'il peuſt avoir. Et nous liſons dans le recueil des plus notables Sentences que l'ancienne Grece

nous

nous ait fournies, qu'une vie neceſſi- VIII.
teuſe, à proprement parler, ne merite pas le nom de vie,

Βίος βίᾳ δούλος οὐκ ἔστι βίος.

Le Parnaſſe Latin ne s'eſt pas contenté d'imiter cela, il a ſouvent paſſé outre. Ses Poëmes ſont pleins du mépris de la Vertu, ſi elle n'eſt dans l'opulence. Et l'on peut juger par le ſeul endroit d'une des Epiſtres d'Horace, ſi les richeſſes eſtoient moins eſtimées dans Rome que dans Athenes.

Scilicet uxorem cum dote, fidémque & amicos,
Et genus & formam regina pecunia donat;
Ac bene nummatum decorat Suadela Venúſque.

Or ce ſeroit trop s'abuſer de prendre ſimplement cela pour des diſcours poëtiques; puiſque nous ſçavons que la plûpart des Philoſophes n'ont gueres eu d'autres ſentimens? outre qu'ils ont eſté ſouvent Poëtes & Philoſophes tout enſemble. Les plus celebres d'entr'eux qui diviſoient le bien en trois genres differens, comprennent les richeſſes ſous le troiſiéme, & ils les nomment pour cela biens de Fortune. C'eſt ce qui a donné lieu à Lucien de railler Ariſtote dans un de ſes Dialogues, comme s'il n'avoit rendu les richeſſes neceſſaires à la felicité ſouveraine, qu'afin d'avoir un honneſte pretexte d'en demander à Alexandre. De verité les Stoïciens ont fort conteſté ſur cét article. Ils avouënt que les richeſſes

Dial. Diog. & Alex.

ſont commodes, mais ils nient qu'elles ſoient bonnes ; & ils ne ſe ſoucient pas qu'on les reçoive, pourveu qu'on ne les deſire point. C'eſtoit pourtant, comme dit Atticus dans Ciceron, penſer la meſme choſe que les autres ſous des termes differens. Et nous voions en effet que le Portique n'a pas empeſché Seneque de prononcer, qu'il y avoit de l'infirmité d'eſprit à ne pouvoir ſouffrir les richeſſes. Ce fut auſſi Chryſippe, l'un des premiers de cette E'chole, qui reconnut dans le ſeptiéme livre qu'il avoit compoſé des Offices, ou des devoirs de la vie civile ; qu'il ſeroit toûjours preſt à faire trois fois la culebute, pourveu qu'il y euſt un talent à gagner. Tant y a que les Philoſophes auſſi bien que les Poëtes ont bien montré l'eſtat qu'ils faiſoient des richeſſes, quand ils ont nommé Siecle d'or, ou Aage doré, celuy qu'ils ont conſideré pour le plus vertueux & le plus heureux de tous. La chaiſne d'or dont on a parlé, & qui a un ſi grand pouvoir dans Homere, ſe rapporte à la meſme penſée. L'or & l'argent que les Chimiſtes nomment le Soleil & la Lune, ne nous diſent autre choſe. Et quand Socrate meſme, nonobſtant ſa pauvreté, aſſuroit que Dieu meſloit à la naiſſance des hommes de l'or & de l'argent avec l'eſprit de quelques-uns qu'il vouloit gratifier, ſe contentant de brouïller du fer ou du cuivre avec l'entende-

L. 1. de leg.

Infirmi animi eſt pati non poſſe divitias. *Epiſt. 5.*

Ariſt. l. 2 Polit. c. 5.

ment groſſier des païſans & des miſera- VIII.
bles artiſans, ne faiſoit-il pas bien connoiſtre quelle eſtoit ſon opinion des richeſſes? & ne nous a-t-il pas donné ſujet de nous moins étonner, ſi les beaux eſprits aiment avec paſſion les plus nobles metaux, puiſqu'ils ſont une partie de leur eſtre, & qu'ils entrent ſi avant dans leur premiere compoſition? Les belles ames ne ſont pas ſeules pourtant en cette affection, ſi naturelle qu'on peut dire qu'elle tranſpore toute ſorte de perſonnes indifferemment. Macchiavel l'a fort bien remarqué au ſujet des deſordres que la loy Agrarie cauſa dans la Republique Romaine. Car c'eſt une choſe digne de conſideration, qu'autant de fois que les diviſions qui ſurvinrent entre les Senateurs & le Peuple, n'eurent pour fondement que l'exercice des charges, & ce qu'on appelle le point d'honneur, on trouva toûjours moien d'accommoder de tels differens. Mais quand il fut queſtion de regler par la rigueur de cette loy les facultez des uns & des autres, & que l'intereſt du bien fut mis en conteſtation, il ne fut plus poſſible de terminer une ſi grande meſ-intelligence, que par la ruïne de l'Eſtat, & par l'introduction d'une nouvelle forme de gouvernement, qui le rendit Deſpotique & Monarchique, de Populaire & Ariſtocratique qu'il eſtoit. Voilà ce qui nous peut faire connoiſtre comme l'a-

L. 1. de diſ. c. 37.

mour des richeſſes eſt une paſſion commune à tous les hommes, de quelque condition qu'ils ſoient, & ſans exception. C'eſt d'où vient peut-eſtre que quelques-uns ont nommé l'intereſt un cinquiéme Element, qui n'eſt pas moins naturel à l'homme que les quatre que luy a fait connoiſtre la Phyſique. Et c'eſt encore pourquoi je trouve qu'il n'y a rien qui convienne mieux à ces meſmes richeſſes, que la définition generale du bien, quand les Philoſophes ont dit qu'il eſtoit ce que tout le monde recherchoit. Il ſeroit plus difficile d'appliquer ici enſuite la proprieté que l'Échole luy attribuë, lors qu'elle aſſure que le bien eſt naturellement communicatif de ſoi-meſme, & qu'il prend plaiſir à s'étendre le plus qu'il eſt poſſible. Car veritablement il n'y a preſque perſonne qui ne porte tous ſes ſoins à tenir ce qu'il a de moiens cachez, & à ſe les approprier de telle ſorte qu'un autre ne s'en puiſſe prévaloir. Tant y a que cette jalouſie meſme nous découvre le merite d'une choſe, dont nous croions qu'un chacun nous doit envier la poſſeſſion. Certes Dion Chryſoſtome a eu raiſon de reprendre Bion, qui ſoûtenoit qu'à moins que d'eſtre une tartre ou un friand gâteau, il eſtoit impoſſible de plaire à tout le monde. Le premier juge fort à propos que l'autre euſt beaucoup mieux rencontré s'il euſt dit,

Orat. 65.

qu'il faloit eſtre or, ou argent, pour recevoir cét agréement univerſel dont il vouloit parler. Toutes choſes obeïſſent aux richeſſes, dit l'Eccleſiaſte; & le Proverbe de Salomon porte, qu'elles ſervent de couronne aux hommes Sages; c'eſt à dire qu'elles leur donnent le moien de commander, & de faire tout ce que bon leur ſemble. Sans elles au contraire ils ſont contraints de faire la cour aux riches; & c'eſt pour cela que Simonides maintint à la femme du Roy Hieron, qu'il valoit bien mieux avoir l'opulence en partage, que la Sageſſe, puiſqu'on ne voioit point les hommes de moiens à la porte des Sages rechercher leurs bonnes graces, comme le contraire arrive tous les jours. Que peut-on executer ſans cette ſorte de biens, ſoit en temps de paix, ſoit en temps de guerre; encore qu'on les ait particulierement nommez le nerf de la guerre. En effet comme le corps Phyſique devient perclus par la foibleſſe ou par l'accourciſſement des nerfs, le Politique ſouffre en toute ſaiſon la meſme incommodité, ſi le denier luy manque, & s'il advient que ce nerf myſterieux ſe retire. On fait venir les abeilles où l'on veut au ſon de l'airain; mais il eſt encore plus aiſé, ce ſemble, de faire mouvoir les hommes au ſon de l'argent. Et les noms de *moiens*, & de *facultez*, avec celuy de *chevances* dont nos grands

VIII.

Cap. 10.
Cap. 14.

Ariſt. l. 2. Eth. c. 16

peres se servoient, nous apprennent qu'on ne peut rien faire, ni mettre rien à chef, comme ils parloient, que par le moien ou par l'entremise de l'argent. Il y a lieu mesme de passer du nerf aux entrailles, & de soûtenir que Penelope avoit raison d'écrire à son Ulysse, que tant d'importuns Rivaux dont elle estoit poursuivie, déchiroient & devoroient en son absence leurs entrailles communes, quand ils consumoient toutes les commoditez de la petite Ithaque.

Viscera nostra tuæ dilacerantur opes.

Certes le temps n'est plus de faire estat des hommes nuds comme cét Heros l'étoit aprés son naufrage, lors que les Pheaciens le receurent avec tant d'honneur & de respect dans leur coste. L'indigence est aujourd'huy méprisée par tout; & il n'y a que la reputation d'étre riches qui nous puisse rendre recommandables en quelque lieu que nous abordions; ce que les Grecs nous ont exprimé en deux mots χρήματα ἀνήρ. Aprés tout, il est plus aisé, comme dit ce Romain, de trouver des personnes qui blâment les richesses, & qui par caprice, ou autrement, declament contre elles, que d'en rencontrer qui les mépriſent veritablement, & qui les rejettent tout à bon, *divitias & opes facilius invenies qui vituperet, quàm fastidiat.*

Dial. de el. Orat.

N'est-ce pas là une bonne partie de

ce qui se rapporte à leur avantage ? VIII.
Voions un peu comme la Pauvreté, dont nous venons de toucher un mot, est hideusement dépeinte par ceux qui sont du sentiment que nous examinons, puisque cette seconde consideration nous le peut faire encore mieux reconnoistre.

Le Sage Hebreu ne s'est pas contenté de representer que comme l'Asne sauvage ne sçauroit éviter d'estre devoré par le Lion dans la solitude ; il est impossible qu'un homme pauvre ne serve de proie à celuy qui est riche. Il ajoûte quelque temps aprés, qu'il vaut beaucoup mieux mourir que de se voir reduit à vivre dans la necessité ; *Fili, in tempore vitæ tuæ ne indigeas, melius est enim mori quàm indigere.* Ceux à qui la Grece a donné le mesme éloge de Sagesse, ont prononcé nettement, qu'il n'y avoit point de plus lourd fardeau que celuy de la pauvreté ; & nous lisons dans Ammian Marcellin que pour en éviter le poids insupportable, Theognis estoit d'avis qu'on se jettast la teste la premiere dans la mer, chose que je ne me souviens point d'avoir veuë dans ce qui nous reste de sa Poësie Morale. On ne sçauroit nier que les Philosophes mesmes qui ont fait la plus expresse profession de s'accommoder à toutes les insolences d'une mauvaise fortune, tels qu'ont esté les Stoï-

Ecclesiastic. 13. & 40.

Lib. 120.

ciens, n'aient donné le meſme conſeil de ſortir du monde, pour éviter une extréme indigence. Cela ſe void en plus d'un lieu dans Arrien, où il veut qu'on prenne le defaut d'alimens, lors qu'il arrive, pour un ſigne exprés de retraite, lequel Dieu nous donne comme un bon Empereur qui eſt content de noſtre ſervice militaire, & qui nous rappelle à luy. Et neantmoins la faim n'eſt pas peut-eſtre la plus difficile choſe à ſouffrir de celles qui accompagnent la Pauvreté. Je ſerois volontiers de l'avis du Satyrique Latin, qu'elle n'a rien de plus rude que cét indigne mépris où elle nous jette, nous rendant ridicules, & nous oſtant toute creance; comme ſi un homme ne pouvoit avoir de foi & de prud'hommie, qu'à proportion de ce qu'il poſſede de biens, & ſelon le nombre d'écus qu'il renferme dans ſes coffres.

Lib. 3. c. 26. & l. 4. c. 10.

Iuvenal. Sat. 3.

Nil habet infelix paupertas durius in ſe,
Quàm quod ridiculos homines facit.

Un Ancien ajoûtoit à cela, que la Déeſſe Penie lioit la langue de ceux qu'elle viſitoit. Mais quand elle leur permettroit de s'expliquer aux meilleurs termes du monde, & avec les plus fortes raiſons qui ſe pourroient rapporter, jamais elles ne ſont conſiderées, ni trouvées de poids. Et c'eſt une choſe merveilleuſe qu'obſervoit autrefois le bon homme Ennius aprés Euripide, qu'une meſme ſentence pro-

Theognis.

ferée par un homme de moiens, & par un autre qui manque de cét avantage, perſuadera au ſortir de la bouche du premier, & n'aura nul pouvoir dans celle du neceſſiteux. VIII.

Nam cùm opulenti loquuntur pariter atque ignobiles;
Eadem dicta, eadémque oratio, æqua, non æquè valet. *Aul. Gel. Noct. At. l. 11. c. 4.*

Toutes les fonctions de la vie ſemblent eſtre incommodées de meſme en ceux qui ſont accablez ſous cette miſerable condition dont nous parlons, parce que manquant d'argent, qui peut eſtre mieux nommé que la main, l'inſtrument des inſtrumens, ils ne ſçauroient trouver le principe d'aucune belle action, ni executer les moindres mouvemens qu'ils peuvent avoir à bien faire. Il y en a qui ont eſté juſques à ce poinct, de rendre la ſanté dépendante de la bourſe, ce que les Eſpagnols ont accoûtumé de dire en ces termes; *a poco dinero, poca ſalud.* Les Turcs prennent la Pauvreté pour une marque infaillible de malediction divine. Ils peuvent avoir appris cela des Tartares, à qui Marc Polo attribuë le meſme ſentiment. *Lib. 2. c. 24.* Les Bonzes du Japon enſeignent publiquement, & avec ſermens, à ce que dit Mendez Pinto, que les pauvres ne ſe peuvent ſauver ni aller au Ciel. *Ch. 210.* Leurs voiſins de terre-ferme les Chinois, ont une ſi mauvaiſe opinion d'un homme indigent, au rapport de *Hiſtor. Chin.*

Herrera, qu'ils ne croient pas qu'autre choſe que ſes pechez le puiſſe avoir reduit dans ce pitoiable eſtat. Et nous pouvons voir dans Philoſtrate, comme ce fut par le meſme raiſonnement qu'Apollonius adjugea un threſor litigieux à l'acheteur du champ où il s'étoit trouvé, parce que cét homme eſtoit reconnu pour auſſi vertueux, que le vendeur avoit la reputation de ſe plaire au vice; ce qui fit penſer à ce Philoſophe que la vente de l'heritage eſtoit une permiſſion de Dieu, qui vouloit recompenſer le premier, & punir le dernier de ſes crimes. Auſſi ſuppoſe-t-il au meſme lieu, que jamais le Ciel ne ſouffre que des gens de bien ſe ſentent reduits à telle extremité, qu'ils n'aient pas les choſes neceſſaires à la vie. Certes à le prendre de la ſorte on pourroit appliquer moralement ici le paſſage du Levitique, qui porte que tout ce qu'on void rampant ſur la terre doit eſtre tenu pour abominable. Et il faudroit conclure pirement que ne fit jamais Guillaume de Saint Amour contre la Pauvreté actuelle, puiſqu'elle ſeroit un témoignage certain de noſtre reprobation.

Lib. 2. c. ult.

Cap. 11.

Mais je ſçai le reſpect que vous portez aux Decrets des Papes, c'eſt pourquoi il me ſuffit pour toute repartie à cette concluſion, de vous faire ſouvenir comme Alexandre Quatriéme en con-

damna la doctrine. Et puiſque ſa cenſure alloit encore contre quaſi tout ce que nous avons avancé au préjudice de la Pauvreté, nous y répondrons premierement, & puis nous examinerons ce qui a eſté dit des Richeſſes. Vous ne vous pouvez pas plaindre que je n'aie tenu juſques à preſent fidelement voſtre parti ; je vous prie d'eſtre auſſi raiſonnable à juger de ma réponſe, & de ſouffrir patiemment les raiſons d'un ami, qui ne vous contredit que pour ſe juſtifier en voſtre endroit, tenant preſque indifferent en ceci le jugement de la plûpart des hommes. VIII.

D'abord il faut que je vous déclare comme je mets une grande difference entre la Pauvreté, & l'extréme neceſſité ou indigence. Je ſouſcris à l'égard de la derniere à cette ſentence de l'Ecriture que nous avons alleguée, & qui préfere la mort à la mendicité ; encore que nous ſoions obligez de ſouffrir Chrétiennement toutes choſes plutoſt que de nous precipiter, comme porte le conſeil de ce Paien. Mais hors les termes de cette privation abſoluë des choſes neceſſaires à la vie, & à l'entretien d'un chacun dans une condition mediocre, ce qui ſe reduit à beaucoup moins qu'on ne penſe ; je ſoûtiens que la Pauvreté dont tant de perſonnes ont de ſi fortes apprehenſions, & qui eſt directement oppoſée aux richeſſes & à l'opulence, leur eſt en mille façons préferable.

Premierement ce seroit se tromper de croire qu'elle nuisist à l'Eloquence, ni à pas un autre des Arts Liberaux, puisqu'au contraire c'est elle qui aiguise l'esprit des hommes en toute sorte d'inventions, & qui a mesme appris aux Perroquets le langage qu'ils contrefont. N'a-t-on pas dit pour cela que la culture soigneuse de l'esprit n'avoit jamais rendu personne accommodé ; que cette mesme Pauvreté estoit la sœur uterine du bon entendement ; & qu'il faloit estre pauvre par effet, ou par ressemblance, si l'on vouloit sçavoir quelque chose, *si vis vacare animo, aut pauper sis oportet, aut pauperi similis.* En verité Pline le Jeune a bonne grace de recommander un jeune homme de Maison dans une de ses Epistres, comme celuy qui pour avoir de grands biens ne laissoit pas d'aimer les Lettres, & de s'appliquer à l'étude avec la mesme ardeur dont les pauvres ont accoûtumé de s'y porter, *amat studia*, dit-il, *ut solent pauperes.*

Sen. ep. 17.

Lib. 7. ep. 22.

La Pauvreté ne rend pas aussi tous les hommes ridicules, ni mépriſables, si nous ne voulons soûtenir que les Fabrices, les Regules, & les Scipions, pour ne parler que des Anciens, ont esté la risée de leur siecle. Pour le moins ne sçauroit-on nier qu'il ne soit plus aisé à un pauvre d'éviter le mépris, qu'à un riche de se soustraire à toutes les embusches de ses envieux.

Elle n'eſt pas contraire à toute ſorte d'amitiez, veu que tout au rebours il n'y a qu'elle qui nous puiſſe donner une parfaite connoiſſance de ceux qui nous ſont veritablement amis; conſideration qu'un Ancien trouvoit toute ſeule capable de nous faire grandement eſtimer une ſi utile pauvreté. Il y a plus d'amis intereſſez, & de couſins de l'argent ou de parens de la bourſe, comme parlent Iſocrate & Lyſias dans Clement Alexandrin, que de vrais amis des corps, ni de parens ſinceres des hommes. VIII. *Lib 6. Strom.*

Vous auriez tort de vous perſuader qu'elle fuſt dans un chagrin perpetuel, tant s'en faut, elle a des réjouïſſances plus pures que l'opulence, & ſi vous y preniez garde exactement, vous trouveriez qu'un homme pauvre rit plus ſouvent, &, comme parle Seneque, plus fidelement, que ne fait un riche.

La faim meſme qui la décrie ſi fort rend ſes repas plus agreables, & fournit de ſaulſe à tout ce qu'elle mange. Le Corbeau affamé, dit un Autheur Perſan, ne s'informe pas rencontrant une charogne, ſi c'eſt l'Aſne d'un Prophete, ou le Chameau de l'Ante-Chriſt.

Avez-vous creu qu'elle aviliſt le courage, & qu'elle rendiſt puſillanimes ceux qui tombent dans ſes entraves,

Considerez qu'il n'y a eu que les Nations necessiteuses, de qui les Romains n'ont jamais pû se rendre les maistres; que le fondement de leur Empire fut la pauvreté; & que les richesses sous Sylla donnerent le commencement à la ruïne de leur Republique. Pour peu que vous y fassiez de reflexion, vous changerez bien-tost d'opinion.

Enfin on ne peut pas soûtenir qu'elle soit si insupportable que plusieurs se l'imaginent, puisque tant de personnes l'embrassent volontairement, & qu'en tout cas si elle est un mal, le remede, comme disoit Menandre, est entre les mains de leurs amis.

Mais encore qu'elle n'ait aucune de toutes ces mauvaises conditions que le peuple luy impute, il est si difficile de resister aux préventions d'esprit qui nous la font détester presque dés le berceau, qu'un Grec attribuë au Sage seul l'industrie de se pouvoir accõmoder avec elle, & de la souffrir. πενίαν φέρειν, ὃ πάντες ἀλλ' ἀνδρὸς σοφοῦ.

Il n'y a que luy qui dans la connoissance des grands avantages dont elle est accompagnée, sçait se glorifier comme Charmides dans le Convive de Xenophon; d'avoir à vivre familierement avec elle. Il considere tant de Nations sur la terre, qui n'aiant presque rien, n'ont neantmoins faute de rien, parce qu'elles ne desirent rien. Il n'ignore pas que pour naviger seurement il faut dé-

charger la barque, & qu'en tout cas la Nature nous foüillant à l'entrée & à la sortie de ce monde, pour nous remettre à la nudité, nos grandes provisions sont fort inutiles. Il dit en luy-mesme que s'il ne possede pas de grandes richesses, il se possede en recompense tout autrement que ne font les riches; & il aimeroit mieux perdre ces mesmes richesses s'il les avoit, que de courir fortune qu'elles le perdissent. Il se void moins connu, faute de grands moiens, mais il se console sur ce qu'avec eux il seroit en danger de se méconnoistre soi-mesme, *sin dineros no te conoceràn, con dineros no te conoceras.* Il s'en faut tant qu'il croie que sa santé soit interessée par sa petite fortune selon le Proverbe Espagnol, *a poco dinero, poca salud*, que c'est d'elle qu'il pense tenir l'exemption d'une infinité de maladies. Bref, que son imagination luy mette devant les yeux toute l'opulence d'un Crœsus, d'un Midas, d'un Cynire, ou d'un Callicrate; celle de ce Lydien qui traitta si magnifiquement Xerxes & toute son armée; celle de Crassus qui ne croioit point un homme accommodé, s'il ne pouvoit entretenir de son seul revenu une Legion entiere; celle du Sophiste Herode qui s'affligea de n'avoir pû percer l'Isthme de Corinthe à ses dépens, où Neron avoit consumé inutilement tout le revenu de l'Empire; celle d'un Mila- VIII.

gobin que les Relations des Indes font le plus riche de tous les hommes privez du Levant ; ou celle encore des Piçarres & des Almagres, à qui l'on donne le meſme avantage dans l'Occident, quoiqu'il ait fallu les enterrer d'aumoſnes apres leur mort ; toute cette abondance de biens repreſentée à ſon eſprit ne le troublera jamais, & il préferera toûjours ſa pauvreté volontaire aux threſors immenſes que tant d'hommes fortunez ont pû poſſeder. Si quelqu'un doute de la felicité de Diogene dans une conſtitution d'ame telle que nous diſons ; le meſme peut douter auſſi, s'écrie Seneque, de celle des Dieux immortels.

Attachons-nous maintenant à la conſideration de ces biens, & voions ſi ce qui rend la plûpart des hommes méchans, peut eſtre ainſi nommé, puiſque le propre du bien eſt de rendre bon celuy qui le poſſede. Quelques-uns ont creu faire une belle moralité, de dire que les metaux dont nous faiſons nos plus grandes richeſſes, pâliſſoient, & ſe tenoient cachez ſous terre, craignant les attaques de tant de perſonnes qui leur en veulent. Mais je croi qu'ils euſſent auſſi bien rencontré d'attribuër l'une & l'autre remarque à l'énormité de tant de crimes qu'ils font commettre & dont ils ſont la cauſe. L'argent eſt un grand inſtrument, je l'avouë, mais

outre

outre que selon l'observation du Lycée tout instrument doit estre reglé ou défini, & nuit plus qu'il ne sert s'il est excessif; n'est-il pas vrai que celuy-ci est un vrai instrument d'iniquité, puisque la facilité qu'il nous fait trouver aux choses vicieuses, est cause de la plûpart de nos débauches, dont la difficulté nous dégousteroit? Il n'est pas certain aussi que ce soit un instrument absolument necessaire. Les Scythes que Solin nomme Satarches avoient condamné chez eux à perpetuité l'usage de l'or & de l'argent. Le mesme assure qu'à trente cinq mille de Suses, il se trouvoit une petite ville, où tous les habitans avoient l'or en si grande aversion, qu'ils jettoient dans de certains abismes ce qu'ils en pouvoient recouvrer. Anciennement, dit Aristote, il n'estoit pas permis d'avoir de l'argent en Espagne, depuis qu'il y eut attiré Hercule avec des forces considerables pour s'en rendre le maistre; & cela fut cause que les Espagnols qui tiroient solde des Carthaginois, l'emploioient toute à l'achapt des femmes, qu'ils pouvoient transporter chez eux, & non pas leur paie. Nos Gaulois Cordistes, qui furent les reliques de ceux qui accompagnerent Brennus, abominoient l'or, si nous en croions Athenée, à cause du malheur que leur avoit causé celuy de Delphes. Et il n'y a gueres qu'un sie-

VIII.

Arist. l. 1. Polit. c. 8. & l. 7. c. 2.

Cap. 15. & c. 54.

de mirab. ausc.

Lib. 6.

cle que le nouveau monde ignoroit l'emploi de l'un & de l'autre de ces metaux, foulant aux pieds innocemment, selon le dessein de la nature, ce que nous faisons gloire par deçà de mettre sur la teste des plus grands Monarques. Mais parce qu'on peut dire que les richesses ne consistent pas en cela seulement, puisqu'il y a des lieux où les coquilles, le poivre, le sel, les turquoises, le fruit tel que le Cacao, les feüilles de certains arbres, le Coral, les oreilles de Chevreil, voire mesme les cranes d'homme, tiennent lieu de monnoie, aussi bien qu'ailleurs le cuir, le papier, & le cotton, marquez à la figure du Prince; parlons en general de tout ce qu'on nomme moiens ou possessions, & voions si nous devons autant nous en soucier, que la premiere partie de ce discours présuppose.

Déja outre que l'acquisition en est toûjours fort laborieuse, elle ne se fait gueres encore qu'avec injure, & en faisant souffrir ceux que nous dépossedons. Le Serpent ne devient Dragon qu'en mangeant son semblable, ni le Brochet considerable qu'en devorant les autres poissons. Les Mers ne se font que de l'union de diverses eaux, & la Voie Lactée n'est rien qu'un amas d'étoilles qui éclairent dans une certaine partie du Ciel. C'est la mesme chose des biens dont nous traittons, qui ne font

corps que par addition, & en mettant VIII.
enſemble ce qui eſtoit diſpersé ailleurs.
Un homme riche, dit le Proverbe Grec,
eſt ou injuſte luy-meſme, ou pour le
moins heritier d'un autre qui eſtoit in-
juſte. Car de penſer avec Apollonius
que les threſors ſoient des preſens que
le Ciel fait aux plus vertueux, je ne ſçai
perſonne ſi peu connoiſſant ceux qui les
poſſedent, qu'il vouluſt eſtre de cét a-
vis: & vous n'ignorez pas comme Eu-
ſebe a mal mené Philoſtrate là-deſſus
dans ſon ſecond chapitre contre Hiero-
cles. Faiſons neantmoins paſſer les ri-
cheſſes pour des faveurs de la Fortune,
qui gratifie ceux que bon luy ſemble:
peut-on nier que leur poſſeſſion, &
leur conſervation ne ſoit encore plus
penible que l'acquiſition dont nous ve-
nons de parler? Leur nom Latin ne nous
apprend-t-il pas dans ſon origine com- Divitiæ.
me elles mettent la diviſion par tout?
Y a-t-il des hommes plus dans les pro-
cés, & dans toute ſorte de ſoucis, que
ceux qui ont de grands biens à ména-
ger? Une grande famille n'eſt-elle pas
preſque toûjours une grande ſervitude?
Et n'en voions-nous pas tous les jours
qui ſe dépoüillent volontairement pour
ſe deſembaraſſer, & qui quittent leur
bien comme une robe trop lourde &
trop empeſchante? Nous croions ſou-
vent avoir du bien, lors que c'eſt luy
qui nous poſſede; comme on dit avoir

la fiévre, quand c'eſt elle qui nous inquiete & nous agite. Certes l'Eſpagnol a raiſon dans cette alluſion ordinaire, *tanto bien, no es bien*; je paſſe outre, trop de bien eſt un mal: & je croy qu'Anacreon fit ſagement de rendre à Polycrate les cinq talens qu'il luy avoit donnez, puiſque pour les garder, il avoit déja perdu le repos de deux nuits. Diſons un mot de la diſpenſation de ces meſmes richeſſes. N'eſt-ce pas une choſe étrange qu'elles ne ſervent jamais à leur poſſeſſeur, qu'au point qu'elles l'abandonnent, ſi tant eſt qu'il les puiſſe congedier avec utilité? mais le malheur eſt qu'elles s'en vont preſque toûjours inutilement, & plus miſerablement encore qu'elles n'ont eſté accumulées. Et ſi il ne faut pas beaucoup reſver pour en penetrer la cauſe. Car puiſque l'impertinence & la ſottiſe eſt leur appanage coûtumier, *ſtultitiam patiuntur opes*, ce n'eſt pas de merveille que ceux qui ſont nourris en ſi mauvaiſe compagnie ne faſſent rien à propos, & que des gens qui n'ont ordinairement preſque pas le ſens commun, comme parle le Satyrique Latin, n'uſent de leurs moiens qu'avec toute ſorte d'inconſideration. Vous trouverez bon, je m'aſſure, que je vous parle ainſi dans la liberté de noſtre amitié, & qu'aiant toûjours pris le deſſein d'amaſſer des finances pour la racine de tous maux, ſelon les termes de

Iuven. ſat. 8.

saint Paul à Timothée, conformes à ceux de Diogene, quand il nommoit cette Passion la Metropolitaine de tous vices, je vous découvre ainsi les pensées dont je me suis entretenu jusques à present, soit par caprice, soit parce qu'elles flattent ma petite condition. Tant y a que j'ai toûjours preferé ici la mediocrité à l'abondance, & donné lieu au Paradoxe qui rend la moitié de plus de consideration que le tout. Je n'ai jamais douté qu'on ne pust obtenir davantage pour devenir riche de la moderation de son esprit, que de toutes les liberalitez de la fortune. Et ma creance s'est trouvée conforme à la plus belle des sentences d'un des sept Sages de Grece, au jugement de cet autre Diogene qui a écrit sa vie, lors que Chilon prononça que comme l'or s'examine à la pierre de touche, le mesme or se pouvoit emploier à l'examen des hommes; leur force & bonté exterieure se reconnoissant par le mépris qu'ils en font. En verité c'est une chose étrange, que cet or reconnu pour le corps de tous ceux de la nature le moins sujet à corruption, soit si puissant à corrompre les hommes. Quoi qu'il en soit, nous ne sçaurions nier qu'il n'y ait de ces biens, s'il leur faut laisser un nom si impropre, qui nuisent dans l'excez; comme le sang & l'embonpoint. La pesanteur & la grais-

VIII.

Epist. 1. 6. v. 10.

ſe du Canard d'Eſope le firent prendre aux Chaſſeurs, au meſme temps que les Gruës s'envolerent avec une legereté avantageuſe. Apres tout, mettre ſon bon-heur à poſſeder beaucoup d'or & beaucoup d'argent, c'eſt rendre ſa felicité égale à celle des Fourmis & des Gryphons. Prenez-y garde, vous trouverez que les enfans & les malades ont beſoin d'une infinité de choſes dont les perſonnes ſaines & robuſtes ſe paſſent. Hercule alloit nud par le monde, qui luy a dreſsé tant d'autels. Et ſi les richeſſes donnent aujourd'huy les honneurs & les Magiſtratures, ſouvenez-vous que c'eſt ce qui cauſa la ruïne de Carthage, & qu'il n'y a pas plus de raiſon en cela, quand l'on n'a égard à autre choſe, qu'à commettre la conduitte d'un vaiſſeau au plus riche Marchand, plutoſt qu'au plus ſçavant & plus experimenté Pilote. Souvenez-vous encore de l'aveuglement du Plutus des Anciens. Il eſt boiteux dans Lucien quand il execute des ordres de Jupiter en faveur des hommes vertueux, n'aiant des aiſles pour aller viſte qu'alors que Dis l'envoie enrichir des gens de neant. Et tout ce qu'on peut dire pour excuſer les actions de ce Dieu, c'eſt que ſans luy on ne ſouffriroit pas une infinité de perſonnes dont il repare les defauts, & qui n'ont point d'autre recommandation que la ſienne. Si vous voulez que j'entre enſuite un peu plus dans le particu-

Ariſt. 2. Polit. c. 11.

In Timon.

lier, je n'aurai point de honte de recon- VIII.
noiſtre ingenûment ma pauvreté, exempte pourtant, graces à Dieu, de toute neceſſité. Plutoſt que de tomber dans une ſi miſerable extremité, je luy préfererois toûjours, auſſi bien que Jeſus Sirach la mort, ſi elle eſtoit à mon choix. Et je vous avouë que la priere qu'Apollonius faiſoit aux Dieux, comme Paien, qu'ils luy donnaſſent fort peu de choſes, pourveu qu'il n'euſt beſoin de rien, m'a plû dés mes plus tendres années, d'autant plus qu'elle eſt conforme à celle de Salomon, *mendicitatem & divitias ne dederis mihi*. J'ai roulé un demi ſiecle dans cette poſture, ſans envier, je vous proteſte, celle des plus fortunez; auſſi exempt d'ambition, que d'avarice, & n'aiant autre plus grand deſſein, que d'achever de meſme ma carriere. Ne ſerois-je pas le plus ridicule des hommes, ſi je déferois au conſeil que vous me donnez; de penſer plus ſerieuſement que je n'ai fait à ce que vous nommez Fortune, & ſi pour augmenter, s'il faut ainſi dire, le viatique, je commençois un autre train de vie, à preſent que je me voi ſi preſt de la quitter.

Philoſt. l. 1. c. 21.

Prov. 30.

Crede mihi, benè qui latuit, benè vixit,
& intra
Fortunam debet quiſque manere ſuam.

Ovid. l. 3. Triſt.

La conſideration de mon fils ne me doit pas changer comme vous dites, puiſqu'étant ſeul il doit avoir aſſez un jour pour

contenter un esprit moderé, & que cent fois autant de commoditez ne le satisferoient pas s'il l'a déreglé: à quoi les grands biens sont sans doute plus capables de contribuër, qu'à son avancement ni mesme au contentement de sa vie. Representez-vous quelqu'un, je vous supplie, qui prest de descendre dans un batteau d'Orleans à Blois ou à Tours, fist provision de vivres pour un an, ou pour un mois seulement, assuré qu'il seroit de ne devoir pas estre plus de trois ou quatre jours à faire ce petit voiage: ne jugeriez-vous pas aussi-tost qu'il seroit, je ne diray pas un homme sans esprit, mais un fou parfait? Cependant c'est la vraie figure de l'action où vous me porteriez, si je suivois vostre avis, & si je ne préferois ce que la Philosophie m'enseigne là-dessus, à toutes vos sollicitations. Afin que vous compreniez mieux combien je suis éloigné de vous croire, & pour achever de vous reduire si je puis à ce qui est de mon sentiment, je vous proposerai un exemple de grande authorité. Nous apprenons dans la vie des Souverains Pontifes, qu'Alexandre cinquiéme, Candiot, & qui avoit esté Cordelier, fut touché d'une certaine liberalité, qui croissoit à mesure qu'il avançoit dans l'âge, & qui le portoit à mépriser les richesses, d'autant plus qu'il approchoit de sa fin. Cela

Platina.

fit dire

fit dire de luy, ce qu'il prononçoit VIII.
meſme ſouvent quand il eſtoit en belle humeur: qu'il avoit eſté riche Eveſque, pauvre Cardinal, & Pape mendiant. Je vous avouë que l'apophthegme de cet Alexandre ne me plaiſt pas moins, que tous ceux qu'on rapporte du Macedonien, & qu'adouciſſant un peu l'amertume du mot de Mendicité, je ne voi rien dans la conduite du premier qu'un homme ſage ne doive imiter autant que ſa condition le peut permettre. Pardonnez-moy pour cette fois ſi j'ai eu ſi peu de complaiſance, & vous ſouvenez de cet ancien mot, qu'il faut connoiſtre & ſouffrir les inclinations d'un ami, ſans les haïr, *mores amici noveris, non oderis.*

DE LA VIEILLESSE.

QUELQUES-UNS ont creu que Ciceron avoit eu beſoin d'emploier toute ſon éloquence, pour perſuader ces grands avantages qu'il donne à la Vieilleſſe, dans le traitté où il s'eſt ſervi de l'organe & de l'authorité de Caton l'aiſné, afin de mieux obtenir ce qu'il s'étoit proposé; quoi qu'il en ſoit, c'eſt l'un des plus beaux Ouvrages que nous aions de luy; & je les reſpecte tous avec trop d'admiration, pour pretendre de pouvoir

jamais rien produire, qui merite auprés d'eux d'eſtre tant ſoit peu conſideré. Car ſi l'on a eſtimé avec raiſon la modeſtie de Pline le Jeune, pour avoir ingenûment reconnu que c'euſt eſté une extréme folie à luy, de vouloir comparer ce qu'il écrivoit contre Helvidius, à l'Oraiſon de Demoſthene contre Midias, encore que ſon deſſein fuſt de l'imiter, & de le ſuivre autant qu'il luy eſtoit poſſible : Quel nom pourroit-on donner à ma temerité, pour la blâmer ſuffiſamment, ſi je penſois égaler en quelque façon mes petits travaux à ceux du plus grand Orateur des Romains ? Et neantmoins puiſque nous apprenons de luy-meſme, dans la Preface de cette compoſition dont nous parlons qu'il addreſſe à Pomponius Atticus, qu'elle eut le pouvoir non ſeulement de charmer les diſgraces de ſa vieilleſſe en les regardant d'un œil Philoſophique, mais de luy rendre meſme douce & voluptueuſe, par cet agreable tranſport d'eſprit que reſſentent ceux qui mettent avec ſuccés la main à la plume : Pourquoi ne tâcherions-nous pas, ſelon la petite étenduë de nos forces, de nous prévaloir du meſme remede ; & de faire en ſorte, puiſque nous entrons dans un âge qui a beſoin de cette aide, que nos reflexions nous ſervent à rendre plus tolerable ce que les longues années peuvent avoir de fâcheux. Il n'eſt pas toûjours deſavantageux de ſuivre les autres dans une belle

Ep. 30. l. 7. Non ut æmularer, improbum enim ac pene furioſum.

entrepriſe. Les grands Aſtres n'oſtent en effet ni l'influence des moindres étoilles, ni ce qu'elles ont de lumiere. Et en tout cas l'utilité de mon emploi ſera ma juſte recompenſe, renonçant de bon cœur à la gloire, ſi je puis recueillir de cét écrit le fruit que je m'en propoſe. VIII.

Si c'eſt le propre du bien de ſe faire rechercher de tout le monde, comment pourrons-nous dire que la Vieilleſſe ſoit un mal, puiſqu'il n'y a perſonne qui ne la ſouhaitte. Qui eſt le jeune homme qui ne deſire paſſionnément de vivre longtemps, & qui ne fuſt bien fâché de nē voir point cette arriere-ſaiſon de ſa vie? Les Vieillards ont, ce ſemble, un grand avantage d'eſtre en poſſeſſion de ce que les jeunes gens eſperent ſeulement. Le but de ceux-ci eſt d'arriver à un grand âge; ceux-là y ſont déja, & joüiſſent par avance de ce qui tient les autres en attente. C'eſt pourquoi pluſieurs ſe ſont diſpenſez de dire, que comme la jeuneſſe eſt un bien qui n'eſt jamais reconnu de ceux qui le poſſedent; la Vieilleſſe pourroit eſtre nommée un mal que chacun tâche d'acquerir, & dont perſonne ne voudroit eſtre défait. Avoüons neantmoins qu'elle eſt bien ſouvent ce port dont parloit le Philoſophe Bion, où toute ſorte d'incommoditez ſe viennent ranger en grand' haſte, & à la foule,

circumſilit agmine facto
Morborum genus omne. *Iuven. ſat. 10.*

Le Poëte Antiphane la conſidere dans la meſme penſée comme une boutique qui ſert de réduit à toutes nos infirmitez. Et quand Ariſtote appelle la maladie une vieilleſſe ſurprenante, ou avancée, auſſi bien que la vieilleſſe une maladie naturelle, il ne s'éloigne gueres de leur ſentiment. Ceux qui ont déclamé le plus ouvertement contre elle, la compare tantoſt à une barque uſée, qui fait eau de tous coſtez; tantoſt à un bâtiment caduc, dont il faut ſans ceſſe reparer les ruïnes; & tantoſt à une baſſiere de vin qui devient tous les jours plus aigre, & dont il ne reſte plus rien que la lie. Ils veulent qu'il ſoit de nous à peu prés comme de ces Chartes Geographiques, qu'on nomme Mappemondes, où au delà de certains termes deſignez par des lignes, il n'y a plus que des ſolitudes infertiles, des Mers glacées, & des pays tenus pour condamnez par la Nature meſme. Noſtre vie a ſes belles ſaiſons qui répondent aux Climats habitables, & aux Regions les plus agreables; mais paſſé cela, & depuis que vous eſtes arrivé à l'âge caduc, ou fort proprement dit Climacterique, ce n'eſt plus que chagrin, que douleur, & que miſere. N'a-t-on pas meſme fait rapport de l'infirmité corporelle des vieillards à celle de leur eſprit en tirant des paralleles entre les vices de l'ame, & ceux de ſon domicile? La dureté de leurs entrailles eſt la

Lib. 5. de gen. anim. c. 4.

marque de ce qu'ils ſont impitoiables. VIII.
Le tremblement de leurs membres accompagne l'inconſtance de leurs mœurs. La chaſſie de leurs yeux, & la baſſeſſe de leur veuë, montrent l'envie qui les ronge au dedans, & qui peut paſſer pour une lippitude ſpirituelle. Tant de rides au front ſont autant de ſignes de leur procedé oblique & trompeur. Cette froideur univerſelle ſuit l'extinction de toutes leurs amitiez. Leurs doigts crochus denottent leur avarice & rapacité. Leurs genoux courbez, la crainte & baſſeſſe de cœur qui ne les quitte jamais. Leur peau ſeche & aride, cette impudence qui leur eſt ſi naturelle. Et ſur tout autre charactere indicatif, l'inclination de tout leur corps vers la terre, ne pouvant plus qu'à peine regarder le Ciel, donne à connoiſtre, ſelon cette eſpece de phyſionomie, l'irreligion à laquelle ils ſont ſujets, pour ne pas dire l'Atheïſme comme a fait le Chancelier Baccon. Voilà certes un conſentement des deux parties qui nous compoſent, merveilleuſement deſavantageux aux vieilles gens, & qui pourroit excuſer, s'il eſtoit veritable, la coûtume de quelques regions, où l'on nous donne à entendre qu'on les faiſoit tous mourir, auſſi-toſt qu'ils eſtoient parvenus à un certain âge. Strabon dit à l'égard des Caſpiens & Derbices, que c'eſtoit à ſoixante & dix ans. Les Sogdiens, Bactriens & Maſſagetes, dont il parle auſſi apres

Lib. de vita & mo.

Herodote, en uſoient à peu prés de meſme. Et les inſulaires de Ceo, Citoiens de Julis, eſtoient, ſi nous l'en croions, encore plus diligens, oſtant la vie aux ſexagenaires, ſous prétexte de la neceſſité de vivres où ils eſtoient. Les Troglodytes n'avoient pas plus d'humanité au rapport de Diodore, & d'Agatarchides dans Photius. Et ce que dit le meſme Diodore de conforme à cela, touchant les habitans d'une Iſle où fut jetté Jambulus ſous la ligne Equinoctiale, ſe confirme par la Relation de Louïs Bartheme, qui aſſure que dans la ville de Java, dont la poſition eſt fort peu differente, il vid faire un traittement encore pire à ceux que l'âge rendoit incapables de travailler ſuffiſamment pour vivre, puiſqu'on les tuoit & expoſoit en vente, comme ici la viande de boucherie. Il eſt tout conſtant que noſtre Nouvelle France de Canada n'a eſté trouvée gueres mieux policée pour ce regard. Et ſi nous interpretons au ſens d'Ovide, & de Sicinius Capito dans Feſtus Pompeius, le Proverbe Latin, *Sexagenarios de ponte dejicere*, il faudra charger les premiers Romains d'une barbarie qui n'eſt pas beaucoup éloignée de celle que nous venons de rapporter. Mais pour achever de faire voir juſqu'où s'étendent les invectives de ceux qui diffament ſi outrageuſement la Vieilleſſe, conſiderons comme ils donnent à la Jeuneſſe tout ce qui peut rendre recomman-

dable noſtre humanité. Les plus belles VIII.
actions, diſent-ils, ſoit de generoſité & de vaillance, ſoit de liberalité, ou de fidelité, ſe remarquent dans les Hiſtoires avoir eſté preſque toutes de jeunes hommes; & pour un Themiſtocle, qui recompenſa les débauches de ſon adoleſcence par tant de vertus ſuiuantes, qu'on ne ſçauroit pourtant attribuer aux derniers temps de ſa vie, le nombre eſt infini de ceux qui des-honorent leurs premieres années, par mille deſordres où ils s'abandonnent eſtans vieux. L'exemple de Salomon eſt le plus illuſtre qu'on ſçauroit prendre pour bien prouver cette propoſition. Chacun ſçait comme il conſerva eſtant jeune le don d'une ſageſſe infuſe; comme il s'appliqua religieuſement à l'édification du Temple de Dieu, & comme la gloire de ſon nom ſe répandit au même temps par toute la Terre. Cependant perſonne n'ignore non plus les ſcandales de ſa vieilleſſe, ſon abandonnement à toutes ſortes de voluptez, & à combien d'Idoles il ſacrifia enſuite pour complaire à ſes Concubines. Ne peut-on pas donc dire qu'il eſt le meſme de nous que de ces arbres qui dégenerent en vieilliſſant, la Tymbrée en Mante ou Calament, & le Baſilic en Serpolet, ſelon l'obſervation de Pline & de Theophraſte? Certes ces comparaiſons ſont d'autant plus juſtes, que le nom Grec de noſtre vieilleſſe γήρας, montre bien qu'elle eſt tou-

D. Cyr. l. 7. adu. Iul.

Lib. 19. nat. hiſt. cap. 10.

te terreſtre, & par conſequent que nous tenons extrémement de la plante. Il n'y a que le ſeul avantage du babil qu'on laiſſe aux Vieillards; d'où eſt venuë la fable du changement de Tithon en Cigale, pour eſtre delivré du mal immortel de ne mourir point, s'il faut que nous en parlions auſſi poëtiquement que le vieil Mimnermus. Et ce qui eſt bien étrange, c'eſt qu'Ariſtote les prive meſme de l'eſperance, qui eſt le plus grand adouciſſement de toutes nos miſeres, & celle que Platon nomme apres Pindare la bonne mere nourrice de la Vieilleſſe, ἐλπὶς ἀγαθὴ γηροτρόφος. Car dans le ſecond livre de l'Art des Rheteurs, où ce Prince du Lycée examine l'inclination naturelle des vieilles gens, il ſoûtient que la grande experience qu'ils ont des choſes du monde, les rend incapables de s'entretenir d'eſperance comme les autres perſonnes, δυσέλπιδες εἶσι διὰ τὴν ἐμπειρίαν. Cela me fait ſouvenir d'un Proverbe qu'il rapporte, traittant de l'uſage & de la force des Paroëmies, au premier livre du meſme Ouvrage chapitre dernier, par lequel nous ſommes avertis de ne faire jamais plaiſir à un homme de grand âge, à cauſe que nous ne ſçaurions plus mal placer un bienfait. Je m'abſtiendrai de mettre ici les propres termes du Proverbe, n'aiant déja que trop broüillé le Grec parmi noſtre François. Et neantmoins puiſque

Lib. 1. de Rep.

nous avons pris la liberté d'en citer tant jusques ici, finissons cette premiere partie de nostre discours, par un vers sententieux, qui peut servir de corollaire à tout ce qui a precedé, VIII.

Ἔργα νέων, βουλαὶ δὲ μέσων, πρόσφθεγμα δὲ γερόντων.

Res juvenum, responsa virûm, crepitus seniorum,

ou, comme le prononce Athenodore dans Strabon, βροντὴ δὲ γερόντων, *tonitrus seniorum.* Il n'y a point de langue dont je n'aime mieux me servir que de la Françoise, pour expliquer ce sentiment. *Lib. 4. Geogr.*

Encore qu'il se trouve des Vieillesses si pleines de disgraces, qu'elles peuvent souffrir sans grand sujet de plainte, la plûpart des invectives que nous venons de rapporter; si faut-il bien s'empescher d'en faire une regle ordinaire, & d'attribuer au genre ce qui ne convient qu'à la plus rare & plus miserable espece qui luy soit soûmise. Je sçai bien qu'il y a des Vieillards à qui les années sont d'une charge insupportable; qu'on en void qui cessent de vivre, selon le mot de Curius Dentatus, long-temps devant que de mourir; & que plusieurs seroient plus heureux mille fois de n'estre plus, que de languir dans le monde, ainsi qu'ils font, n'y pouvant plus esperer de contentement. Mais comme tous les vins n'aigrissent pas en vieil- *Sen. l. de tranquil. c. 3.*

liſſant, & que les bons au contraire deviennent meilleurs dans l'arriere-ſaiſon, parce que leur generoſité les empeſche de tourner. On ne peut pas dire non plus que l'âge nous empire tous également. Beaucoup au rebours tiennent de luy ce qui fait qu'on les eſtime davantage. Et de meſme que dans l'Agriculture de certains Arbres, tels que le Poirier & l'Amendier, ne ſont jamais ſi fertiles qu'eſtant vieux, il arrive ſouvent que les hommes ne produiſent leurs fruits que ſur le declin, à cauſe que la fleur de l'ame, dit Platon, ne paroiſt qu'aprés que le corps a perdu la ſienne; & parce que les yeux de l'eſprit ne deviennent clairvoians, que quand ceux du corps ſont obſcurcis; & commencent à ſe fermer, pour uſer des propres termes de Socrate. Je ne veux pas faire ici un ennuieux dénoimbrement de tous les *Macrobies* des Anciens, pour appuier cette verité. Il me ſuffira d'obſerver que noſtre ſiecle n'a point degeneré de ceux qui ont produit les Neſtors, les Cynées & les Maſſiniſſes. Nous voions tous les jours des hommes de l'âge de ceux-là, qui exercent les principales Charges, ſoit de Paix, ſoit de Guerre, avec tant de vigueur & de merite, que nous ne liſons rien de plus conſiderable dans toutes les Hiſtoires. A la verité il s'en remarque peu qui ſe puiſſent

Ariſt. l. de pl. c. ult. Plin. 16. c. 27.

In Symp.

vanter comme Gorgias Leontin, de ne trouver rien dans une extréme vieilleſſe de plus de cent ans telle qu'étoit la ſienne, dont ils aient le moindre ſujet de ſe plaindre. Celle de Moïſe eſtoit auſſi fort ſinguliere, de qui les dents n'étoient pas ſeulement ébranlées, ni la veuë tant ſoit peu diminuée, à l'âge de ſix-vingts ans auquel il mourut. Mais quoique ces benedictions qui regardent principalement le corps ſoient tres-rares, d'autant que peu de perſonnes reçoivent le privilege d'une ſi longue vie, la vieilleſſe ordinaire qui ne paſſe gueres quatre-vingts ans a tant d'autres avantages ſpirituels & incorruptibles, qu'à mon avis ceux qui ſont attachez à la matiere ne meritent preſque pas d'eſtre conſiderez. Et neantmoins elle a de ce coſté-là meſme dequoi ſe contenter. Hippocrate a fort bien reconnu que les vieillards, generalement parlant, ſont moins ſujets aux maladies que les jeunes gens. Et bien que Galien ait voulu dire, que ce n'eſtoit pas tant un effet de l'âge, que de la moderation des premiers; il eſt certain qu'aiant moins de chaleur & moins d'humidité que les autres, ils ſont exempts par là d'un grand nombre d'infirmitez que l'extremité de ces deux qualitez a accoûtumé de cauſer. Je puis dire auſſi pour l'avoir experimenté, que les meſmes maux qu'on a ſouf-

VIII.

Deuter. c. ult.

ferts eſtant jeune avec d'extremes douleurs, ſe trouvent beaucoup plus tolerables ſur la fin de nos jours, qui ont le pouvoir de changer noſtre temperament, & de nous apprivoiſer avec le mal. Que ſi ce changement nous a rendus moins vigoureux pour l'action, nous ſommes auſſi en recompenſe devenus par ſon moien moins ſenſibles à la douleur. Et pourquoi nous plaindrions-nous de n'eſtre pas ſi propres aux exercices que par le paſſé, puiſque n'en aiant pas tant de beſoin, nous obtenons avec peu d'effort, ce qui nous les fait pratiquer avec le plus de violence? Je rends graces à la Vieilleſſe, diſoit Seneque de fort bonne grace, de ce qu'auſſi-toſt que je me ſuis un peu agité & promené, je me trouve à la fin de mon exercice par la laſſitude qui me prend, & qui termine celuy des plus robuſtes, auſſi bien que le mien. Je laiſſe pourtant toutes ces conſiderations, & je ſuppoſe meſme que nos corps perdent avec le temps les plus beaux dons qu'ils aient receus de la Nature, pour faire reflexion ſur ce que nous profitons d'ailleurs à meſure que nous vieilliſſons, & pour nous arreſter à la contemplation des avantages que reçoit cependant la meilleure partie qui nous compoſe; parce que ce qui la concerne eſt ſi important, qu'il n'a nulle proportion au reſte, comme il n'y en a point

Epiſt. 84

entre les choſes caduques ou periſſables VIII.
& celles qui ſont divines ou immortelles.

Perſonne n'a jamais douté que la Prudence, qui eſt l'art de bien vivre, ne fuſt auſſi la premiere de toutes les vertus ; & Socrate ſoûtient meſme dans Platon, qu'il n'y a point de vertu qui ne ſoit eſſentiellement une Prudence. Or de quelques couleurs que ſe ſervent les Sophiſtes, comme nous avons veû tantoſt, pour diffamer la Vieilleſſe, en luy attribuant les plus grands vices dont noſtre humanité puiſſe eſtre taxée ; il eſt certain que ſelon le dire d'un Ancien, cette meſme Vieilleſſe eſt dans une ſi étroite alliance avec la Sageſſe, que par ſon moien elle s'approche de la Divinité, qui luy tend la main pour la recevoir dans le Ciel. Que l'âge nous oſte donc tous les contentemens qui accompagnent la Jeuneſſe, & qu'il nous faſſe encore plus de tort qu'on ne dit aux choſes qui ne touchent que le corps, le prix de la Sageſſe dont nous profitons en échange eſt ſi grand, & les biens de l'eſprit qui multiplient avec les années ſont de telle importance, que la perte des premiers ne merite pas d'eſtre conſiderée. En effet, le temperament des vieillards eſt celuy qui donne la Prudence, quand la grande connoiſſance qu'ils acquierent avec le temps n'y contribuëroit pas tout ce qu'elle fait. Et l'expe-

rience nous montre assez qu'il n'y a que la froideur de leur sang qui puisse mettre à la raison tous les desordres que causent les ardeurs de la Jeunesse. L'homme est ce Prothée des Poëtes, à qui les mouvemens des deux parties, l'irascible, & la concupiscible, font changer de toute sorte de figures, jusques à ce que l'usage du bon discours l'oblige sur la fin de ses jours seulement, à prendre la plus digne de toutes, & à s'y arrester, faisant les fonctions d'un animal raisonnable dont il n'avoit auparavant que le nom. C'est alors qu'il s'apperçoit de tous les précipices où l'impetuosité d'une jeunesse insensée l'a pensé faire perir; & c'est alors qu'il s'estime heureux aussi bien que Sophocle, d'estre défait d'elle comme d'un Maistre imperieux, furieux, & tout-à-fait insupportable. Voulez-vous sçavoir combien il estime cette connoissance ? Platon vous le dira dans son Epinomis, & Aristote dans ses Ethiques, où ils assurent que jamais personne autre que dépourveuë d'entendement, ne voudroit estant arrivée à ce dernier terme recommencer une autre fois sa carriere, pour y courir encore les mesmes hazards dont elle se sent heureusement delivrée.

Suidas in voce Apollonius

Lib. 1. Eth. Eud. c. 5.

Je sçai bien que tous ceux qui sont avancez dans l'âge ne sont pas également prudens. Il y a des vieillesses d'Hermogene qui peuvent passer pour de secon-

des enfances, *bis pueri ſenes*. Ce Preſtre VIII.
Egyptien reprochoit à Solon, ſelon cette façon de parler, que les Grecs eſtoient toûjours jeunes d'eſprit encore qu'ils euſſent le poil chenu. Et nous entendons parfois des vieillards qui pourroient faire croire, qu'ils n'ont la barbe blanche que pour s'eſtre enfariné le viſage. Mais on ne doit pas faire grand compte de ce qui arrive contre l'intention de la Nature, & hors le cours ordinaire des choſes du monde. La couronne des hommes âgez, dit Jeſus Syrach, eſt compoſée d'une multitude d'experiences, & de connoiſſances, qui ne ſe trouvent preſque jamais ſans la prudence. Et quand toutes les Nations ont convenu de ce principe, de commettre le gouvernement des Eſtats, & les plus importantes Magiſtratures, entre les mains de ceux qui n'ont acquis que par une longue ſuite d'années le glorieux titre de Senateurs, elles ont bien fait voir l'opinion qu'elles avoient de la ſageſſe des vieilles gens.

Je n'ignore pas non plus le reproche qu'on fait à pluſieurs, de s'attribuer effrontément l'autorité & les privileges de la Vieilleſſe, quoiqu'ils aient encore les vices de tout le temps qu'ils ont paſſé. Les mœurs, dit-on, des hommes ne leur changent pas avec le poil non plus qu'aux renards, ſelon le traict hardi de ce Païſan à l'Empereur Veſpaſien. On en *Suetonius in Veſpa.*

void meſmes qui empirent avec l'âge,
art. 16. comme les gruës & les corbeaux qui noirciſſent en vieilliſſant. Et il s'en troue qu'on diroit que la malice rajeunit auſſi bien que le bon homme Silene.

Ovid. 1. Faſt. *Nequitia eſt quæ te non ſinit eſſe ſenem.*
Où ſont les Comedies qui ne nous repreſentent point l'amour ridicule de quelque vieillard ; La vieilleſſe de l'aigle n'eſt-elle pas le ſymbole des excés de ceux qui nomment le vin leur laict ordinaire ? Bref pour comprendre en un mot tous leurs defauts, demandez aux Italiens ce qui rend le Diable ſi ſçavant en toute ſorte de méchancetez, ils vous répondront que c'eſt ſon grand âge, *il Diavolo sà, perche è vecchio.*

Pour repliquer à cette ſatyre, il ſuffit de dire que ſi l'amour de la vertu eſt toûjours proportionné à la connoiſſance qu'on prend d'elle, il faut neceſſairement que ceux qui ont le plus veſcu, & qui ont acquis par conſequent le plus de cette belle lumiere, ſoient encore le plus avant dans l'uſage de la meſme vertu, puiſque tous les Sages ont convenu de ce precepte de l'Ethique, qu'elle a des charmes ſi puiſſans pour ſe faire aimer, qu'il eſt impoſſible de la connoiſtre ſans en eſtre épris, & ſans eſtre porté à l'obſervation de ſes ordonnances. Que s'il ſe trouve quelques ames rebelles, & quelques naturels ſi enclins au mal, qu'ils reſiſtent à toutes les ſollicitations de cette

te fille du Ciel, il ne faut pas là-dessus VIII.
imputer à la vieillesse des defauts qu'elle condamne absolument, & qui sont de la personne plutost que de l'âge. Considerons quels ont esté tous ces grands Precepteurs du genre humain, nous trouverons qu'ils avoient le corps usé, & la main tremblante, lors qu'ils ont écrit ce que nous tenons d'eux de plus ferme & de plus hardi pour la conduite de nôtre vie. Le bœuf lassé & appesanti, dit Saint Jerôme, a ses démarches plus fortes : & l'Espagnol ajoûte, faisant allusion à nostre Morale, que plus il est vieil, plus il conduit son sillon juste, & sur une ligne exactement droitte, *a buey viejo, sulco derecho.* Par effet si nous voulions ici examiner, outre ce que nous avons déja fait voir de la Prudence, le reste des vertus de Temperance, de Justice, & des autres qu'on nomme subalternes, il seroit aisé de montrer qu'elles sont d'autant plus propres à la vieillesse, qu'elles ont bien de la peine à s'accommoder avec un âge moins meur. L'inclination des vieillards à la Religion est si forte, qu'on les a toûjours accusez de superstition, plutost que d'Atheïsme, comme le commencement de ce discours l'avoit faussement présupposé. La Fidelité leur est si naturelle, que le Paganisme representoit toûjours la Foy avec des cheveux blancs, *cana Fides.* Leur propre infirmité les obligeroit d'é-

tre misericordieux, quand ils ne le seroient pas par raison. Et si la veuë de ce qui est beau, le leur fait aimer avec passion ; la froideur de leurs membres leur donne tant de disposition à la Chasteté, qu'ils sont dans l'exercice de cette vertu presque sans action. C'est sur cette consideration que Seneque avouë dans une de ses Lettres, qu'il se sentoit extrémement redevable à ses longues années, de ce qu'elles luy ostoient le moien de faire, quand bien il l'eust voulu, tout ce qu'il ne devoit pas faire, *quid-*
Epist. 68. *quid debebam nolle, non possum.* Je craindrois qu'on creust que j'ostasse aux vieilles gens la derniere des Vertus Cardinales, qui est la Force ou grandeur de courage, si je n'en disois rien, veu mesmement qu'on jugeroit à voir ses saillies, & ses mouvemens impetueux, qu'elle est toute dans le sang bouïllant, & dans les ardeurs de la jeunesse. Et neantmoins sans parler de la generosité de tant de vieillards qui se sont exposez aux perils, & à la mort mesme, avec des ferveurs & des resolutions admirables ; ne sçavons-nous pas sur la propre confession de Solon, que rien ne luy donnoit la force qu'il fit paroistre en resistant à Pisistrate, que sa seule vieillesse ? Voici deux autres exemples si conformes à celuy de Solon, que je ne les puis oublier.
Valer. Max. l. 6. c. 2. Le Consul Cneus Carbo aiant menacé un Magistrat de Plaisance, nommé Ca-

ſtritius, de le faire mourir s'il n'executoit ce qu'il luy commandoit, uſant de ces termes, qu'il avoit aſſez de haches & d'épées pour punir ſa deſobeïſſance : Et moi, luy répondit Caſtritius, je me trouve avec aſſez d'années pour mépriſer tout cela. E'coutons la repartie du Juriſconſulte Cæſellius, où nous ne remarquerons pas moins de hardieſſe, ni de fermeté d'eſprit. Ses amis le conjuroient de parler avec moins de liberté des affaires de ſon temps, & ſur tout du gouvernement de Ceſar. Il y a deux choſes, leur dit-il, que la plûpart des hommes apprehendent fort, d'eſtre vieux, & de n'avoir poïnt d'enfans ; ce ſont elles pourtant qui m'animent le courage, & qui m'empeſchent de rien craindre de tout ce que vous me repreſentez. Ne ſont-ce pas là des preuves d'une magnanimité qui ne tient rien de la foibleſſe ni de la caducité des perſonnes d'âge, & qui montre bien l'aptitude qu'ils ont à toutes les vertus, puiſque celle-là meſme qui ſembloit la plus contraire à leur temperament, ne laiſſe pas de les porter à de ſi nobles actions? VIII.

Ce que nous venons de toucher de leur Chaſteté n'eſtant pas aſſez précis pour répondre au reproche précedent de l'amour ridicule dont la Comedie prend plaiſir de les diffamer, je juge à propos d'en dire ici un petit mot. Il s'en faut beaucoup que je ſois de l'avis d'Anacreon,

qui croit que moins il nous reſte de temps à vivre, plus nous en devons donner à l'Amour, & qu'un homme qui a les cheveux blancs peut careſſer une fille fraiſche & vermeille, d'auſſi bonne grace qu'on joint heureuſement les roſes & les lis pour en faire un beau bouquet. Pour moi je tiens que la violente paſſion d'amour n'eſt excuſable qu'aux jeunes gens, & que l'exemple de quelques Patriarches ne juſtifie pas des perſonnes âgées qui s'y laiſſent emporter dans un ſiecle qui ne nous donne ni les forces ni le privilege qu'ils avoient. Cela n'empeſche pas pourtant qu'on ne puiſſe affectionner en toute ſaiſon ce qui eſt beau. Et pourveû qu'on garde la moderation qui nous éloigne du vice, les amours honneſtes ne peuvent eſtre repris, lors qu'un inſtinct naturel & raiſonnable ſemble les allumer exprés pour échauffer l'arriere-ſaiſon de noſtre vie. Ce ſont des fruits d'hiver qui ne laiſſent pas d'eſtre agreables pour venir tard, *gratiſſima ſunt poma cùm fugiunt.* Et il en eſt parfois comme des derniers coups que boivent ceux qui ſont d'humeur à trouver le vin bon, *deditos* *Sen. Ep. 12.* *vino potatio extrema delectat.* Mais puiſque nous recherchons en general ce qui ſe peut dire en faveur de la Vieilleſſe, pourquoi ne conſolerons-nous pas tant que nous pourrons celle des femmes, qu'on veut traitter encore plus mal que nous ſur ce ſujet. Car parce qu'on pré-

suppose qu'elles ne doivent jamais aimer VIII.
si elles ne sont aimées, on conclud que puisqu'il n'y a point de belles vieilles, selon le dire commun, comme on void de beaux vieillards, elles ne doivent point avoir d'amour puisqu'elles n'en peuvent donner. Or quoiqu'il soit vrai que la vieillesse de ce sexe efface ordinairement ce qu'il a de plus aimable, d'où vint la priere de cette Imperatrice Poppée, qu'il pleust aux Dieux de la faire mourir devant que d'estre vieille, dont son miroir commençoit à la menacer; si est-ce que les mauvaises influences de Saturne n'ont pas un égal pouvoir sur toutes les femmes. De mesme que les laides sont vieilles en naissant, selon la fable des filles de Phorcus qui vinrent au monde avec la decrepitude; les belles au contraire conservent leurs bonnes graces jusques presqu'à l'extremité, & leur Automne a ce privilege d'estre plus riant & plus agreable que le Printemps des autres. Nous en avons les preuves tous les jours devant nos yeux, & l'exemple de Sara ne peut estre contredit, qui avoit prés de quatre-vingts dix ans quand elle fut ravie par ce Roy de Palestine, & qui s'estoit mise à rire un peu auparavant, lors que les Anges luy parloient de devenir enceinte, parce qu'elle sçavoit que les marques l'avoient quittée, qui témoignent que celles de son sexe sont encore capables de le devenir. Que si nous

Gen. c. 18 & 20. Ios. Ant. Iud. c. 11. l. 1.

voions par là qu'il y a des femmes avancées dans l'âge, dont les restes, s'il faut ainsi parler, peuvent émouvoir de telle sorte nos affections ; pourquoi ne leur seroit-il pas permis d'en avoir aussi de leur costé pour ce qu'elles jugent digne d'estre aimé ? Et pourquoi leur interdirions nous là dessus ce que les Loix ni l'honnesteté publique ne leur defendent pas non plus qu'à nous ? Concluons donc que, generalement parlant, tous les ressentimens amoureux des vieilles gens ne sont pas ridicules comme la Comedie les represente souvent.

Mais pour reprendre le propos des Vertus que la Vieillesse se peut si justement attribuer, je ne voi rien qui nous les puisse mieux découvrir, ni qui fortifie davantage ce que nous en avons dit, que le consentement universel de tous les peuples à honorer ceux sur qui les longues années semblent avoir imprimé un charactere propre à leur faire rendre la reverence qui leur est deuë. On disoit du temps de l'ancienne Grece, que la Vieillesse n'avoit point de plus honorable domicile sur terre, que la ville de Lacedemone, à cause du respect extraordinaire que les jeunes hommes y portoient à tous les vieillards,

Iuven. Sat. 13. In Euter pe.

Credebant hoc grande nefas & morte piandum,
Si juvenis vetulo non assurrexerat.

Herodote neantmoins nous assure que c'estoit la mesme chose parmi les Egyp-

tiens. Le Port qu'on nommoit des vieilles gens dans l'Iſle de Chio, nous apprend qu'on ne leur déferoit pas moins là qu'ailleurs, puiſqu'il eſtoit plein de poiſſons apprivoiſez expreſſément pour donner du divertiſſement à ceux que l'âge empeſchoit d'en pouvoir prendre de plus penible. Diodore repreſente ceux de cette Iſle, où nous avons déja dit que fut jetté Jambulus, qui reconnoiſſoient pour leur Roy le plus ancien d'entre eux. Et il y a des Païs où encore aujourd'huy l'on garde la meſme forme de gouvernement, la Samogitie entre autres n'eſtant regie que par le Staroſta, ou le vieillard que luy nomme le Prince de Lithuanie. J'obſerve là-deſſus que l'inſtinct qui nous porte à cette déference vers ceux qui ont plus d'âge que nous, eſt ſi naturel, que les beſtes meſme les plus induſtrieuſes, pour ne pas dire ſpirituelles, le ſuivent. Pline remarque cela en parlant des Elephans, qui ne marchent jamais en troupe que le plus vieil ne précede, laiſſant la charge du dernier rang à celuy qui eſt le plus conſideré aprés luy ſelon cét ordre d'antiquité, *ducit agmen maximus natu, cogit ætate proximus.* Et l'on peut voir comme Elien dans le ſoixante & uniéme chapitre du ſixiéme livre de la nature des animaux, admire en ceux-ci, qu'il prefere aux Spartiates dont nous venons de parler, un reſpect ſi merveilleux; & comme il écrit à peu prés la meſme choſe des Fourmis, dans

VIII.

Elien. l. 12. c. 30.

Sigiſm. Herb.

Lib. 8. c. 5

& lib. 17 c. 15.

le quarante-troiſiéme chapitre précedent. Il y a bien plus, nous reſpectons naturellement les choſes inanimées qui ont le privilege de durer pluſieurs ſiecles. C'eſt ſur ce fondement que les Païens attribuerent quelque Divinité aux Foreſts, & principalement à ces vieux cheſnes dont ils n'avoient pû connoiſtre la naiſſance ; *ſacros vetuſtate lucos adoramus*, dit Quintilien, *in quibus grandia & antiqua robora jam non tantam habent ſpeciem, quantam religionem.* Ne nous étonnons donc pas de la Relation de Marc Polo Venitien, qui porte que ceux de la Province de Cardandan ſujette au grand Cam des Tartares, n'aiant ni Temples ni Idoles, adorent chacun le plus vieil de ſa maiſon ; puiſque les arbres qui n'ont que la ſimple vegetation, ont receu le meſme culte de ceux qui ont creu qu'on ne pouvoit rendre trop d'honneur à la Vieilleſſe, en quelque membre ou partie de l'Univers qu'elle ſe trouvaſt.

Lib. 10. inſtit. c 1.

Lib. 2. c. 41.

Aprés avoir reconnu ce qu'on peut ſe promettre de douceur dans l'âge où nous entrons, qui eſt ſans doute comme le fond du miel, le plus agreable qu'il y ait en beaucoup de façons, il ne reſte plus qu'à nous comporter de ſorte que nous meritions d'eſtre de ceux à qui tant d'honneurs ſont juſtement deferez. Si nous avons écoulé dans quelque innocence la meilleure ou plus grande partie de noſtre vie, il faut que la concluſion couronne l'œuvre, & que nous évitions le reproche qu'on

qu'on fait à ces mauvais Poëtes, qui n'a- VIII.
chevent jamais bien, par paresse ou autrement, le dernier acte de leurs pieces. N'est-il pas certain que moins il nous reste de temps à passer, plus nous sommes obligez de le bien ménager, & que moins nous avons d'aptitude aux actions ordinaires & corporelles, plus nous devons vaquer à la contemplation des choses divines & immortelles? Certes c'est d'ailleurs une chose extrémement honteuse à un homme qui porte les cheveux blancs, de n'avoir rien que cela seul qui le recommande, & par où il puisse prouver qu'il y a long-temps qu'il est au monde, dequoi son merite & sa suffisance devroient rendre le principal témoignage. Mais c'est une autre chose tout-à-fait déplorable, quand on luy peut reprocher qu'il n'y est plus que comme un poids inutile, & qui devroit estre déja au plus prés de son centre. Considerons que comme le Soleil n'est jamais si attentivement contemplé que lors qu'il se couche, la fin de nos jours a plus de spectateurs que tout le reste qui a precedé. Montrons que nous sommes arrivez en cette derniere saison, non pas à la façon d'un naufrage & malgré nous, mais volontairement & comme dans un port où nous achevons heureusement nôtre commerce, pour revoir bien-tost la chere Patrie qui est le Ciel. Il y a plus d'un emploi sortable à nos forces cependant, & si nous ne pouvons mieux, imi-

tons cette Mule Athenienne, qui montroit le chemin aux autres, ne pouvant plus faire davantage; la plume que nous tenons en main peut servir à le tracer. En tout cas, souvenons-nous du precepte de l'Ecriture Sainte, qui nous recommande la prudence des Serpens. Nous les imiterons si nous sçavons faire nostre retraite à propos comme eux, qui se tiennent cachez & sans se montrer, du moment qu'ils sentent que leur nature s'affoiblit. Il faut se contenter de la jouïssance de soi-mesme, la plus charmante de toutes, si l'on en sçait bien user, lors qu'on ne peut plus jouïr commodément de ce qui est au dehors. Sans doute que nous ne le regretterons pas, pour peu que nous fassions de reflexion sur ce que nous avons déja coulé d'années dans une continuelle repetition de semblables évenemens. Qui en a veû l'une, les a toutes veuës. C'est toûjours à recommencer d'un mesme branle du matin au soir, ou du Printemps à l'Automne. Et comme disoit Heraclite, il n'y a point de jour qui ne soit une copie parfaite de tous ceux de l'Eternité, *unus dies par omni est.* Finissons avec cette pensée; à peine le pourrions-nous faire par une plus considerable, & qui ait plus de cét air de l'Antiquité, que nous ne sçaurions trop estimer.

OPVSCVLES;
OV
PETITS TRAITEZ.

Le I. De la Vie & de la Mort.

Le II. De la Proſperité.

Le III. Des Adverſitez.

Le IV. De la Nobleſſe.

Le V. Des Offenſes & Injures.

Le VI. De la bonne Chere.

Le VII. De la Lecture des Livres, & de leur Compoſition.

TROISIE'ME PARTIE.

A MONSEIGNEVR L'EMINENTISSIME CARDINAL MAZARIN.

MONSEIGNEVR,

Puiſque la vie des plus grands hommes n'eſt pas moins partagée que celle des petits, entre les choſes qui plaiſent, & d'autres qui ſont capables de nous donner du dégouſt; i'ai crû que Voſtre Eminence ne me ſçauroit pas mauvais gré, ſi ie l'invitois parmi tant de triomphes & d'acclamations publiques, à ſe ſouvenir de ce que la Philoſophie veut que nous aions toûjours devant les yeux, pour n'eſtre iamais ſurpris par quelque évenement que ce ſoit. En effet la couleur funeſte qui ſert encore de livrée à tous ceux de voſtre Famille, montre bien que les plus beaux iours de voſtre glorieux & triomphant Miniſtere, n'ont pas eſté exempts de quelques nuages, & que vos Vertus heroïques, dont la France tire de ſi grands avantages, ont eu des ennuis domeſtiques à combattre, au meſme temps qu'elles travailloient ſi heureuſement à reduire ſes ennemis au poinct où nous les voions. Ce fut, MONSEIGNEVR, *ce qui porta mon eſprit aux conſiderations de l'une & de l'autre Fortu-*

ne, qui sont la meilleure partie de ces Opuscules: Et c'est encore auiourd'huy ce qui m'oblige à les vous presenter, par la raison qui suit le cours ordinaire de la Nature, où toutes choses vont retrouver leurs principes. A la verité, mon devoir qui se termine au service particulier de Vostre Eminence, ne m'engageoit pas à rendre mon travail public. Mais comme elle n'a rien de plus à cœur que le bien commun, ie n'ai point douté qu'en rendant mon petit Ouvrage de quelque utilité à plusieurs, ie ne luy donnasse une recommandation considerable auprès de vous, & qu'il ne tombast d'autant plus favorablement entre vos mains, que vous y remarqueriez de disposition à n'estre pas inutile dans celles des autres. I'observerai encore une chose pour vous rendre mon Present, tel qu'il est, plus agreable. C'est, MONSEIGNEVR, que ie m'abstiendrai de tous les éloges qu'un autre vous donneroit dans une occasion comme celle-ci, où la coûtume ne souffre presque pas qu'on en use comme moi. Il est vrai que quand ie ne me comporterois pas de la sorte pour vous complaire, la mesme raison qui fit défendre autrefois à ces peuples du Levant de representer le Soleil, rendroit mon action legitime. Ils creurent qu'un Astre si connu de tout le monde n'avoit pas besoin de celui, & que n'y aiant point de pinceau qui puisse donner à sa figure le moindre raion de sa lumiere, ni de ses influences, c'estoit estre temeraire, & luy faire tort tout ensemble, d'avoir recours à des images imparfaites. Mais ie me sens tomber, sans que i'y pense, dans l'inconvenient que i'ai eu dessein d'éviter, si ie fais la reduction du respect de ces Anciens, & de l'usage de leur Loy, à ce que ie veux icy observer. Il vaut donc mieux que ie supprime mes plus intimes sentimens, & que renonçant à toutes les pensées qu'un si grand suiet pourroit fournir à mon ame, ie luy fasse garder le silence que le respect de Vostre Eminence m'impose. Certes, pour aioûter ce seul mot, ses actions sont bien plus nobles,

& par conſequent moins exprimables, que celle VIII.
du Soleil, qui ne void que l'un ou l'autre hemiſphere à la fois, & qui ſemble abandonner l'un des coſtez du Monde, cependant qu'il éclaire l'autre. Voſtre incomparable Genie embraſſe la conduite de toute la Terre, & pourvoit en meſme temps à toutes ſes parties. Vos ſoins s'étendent univerſellement ſur tout le genre humain, qu'elle tâche de pacifier; & nous venons de reconnoiſtre dans l'indiſpoſition que vous avez ſoufferte, & qui nous a fait tous trembler, que ſon ſalut dépend en partie du voſtre, & ſon bonheur de voſtre conſervation. Ie la demande à Dieu pour un bien ſi general, & particulierement pour celuy de la France, vous ſuppliant de me permettre que ie me diſe toûjours,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-affectionné & tres-fidele ſerviteur,
DE LA MOTHE LE VAYER.

DE LA VIE, ET DE LA MORT.

NOvs n'avons rien de plus celebre dans l'ancienne Poëſie, que ces vers du Comique Grec Poſidippus, qu'Auſone a paraphraſez, & qui exaggerent de ſorte toutes les conditions de la vie, qu'on ne ſçauroit s'empeſcher aprés leur lecture de la mépriſer. Mais le Philoſophe Metrodorus prit plaiſir à former des antitheſes contre ce raiſonnement, & à montrer qu'il n'y a point de genre de vie qui n'ait ſes douceurs & qui ne nous puiſſe contenter, pourveu que nous l'enviſagions du bon biais. Ce ſont deux opinions oppoſées qui ne manquent pas de ſectateurs, & dont meſme nous embraſſons tantoſt l'une ou tantoſt l'autre, ſelon que nous trouvons en divers temps la vie fâcheuſe ou agreable. Car il y a des perſonnes qui la conſiderent comme un ſi grand bien, que Mecenas entre autres importunoit lâchement & honteuſement le Ciel de la luy conſerver, au milieu des plus grandes miſeres qu'il euſt pû reſſentir; ce que Seneque nomme *Mecenatis turpiſſimum votum*. Et on peut ſe ſouvenir de ce Mycerinus Roy d'Egypte dont parle Herodote, qui pour vivre

Epiſt. 102.

Lib. 2.

une fois plus que l'Oracle n'avoit determiné, passa, six ans durant, la nuict aux flambeaux, croïant que leur lumiere & ses veilles rendroient cét Oracle menteur, & doubleroient le temps de sa vie. Le dire de l'Ecclesiastique est ordinairement allegué là-dessus, qu'on fait plus d'estat d'un Chien vivant que d'un Lion mort. Saint Augustin préfere dans ce sentiment la Fourmi & le Moucheron qui ont vie, au Soleil & à tout le reste des Astres. Et ceux qui prennent la mort pour le plus terrible de tous les accidens terribles, semblent estre obligez par la doctrine des contraires, à soûtenir, que la vie est la plus plaisante chose du monde. Il faut bien que ce violent desir d'en jouïr nous ait esté inspiré par la Nature, ou pour mieux s'expliquer, par la cause premiere, qui comme immortelle nous donne cette envie de perpetuité, puisque la plûpart des hommes en sont si transportez qu'il n'y a rien qu'ils ne fassent pour cela. On sçait qu'un Consul Romain pour vivre deux ou trois momens davantage, eut la bassesse d'esprit de demander aux soldats de Pompée qu'ils luy permissent de décharger son ventre, devant que de luy oster la teste. Et si nous en croions Trebellius Pollio, il fâcha mesme à Moïse âgé de plus de six-vingts ans, de perdre l'agreable lumiere du Soleil. Pour le moins sçavons-nous avec certitude, que

Cap. 9.

In Claudio.

ce fut autrefois un privilege de Dauphine d'arriver à une extreme vieilleſſe, comme ce l'a eſté depuis au mieux aimé des Diſciples de noſtre Seigneur. Les ſept Sages de Grece furent gratifiez de meſme ſelon le ſiecle auquel ils vivoient. Et la Providence Divine qui ne laiſſe pas les monſtres long-temps ſur terre, prononce apparemment en faveur de ceux qui la quittent mal volontiers. A la verité d'autres ont obſervé que beaucoup des plus grands hommes de l'Antiquité, & de ceux meſmes que le merite faiſoit paſſer pour enfans des Dieux, ont eſté de tres-courte vie. Dion Chryſoſtome le prouve dans quelqu'une de ſes Oraiſons par Achille, Memnon, Ephialte, Sarpedon, & pluſieurs encore. Homere prolonge bien plus le deſtin de Therſite, que de pas un de ſes Heros. Et l'on void Hector dans l'Iliade, mourir le premier de tous ſes freres. Mais auſſi n'ignorons-nous pas que ç'a eſté de tout temps un ſujet de plainte à ceux qui ont eſté ſi hardis que de contrôller les ordonnances du Tout-puiſſant. Les Poëtes n'uſent pas ſeulement de leur licence ordinaire, ils donnent juſques dans l'impieté ſur ce propos. VIII. *Orat. 29.*

Cùm rapiant mala fata bonos (ignoſcite faſſo)
Sollicitor nullos eſſe putare Deos.

Ovid. 3. Am. eleg. 8.

L'Annaliſte Quadrigarius n'eſt gueres plus retenu dans Aulugelle, quand il accuſe le Ciel d'injuſtice avec ces termes. *Lib. 17. c. 2.*

mones : *Hæc maximè versatur Deorum iniquitas, quòd deteriores sint incolumiores, neque optimum quempiam inter nos sinunt diurnare.* Et ceux qui se sont contentez de regretter avec moins d'irreverence la perte toûjours avancée des hommes vertueux, que la Parque choisit comme les meilleurs fruits qui se cueillent des premiers, n'ont pas laissé de témoigner par là, aussi bien que les Poëtes, l'estime qu'ils faisoient de la vie, puisqu'on ne peut s'affliger que de la privation d'un bien, soit qu'on le vouluſt retenir pour soi, ou pour ses amis; & soit que nous fassions reflexion sur nous-mesmes, ou sur d'autres qui meritent le mieux de le posseder.

Il semble qu'on pourroit décharger le Ciel de ce reproche, en présuppoſant, comme on doit, qu'il ne se haste d'oster l'usage de cette vie aux gens de bien, que pour leur en donner une meilleure. Et neantmoins plusieurs qui se sont estimez fort malheureux en cela seul qu'ils vivoient, ont voulu que les fils des Dieux, dont nous venons de parler, n'aient achevé leur course de si bonne heure, que par une grace particuliere de leurs parens, qui les déchargérent au plutoſt du pesant fardeau de la vie. Elle est en ce sens considerée comme un mal positif; comme une penitence ordonnée à la race des Titans, selon Dion Chrysostome; ou pour mieux dire, comme un malheureux

pelerinage, qui donna le nom d'Hebreux ou de paſſagers aux enfans d'Iſraël. En effet nous voions que ceux des Anciens qui ont cultivé la Morale avec le plus de reputation, prononcent nettement, qu'aucun ne recevroit la vie, ſi elle eſtoit donnée à des perſonnes qui la connuſſent & qui fuſſent en liberté de la pouvoir refuſer; & ſaint Auguſtin meſme n'a pas creu qu'il ſe trouvaſt un ſeul homme qui n'aimaſt mieux mourir, que de retourner en enfance. C'a eſté, ſi nous les en croions, un ſtratagéme de la Nature, de produire les hommes dans l'incapacité de raiſon où nous voions qu'ils naiſſent, parce que pour peu qu'ils en euſſent, ils s'éloigneroient tous de l'entrée du Monde, comme d'un lieu où ils doivent eſtre attaquez de tant de miſeres.

VIII.

Orat. 30. Buſ. præ. Bv. l. 11. c. 6.

Lib. 22. de Civ. Dei c. 14.

Luctus, & ultrices poſuere cubilia curæ, Pallentéſque habitant morbi, &c.

Virg. 6. Æneid.

Certes, à contempler tout ce qu'on y ſouffre, & tout ce qui s'y pratique, on trouvera toûjours moins étrange l'extravagance de ceux qui ne le conſideroient que comme l'ouvrage des mauvais Demons. Il a donc fallu que nous beuſſions tous devant que d'y venir de cette potion d'erreur & d'ignorance, dont Cebes nous a décrit la compoſition. Avec ce medicament empoiſonné l'on s'affectionne à la vie, l'on aime ſa priſon, & tous les mal-heurs qu'on y reſſent ne nous empeſchent pas d'en trouver le ſejour agreable.

Sen. in Agam. *Heu quàm dulce malum mortalibus additum*
Vitæ dirus amor !

Si eſt-ce que les cris dont nous faiſons retentir le premier air que nous reſpirons, ne ſont que de trop aſſurez préſages de nos ſouffrances futures. Plus nous vivons, plus nous pleurons. Et le ſentiment de Callimache qui trouvoit Troïle plus heureux que Priam, par ce que dans une plus courte vie il avoit moins jetté de larmes que ſon Pere, me ſemble beaucoup meilleur que celuy de Tibere, qui envioit la felicité du meſme Priam, d'avoir ſurvécu à tous ſes enfans; comme ſi tout le prix de la vie eſtoit en ſa durée, & que la qualité n'y fiſt rien, pourveu qu'elle euſt l'avantage de la quantité. Ce n'eſtoit pas l'opinion d'Apollonius, lors qu'il conſeilloit au Roy de Perſe de laiſſer vivre un Eunuque adultere, pour luy donner une punition pire que la mort. L'avis de Ceſar fut bien different, quand il ſoûtint en plein Senat qu'on ſeroit trop miſericordieux d'oſter la vie aux complices de Catilina, dont il leur faloit prolonger le cours pour un plus grand ſupplice. Et ces Preſtres ou Philoſophes d'Egypte avoient bien d'autres penſées de noſtre durée ici bas, qui ſuffoquoient dans une fontaine ſacrée leur Dieu Apis aprés un certain temps; quoique ſa vie fuſt accompagnée de tant de voluptez, qu'Ariſtote la juge préferable pour ce regard à celle de beau-

Cic. l. 1. Tuſc. qu. *Suet. in Tib. art. 62.*

Philoſt. l. 1. c. 23.

Amm. Marc. l. 22. *Elic. Bud. l. 1. c. 5.*

coup de Monarques. Car pourquoi l'euſſent-ils accourcie ſi la longueur euſt pû la rendre meilleure, ou plûtoſt s'ils n'euſſent voulu nous inſtruire par ce myſtere, que la plus parfaite ſe perd utilement, & que les plus longs jours ne ſont pas les plus heureux, puiſqu'ils abregeoient ceux meſmes du Dieu qu'ils reveroient ? Cela me fait ſouvenir d'une autre Divinité beaucoup moindre dans la Theologie Payenne, qui ſervoit neantmoins aux Anciens pour établir une moralité ſemblable. Ils firent croire au peuple que le bon homme Silene fut une fois arreſté à la chaſſe par le Roy Midas, qui ne le quitta point qu'aprés avoir appris de luy ce ſecret pour le rachapt de ſa liberté ; que le premier & ſouverain bien conſiſtoit à ne naiſtre point, & le ſecond, à ſortir du monde auſſi-toſt aprés qu'on y a fait ſon entrée. Ciceron tire auſſi un fort argument du chant qu'on attribuë au Cygne quand il eſt preſt d'abandonner la vie, comme s'il reſſentoit quelque joie, & s'il avoit quelque connoiſſance de ce qu'il ſe void délivré d'une ſi rude priſon ; ce qui le fit autrefois conſacrer au Dieu des Sciences. Et de verité s'il n'y a point d'animaux dont la vie ſoit ſujette à tant d'infortunes que la noſtre, ſelon les conjectures des Philoſophes, pour ne rien dire des aſſurances qu'en donnoit Pythagore, qui ſe vantoit d'eſtre fondé ſur l'experience, noſtre fin devroit eſtre ac- VIII.

Lib. 1. Tuſc. qui

Luc. in ſomn. ſeu Gallo.

compagnée de bien plus de chants d'allegresse que celle du Cygne, puisque ni luy, ni tous les autres, ne tirent point tant d'avantage de cette mesme fin, que nous faisons. Au defaut d'une gayeté semblable, qui ne s'accommode pas avec le chagrin ordinaire de nos derniers jours, ni avec la douleur presque inévitable dans la separation de ce qui nous compose, beaucoup de Nations ont eu l'usage de témoigner leur affliction à la naissance des hommes, & de se réjoüir extraordinairement lors qu'ils quittoient la vie. Cela suffit pour faire voir que tout le monde n'en a pas la mesme opinion, & que plusieurs l'ont tenuë pour une peine ordonnée du Ciel, plûtoît que pour un bien-fait dont ils luy fussent redevables.

Thrases Cæsiones, &c.

Il y a une voie moienne entre ces deux sentimens, qui n'est pas seulement appuiée sur l'indifference Academique, ou sur la suspension d'esprit des Sceptiques; elle a l'approbation de la plus rigoureuse Philosophie. Seneque qui en faisoit profession, détermine dans une de ses Epistres, que la vie n'est d'elle-mesme ni bien, ni mal, mais seulement le lieu où l'un & l'autre se rencontrent, *vita nec bonum nec malum est, boni ac mali locus est.* Thales avoit sans doute cette pensée quand il ne mettoit nulle difference entre la vie & la mort; de sorte qu'il répondit à celuy qui luy demanda pourquoi donc il ne mouroit pas; que c'estoit

Epist. 100.

Diog. Laert. in Thal.

c'eſtoit parce qu'on ne prenoit jamais de parti dans des choſes indifferentes. Euripide nous a laiſsé auſſi deux vers fort celebres dans l'Eſchole là-deſſus, par leſquels il doute ſi ce que nous appellons la vie, n'eſt point une mort à le bien prendre; & ſi la mort au contraire, telle que nous la nommons vulgairement, ne ſeroit point mieux nommée noſtre vie. *Nunc, commilitones, Epaminondas veſter naſcitur, quia ſic moritur*, diſoit ce grand Capitaine. Pour Socrate, ſes dernieres paroles ſont preſque de meſme ſubſtance. Il declara qu'il ne croioit pas qu'homme vivant ſceuſt s'il eſtoit plus avantageux de poſſeder la vie, que d'en eſtre privé; & qu'il n'y avoit indubitablement que les Dieux immortels, ſelon la façon de parler de ſon ſiecle, qui euſſent la connoiſſance de ce myſtere. Auſſi remarquoit-il que ſon Demon prohibitif, & qui le détournoit toûjours des choſes mauvaiſes, ne l'empeſchoit pas de quitter le monde, comme n'y aiant point de mal eſſentiel en cela. Que ſi la vie n'a rien que d'indifferent, on ne peut pas dire que ſa longueur ou ſa briéveté la puiſſent rendre pire ou meilleure, ni par conſequent que celuy qui vit une fois plus qu'un autre, ait quelque avantage ſur luy. En effet comme un homme de taille mediocre n'eſt pas moins homme qu'un Geant, & de meſme qu'un petit cercle n'a pas moins de perfection ni

VIII.

Sex. Pyr. Hyp l. 3. c. 24.

de rondeur qu'un plus grand, noſtre vie reçoit parfois tout ſon accompliſſement dans un fort petit eſpace de temps ; ce qui la rend peut-eſtre plus conſiderable, parce que l'Art ni la Nature ne ſont jamais ſi admirables, que quand ils renferment beaucoup dans un lieu de peu d'étenduë. Trois actes, dit Marc Antonin, font parfois toute la Comedie de cette vie, qui n'eſt pas moins bonne pour cela, ni moins achevée, que ſi elle en avoit cinq. Il ne faut pas vouloir eſtre plus long-temps ſur le Theatre que les loix dramatiques ne le portent, ni s'opiniâtrer à demeurer ſur l'arene, quand le peuple demande de nouveaux Gladiateurs. Et pourquoi noſtre vie ſeroit-elle de pire condition pour eſtre composée de peu de journées, il n'en faut qu'une pour nous repreſenter toutes celles de l'Eternité ? *Vnus dies par omni eſt*, ſelon le mot d'Heraclite. Et ſi nous en croions le meſme Empereur de qui nous venons de parler, quiconque a bien & attentivement contemplé le preſent, ſe peut aſſurer d'avoir veû tout ce qui a eſté depuis la creation de l'Univers, avec tout ce qui ſe pourra remarquer juſques à la conſommation des Siecles ; parce qu'il n'y a rien ici bas qui ne ſoit de meſme genre, & dans un ſi parfait rapport ou conformité, que les choſes d'aujourd'huy ſont des images parfaites de celles qui ont eſté, & qui ſeront à l'avenir, πάντα γὰρ ὁμοίως, καὶ ὁμοειδῆ.

Lib. 12. de vita ſua, in fine.

Pour le moins ſe peut-on aſſurer, que VIII.
dans la revolution d'une année l'on a veû toutes les faces de la Nature. Il ne reſte aprés à obſerver que le plus & le moins qui ne changent pas l'eſpece. Et quoi qu'Empedocle ait voulu dire, nommant le monde imparfait à cauſe de ſes nouveautez : comme les Saiſons y paroiſſent uniformes, & ſont toûjours les meſmes, nous y coulons auſſi noſtre vie d'un pas égal, ſans nous pouvoir vanter d'y trouver de nouvelles ſatisfactions, ni d'y éprouver aucuns nouveaux plaiſirs.

——verſamur ibidem atque inſumus uſque, Lucr. l. 3.
Nec nova vivendo procuditur ullavoluptas.

Que ſi nous devons avoir la vie pour indifferente en ce qui touche la quantité, tenons pour aſſuré que c'eſt à peu prés la meſme choſe à l'égard de la qualité. Il n'importe pas quel perſonnage nous y jouïons, pourveu que nous nous en acquitions bien & au gré de celuy qui nous l'a diſtribué. Nous l'avons déja comparée à une Comedie, où l'on acquiert ſouvent plus d'honneur en faiſant le gueux excellemment, qu'en repreſentant mal un Prince. Epictete uſe de cette autre ſimilitude, Enchir. c. 20. & 22.
que nous ſommes ici bas comme en un grand feſtin, où chacun ſe doit contenter de ce qui eſt devant luy, ſans rechercher avec incivilité le reſte qui s'y trouve hors de ſa portée ; & ſur tout ſans s'efforcer de retenir des plats quand on eſt preſt de déſervir. Tenons donc noſtre

ame dans une disposition propre à rendre le depost de la vie, autant de fois qu'il nous sera redemandé. Consentons librement à la remise d'une chose indifferente, encore qu'elle nous ait esté commise sans nostre consentement. Et faisons nostre compte que l'âge d'un animal Ephemere, qui se void caduc le soir du mesme jour qu'il a pris naissance, n'est pas moins accompli que celuy d'un Artephius, d'un *Ioannes de Temporibus*, ou de quelque autre *Macrobie* qui auroit approché de leur vivacité, si ce mot peut exprimer en François, aussi bien qu'en Latin, leurs longues années.

C'est le meilleur moien dont on se puisse servir pour ne point apprehender la mort, que de ne pas mettre la vie à trop haut prix, à quoi nous avons tâché d'accommoder la premiere partie de ce discours. Et puisque de toutes les applications de nostre esprit il n'y en a point de plus utile, ni de plus philosophique, que celle qui regarde la fin de nostre estre, donnons-luy le reste de ce Traité, & apres avoir consideré les raisons de ceux qui en ont eu de si grandes apprehensions, cherchons d'autres raisonnemens qui nous puissent delivrer de crainte, & nous rendre, s'il y a moien, la mort aussi indifferente que la vie. L'utilité de cette meditation est toute manifeste, parce que l'usage des reflexions qu'on y fait, & des resolutions qui s'y prennent, est

infaillible. Beaucoup de personnes se VIII.
preparent contre la douleur, contre la pauvreté, ou contre d'autres inconveniens semblables, qui ne deviennent neantmoins jamais malades, necessiteux, ni affligez des maux contre lesquels ils s'étoient si bien fortifiez. Mais à l'égard de la mort, comme elle est la chose du monde la plus assurée, nostre ame ne sçauroit acquerir d'habitude à la recevoir genereusement, que nous ne soions certains de nous en prévaloir tost ou tard, voire mesmes qui ne soit de mise à toutes les heures du jour, à cause qu'il n'y en a point où nous ne puissions trouver nostre derniere destinée, ni de lieu où nous ne la devions attendre, puisque nous ne sçavons pas celuy où elle nous attend. L'on ne sçauroit douter aussi que cette pensée ne soit de celles dont la Philosophie s'entretient le plus volontiers, veu que la meilleure partie de ses Professeurs ne l'ont point autrement definie qu'une contemplation de la mort. Et certes s'il est vrai que le plus grand contentement des Philosophes consiste dans cette élevation d'esprit, qui les éloigne entierement du corps; on peut dire que leur vie est une espece de mort; qu'ils prennent plaisir à mourir, & qu'ils s'y accoûtument autant de fois qu'ils usent de ces abstractions & de ces extases qui leur sont si familieres. Le reste des hommes ne quittent le monde que par force, & il

ſemble que la Nature leur faſſe violence quand elle les en ſepare. Ceux-ci ſe ſervent de la raiſon comme d'une lime, dit fort bien Dion Chryſoſtome, par le moien de laquelle ils rompent peu à peu les liens qui les tenoient attachez. Il ne faut pas pourtant que cette comparaiſon nous faſſe imaginer des liaiſons fort ſolides, où il n'eſt queſtion que de filets d'araignée. Ceux des Parques qui tiennent toutes nos vies ſuſpenduës, ſont encore plus fragiles ſi nous en croions Lucien, qui fait tomber ſans bruit les moins élevez d'entre nous, & avec grand retentiſſement les autres dont l'exaltation rend la chute plus peſante. En effet les Princes n'ont point de privilege en cela ſur les moindres Artiſans, encore que la fin des premiers n'arrive jamais qu'elle ne ſe faſſe entendre de toutes parts, & que celle des autres ſoit à peine ouïe, ni reconnuë de leurs plus proches voiſins.

Orat. 30.

Dial. Mercur. & Char.

Commençons maintenant à examiner ce que la mort peut contenir de fâcheux en ſoi, ou de terrible en apparence. L'on a obſervé qu'encore que les Anciens euſſent conſacré des Temples à beaucoup de maux ſous le nom de *Vejoves*, ou de Divinitez à craindre, comme les Romains à la Fiévre & à la mauvaiſe Fortune, les Atheniens à l'Impudence & à l'Injure; ils n'éleverent pourtant jamais diſent-ils, d'Autels à la Mort, ſur ce fondement qu'elle eſtoit ſeule qui ne ſe

pouvoit fléchir par priere, ni gagner par VIII.
quelque offrande qu'on luy sceust presenter. L'Apologue d'Esope dit bien qu'un pauvre Vieillard fatigué du travail jusques au desespoir, invoqua la mort à son secours, qui l'effraia si fort en se montrant à luy, qu'il fit mine de ne l'avoir appellée qu'afin de luy aider à reprendre son fardeau. Mais cette fable n'est pas inventée pour rendre la Mort moins inexorable: son sens mystique ne va qu'à nous faire comprendre combien elle est épouventable, & avec quelle secrette puissance la Nature nous fait abhorrer une separation des deux parties dont nous sommes le composé. Sans mentir c'est par un mouvement bien physique, puisque les enfans mesmes parfois, & les bestes brutes, craignent d'en venir là; ce que les uns & les autres témoignent assez à la veuë des précipices: Quoi, les plus miserables des hommes ne tâchent-ils pas d'éviter le trépas? Et Philoctete dans ses plus insupportables douleurs ne tiroit-il pas encore aux oiseaux, pour prolonger autant qu'il luy estoit possible ce terme fatal, selon la belle remarque de Ciceron? En effet la privation de l'estre donne naturellement de l'horreur à nostre esprit; parce qu'elle se presente à luy comme ces abismes qui n'aiant point de fond effraient la veuë, & touchent l'ame d'étonnement. Ce qui me paroist de plus calamiteux en cela, c'est que le reste des

Lib. 5. de Fin.

animaux ne penſent à la mort que dans l'inſtant qu'elle s'accoſte d'eux, & qu'ils ſont preſts de la fouffrir ; au lieu que l'homme eſt ſi miſerable qu'il en a l'Idée ſans ceſſe devant les yeux ; il ſçait durant toute ſa vie qu'il doit mourir ; & comme un criminel averti de ſon Arreſt, l'imagination du ſupplice qu'il faut qu'il endure le travaille plus que le Supplice meſme. Il ne ſe peut auſſi que cette reduction au neant de tout ce qui eſt cher dans la vie, avec une privation entiere de tant d'avantages qui diſtinguent les Grands du commun, & ceux qui ſont dans l'affluence de tous biens, des autres qui ont toûjours vécu dans le mépris & l'infortune, n'afflige merveilleuſement les premiers, qui ſe voient preſts d'eſtre égalez aux plus chetifs & aux plus malheureux des hommes. Faiſons les Rois ou les Chevaliers tant que nous voudrons, auſſi-toſt que la partie ſera achevée, nous entrerons tous confuſément dans une meſme boëſte, où nous ne ſerons pas plus conſiderez que le moindre pion. C'eſt ce qui rend Menippe ſi émerveillé là bas, lors qu'il n'y peut reconnoiſtre Therſite d'avec le beau Nirée, Irus d'avec le Roi des Pheaciens, ni le cuiſinier Pyrrias d'avec Agamemnon. Encore y a-t-il cette double diſgrace pour ceux qu'on croit avoir toutes choſes à ſouhait en ce monde, que comme les plus conſiderables d'entre les forçats ſont les plus étroitement tenus à la cadene,

Luc. in Necyom.

&

& rompent leurs liens beaucoup moins facilement que les autres, à cauſe de la groſſeur & ſolidité de leur chaiſne ; les hommes puiſſans & heureux, qui ſont attachez à la terre par tant de fortes conſiderations, ſont ceux de tous qui la quittent le plus mal volontiers, & qui briſent leurs fers avec davantage de douleur & de violence. Cependant il faut tout abandonner, richeſſes, honneurs, plaiſirs, femmes, amis, & enfans ; la faulx de Saturne ſepare impitoiablement tout cela de nous, quand il luy plaiſt de nous moiſſonner, VIII.

Inſere nunc Melibœe pyros, pone ordine vites.

Certes nous trouverons deux choſes à la fin ; la premiere, qu'il n'y a rien plus vain que d'amaſſer avec tant de ſoin & d'avidité ce que nous ſerons contraints de laiſſer un jour ſi fort à regret ; & la ſeconde, que la Mort doit eſtre neceſſairement un grand mal, par la raiſon des contraires, puiſqu'elle nous prive de tous les biens dont noſtre nature ſe peut attribuër la jouïſſance. Je ne veux rien adjoûter pour fortifier un ſentiment ſi ordinaire, que le ſeul raiſonnement de Saphon, rapporté par Ariſtote, qu'il faut bien conclure que c'eſt un mal de mourir, veu que les Dieux ne meurent point. Tournons maintenant la medaille, & nous arreſtons à contempler d'autant plus ſoigneuſement ſon revers, que tous les lineamens en ſont inſtructifs, comme aiant eſté

Virg. Ecl. 1.

Lib. 2. Rhet. 6. 23.

formé des plus beaux traits de la Philoſophie.

Tertullien a mis ſur la fin de ſon Apologetique une repartie de Zenon Eleate à Denys le Tyran, qu'il ne luy peut pas avoir faite, puiſque Zenon eſtoit plus ancien que ce Roy, de bien un ſiecle & demi. Mais ſoit qu'il en ait uſé envers Nearche, ou envers Diomedon, qui ſont les deux Tyrans avec qui nous voions dans Diogenes Laërtius que Zenon put entrer en conference; ſa repartie fut tres-notable à l'égard du ſujet que nous traittons. On luy avoit demandé ce que la Philoſophie pouvoit donner à ceux qui faiſoient profeſſion de la cultiver. Il fit réponſe, qu'elle leur inſpiroit le mépris de la mort, dont il témoigna enſuitte qu'il avoit tres-bien fait ſon profit. De verité la Philoſophie meſme des Payens a eu de grandes lumieres là-deſſus. Elle enſeignoit que ſans ce mépris il eſtoit impoſſible d'avoir l'eſprit tranquille. Elle montroit que c'eſtoit folie de craindre une choſe certaine & inévitable : Qu'il n'eſtoit pas moins naturel de mourir que de naiſtre : Qu'un enfant n'avoit vrai-ſemblablement pas moins de peine à l'un qu'à l'autre : Et que pour nous rendre la mort plus familiere, la Nature nous faiſoit en quelque façon mourir tous les jours, quand elle nous aſſujettiſſoit à prendre le ſommeil. N'eſt-ce pas encore la Philoſophie qui rendit à

Cic. lib. de ſen.

meſme deſſein le ſejour des ames ſeparées VIII.
ſi agreable, & qui donna le nom à ces champs Elyſiens, pour témoigner une delivrance de toute inquietude par la mort, & un aneantiſſement de tous maux? Elle ordonna meſmes exprés que les corps ſeroient enterrez parmi des Oliviers, pour ſignifier que ceux qui repoſoient deſſous eſtoient deſormais dans un païs de paix & de plein repos. Mais parmi tant de beaux preceptes elle a paſsé parfois juſques à des termes où il faut bien prendre garde de ſe méprendre. Car quand elle a dit que c'eſtoit une meſme choſe de n'eſtre plus, & de n'avoir jamais eſté; qu'il n'y avoit pas plus de raiſon d'apprehender pour ceux qui mouroient, que pour ceux qui n'eſtoient pas encore nez, & qu'apparemment la Mort qui nous prive de tout ſentiment, ne laiſſoit rien à reſſentir aprés elle; l'on ne ſçauroit nier que ſon raiſonnement n'allaſt contre l'immortalité de l'ame, que beaucoup de Philoſophes ont osé nier. Lors que d'ailleurs cette meſme Philoſophie a permis de ſe tuer ſoi-meſme, ſur ce pretexte que la vie ne ſeroit qu'une pure ſervitude ſi l'on en retranchoit la liberté d'en ſortir autant de fois que le chagrin, la vieilleſſe, les maladies, ou quelqu'autre cauſe nous y convie, il ne faut point douter qu'elle n'erraſt bien lourdement. Celuy qui trouve qu'il ſortit plus de gloire que de ſang des plaies que ſe fit Caton d'Uti-

Valer. Max. l. 1. c. 2.

Diog. Antisth. apud Iul. or. 6. que ; cet autre qui presenta un poignard à son ami malade, luy demandant s'il avoit besoin de plus d'assistance ; & ceux qui ont loüé si hautement un Calanus sous Alexandre, un Zarmarus sous Auguste ou Tibere, & un Euphrate sous Hadrien, pour s'estre volontairement brûlez ou empoisonnez, ont tous suivi sans difficulté une tres-dangereuse Morale, comme fort contraire au Christianisme. Si est-ce que hors de ces extremitez vicieuses, & de quelques autres semblables, la plûpart des Philosophes se sont tellement élevez au reste du sujet que nous traittons par la seule bonté de leur nature, que nous ne sçaurions trop admirer la conformité de leurs sentimens avec nos veritez revelées. Salomon pro-
Cap. 7. nonce dans son Ecclesiaste, que le jour de nostre trépas est beaucoup plus à priser que celuy de nostre naissance. Il avoit déja declaré qu'aprés s'estre profondé-
Cap. 4. ment entretenu de tout ce qui se passoit en ce monde, il estoit contraint de faire plus d'estat de ceux qui l'avoient abandonné, que des autres qu'on y voioit jouïr de la vie, tenant d'ailleurs pour le mieux fortuné de tous, celuy qui estoit encore à naistre. Et nous lisons dans le Deutero-
Cap. 1. nome, entr'autres imprecations contre les transgresseurs des Cõmandemens de Dieu celle-ci, qu'ils craindront nuict & jour de perdre la vie, & qu'ils ne pourront estre delivrez de l'apprehension de mourir.

Qu'y a-t-il en cela qui ne se rapporte parfaitement bien avec ce que nous avons déja exposé des opinions Philosophiques, & ce que nous en verrons dans la suite de ce discours ? Heraclite faisoit une reflexion qui merite, au jugement de Marc Antonin, d'estre bien avant imprimée dans la memoire de tous les hommes ; que puisque les Elemens mesmes dont nous sommes composez meurent visiblement les uns dans les autres, par la resolution ou transmutation reciproque qui se fait entr'eux ; il faut estre bien injuste pour se plaindre de la mort qui n'épargne pas ces grands corps si simples, & de qui nous tenons la plus grande partie de nostre estre. *Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.* Le mesme Empereur ajoûte une meditation tres-digne de luy. Supposons, dit-il, que l'Olive fust capable de discours, elle ne se fâcheroit pas sans doute de tomber en terre lors qu'elle est en maturité, elle remercieroit plûtost l'arbre qui l'a produite, & qui luy a fourny durant un si long-temps la nourriture dont elle avoit besoin. Nous sommes des fruits meurs, qui tombons naturellement quand nostre heure est venuë, au lieu d'en murmurer, rendons graces à celuy qui nous a fait arriver jusques à ce terme ; & qui vrai-semblablement n'ordonne rien en cela que pour nostre bien. En verité c'est une chose fort étrange, dit Seneque, de voir que les fous ni les enfans n'ap-

VIII. *Lib. 4. de vita sua.* *Manil. 4. astron.*

Epist. 36. prehendent presque point la mort ; & que nous ne puissions en user de mesme, ni obtenir de la raison une assurance que leur donne l'imbecillité ou la folie. Nous ne sçaurions seulement acquiescer aux Arrests du Ciel qui nous separent de nos amis. Et nous ne voions pas qu'en nous plaignant de leur mort, nous nous affligeons de ce qu'ils estoient hommes ; & ne sommes pas moins injustes ni ridicules, selon la pensée d'Epictete, que si Arria. l. 3. c. 24. nous voulions retenir des grappes sur la vigne, ou des figues attachées à leur branche, pendant les plus grandes rigueurs de l'Hiver.

Mais que le coup de la Parque soit lent ou prompt, que nous le ressentions tost ou tard, d'où vient, s'il est un mal, que Mesyeb. le Ciel l'a souvent octroié, comme à Suet. in Tib. Pindare, pour recompense aux hommes de vertu ? Tibere fit réponse à quelqu'un qui luy demandoit en grace la fin de sa vie, qu'ils ne s'estoient pas encore reconciliez ensemble, pour luy accorder cette faveur. Et quand les Numantins stipulerent en se rendant à Scipion, un jour pour ceux qui se voudroient faire mourir, ils témoignerent bien quel estoit leur sentiment de ce dernier passage. Cela me Polyb. l. 16. hist. fait souvenir d'un traict de Philippes de Macedoine, à la prise par force de la ville d'Abyde. Car voiant que tous les habitans de cette place infortunée se tuoient les uns à l'envi des autres, il les fit aver-

Appian. de bello Hisp.

tir par un cri public qu'il accordoit l'eſpace de trois jours à tous ceux qui ſe voudroient pendre ou poignarder, par un genre merveilleux de miſericorde. Tant y a que ceux qui ont eu de ſemblables penſées de la mort, ne l'ont pas eſtimée le plus grand ni le plus terrible de tous les maux, puiſqu'ils luy ont meſme donné quelque degré de bonté; d'où ils ont creu que dépendoit ſouvent noſtre felicité. Ce fameux Tyran de Sicile envoia ſignifier au Capitaine des habitans de Rhegio ſon priſonnier, devant que de le faire mourir, que ſon fils avoit eſté jetté dans la mer le jour précedent par ſon ordre. La réponſe du pere à cet inhumain fut, qu'il avoit rendu un fils plus heureux de vingt-quatre heures, que celuy qui luy avoit donné la vie. Hormiſdas Architecte Perſan ſe trouvant preſſé par l'Empereur Conſtantius, de luy dire ce qu'il trouvoit de plus beau dans la ville de Rome, ne fit point de difficulté de luy avoüer, que rien ne luy avoit tant plû depuis qu'il y eſtoit, que d'apprendre comme les hommes n'y mouroient pas moins qu'en tout autre lieu. Et je voy un jeune homme dans Dion Chryſoſtome, qui preſt de rendre l'ame, proteſte qu'il s'empeſchera bien, ſelon les termes d'Homere, de refuſer un preſent des Dieux, nommant ainſi la mort qu'il avoit ſur le bord des levres. Par effet, ſoit que nous la prenions pour un bien, ou que nous en faſſions un mal,

VIII.

Diod. Sic lib. 14.

Platina in vita Fel. II.

In Charid. or. 30.

nous la devons toûjours recevoir tres-volontiers. Car ſi elle eſt un bien ſelon le ſentiment de ceux de qui nous venons de parler, quelle apparence y a-t-il de la craindre ? Que ſi elle doit eſtre miſe dans la categorie du mal, en ce cas-là meſme il la faut conſiderer comme un bien, parce qu'elle nous delivre de la crainte que nous avions d'elle, & que par ſon moien nous devenons quittes d'un mal qui étoit inévitable. C'eſt pourquoi je trouve que ce noble & ancien Rheteur Alcidamus, pour lui donner les meſmes titres dont Ciceron l'a honoré, ne s'exerçoit pas ſur un ſujet ſi paradoxique qu'on a creu, lors qu'il écrivit l'Eloge de la Mort, où il emploia plus d'éloquence que de raiſons philoſophiques, qui luy devoient neantmoins fournir les principales forces de ſon diſcours. La Philoſophie luy eût facilité les moiens de prouver qu'il ne peut y avoir de mal ſenſible, dans une ſeparation qui ſe fait en un inſtant, puiſque l'entendement meſme plus ſubtil que les ſens ne l'apperçoit pas, & ne connoiſt qu'imparfaitement les choſes momentanées. Elle l'auroit inſtruit des fauſſes apparences qui nous font prendre la vie pour un bien, quoiqu'elle ſoit une veritable paralyſie de l'ame, dont la mort ſeule nous delivrant, on ne la ſçauroit nommer mauvaiſe ſans commettre une manifeſte iniuſtice. Et découvrant encore le maſque trompeur

Lib. 1. Tuſc. qu.

qui nous rend cette meſme mort ſi hideuſe, la Philoſophie luy auroit fait reconnoiſtre comme ce ne ſont que les accidens & les acceſſoires du trépas, qui nous effraient, & qui nous donnent de ſi grandes apprehenſions d'une choſe eſſentiellement bonne, ou pour le moins indifferente. VIII.

Terribiles viſu formæ lethúmque, labórque. Ne voiez-vous pas que le Poëte ne la nomme terrible qu'à la veuë ſeulement, & dans l'exterieur, pour nous faire comprendre qu'en effet, & d'elle-meſme, elle n'a rien de tel ? Mais nous recueillons au moins cét avantage du ſeul titre qui nous reſte de la compoſition d'Alcidamus, de voir que tout le monde n'a pas ſi mal penſé de la mort, ni eu de ſi grandes averſions d'elle que nous le ſuppoſions tantoſt. Si les Grecs ni les Romains ne luy dreſſerent jamais d'autels, (ce que je ne voudrois pas garentir, aiant leû quelque part le contraire.) les Eſpagnols ne laiſſerent pas d'en élever à la vieilleſſe ſon avant-couriere, & de chanter avec des réjoüiſſances publiques aux funerailles de leurs amis, ſelon que nous l'apprenons de Philoſtrate. C'eſt ce qui ſe pratique encore tous les jours en beaucoup de lieux, où les feſtins ſont ajoûtez aux autres gayetez, par un uſage qu'on a trouvé établi juſques parmy les plus barbares Nations du nouveau Monde. Et quand la primitive Egliſe ſe ſervoit de meſme du chant

Virg. 6. Æn.

L. 5. c. 1.

d'allegreſſe *Alleluia* aux enterremens des fideles, elle nous vouloit oſter ſans doute cette grande terreur de la mort, nous apprivoiſer avec elle, & nous apprendre en ſa faveur plus que les Poëtes, les Orateurs ni les Philoſophes ne nous ont jamais enſeigné.

J'avouë qu'il ſe rencontre bien plus de perſonnes de l'humeur dont eſtoit Solon, qui veulent pleurer, & eſtre pleurez, que de celle d'Ennius, qui défendit qu'on verſaſt la moindre larme ſur ſon tombeau. Auguſte neantmoins fut de ce dernier avis, conjurant ſes meilleurs & plus privez amis un peu devant qu'il expiraſt, de frapper des mains, & de luy applaudir joieuſement, aprés leur avoir demandé s'il ne s'étoit pas bien acquitté de ſon perſonnage, & s'il n'étoit pas heureuſement arrivé au dernier acte de ſa vie. Et nous liſons dans l'Hiſtoire Ethiopique, que le Secretain d'un Temple reprit ſeverement Theagene & Chariclée, d'avoir pleuré le Pontife Calaſiris contre les ordonnances divines. A n'en point mentir, je croi que c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe prendre là deſſus, quoi qu'il ſoit le moins ſuivi, que d'acquieſcer doucement à la commune deſtinée. Il eſt favorisé des premieres conſtitutions Romaines, qu'on nommoit des douze Tables. Il a toute l'Echole de Pythagore qui le recommande, pour ne rien dire des autres ſectes philoſophiques. Et puiſqu'on louë

Suet. in Oct. art. 99.

Lib. 7.

Iambl. de vita Pyt. cap. 32.

universellement ceux qui meurent vo- VIII.
lontiers, & qui témoignent de la generosité à quitter le monde; quelle apparence y auroit-il de porter impatiemment la fin des autres & de se plaindre amerement sur leur fosse? Je sçai bien que dans Eginard, Charlemagne verse des pleurs, qui sont le sang d'une ame blessée, selon quelque Grec, à la mort de ses enfans. Je n'ignore pas qu'un Louïs de Bourbon tomba dans l'éternel sommeil sur le tombeau de son pere Vice-Roy de Naples, par un ressentiment encore plus violent que celuy qui nous oblige à répandre des larmes. Je me souviens assez que Seneque mesme, avec toute son austerité, ne laissa pas d'en jetter abondamment, & des plus chaudes, par sa propre confession au trépas d'Annæus Serenus, sur cette mauvaise raison; qu'il ne s'étoit jamais imaginé de luy devoir rendre ce dernier office. Et je veux bien encore fortifier ce costé-là de la repartie dont se servit Crassus contre Domitius. Celuy-ci reprochoit au premier qu'il avoit porté le deuïl d'une lamproie, & l'avoit honorée de ses pleurs aussi bien que de la sepulture. Et toi Domitius, luy répondit Crassus, tu as veû mourir trois femmes legitimes l'une aprés l'autre devant tes yeux, sans avoir eu jamais besoin de les essuier. Mais déja je voi que Seneque a le premier de tous condamné son action. La réponse de Crassus accuse seu-

Epist. 64.

lement de dureté un homme qui ne reſſentoit pas les premiers & plus excuſables mouvemens de la Nature. Et les raiſons que nous venons de toucher, qui combattent ces exemples de foibleſſe, ſont ſi puiſſantes, que nous ſerions iniuſtes ſi nous ne leur donnions le deſſus. Il y a des ames tellement infirmes que toute ſorte d'objets les émeuvent; & l'on ſçait que la joie n'a pas moins tué de perſonnes que l'affliction. Les Grands ſont ordinairement les plus delicats en cela. Aucun n'oſeroit paroiſtre veſtu de bleu devant le Mogol, parce que c'eſt la couleur dont on porte le dueil dans ſes Eſtats; & ſi quelqu'un veut parler en ſa preſence de la mort, il faut qu'il uſe de periphraſe ou de circumlocution, eſtant un crime de frapper les oreilles du Prince d'un ſi rude mot. Les Indiens dont Solin fait mention, qui ſe faiſoient tranſporter au deſert lors qu'ils eſtoient malades pour y mourir, avoient peut-eſtre égard à la delicateſſe de ſemblables eſprits, qu'ils eſtoient bien aiſes de ne point troubler. Et lors qu'Apollonius, qui avoit viſité tous ces peuples, ajoûta au λάθε βιώσας de Pythagore, qui nous recommande la vie retirée, le precepte de mourir auſſi en cachette, λάθε ἀποβιώσας, il eſtoit vrai-ſemblablement touché de la meſme conſideration. Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'un honneſte homme doive tomber luy-meſme dans une

Cap. 52.

foibleſſe reprochable, encore qu'il s'ac- VIII.
commode ſouvent à celle des autres. Il ne s'étonnera ni ne ſe fâchera jamais, de voir arriver ſes amis à un but, vers lequel ils ont cheminé depuis qu'ils ſont en ce monde. Luy-meſme y prendra doucement ſon repos éternel ſans murmurer, quand l'heure en ſera venuë. Et lors que ce dernier jour ſe preſentera, *ille laturus ſententiam de omnibus annis ſuis dies venerit*, il couronnera l'œuvre par la fin, & s'y comportera comme ceux qui celebroient autrefois parmi les Grecs ἀγῶνα ἐλευθέριοι, les jeux conſacrez à la liberté. En effet la plus importante portion de noſtre durée, c'eſt celle qui la termine. *Ita eſt profectò, alius de alio judicat dies, tamen ſupremus de omnibus.* Le Soleil a plus de ſpectateurs quand il ſe couche, que durant toute ſa courſe. Noſtre vie eſt un Echo, dont on ne comprend rien ſi diſtinctement que les derniers accens. Et il faut faire ſon compte, que comme dans la noble Architecture la clef du bâtiment qui ferme la voûte, ſert encore de luſtre & d'ornement à tout l'édifice; noſtre derniere journée ne doit pas eſtre moins l'embelliſſement que la fin de toutes les autres.

Sen. Ep. 26.

Plin. lib. 7. nat. hiſt. cap. 40.

Aſſez de perſonnes s'imaginent que cette journée ne ſe preſente jamais plus à propos que quand nous ſommes perſecutez de la Fortune, & que nous reſ-

sentons de certains dégousts de la vie qui nous la rendent presque insupportable. Car, selon ce que disoit Artabanus à Xerxes, le plus grand mal de nostre condition n'est pas de vivre peu, mais bien de ce qu'aucun ne l'éprouve si heureuse, à qui la volonté de mourir n'arrive souvent. Lors que le monde ne nous est plus que comme un theatre ennuieux où tout nous déplaist, & où nous joüons mesmes le personnage qui nous est écheu contre nostre volonté; il semble que ce soit le temps le plus commode, auquel nous puissions prendre congé de la compagnie. Et l'on peut soûtenir dans ce raisonnement, que les dernieres paroles de l'Empereur Septimius Severus, par lesquelles il protestoit qu'aprés avoir fait essai de toutes choses ici bas, il n'avoit rien rencontré qui le peust rendre content, marquoient un favorable moment pour sortir d'un lieu où il ne trouvoit aucune satisfaction. Quoiqu'il en soit, ç'a esté l'opinion de Ciceron dans son livre de la Vieillesse, que la satieté de vivre, s'il faut ainsi parler aprés luy, devoit estre prise pour une denonciation de l'heure la plus propre de toutes à mourir. Seneque neantmoins est d'un avis bien different. Il soûtient dans son Traitté des Remedes contre les choses fortuites, qu'on ne sçauroit finir la vie plus heureusement, que quand on est le plus aise d'en jouïr. Sa consolation à Polybe

Herod. l. 3.

Satietas vitæ, tempus maturū mortis affert.

porte, que ce n'eſt pas une petite felici- VIII.
té de terminer ſa courſe entre les bras de
la bonne fortune. Et dans un pareil diſ-
cours qu'il adreſſe à Martia, il l'aver- *Cap. 29.*
tit que la mort n'oblige perſonne à l'é-
gal de ceux qu'elle vient trouver de- *Cap. 20.*
vant qu'ils l'invoquent.

Si Pompée fuſt décedé à Naples un peu auparavant que d'eſtre défait par Ceſar, il paſſoit indubitablement pour le premier homme du monde, puiſqu'il euſt eſté le plus puiſſant & le plus conſideré de ſa Republique. Si les funerailles de Ciceron euſſent eſté conjointes à celles de ſa fille, ou qu'aprés avoir préſervé ſa Patrie des calamitez dont elle eſtoit menacée par la conjuration de Catilina, il euſt moins vécu de quelques années; on ne peut pas nier que ce ne luy euſt eſté un grand avantage, & qu'il n'euſt évité par là de grandes diſgraces. Le meſme ſe doit dire de Caton, à qui la Mer auroit eſté favorable ſi elle l'euſt englouti au retour de Cypre, accompagné de toutes ces richeſſes, qui ne ſervirent depuis qu'à faire ſubſiſter les guerres civiles, parce qu'il n'euſt pas veû perir aveque luy la liberté de ſon païs, comme il arriva depuis. Que ſi nous voulons jetter la veuë ſur quelques-uns de ce ſiecle, & deſcendre de ces grands & fameux exemples à d'autres qui n'ont point encore eſté touchez; ne dirons-nous pas que ſi le Comte Palatin euſt eſté

tué à la bataille de Prague, aprés y avoir receu avec tant de gloire la Couronne de Boheme, ſa fin ne ſeroit pas moins illuſtre dans l'Hiſtoire, qu'elle y paroiſt peu ſortable à de ſi hautes entrepriſes qu'eſtoient les ſiennes ? Repreſentons-nous quelle ſeroit la reputation de Tilly, ſi aprés avoir gagné cette memorable bataille de Lutter, & fait perdre terre enſuite au Roy de Dannemarc, qu'il contraignit d'abandonner ſa Cherſonneſe Cimbrique, il euſt trouvé heureuſement ſes deſtinées devant que d'eſtre défait par celuy de Suede aux portes de Lipſic, & forcé depuis par le meſme au paſſage du Lech, où l'honneur & la vie de ce pauvre General coururent leur derniere fortune. Spinola reconnut luy-meſme, & tout le monde aveque luy, qu'il pouvoit laiſſer ſon nom beaucoup plus illuſtre à la poſterité, ſi aprés avoir fait trembler l'Allemagne, donnant la loi telle qu'il voulut à ſes Princes ſur les bords du Rhin, il ſe fuſt contenté de la priſe de Breda, & de ce qu'il avoit fait de beau en Flandre, ſans entreprendre celle de Caſal à la veuë de toute l'Italie, qui eut pitié de voir qu'un de ſes enfans pour avoir un peu trop vécu, perdoit chez elle l'honneur qu'il avoit acquis ailleurs par tant de belles actions. Mais que ne pourrions-nous point dire de ce genereux & illuſtre Seigneur, qui vint mal-heureuſement ſervir d'exemple

dans

dans Thoulouſe, aprés avoir obtenu des victoires ſignalées dans le Piémont, & rendu tant de preuves de ſon courage ; ſi nous ne nous paſſions exprés de beaucoup de témoignages domeſtiques, pour ne rien dire d'odieux ſur un ſujet qui reçoit aſſez d'évidence de ce que nous prenons au dehors ? VIII.

Ce peu que je viens de rapporter du grand Guſtave m'oblige à faire quelque reflexion ſur l'un de ſes plus ordinaires propos ; qu'il ne tenoit point d'hommes plus heureux que ceux qui mouroient en faiſant leur meſtier. Le Ciel luy accorda cette felicité, comme à Ceſar celle d'une fin ſubite & non préveuë, qu'il avoit ſi ſouvent ſouhaitée. L'on ſe peut encore ſouvenir de ce que dit un grand homme de guerre à l'Empereur Hadrien, que les Souverains ne doivent jamais perir que debout ; & de cét autre mot, qu'un Prince ne ſort jamais mieux du monde, que quand il le quitte ſain, & non pas debile & languiſſant. Soliman mourut ainſi dans l'exercice de ſa charge à l'âge de ſoixante & ſeize ans au ſiege de Zigeth, où ſon ſeul cadavre eut la gloire de faire rendre la Place. La Journée qu'on nomma des trois Rois les vid achever tous trois glorieuſement leur carriere ſelon ce ſentiment. Et je ne ferai point de difficulté de mettre ici au rang des plus grands hommes de noſtre temps le Comte de Mansfeld, qui ſe ſentant

Oportere præpoſitos rerum ſtantes mori.

Sanum Principem mori debere, non debilem.

faillir, comme il passoit par la Bosnie, sortit du lit, se fit habiller, & mit son épée au costé, afin de paier le tribut que nous devons tous à la Nature, dans la mesme posture où il avoit donné de si grandes alarmes à ses ennemis. Certes celuy qui conserve tant de vigueur jusques au dernier soûpir, montre bien qu'il le rend dans une constitution d'ame autre que celle du commun. Du reste il n'y a rien, si nous déferons à l'autorité de Seneque, où il soit plus permis aux hommes de se satisfaire, que dans la façon de mourir; ni où ils soient aussi plus partagez d'opinion. On est obligé de rechercher l'approbation d'autruy en beaucoup de choses qui concernent la vie, mais quand il est question de l'abandonner, il suffit à son dire, que nous y trouvions nostre compte; & la meilleure de toutes les morts, est sans difficulté celle qui nous plaist le plus. Qui doute que cét habitant de Negrepliſſe ne l'entendist ainsi, quand il demanda & obtint en grace d'estre pendu aux branches d'un Noier qu'il avoit luy-mesme planté dans sa vigne. Un Anglois voulut qu'on le suffoquast dans un tonneau de malvoisie. Et je mettrois encore ici les Parasites d'Heliogabale, qui furent étouffez sous les Roses & les Violettes, si je ne tenois pour assuré que ce fut un jeu forcé, & un passe-temps de Prince qui ne regardoit que son seul plaisir. Ce senti-

Epist. 71.

Du Pleix l'an 1622

ment pourtant de rechercher sa satisfaction, quand on le peut, au genre de mort qu'on a le plus à gré, n'est pas universellement recevable dans les principes de la vraie Religion; quoique nous lisions au livre des Juges, qu'Abimelech voulant mettre le feu dans une Tour des Thebites, se fit tuer par son E'cuier pour mourir, comme on dit, d'une belle épée, & afin qu'il ne fust pas dit que ce fust de la main d'une femme, qui le venoit de blesser à la teste d'un coup de pierre. Tant y a que generalement parlant, & selon les seules lumieres de nostre humanité, les avis sont ici differens; & comme plusieurs ont esté de celuy de Cesar & de Pline l'Historien, préferant la mort inopinée, & par consequent moins ressentie, à toute autre; il s'en est trouvé qui l'ont voulu goûter à longs traits, & qui eussent esté bien fâchez de la recevoir si subite qu'ils ne l'eussent pas reconnuë. Busbec nous fait voir dans la seconde de ses Lettres non seulement une constance admirable du Bacha Achmat à souffrir le licol dont il fut étranglé, mais de plus, une fantaisie particuliere à ne vouloir pas l'estre tout d'un coup, aiant prié celuy qu'il choisit pour luy rendre cét office, de relâcher la corde aprés le premier effort, & de le laisser respirer au moins une fois avant que d'achever son entrepriſe. L'on ne sçauroit nier que Socrate n'ait esté trente

VIII.

Cap. 2.

Lib. 7. Nat Hist. cap. 54.

jours dans une continuelle attente d'une mort certaine ; & neantmoins perſonne n'a jamais douté qu'elle ne fuſt des plus belles, puiſque cela n'empeſcha pas qu'il ne l'acceptaſt avec cette fermeté d'eſprit qui ravit encore tous les jours les noſtres d'admiration, quand nous liſons ce qui s'y paſſa. Ce qu'on peut conclure de plus vrai-ſemblable là-deſſus, c'eſt qu'il n'y a point de laide fin, ni de mauvaiſe, lors qu'elle eſt envoiée du Ciel pour noſtre ſalut, & priſe comme il faut de noſtre part.

Tenons-nous donc dans une aſſiette propre à recevoir ce bon-heur. Noſtre Hiſtoire de Canada nous apprend que les Hurons tout barbares qu'ils ſont, n'ont nulle apprehenſion de la mort, parce qu'ils la tiennent pour un paſſage ſeulement à une vie fort peu differente de celle-ci, où ils doivent poſſeder les meſmes choſes qui leur ont eſté cheres, & qu'on enterre avec eux pour cét effect.

N'eſt-ce pas une honte que ceux qui ont, comme nous avons, des aſſurances d'une felicité éternelle aprés les travaux de ce monde, s'en ſeparent neantmoins ſi mal volontiers ? Eſt-ce à cauſe que nous le quittons un peu trop toſt ce nous ſemble ? Songeons que la Loy fait executer les moins coupables les premiers ; que plus le feu eſt beau & clair, moins il eſt ordinairement de durée ; & que les

grains d'encens à qui Marc Antonin nous compare, ne sont pas moins estimez pour brûler & s'évaporer des premiers. Sommes-nous dans un âge plus avancé, & qui nous oste tout sujet de plainte; disons avec le Connestable de Montmorency; Que c'est estre bien ridicule d'avoir sceu vivre tant d'années, & de ne sçavoir pas mourir durant le temps d'un quart d'heure. Quoiqu'il en soit, representons-nous que dans le mesme instant que nous partons d'ici bas, il ne se peut faire qu'il n'y ait une infinité de personnes de tous âges, & de tous sexes, qui en sortent comme nous. Une chose si commune ne peut pas estre intolérable, & il y a trop de delicatesse à se plaindre de ce que tant d'autres souffrent comme nous. Ces anciens Celtes, de qui nous pourrions estre sortis, estoient bien plus courageux, quand ils se laissoient plutost opprimer par la chute d'une maison, ou engloutir au reflus de la Mer, que de témoigner en fuiant une trop grande crainte de la mort; ou lors qu'ils se faisoient librement tuer pour obtenir quelques presens, & pour enrichir leurs amis, si nous en croions les fragmens qui nous restent de Nicolas Damascene, & ce qu'en a écrit Athenée. En effet dés l'heure que nous apprehendons la mort, nous nous mettons en estat d'avoir peur de toutes choses, parce qu'il n'y a presque rien qui ne soit capable de nous la.

VIII.

Lib. 4. de vita sua.

Davila lib. 4.

Sen epist. 78.

Exc. Constant.

Lib. 4. Deipnos.

donner. Le Roy Lysimache menaçoit Theodore de la luy faire souffrir ; Vous montrerez par là, luy repartit ce Philosophe, que vous n'estes pas moins puissant qu'une Cantharide. J'estois il y a peu de mois au bord de la Mer, où un homme s'estoit étranglé en avalant un huistre, la viande de toutes la plus molle, & qui coule le plus facilement. Mais pourquoi parler des huistres, si un grain de raisin eut le pouvoir de suffoquer le Poëte Anacreon, & un petit poil le Senateur Fabius en avalant du laict ? Peut-estre serions-nous fort aises de ne mourir point, & d'estre comme Elie & Enoch exempts des loix de la Nature. Nous voudrions bien tous, je m'assure, rajeunir aprés cent ans comme ce Joseph, portier de Pilate, dont Mathieu Paris fait faire le conte à un Archevesque d'Armenie. Je sçai bien que Philostrate a douté de la mort d'Apollonius. Que les Insulaires de Cos ont dit de la fille d'Hippocrate, ce que nos Romans content de Melusine, qui changeoit de forme sans perdre la vie. Que l'ancienne Poësie a rendu immortels Typhon, Encelade, & quelques autres. Et qu'encore aujourd'huy les Mahometans tiennent qu'un Mahadin, petit fils de Fatime fille de Mahomet, n'est pas encore mort ; de sorte qu'on luy tient un cheval toûjours prest dans une Mosquée de Massadal au dessous de Bagadet, d'où il doit partir pour con-

In Henr. VII. ad an. 1228. Lib. 8. cap. 12.

vertir le reſte du genre humain. Il n'y VIII.
a point d'apparence pourtant, que noſtre eſprit ſe puiſſe laiſſer corrompre par de ſi impertinentes narrations: la Fable n'a pas aſſez d'illuſions pour le ſeduire ſi miſerablement. Et je ne veux que celle de Chiron, qui refuſa l'immortalité, aiant appris de ſon pere Saturne ce que c'eſtoit au vrai de la vie, pour détromper ceux qui s'y attachent avec le plus d'affection. Si nous conſiderons bien le monde en toutes ſes parties, nous ſerons contraints d'avouër qu'il n'y pourroit avoir de calamité ſemblable à celle d'une vie ſans fin, parce qu'elle auroit ſes peines éternelles. Vous n'en trouverez point de ſi bien conduite, ni de ſi retirée qui n'ait ſes agitations; comme les moindres lacs ne laiſſent pas d'eſtre ſujets aux orages & aux tempeſtes, encore qu'ils ne ſoient pas ſi abondans, ni de ſi grande étenduë que l'Ocean. N'aions donc pas tant d'amour pour une choſe ſi peu avantageuſe; ne ſouhaittons pas pour un peu de bien la durée de beaucoup de miſeres, & tenons pour aſſuré qu'il n'y a rien d'agreable dans la vie, pour ceux qui ne ſe ſont pas renduës douces & familieres les penſées de la Mort.

DE LA PROSPERITE'.

COMME il y a des corps de si foible complexion, qu'ils ne peuvent souffrir ni le froid, ni le chaud; il se trouve des esprits que la bonne & la mauvaise fortune offensent également, & dont l'imbecillité ne paroist pas moins dans la prosperité, que parmi les afflictions. Mais encore que tout le monde reconnoisse assez franchement le grand pouvoir qu'ont sur nous les adversitez; peu de personnes s'apperçoivent du préjudice que leur peut faire une felicité charmante: & à peine trouverez-vous un homme qui avouë que le bon-heur luy soit nuisible, ni qui vouluſt consentir au retranchement des plus petites faveurs de la Fortune, quoiqu'il en reçoive en si grande abondance qu'elles l'accablent. Car on ne peut pas dire qu'il n'y ait que les ames vulgaires qui soient sujettes à ce fâcheux inconvenient; les plus fortes n'y succombent que trop souvent: & les graces dont nous repaist cette Déesse aveugle sont ordinairement si difficiles à digerer, qu'on ne les goûte gueres impunément & sans courir le hazard de se perdre. C'est ce qui me convie à faire quelques reflexions sur une partie de la Morale si importante qu'est celle-ci, & à regarder d'un autre œil que ne font

ſont la plûpart des hommes, ce qu'on VIII.
nomme Proſperité ou Bonne Fortune ; me ſouvenant d'avoir leû beaucoup de choſes qui peuvent donner de grandes ſatisfactions d'eſprit à ceux d'une condition mediocre comme la mienne, & d'un genie philoſophique tel que celuy qui me poſſede preſentement. J'ai receu de ſemblables bien-faits de mes devanciers, tâchons d'obliger de meſme ceux qui viendront aprés nous.

Encore que la plus ſaine partie des Philoſophes ait acquieſcé au ſentiment de Solon, qui ſoûtenoit que nous ne ſçaurions raiſonnablement nommer perſonne heureux qu'aprés ſa mort ; comme on ne donne jamais le titre de victorieux à ceux qui courent encore, & à qui mille accidens peuvent arriver pendant qu'ils ſont dans la carriere, au bout de laquelle ſeulement ils doivent eſtre couronnez. Si eſt-ce que pluſieurs grands Perſonnages ont eſté d'un avis contraire, & ſe ſont perſuadé que la Nature ne nous avoit pas donné en vain ce deſir de felicité mondaine que chacun reſſent, ni propoſé un but auquel il ne nous fuſt pas poſſible d'arriver. Les Stoïciens tenoient cette derniere opinion ſi aſſurée, que Dieu meſme, ſelon les termes profanes dont ils ſe ſervoient, n'eſtoit pas plus heureux que leur Sage, *Deus non vincit ſapientem felicitate, etiamſi vincit ætate*, Epiſt. 73. comme parle Sextius dans Seneque. Il

me ſouvient bien auſſi qu'Ariſtote s'eſt
Cap. 2. expreſſément moqué dans le ſecond livre de ſes Morales à Eudemus, du dire de Solon, qui ne s'accommode pas avec les regles du ſouverain bien, tel que le Peripatetiſme l'a conſideré. Et l'on peut voir dans le petit traitté de la Beatitude que nous a donné Averroës, comme il ne doutoit point qu'il n'y euſt toûjours quelqu'un pour le moins dans le monde qui la poſſedaſt; tant parce que la perfection de l'Univers le requeroit ainſi, qu'à cauſe que tout ce qui eſt naturellement poſſible, & qui convient à l'eſpece, ſe trouve toûjours actuellement dans quelqu'un de ſes individus. Mais ſans examiner pour le preſent une propoſition ſujete à pluſieurs contradictions, je dis ſeulement que les Sectes qui ſe ſont le plus accommodées à la vie civile, comme l'Academique entre autres, & la Peripatetique, ont fait tant de cas de la Proſperité, & de tout ce qu'ils ont appellé biens de Fortune, qu'encore qu'ils les diſtinguaſſent de ceux du corps, & de l'eſprit, ils n'ont pû empeſcher qu'on ne donnaſt la préference aux premiers, & que dans l'uſage du parler ordinaire on n'ait nommé les hommes bien-heureux qui eſtoient les plus gratifiez de la Fortune, & à qui toutes choſes arrivoient davantage à ſouhait. C'eſt ce qui faiſoit dire à ce Grec, qu'il euſt mieux aimé une goutte de

bon-heur, qu'une pleine mer de bon VIII.
esprit, τυχὸς θαλάσσης, ἢ φρενῶν πότος. Un autre observe, que toute terre est la patrie d'un homme fortuné ; qu'il trouve des parens en quelque lieu que ce soit où il se rencontre ; & que quand il plaist aux Destinées il traverse les rivieres & les mers sur une claie, ou dans un panier percé sans faire naufrage. Les Espagnols ont un proverbe tout conforme à cela, *Quien está en ventura, hasta la hormiga le ayuda.* Et quand Salomon a écrit dans son Ecclesiaste, qu'il faloit se réjoüir, & prendre tous les contentemens de la vie autant que faire se peut, puisque nostre humanité n'a rien à chercher au delà, *Omni tempore sint vestimenta tua candida, & oleum de capite tuo non defluat : Perfruere vita cum uxore quam diligis cunctis diebus vitæ tuæ, hæc est enim pars tua.* ne semble-t-il pas qu'il se soit voulu expliquer de la mesme pensée ? Ce n'est pas le sens neantmoins qu'il faut donner aux paroles de celuy qui possedoit une sagesse infuse. La Religion qui nous apprend à mépriser toutes les felicitez de la terre, a ses maximes trop differentes. *Cap. 9.*

Et sans nous servir mesmes de son autorité, je pense que la Philosophie nous peut fournir assez d'instances, & nous jetter dans d'assez fortes considerations, pour reconnoistre qu'il n'y a rien de plus trompeur que ce qu'on a baptisé du

nom de bonne fortune, & que la chose du monde dont nous nous devons le plus défier, c'est d'une grande Prosperité.

Entre toutes les miseres qui la suivent presque toûjours, comme l'ombre fait le corps, il n'en est point comme je croi de si rude, que celle qui fut remarquée par Asdrubal dans le Senat de Rome, Qu'on ne void quasi jamais la bonne fortune avec le jugement, *Rarò simul hominibus bonam fortunam, bonâmque mentem dari.* C'est ce qu'il pouvoit avoir appris des Lettres Saintes, estant d'un païs où l'on parloit alors comme elles; puisque nous lisons dans Job, que la sagesse ne se rencontre point parmi ceux qui sont dans les plaisirs, & qui joüissent des douceurs de la vie. Et quoi? Epicure mesme tout diffamé qu'il est par ceux qui luy reprochent sa volupté, ne disoit-il pas ordinairement qu'il ne connoissoit rien de plus rare, qu'un homme sage qui fust bien voulu de la Fortune? Certes l'excés d'une lumiere trop éclatante n'a rien de si contraire à la veuë corporelle, selon la comparaison du Pythagoricien Archytas, comme le trop de prosperitez est préjudiciable aux yeux de l'esprit, & sujet à nous offusquer l'entendement. La Prudence & la Fortune sont en divorce de temps immemorial à ne se reconcilier jamais. Considerez l'humeur bigearre & déraisonnable tout ensemble, de ceux à qui toutes choses semblent arriver le plus

Tit. Liv. Dec. 3. lib. 10.

C. 28. non invenitur in terra suaviter viventium.

à souhait, & vous serez contraint d'a- VIII.
vouër ce que nous disons d'eux. L'inquietude sur tout dont ils sont agitez, montre bien le déreglement de la partie superieure. Ils vivent dans un perpetuel dégoust des choses presentes : Rien ne les contente : Et persecutez de leur propre genie ils ne se peuvent souffrir eux-mesmes. *Res est inquieta felicitas ; ipsa se exagitat, movet cerebrum non uno genere.* Tenons pour asseuré que Seneque, qui *Epist. 31.*
estoit Courtisan, & qui passoit sa vie dans la frequentation des plus grands & plus heureux hommes de l'Empire Romain, les avoit fort bien reconnus lors qu'il usoit de ces termes. Encore cette fabuleuse Circé se contentoit d'ôter la forme exterieure à ceux qu'elle retenoit auprés d'elle, leur laissant le raisonnement: mais la Fortune traitte avec bien plus de rigueur & d'injure ses favoris, puisqu'elle les prive de la principale partie de leur forme interieure, qui est le jugement.

Fortuna quem nimium fovet, stultum facit. *Publ. Mimogr.*
J'excepte pourtant ici, comme par tout ce discours, de certaines ames heroïques, qui maistrisent imperieusement cetmesme Fortune. Leur nombre est si petit, qu'il ne peut pas estre de grand préjudice aux reflexions que je veux faire.

La Presomption, aussi bien que tous les autres vices, est de verité un effet de

peu de jugement ; mais nous la pouvons considerer ici particulierement, comme l'une des plus inseparables compagnes de la Prosperité, & certes il est presque impossible de recevoir en pouppe les vents d'une fortune favorable, sans qu'ils nous enflent de vanité ; leurs operations sont merveilleuses en bien & en mal ; ils font nos voiages ; ils font nos naufrages. Qui ruina de fond en comble les fondemens de la Republique Romaine, que l'ambition de ses principaux Citoiens, aprés avoir triomphé de l'Armenie, & subjugué les dernieres Provinces du Pont ? Le torrent de ces grandes victoires emporterent Cesar & Pompée au delà de toute moderation. Et pour suivre la reflexion tres-judicieuse que Florus a faite là dessus, ce ne fut que le trop d'aise & de felicité qui les jetta dans les calamiteux desordres qui suivirent, *causa tantæ calamitatis eadem quæ omnium, nimia felicitas.* Mais hors les termes de ces grands exemples, il n'y a personne qui n'épreuve tous les jours tant d'orgueil en ceux que le bon-heur dont nous parlons assiste, qu'à peine peut-on converser avec eux comme avec le reste des hommes, *Contra peon echo dama*, dit l'Espagnol, *no para pieça en la tabla.* Ce qui est tres-considerable en cela, c'est que leur fierté ne les rend pas seulement insupportables au reste du monde ; ils le deviennent encore à eux mesmes ; & ne

Lib. 4. *c.* 2.

pouvant digerer les faveurs qu'ils reçoivent de la Fortune, ni souffrir toutes ses caresses, ils crévent de vanité au mesme temps qu'ils succombent sous le poids, *Quæ illos graves aliis reddit, gravior ipsis felicitas incumbit.* J'avouë que quand la Prosperité ne feroit point d'autre mal, que d'élever si haut le sourcil comme elle fait à ceux qui la possedent, il me seroit impossible de n'en pas médire, tant j'ai une grande aversion des Superbes. VIII. *Sen. ep. 95.*

Son instabilité est un autre puissant sujet pour nous la faire mépriser, & d'autant plus qu'elle passe ordinairement d'une extremité à l'autre, ne nous élevant, ce semble, que pour nous précipiter de plus haut, *a gran subida, gran cayda,* ou pour nous mettre en lieu d'où nous montrions, comme le Singe du sommet de l'arbre, ce que nous avons de plus difforme. Tant y a que selon la belle observation du Precepteur de Neron, si tant est que la consolation adressée à Martia soit de luy, il n'y a pas une partie de nostre vie si tendre, & dont nous nous devions si fort défier, que de celle qui paroist la plus riante; ou, comme il s'explique de cela mesme dans un autre endroit, la meilleure de toutes les fortunes, & qui nous contente davantage, est celle en qui l'on doit prendre le moins d'assurance, *Nulli fortunæ minùs bene quàm optimæ creditur.* Elle a cela de commun avec la *Cap. 21.* *De brevi vit. c. 17.*

Lune, qu'elle s'éclipse en un moment quand elle est en son plein. Plus elle a d'éclat, plus elle est fragile aussi bien que le verre. Dieu ne luy donne souvent des aîsles, non plus qu'à la Fourmi, que pour servir à sa perte. Et comme la santé exquise ou athletique est extrémement perilleuse, & passe mesme pour un prognostique de maladie; une extréme felicité nous menace d'infortune, & c'est un éclair qui précede d'un seul instant le tonnerre. Sylla se fait proclamer heureux par un Edict public; trois jours aprés il est mangé des poux dans la ville de Pouzzolles, & donne sujet à Pline d'écrire que sa fin a esté plus calamiteuse, que celle de tant de milliers de Citoiens Romains qu'il avoit fait mourir. O que ce Roy d'Egypte qui renonça si solemnellement au traitté d'amitié qu'il avoit contractée avec Polycrates, estoit persuadé de cette vicissitude! Il preveût par l'excés des prosperitez de son ami, la fin desastreuse dont il estoit menacé. Et sous ce pretexte de ceder à l'envie du Ciel, & à la jalousie des Dieux, comme on parloit alors; qui ne laissent point de grandes felicitez impunies, il voulut éviter le malheur d'une societé que les seules faveurs de la Fortune luy rendoient suspecte. Je me souviens d'un autre Roy de Thessalie qui témoigne le mesme sentiment dans Xenophon; conseillant aux Thebains aprés leurs victoires de ne rien

Aurel. Vict. de vir. il. hist.

Lib. 7. hist. c. 43.

Lib. 6. hist.

hazarder contre les Lacedemoniens foi- VIII.
bles & vaincus, par cette raiſon principalement, que Dieu fait ſon jeu d'exalter les petits, & d'humilier les puiſſans. Et n'eſt-ce pas ce que le Saint Eſprit a prononcé depuis par la bouche de la Vierge, *Depoſuit potentes de ſede, & exaltavit humiles* ? Pour le moins fut-ce, lors de ma lecture, ce qui m'obligea le plus à remarquer le paſſage de cét Hiſtorien Grec dont je viens de parler. Mais il ne faut pas oublier ce que les fables des Anciens, dont ils couvroient leurs plus belles moralitez, nous ont enſeigné touchant la fragilité & le peu de durée de ce que nous nommons Proſperité. Elles nous repreſentent un Coq glorieux de l'avantage qu'il venoit d'avoir ſur ſes competiteurs, que l'Aigle ſurprend & déchire ſur le toict où il eſtoit monté pour mieux entonner ſon chant de victoire. Et elles nous font entendre le murmure inſolent d'une Mouche, qui ſe vantoit d'avoir mis avec ſon proboſcide le Lion aux extremitez, au meſme temps qu'elle donna dans la toile d'une araignée, où ſa vie & ſa vanité ſe terminerent. Que s'il eſt permis d'écrire en ſuite des fables une petite raillerie, je rapporterai volontiers celle d'un Archeveſque de Florence, qui touche de fort prés noſtre ſujet. Il s'étonnoit devant un grand Cardinal de la miſerable condition des hommes, dont tout le bon-heur ne ſçauroit regar-

der que l'ame, le corps, ou les biens; & cependant ces meſmes hommes ſont inceſſamment travaillez en toutes les trois parties, par les trop ſubtils Juriſconſultes, les Medecins ignorans; & les mauvais Theologiens. En verité il n'y a gueres de felicitez qui ſoient à l'épreuve de tant d'attaques, ni qui puiſſent reſiſter à de ſi grands adverſaires.

C'eſt ce qui a fait dire de fort bonne grace à un Ancien, qu'il n'y avoit point d'hommes plus fortunez, que ceux qui ſe pouvoient paſſer de la Fortune; ni de plus malheureux, que ceux qui l'aiant euë toûjours favorable n'ont jamais éprouvé aucune adverſité. Le Philoſophe Bion tournoit ce ſentiment d'un autre biais, ſur la demande qu'on luy fit, qui eſtoit à ſon jugement le plus miſerable, & le plus agité de tous les hommes? Il répondit que c'eſtoit celuy qui deſiroit avec le plus de paſſion d'eſtre heureux, & qui recherchoit le plus ardemment la quietude. Voions de quelle façon Seneque s'en explique à ſon ami Lucilius dans la derniere lettre qu'il luy écrit, & nous trouverons que par les derniers termes de la meſme lettre il a encheri ſurtout ce que les autres avoient dit auparavant. Je vous veux donner, luy dit-il, une regle ſur laquelle vous vous puiſſiez meſurer, & vous appercevoir quand vous ſerez arrivé à la perfection que vous recherchez: Tenez pour aſſuré que vous la poſſederez avec la beatitude

Diog. Laërt. in Bio.

où vous aſpirez, lors que vous ſerez capable de reconnoiſtre qu'il n'y a point de plus malheureuſes perſonnes au monde, que celles qu'on y croit les plus heureuſes. Afin qu'on ne penſe pas que je contribuë quelque choſe du mien à une penſée ſi hardie & ſi paradoxique, je coucherai ici les paroles meſmes de ce digne Precepteur & ſincere ami. *Brevem tibi formulam dabo qua te metiaris, qua perfectum eſſe jam ſentias. Bonum tunc habebis tuum, cùm intelliges infeliciſſimos eſſe felices.* Si les Oracles profanes eſtoient de quelque conſideration, je rapporterois celuy qui fut rendu à un puiſſant Roy de Lydie, auquel Apollon préfera un pauvre villageois d'Arcadie, le declarant incomparablement plus heureux dans ſa cabane, que ce Prince au milieu de ſon Palais, & de toutes ſes felicitez apparentes. Mais nous ne pouvons faillir en déferant à la doctrine des Oracles divins, qui nous apprennent dans l'Eccleſiaſte, qu'il vaut beaucoup mieux entrer dans une maiſon de deuïl, que dans celle où ſe font des feſtins, pour nous donner de l'apprehenſion de la joie, & des proſperitez qui la cauſent. Ariſton avoit donc raiſon de préferer un jeune homme triſte & melancholique, qu'il comparoit aux vins qu'on trouve âpres ou rudes d'abord, à ces enjouëz qui ſont dans une perpetuelle recherche des douceurs de la vie, & que la Fortune tient comme enivrez de ſes continuelles faveurs.

VIII.

Cap. 7.

Que ſi nous voulons conſiderer encore de plus prés la Proſperité, nous ſerons étonnez de voir qu'elle n'a rien de ſolide, & qu'elle ne ſubſiſte que dans l'imagination. Tel met ſon plus grand contentement en une choſe, qui rendroit un autre malheureux. Les meſmes lettres compoſent tantoſt la Tragedie, tantoſt la Comedie. Et ſelon que nous enviſageons un meſme évenement, nous y trouvons noſtre ſatisfaction, ou noſtre déplaiſir. Cela montre bien qu'il n'y a rien de réel en toutes nos felicitez; & que Salomon eut raiſon de conclure, aprés les avoir bien étudiées, qu'il n'y avoit reconnu que toute erreur & toute vanité, *Riſum reputavi errorem, & gaudio dixi, quid fruſtra deciperis.* Nous prenons parfois pour un preſent favorable de la Fortune, ce qui cauſera nos plus grandes inquietudes; *Munera iſta fortunæ putas? inſidiæ ſunt.* Et que dirons-nous ſi le plus ſenſuel de tous les Philoſophes dont nous avons déja parlé, & le plus recherchant ſon aiſe, a proteſté qu'il euſt mieux aimé eſtre mal-heureux raiſonnablement, que bien-heureux ſans raiſon? ou ſelon ſes propres termes, εὐλογίστως ἀτυχεῖν, ἢ ἀλογίστως εὐτυχεῖν. Car encore que le principal deſſein d'Epicure fuſt de montrer par là combien il eſtimoit la raiſon, il témoignoit au meſme temps le peu de cas qu'il faiſoit de ce que nous nommons bon-heur. Auſſi fut-

Eccl. c. 2.

Sen. ep. 8.

Diog. Laërt. in Epic.

ce le meſme qui ſoûtint que nos plus grands contentemens avoient leur ſiege dans la memoire, & qu'ils dépendoient du ſouvenir des choſes paſſées ; ce qui leur donne encore moins d'exiſtence que s'ils eſtoient dans l'imagination, comme nous venons de dire, puiſque celle-ci peut eſtre des choſes preſentes, au lieu que la memoire ne s'étend jamais que ſur le paſſé. Mais ſervons-nous des exemples qui inſtruiſent & perſuadent parfois plus que le raiſonnement, pour penetrer juſques dans la nullité de nos proſperitez. Je ne veux point parler ici de l'Empereur Severe, ni d'une infinité d'autres, qui aprés avoir éprouvé comme luy tout ce qu'il y a de plus doux dans la vie, dirent qu'ils n'avoient rien laiſſé à eſſaier, ſans avoir trouvé choſe du monde qui les contentaſt. Mon opinion eſt que deux exemples ſeuls que je choiſirai, l'un dans l'ancienne, & l'autre dans noſtre Hiſtoire moderne, nous fourniront toutes les lumieres que noſtre ſujet peut requerir. La felicité d'Auguſte n'eſt pas moins connuë dans les livres que la pieté de Numa, la vaillance de Ceſar, ou la bonté de Trajan. C'eſt pourquoi l'on donne encore aujourd'huy le nom d'Auguſte comme tres-fortuné, aux plus grands Monarques ; & quand nous parlons de leur Auguſte Majeſté, nous ne touchons pas moins le bon-heur de leur Empire, que ſa puiſſance, ſa ſplendeur, ou ſon

VIII.

Sen. l. 3. de Ben. c. 4.

étenduë. Sans nous amuser à particulariser toutes les victoires qu'il obtint, suivies d'une infinité de triomphes ; il suffit de remarquer qu'il fut si fortunë que de voir fermer de son temps le Temple de Janus par l'établissement d'une paix generale, ce qui n'estoit arrivé que deux fois auparavant depuis la fondation de Rome. Aussi lisons-nous dans Dion Cassius, que de tous les decrets du Senat faits pour honorer cét Empereur aprés qu'il eut dompté Marc Antoine, il n'y en eut point qui luy donnassent tant de contentement, que celuy qui ordonnoit que les portes de ce Temple seroient tenuës fermées. C'estoit la marque de l'heureuse tranquillité du monde, durant laquelle le vrai Dieu de la Paix avoit resolu de toute éternité son Incarnation, dont le mystere estoit deû au temps le plus pacifique de tous les siecles. Cependant on adoroit la creature au lieu du Createur, & l'amour des peuples fut si grand envers Auguste, qu'ils luy érigerent des Autels par toutes les Provinces. Il vécut soixante & seize ans dans une suite presque continuelle de prosperitez apparentes ; & sa fin fut si heureuse, qu'aiant toûjours souhaité une mort facile, & comme il le prononçoit, à ce que dit Suetone, cette εὐθανασίαν des Grecs, il rendit le dernier soûpir entre les bras de sa femme, en prenant doucement congé d'elle. Que si le regret de

Tit. Liv. Dec. 1. l 1. Suet. in Oct. 22.

Lib. 51.

toutes les Nations, & les honneurs di- VIII.
vins qu'elles luy rendirent, doivent estre
considerez en examinant sa bonne fortu-
ne, certes personne ne l'eut jamais plus
accomplie; puisqu'outre les hommes,
la Nature mesme, selon la pensée de So- Cap. 1.
lin, sembla porter le deuïl, & s'affli-
ger de la mort d'Auguste, par une ste-
rilité qui la suivit immediatement, *Hu-*
jus suprema quasi lugeret sæculum, penu-
ria insecuta est rerum omnium. Toutes ces
prosperitez pourtant n'ont pas empesché
Pline de le considerer dans un chapitre Lib. 7.
fait exprés, pour l'un des plus mal-heu- cap. 45.
reux hommes du monde. Il rapporte
mille disgraces de sa jeunesse, avec une
infinité de desordres d'Estat, tels que la
déroute de Varus, dont je me veux taire
pour le contempler de plus prés, & pene-
trer non seulement dans le domestique,
mais mesmes dans l'interieur de son ame,
où nous jugerons mieux de sa felicité.
C'est où je ne remarque quasi que des
dégousts perpetuels, tantost par la mort
odieuse de ses petits fils; tantost par les
entreprises ordinaires sur sa vie; & tantost
par les adulteres infames des deux Ju-
lies, dont l'une estoit sa fille propre,
& l'autre sa petite fille. Il est certain
qu'il prit tellement à cœur leurs impu-
dicitez, qu'outre que nous lisons dans
Suetone qu'il ne parloit jamais de ces
débauchées, non plus que d'Agrippa, Art. 65.
sans les nommer ses trois chancres qui & ult.

le rongeoient, le meſme Auteur nous apprend qu'il défendit par ſon teſtament le tranſport de leurs cendres, lors qu'elles viendroient à mourir, dans le ſepulcre où les ſiennes devoient eſtre renfermées. Ajoûtons à cela les défiances qu'il eut ſur la fin de ſes jours des deſſeins de ſa femme en faveur de Tibere; les douleurs de ſes grandes maladies, avec les langueurs de celles qu'il avoit tous les ans au jour de ſa naiſſance & ſur le Printemps; bref tout ce que les Hiſtoriens de ſa vie y ont obſervé de calamiteux: & nous n'aurons pas de peine à croire la reſolution qu'ils luy imputent d'avoir eüe, de ſe faire mourir ſoi-meſme, aiant eſté quatre jours pour cela ſans prendre de nourriture; *quatridui inediâ*, dit Pline; *major pars mortis in corpus recepta*. Je ferai encore cette reflexion, à cauſe que nous avons tantoſt étendu ſon bon-heur juſques aprés la mort; qu'il eut la diſgrace de laiſſer pour heritier de la plus grande partie de ſes biens, & pour ſucceſſeur à l'Empire, le fils de ſon ennemi mortel. Mais venons au ſecond exemple, & regardons d'abord le plus glorieux Potentat de ce ſiecle, dans une continuation de benedictions du Ciel, telles que toute la Terre a eu ſujet de s'en étonner. On peut bien juger que je veux parler de Loüis Treiziéme, dont ceux qui viendront aprés nous, admireront ſans doute les proſperitez, s'ils en jugeat

gent par l'éclat de ſes actions heroï- VIII.
ques, par le nombre de ſes trophées, par l'étenduë de ſes conqueſtes, & par la grandeur de ſes triomphes. En effet, ſoit que vous conſideriez les monſtres qu'il a domptez au dedans, ſoit que vous jettiez les yeux ſur les avantages qu'il a eus par tout au dehors, vous ſerez contraint d'avouër que la France n'a jamais eu de Roy plus fortuné que luy. Elle n'a point de frontiere qu'il n'ait avancée de beaucoup dans le païs ennemi. Elle n'a point d'envieux dont il n'ait dompté l'orgueil, & confondu les deſſeins. Et ſi vous prenez garde à ce qui s'eſt paſſé tant ſur l'Ocean que ſur la Mediterranée, vous jugerez que tous les Elemens combattoient pour nous ſous la domination de ce Prince. Or les marques de ſon bonheur n'eſtoient pas moindres dans ſon domeſtique; & c'eſt ſans doute qu'il avoit de grands avantages ſur Auguſte de ce coſté-là. Dieu luy donna pour compagne de ſa couche une Princeſſe, que la bonté ſinguliere, jointe à pluſieurs autres vertus extraordinaires, & vraiment heroïques, luy euſſent pû faire aimer, quand elle n'euſt point eſté une des plus parfaites au reſte, & des plus agreables de ſon temps. Il ſe voioit pere de deux fils tres-dignes de ſon affection, pour eſtre ſi beaux, & ſi bien formez de Nature, qu'il n'euſt pas pû les ſouhaiter plus accomplis; outre que le temps au-

quel il les avoit eus les luy devoit rendre encore plus chers. Tout le monde le respectoit, & de quelque costé qu'il se tournast dans son Louvre, il n'y voioit que des témoignages d'amour & de reverence. Pouvoit-il donc rester quelque chose à sa felicité pour estre plus entiere, si nous en jugeons par les apparences? Avec tout cela neantmoins, que dirons-nous si par sa propre confession il n'a jamais passé un jour sans quelque mortification, ni gousté en sa vie la douceur d'une joie, qui ne fust détrempée dans l'amertume du déplaisir. Je m'empescherai bien ici de commettre la faute de celuy que les Atheniens traitterent si mal, pour les avoir obligez à pleurer une seconde fois les infortunes de leurs alliez, en les representant sur un Theatre. Et de vrai, mon imprudence seroit plus grande que la sienne, si je voulois aujourd'huy m'étendre sur un sujet si ennuieux que nous seroit celuy des soucis cuisans, & des inquietudes continuelles de ce Monarque. Mais tant y a que puisqu'en mourant ses dernieres paroles, que les Jurisconsultes nomment sacrées, & qui passent pour des Oracles dans des bouches moins veritables que la sienne, nous ont assuré que ses contentemens n'ont jamais esté purs, ni ses plaisirs exempts de tristesse & d'afflictions, ne pouvons-nous pas bien conclure que tout son bon-heur, non plus que celuy d'Auguste, n'avoit

Herodot. lib. 6.

rien d'eſſentiel, & qu'il eſtoit ſeulement VIII.
de la nature de ces choſes qui ne ſubſiſtent que dans l'opinion. Il y a donc lieu, generalement parlant, de ſoûtenir & par raiſons, & par exemples, que la proſperité n'eſt à le bien prendre, qu'une apparence trompeuſe; & s'il eſt permis de parler ainſi, un Phenomene Moral, qui trompera toûjours ceux qui penſeront y rencontrer de la realité.

Mais je veux que ce ſoit eſtre trop auſtere, de vouloir ſi abſolument que toutes nos felicitez ſoient chimeriques; donnons leur quelque veritable exiſtence, pourveu que nous nous empeſchions de nous méprendre, & moiennant que nous ne les eſtimions qu'autant qu'elles peuvent valoir. Car pour toucher ſommairement ce dont je croi que tout le monde doit demeurer d'acord, n'eſt-il pas vrai que la proſperité nous rend à la longue tous les ſens ſi delicats & ſi tendres aux moindres incommoditez, qu'elle nous effemine le plus ſouvent? Ne ſçavons-nous pas qu'au lieu que la mauvaiſe fortune nous fait reconnoiſtre qui ſont nos veritables amis: la bonne a cét inconvenient, qu'elle cache & nous empeſche de découvrir nos ennemis? N'a-t-elle pas encore cet autre defaut, d'eſtre de l'humeur des Princes, qui ſont preſque toûjours irreconciliables avec ceux qu'ils ont une fois regardez de travers? le bonheur de Mecœnas ne fut-il pas cauſe de

la ruïne de ſes études, & particulierement de ce que ſon éloquence s'énerva, & perdit cét air de generoſité qui la rendoit recommandable? Si ce bon-heur eſt exceſſif, ne devient-il pas ruineux & inſupportable, comme le bled qui ſe couche par le trop de nourriture; comme les branches qui rompent d'eſtre exceſſivement chargées, & comme la lampe que l'huile éteint ſi elle y eſt verſée en trop grande abondance? Bref, combien la joie a-t-elle tué de perſonnes en les étouffant d'abord? L'Hiſtoire Grecque parle de Chilon, de Sophocle, d'une Policrata, de Diagoras, de Philippides, & de l'un des Denys de Sicile, qui moururent tous de la ſorte: La Romaine aſſure le meſme d'un M. Iuventius Thalna, & de deux femmes de la ville de Rome, qui ne pûrent digerer le contentement inopiné que leur cauſa la preſence de leurs fils, aprés la déroute arrivée au lac de Thraſymene: Et noſtre Hiſtoire nomme la Dame de Chaſteau-Briant, que le trop d'aiſe fit expirer ſubitement, voiant ſon mari de retour du voiage de S. Louïs. Certes la remarque de Seneque eſt bien gentille à ce propos, quand il dit qu'il y a ſi peu de diſtance entre la felicité & l'infelicité, qu'elles ne ſont ſeparées que d'une petite ſyllabe, & ne different que de deux lettres ſeulement. Mais ſi ce jeu ſemble un peu trop de Grammaire pour un ſujet ſi moral, nous pouvons entendre

Epiſt. 122.

des propos bien plus ſerieux du meſme Philoſophe, lors qu'il conjure tous les Dieux de ne ſouffrir jamais que ſon ami Lucilius devienne le mignon de la bonne fortune, *Neque Dii, neque Deæ faciant, ut te fortunain deliciis habeat.* Il faloit bien qu'il euſt d'autres penſées que le commun des hommes de tout ce qu'ils mettent au rang des proſperitez. VIII. *Epiſt. 95.*

On me dira peut-eſtre, faut-il donc renoncer abſolument à tout ce qui nous peut contenter dans le monde? Nenni vraiment: mais il faut autant qu'il nous ſera poſſible faire en ſorte que nos contentemens ne dépendent pas de la Fortune, & que nos plus ſolides plaiſirs conſiſtent en une operation tres-parfaite de la principale faculté qui eſt en nous. Les Stoïciens mettoient les élemens de la felicité dans la Nature, & la ſubſtance du bien dans l'élection raiſonnable de ce qui eſt ſelon cette meſme nature. Subſtituons Dieu à la Nature, & prenons l'acquieſcement à toutes ſes volontez pour le centre de noſtre Beatitude, que nous ne rencontrerons jamais ailleurs. Ne nous fâchons pas ſi un autre ſe trouve plus riche ou plus heureux que nous, puiſque le Ciel l'a ainſi ordonné; mais tâchons neantmoins qu'il ne merite pas mieux de l'eſtre que nous, encore que nous attendions tout de la grace, & que nous ne donnions rien au merite. Tenons le mépris des choſes voluptueuſes pour la *Plutarq. des com. conc.*

plus grande de toutes les voluptez. Moquons-nous des liberalitez de la Fortune; dont elle se sert pour fabriquer toutes nos infortunes. Et sur tout défions-nous de ces prosperitez enjoüées qui portent l'ame à l'essor; puisque les vraies satisfactions d'esprit sont toûjours severes, *Mihi crede, res severa est verum gaudium*: & puisque cette assiete inébranlable du Sage, qui ne desire, ni n'apprehende chose aucune par raison plûtost que par insensibilité, n'est jamais sans une espece de melancholie, qui fait le temperament heroïque.

Sen. Ep. 23.

DES ADVERSITEZ.

PUISQVE c'est un grand mal, selon le dire du Philosophe Bion, de ne pouvoir souffrir le mal; nous ne sçaurions peut-estre mieux faire que de rechercher les moyens, s'il y en a, qui sont capables de nous le rendre plus tolerable. Or ce n'est pas seulement en faveur des sens que nous devons faire cette recherche, quoique tres-necessaire à ceux qui sont composez, comme nous, de parties dont fort peu sont susceptibles de plaisir, & toutes de souffrance. Les douleurs de l'esprit estant bien plus cuisantes que celles du corps, il faut tâcher de trouver quelque lenitif aux premieres. Et comme la

Medecine a des remedes pour toutes les maladies corporelles, je juge à propos d'eſſaier ſi celles de l'ame peuvent eſtre adoucies de meſme; & ſi nous pourrons rencontrer des paroles, ou pour mieux parler des pensées, qui aient aſſez de vertu pour cela. Car encore qu'Homere attribuë aux Nepenthes, dont Helene fit preſent à Telemaque, la faculté de purger l'eſprit de toutes ſortes d'ennuis; Diodore nous aſſurant qu'encore de ſon temps les femmes de Thebes d'Egypte avoient le meſme preſervatif: Et quoique Pline nous ait appris cet ancien uſage, de porter avec le doigt de la ſalive derriere l'oreille pour éloigner les fâcheries; & pour ſe délivrer d'inquietude: Si eſt-ce que je m'empeſcherai bien de donner la moindre creance à des choſes qui ſont apparemment ſi vaines; & je me contenterai d'emploier l'autorité du diſcours, & la force du raiſonnement, pour combattre l'affliction de quelque coſté qu'elle ſe preſente, & pour ſurmonter, ſi faire ſe peut, les plus grandes adverſitez. VIII.

Lib. 1. iuxta fi. nem.

Lib. 28. Hiſt. Nat. cap. 2.

J'avouë que la plus commune pensée de tous les hommes abhorre ſi fort les infortunes, & eſt ſi ennemie des déplaiſirs, que la ſeule apprehenſion qu'on en a, cauſe parfois d'étranges accidens. Ce noble Venitien Laurens Sannut devint gris pour le reſte de ſes jours, ſe voiant entre les mains des François, & cela par un ef-

Card. de imm. on. p. 212. fect si subit, que dans une espace de quatre heures seulement de prison, son poil acquit une blancheur que la liberté ne luy pût iamais faire perdre depuis. Le Philosophe Cyrenaïque Hegesias representoit avec une si puissante expression les calamitez de cette vie, que la crainte d'y tomber portoit souvent ses auditeurs à se donner une mort volontaire; ce qui obligea l'un des Ptolomées à luy défendre de plus examiner en public cette matiere. Et veritablement il semble qu'une telle aversion ait son fondement dans la Nature; puisque l'ennuy & le chagrin que donnent les afflictions, la détruisent entierement, selon l'allusion de Platon dans son Cratyle, & de Chrysippe depuis, entre ces deux mots Grecs, λύπη, & λύσις, comme si le déplaisir estoit la chose du monde qui cause le plûtôt la dissolution de nostre Estre. Salomon nous avoit enseigné long-temps auparavant la mesme doctrine, par un proverbe des Hebreux, qui porte que les Teignes ne sont point si contraires aux habillemens, ni ces autres petits vers au bois qu'ils reduisent en poudre, comme la tristesse, fille aisnée de l'adversité, est ennemie du cœur humain, qu'elle ronge & consume peu à peu. Aussi n'est-ce pas merveille que des coups du Ciel, tels que sont ceux qui font toutes nos infortunes, ne trouvent rien ici bas qui leur puisse resister. Comme ils partent d'un lieu si haut, ils tombent si pesamment ensuitte, &

Cic. 3. Tusc. qu.

Cap. 25.

avec

avec tant de violence sur nos testes, que nous en demeurons ordinairement accablez. VIII.

Il n'y a personne pourtant qui les puisse éviter. Nostre vie commence par les pleurs, nous la passons avec mille soucis, & nous ne la finissons jamais que dans la douleur. N'est-ce pas ce que les Poëtes nous ont voulu donner à entendre, faisant sortir le Soleil de la Mer au matin, & l'obligeant à se coucher encore tous les soirs dans l'Ocean, pour signifier que nos jours naissent, & se terminent toûjours par l'amertume? Que s'il s'en coule quelques-uns de plus fortunez que les autres; & si cette diversité peut estre comparée à celle de la Musique, que font les nottes blanches & noires, assurément qu'à marquer de la derniere couleur nos mal-heureuses journées, comme faisoient les Anciens, elles occuperont presque tout le Calendrier; & que si nostre vie est une melodie, les soûpirs en font la plus grande partie.

Et quis non causas mille doloris habet.

C'est pour cette consideration qu'on a dit, que l'homme eust esté mieux defini par animal pleureux, que par animal risible, comme quelques Philosophes vouloient faire. Car parce que nos ennuis sont des abysmes qui se suivent, & des précipices qui s'engendrent l'un par l'autre, *adonde vas mal? adonde mas ay*; nous sommes pour nous plaindre toûjours, si nous souf- *Ovid. l. 2. de rem. am.*

frons qu'un si mauvais effet dure aussi long-temps que sa cause. Et de verité il y a des hommes, selon l'observation de Pline, qui ressemblent à ces arbres tristes & lugubres, tels que les Pins, les Yeuses, & les Genevres, dont la fleur ne paroist jamais, pour qui il semble qu'il n'y ait point de Printemps, *quæque non sentiunt gaudia annorum*, pour user de ses propres termes. Nous voions de certaines personnes à qui les plaisirs mesmes sont des semences de douleur : Leur vie n'est pas plus une Odyssée d'erreurs qu'une vraie Iliade de maux ; Et vous diriez que la seule consideration des disgraces perpetuelles qui accompagnent ceux de ce temperament, fit prendre aux Anciens le Miel pour un Symbole de mort, comme le Fiel estoit celuy de nostre naissance.

Lib. 16. Nat. Hist. cap. 25.

Porph. de antro Nymph.

Mais je ne m'apperçoi pas qu'au lieu d'enviſager simplement l'aduersité pour la desarmer, & de contempler nos malheurs de sorte que nous y trouvions le remede selon ma premiere proposition ; je les examine d'une façon qui semble les rendre inévitables: & je donne un si grand pouvoir en apparence aux afflictions, qu'il ne seroit pas en nostre possible de n'y point succomber. Si est-ce que nous tirerons de là mesme de puissantes armes pour les combattre. Car puisque les loix de nostre humanité la soûmettent à tant d'infortunes, n'est-il pas rai-

ſonnable que nous nous y accommodions doucement, & que noſtre induſtrie s'applique à nous faire ſouffrir patiemment ce qu'autrement nous trouverions inſupportable. VIII.

Cedamus, leve fit quod bene fertur onus. *Ovid. l. 1. am. el. 2.*

Et pour parler avec équité, en mettant la main à la conſcience, lequel des deux eſt le plus juſte, ou que nous obeïſſions aux ordres immuables de la Nature, ou qu'elle ſe rende eſclave de toutes nos volontez? Nous voudrions bien obtenir d'elle par privilege d'eſtre exempts d'incommoditez, juſques aux moindres traverſes qui ſe reſſentent neceſſairement dans la vie. Cependant elles ſont une des principales pieces de ce qui entre dans la compoſition de l'Univers, dont nous ne ſommes qu'une bien petite partie. Ce qui nous bleſſe particulierement en cela, ſert à la conſervation du total. Et ce qui ſemble aller contre noſtre deſir en s'oppoſant directement à nos contentemens, n'eſt rien que le cours ordinaire du Monde, & le branle reglé qu'il reçoit de la main du Tout-puiſſant. En effet c'eſt ne connoiſtre que la moitié de ſon Eſtre, de n'avoir jamais ſenti que la proſperité, *ſemper eſſe felicem, & ſine morſu animi velle tranſire vitam, ignorare eſt rerum naturæ alteram partem.* Ne ſerions-nous pas tout-à-fait ridicules, dit Dion Chryſoſtome, ſi par un temps de pluie nous demandions à

Sen. de Prov. c. 3.

Orat. 16.

Dieu avec grande instance, qu'il n'en cheust pas la moindre goutte sur nous: ou si dans un voiage de Mer nous le conjurions de mesme, d'exempter nostre vaisseau des coups de vagues que les vents élevent parfois de tous costez. Et certes les traits de la Fortune quand elle est irritée, sont souvent si rudes & si frequens, qu'on les peut comparer aux plus fortes pluies, & aux plus orageuses tempestes, *væ unum abiit, & ecce veniunt adhuc duo væ.* Il faut opposer à tout cela, au lieu de murmurer contre le Ciel, une constante resolution d'acquiescer à ses saintes ordonnances. Et puisque nostre naissance nous oblige à la souffrance; aussi que d'ailleurs le nombre de nos miseres est arresté de toute éternité, *olim constitutum est quid gaudeas, quid fleas*, respectons la Providence Divine, que les Anciens nommoient Fatalité ou Destinée; & sans offenser nostre franc-arbitre, cherchons nostre principal soulagement dans la necessité de vouloir librement ce qui ne peut estre évité. Pourquoi ne defererions-nous pas à ce raisonnement, qui fut le seul dont Democrite se voulut servir pour surmonter l'inconsolable regret de Darius à la perte de la plus chere de ses femmes? Cet excellent Philosophe ne voulut pas d'abord choquer de droit fil une passion d'autant plus violente, que celles des Grands ne sont jamais petites, & qu'el-

Apoc. 9. & 11.

Sen. de Prov. c. 5.

les vont preſque toûjours à l'extremité. VIII.
Il promit donc à ce Monarque de faire revivre celle dont il pleuroit la mort ſi amerement ; pourveu qu'il emploiaſt ſa puiſſance à luy faire recouvrer les choſes neceſſaires pour un ſi difficile ouvrage. Aprés avoir un peu flatté ſon mal de la ſorte, & usé de quelques recherches auſſi ridicules qu'elles eſtoient feintes, il luy fit ſçavoir qu'il n'avoit plus beſoin que des noms de trois perſonnes qui n'euſſent jamais reſſenti d'adverſité en ce monde, pour les graver tous trois ſur le tombeau de celle dont la memoire luy étoit ſi chere, ce qui devoit terminer l'entrepriſe dont il s'eſtoit chargé. Et parce que toute l'Aſie qui eſtoit ſous la domination de ce Prince, ne luy pût jamais fournir un ſeul nom de la condition requiſe, Democrite prit alors ſujet d'appliquer le vrai remede au mal de ſon patient, uſant de ce ris ordinaire, qu'on nommoit Abderitain, & luy remontrant qu'il avoit tort de prendre ſi fort à cœur les afflictions, puiſque de tous les hommes qui eſtoient ſur la terre il n'y en avoit pas un qui en fuſt exempt, & qui n'euſt vrai-ſemblablement plus de raiſon que luy de ſe plaindre de la rigueur du Deſtin. Or ce qui fut capable de perſuader Darius, & de le reduire à la raiſon, doit eſtre d'uſage à tous les hommes, qui ne trouveront rien d'intolerable dans la vie, quand ils auront fait

les reflexions convenables sur la necessité de tant d'évenemens fâcheux, dont il est impossible que nous puissions nous defendre. Que s'il estoit loisible de prendre le Ciel à partie, & de former des complaintes contre ses decrets éternels; il ne le faudroit pas faire, comme disent de grands Autheurs, pour des sujets si bas, ni si ordinaires. Il vaudroit mieux se plaindre tout d'un coup, de ce qu'il ne nous a pas donné le moien qu'ont les Aigles, de nous approcher de luy; ou de ce que nous ne naissons pas inviolables & immortels, comme ces essences pures & incorruptibles qui luy donnent le mouvement. Car il n'y a peut-estre pas plus de repugnance à nostre nature dans de semblables imaginations, pour extravagantes qu'elles soient, qu'aux desirs de ceux qui voudroient estre exempts de tout ennuy, & qui ne sçauroient souffrir la moindre disgrace de Fortune.

Considerons maintenant que ce que nous fuions avec tant d'aversion, est paravanture plus à nostre avantage qu'autrement. Car s'il est vrai qu'un homme endormy soit bien plus aisé à surprendre que celuy qui veille, il ne faut point douter que nostre condition ne devienne beaucoup meilleure par les aduersitez, qui nous réveillent de cet assoupissement que donnent les plaisirs, & de cette langueur d'esprit que souffrent les

hommes heureux. C'eſt pourquoi la Re- VIII.
ligion nous enſeigne, que Dieu nous envoie des afflictions pour nous éprouver, & pour noſtre bien, comme un Pere qui uſe de ſeverité envers ceux de ſes enfans qu'il aime le mieux. *Quia acceptus eras Deo*, dit l'Ange Raphaël au bon homme Tobie aprés l'avoir gueri de ſon aveuglement, *neceſſe fuit ut tentatio probaret te.* Et l'Eccleſiaſte ne nous aſſure-t-il pas ſelon cette doctrine, que le cœur des Sages nâge dans la triſteſſe, comme celuy des fous eſt toûjours dans la joie & parmi les contentemens? On peut donc ſoûtenir que les ennuis que cauſent les plus grands deſaſtres, ſont comme des poiſons dont le Tout-puiſſant compoſe la Theriaque qui nous doit ſauver. Et cela eſt ſi conſtant par les principes de la Pieté, que Boëce n'a point feint d'avancer ce paradoxe dans le ſecond livre de ſa Conſolation; Que la mauvaiſe fortune eſt ſans comparaiſon plus utile, que celle qui porte le nom de bonne & de proſpere. Certes puiſque le le Ciel eſt l'origine de nos adverſitez quand nous les avons meritées, leur fin ne nous ſçauroit eſtre que profitable, parce qu'il ne nous arrive jamais rien de ſi bon lieu, que pour noſtre bien. Auſſi ne ſçauroit-on ſpecifier en combien de façons nous pouvons profiter des mal-heurs qui nous ſurviennent. Ils nous aſſurent de nos veritables amis;

Cap. 12.

Cap. 7.

Proſa. 8.

& leur oppoſition nous fait eſtimer plus que toute autre choſe les faveurs de la Proſperité. Ainſi ce que l'exil a de rude rend la Patrie plus agreable ; la maladie fait que l'on trouve la ſanté meilleure ; & la pauvreté reſſentie nous donne plus de ſatisfaction des richeſſes, que nous n'en recevrions ſi nous avions toûjours eſté dans l'opulence. Conſiderons d'ailleurs, que ce furent les perſecutions de Saül qui firent paroiſtre les plus éclatantes vertus de David. Hercule ſeroit inconnu ſans les Monſtres, & Samſon ſans les Philiſtins. Ne ſçait-on pas que les conques marines ne conçoivent les perles que pendant l'effroi du tonnerre ; & que cette precieuſe liqueur de la myrrhe ne coule que par les inciſions & les plaies de l'arbre qui la produit ? Nos ames ont je ne ſçai quoi de pareil : Leurs plus nobles productions ſe font durant l'orage des afflictions : Et ſi quelque revers de Fortune ne les entame, l'on n'en recueille jamais ce qu'elles ont de meilleur. Ce ſont des vignes qui veulent eſtre taillées pour porter ; des plantes qu'il faut tondre pour les redreſſer ; & des arbres qu'il eſt beſoin d'ébrancher, tant afin de les conſerver, que pour en recevoir du fruict. Mais puiſque nous en ſommes ſur cette comparaiſon, y a-t-il rien qui donne tant de fermeté à ces meſmes arbres, & qui leur faſſe jetter de plus profondes racines, que la violence

3. Reg. cap. 18.

des vents, & leur agitation ordinaire? VIII.
Ceux qui croiſſent à l'abri dans des vallons agreables, n'ont nulle ſolidité, & ils ſont ſi fragiles que la moindre tempeſte les renverſe. Les hommes à qui toutes choſes rient, tombent dans le meſme inconvenient; il ne faut qu'une petite diſgrace pour les accabler, & ſi les vents contraires ne leur tirent parfois au viſage, ils ne contractent jamais cette vigueur ni cette aſſiete inébranlable, qui eſt la baſe des vertus heroïques. Nous avons chez nous meſmes des preuves encore plus ſenſibles de cela. Les membres que nous exerçons le moins, comme ſont ordinairement ceux du coſté gauche, n'ont garde d'eſtre ſi robuſtes que les autres. La peine & la fatigue ſervent au corps & à l'eſprit également.

Ce n'eſt pas tout, la plûpart des choſes qui nous affligent & que nous prenons pour de grandes infortunes, n'ont rien en elles-meſmes qui nous deuſt déplaire, ſi nous ne les enviſagions du mauvais biais, & ſi nous n'eſtions prévenus de cette opinion erronée contre qui les Philoſophes declament ſans ceſſe, & qu'Heraclite entre tous nommoit fort proprement une maladie epidimique & ſacrée, ἱερὰν νόσον. Regardez ceux qui ſe croient les plus mal-traittez du Sort, parce que leur naiſſance les oblige au genre de vie le plus laborieux de tous, & qu'il faut qu'ils gagnent le pain dont ils ſe ſoûtiennent

Diog. Laërt. in Herac.

à la ſueur de leur corps. Ces meſmes perſonnes à qui le travail déplaiſt ſi fort tout le long de la ſemaine, ſe démeneront à outrance cinq ou ſix heures durant le Dimanche ſous l'orme au ſon du violon ou de la fluſte, non ſeulement ſans ſe plaindre, mais avec deſſein meſme de ſe délaſſer en s'agitant de la ſorte, & de reparer leurs forces pour le lendemain. Et afin de parler de nous-meſmes, ne nous affligeons-nous pas tous les jours s'il faut que nous cheminions davantage & plus viſte que de coûtume, lors qu'il eſt queſtion de donner ordre à quelques affaires? L'émotion que nous y acquerons, pour petite qu'elle ſoit, nous ſemble inſupportable, & la moindre humidité qui nous en vient au front nous fait dire que nous ſommes fort miſerables. Cependant nous ſerons toute une apreſdinée à courir aprés une bale entre quatre murailles, avec une ſueur univerſelle de tous les membres, qui nous eſt tres-agreable, & que nous croions meſme qui ſert de beaucoup à noſtre ſanté. Bref, à le prendre dans le general, qui eſt le Chaſſeur qui ſe plaint de la fatigue? le joueur, d'eſtre trop ſedentaire? ou l'amoureux, de ſervir avec trop de ſujettion. Vous direz peut-eſtre que tout ce que ceux-là ſouffrent eſtant volontaire, ce n'eſt pas de merveille qu'ils l'endurent patiemment. Hé, qui nous empeſche de faire librement & avec

plaisir ce que nos Destinées ont arresté, & de nous accommoder franchement à ce qu'en tout cas nous ne sçaurions éviter ? Car si nostre mortification ne vient que de la necessité, & de la contrainte ; ce ne sont pas les choses considerées nuëment & en elles-mesmes, qui nous touchent ; c'est la façon dont nous les prenons, & cette resistance que nous apportons de nostre costé à les bien recevoir. Sans mentir tout dépend de là, & il n'y a point d'adversité tellement au dessus de nos forces que nous ne la puissions surmonter, ou mesmes nous y accoûtumer, en la prenant du bon costé, & avec une moderation d'esprit qui se soûmette à tout ce que le Ciel ordonne. Elien écrit que le Dragon de mer ne peut estre tiré de l'eau, tant il s'appesantit & resiste, si on pense le prendre de la main droite ; mais qu'on en vient facilement à bout, & qu'il suit sans beaucoup de peine, quand on emploie la gauche à cette sorte de pesche. C'est tout au rebours du sujet dont nous traittons. Si nous recevons de la bonne main, c'est à dire genereusement & avec resolution, les persecutions de la Fortune, nous trouverons qu'elles n'ont rien que de leger & de supportable. Que si au contraire nous y emploions la gauche, & qu'au lieu de traitter courageusement avec elles, nous y procedions mollement & comme des effeminez ; elles s'appesan-

VIII.

Lib. 5. de hist. an. cap 37.

tiront ſur nous,& nous ſerons cauſe nous-mêmes de tout le mal qu'elles nous feront.

Car je veux donner aux adverſitez toute l'exiſtence poſſible, & ſuppoſer qu'on les peut mettre entre les plus grands maux dont noſtre nature ſoit capable : N'eſt-ce pas cela meſme qui nous doit animer le courage à n'y pas ſuccomber ? afin d'avoir la gloire que donne une belle reſiſtance, & pour joüir de ce ſecret plaiſir dont une ame eſt touchée, qui ſe reconnoiſt heureuſe parmi les meſmes choſes qui ont accoûtumé de rendre le reſte des hommes mal-heureux. Il ſe trouve je ne ſçai quelle volupté à recueillir du milieu des afflictions, que Metrodore ne vouloit pas que nous laiſſaſſions perdre ou écouler inutilement, & qui fait avoüer à Epicure meſme, qu'un homme ſage peut trouver de la douceur au milieu du Taureau de Phalaris. Certainement il n'y a que les eſprits trop delicats qui ſe laiſſent conſumer par les déplaiſirs, comme ce ſont les bois tendres ſeulement, que le ver ronge & reduit aiſément en poudre. Quoi qui puiſſe arriver aux autres, il ne ſe preſentera jamais d'accident ſi étrange, contre lequel ils n'aient preparé une diſpoſition interieure pour le recevoir avec conſtance, & pour le tourner meſmes à leur contentement. Ils ſçavent bien que comme les vents purifient l'air, qui ſe corromproit s'il n'eſtoit agité ; comme le feu nettoie les metaux

Sen. ep. 67. & 100.

de toutes les ordures qu'ils contiennent; VIII.
& comme les tempestes purgent la Mer d'une infinité d'excremens dont elles la delivrent; les afflictions ne sont pas moins necessaires pour corriger tant d'habitudes vicieuses qu'engendre le trop d'aise, & cette felicité croupissante qu'un Philosophe Cynique nommé Demetrius, comparoit si proprement à la Mer morte des Geographes. En effet une vie exempte de toute traverse, & sans agitation ni mouvement qui l'inquiete, n'est pas une tranquillité souhaitable; c'est une bonace importune, & pire que la tempeste. O qu'il vaut bien mieux s'exercer contre la Fortune, que de languir sans action parmi toutes ses carresses. *Malo me fortuna in castris suis, quàm in deliciis habeat*, disoit fort bien le Stoïcien Attalus. Outre le contentement que donne dans ce combat la satisfaction interieure; l'on a celuy de bien faire à la veuë de tout le monde. Car c'est lors que nous sommes aux prises avec cette inconstante, qu'un chacun tourne les yeux sur nous pour prendre garde à toutes nos démarches. On ne contemple gueres le Soleil avec attention que quand il est éclipsé; & les mouvemens de la Lune ne sont observez avec curiosité, qu'alors qu'elle est en travail, comme parlent les Poëtes. D'ailleurs un homme dans le mal-heur tire encore cét avantage de ses disgraces, s'il en use comme il faut, *Sen. ep.* 68.

qu'on le regarde avec respect & admiration. Car les desastres donnent quelque sorte de majesté aux plus miserables, qui nous fait souvent retirer aussi bien du chemin d'un aveugle que de celuy d'un Roy. Et c'est pourquoi les Anciens consacroient les lieux où la foudre estoit tombée, pour nous faire honorer jusques aux moindres vestiges du courroux du Ciel & des adversitez qu'il nous envoie.

Touchons maintenant une autre consideration qui peut adoucir leur pointe, & nous les rendre beaucoup plus supportables qu'on ne les croit. Si elles n'avoient rien en soi que ce qui paroist d'abord affreux à nos yeux, ce ne seroit pas merveille que nous en eussions tous une tres-grande aversion. Mais si elles sont capables nonobstant cette premiere rencontre qui nous étonne, de nous faire du bien à la longue, & de nous estre plus avantageuses qu'autrement, pourquoi les aurons nous en horreur? En effet il arrive souvent que nos plus grandes disgraces donnent lieu à nos plus parfaits contentemens. Elles sont semblables à ces fiévres dont parle Hippocrate, qui nous gueriſſent de certaines maladies, & nous rendent la santé que nous avions perduë. Polybe fait cette reflexion, plûtost comme Philosophe que comme Historien, au sujet du tremblement de terre qui ruïna la ville de

Lib. 5. Hist.

Rhodes, & ce prodigieux Colosse qui la rendoit si celebre dans le monde. Car il observe qu'un si miserable accident fut plus utile aux Rhodiens qu'il ne leur avoit causé de ruine, parce que leur sagesse sceut profiter de leur infortune, en l'exaggerant si bien par toute la terre, que le prix des presens qu'on leur fit là dessus excedoit enfin de beaucoup celuy de leur perte. Qui eust crû que les reliques de Troie deussent estre conservées par une ville de Grece, & que leur exaltation viendroit des mesmes mains qui avoient embrasé Ilium? Si est-ce que l'Oracle apprit à Enée que c'estoit de là qu'il devoit attendre son premier bon-heur, VIII.

——*Via prima salutis,*
Quod minimè reris, Graia pendetur ab urbe. *Vir. lib. 6. Æn.*

Ce n'est donc pas sans sujet que Seneque console son ami sur un autre incendie arrivé à Lion qui l'affligeoit extrémement, par la raison des évenemens contraires à nostre attente, & qui nous donnent souvent autant de contentement que nous en avions apprehendé de fâcherie. *Sæpe majori fortunæ locum fecit injuria. Multa ceciderunt ut altiùs surgerent, & in alias imagines.* Chacun se peut dire à soi-mesme ce que Seneque écrit à Lucilius; & se representer dans les plus grandes persecutions de la Fortune, que son inconstance la porte assez ordinairement d'une extremité à l'autre. Elle se plaist *Epist. 92.*

par fois à nous traitter comme le Soleil, qui ne nous donne point de moiſſon ſi fertile, que lors qu'il nous a le plus incommodez de ſa chaleur. Ne nous rendons pas miſerables ſur les apparences du courroux de cette Divinité aveugle; il en peut eſtre comme des Sacrifices qui ſe faiſoient à cét autre aveugle le Dieu des Richeſſes, où les mauvais ſignes des entrailles ſe devoient interpreter à bien, & produiſoient toûjours de bons ſuccés.

Or je ne dis pas ſans ſujet qu'on ſe peut entretenir ſoi-meſme en de ſemblables rencontres. Nous nous devons former des habitudes par le moien du diſcours interieur, propres à ſurmonter toute ſorte d'adverſitez. Et afin de donner quelque modele de ce qui ſe peut pratiquer en cela, je coucherai ici de petites Homilies, que j'ai dreſſées la plûpart pour mon uſage, & qui pourront neantmoins ſervir à d'autres qu'à moi, toutes ſimples qu'elles ſont, pourveu que l'air qu'elles ont de l'Antiquité ne les faſſe pas mépriſer.

J'ai de grandes afflictions. A la bonne heure, Dieu exerce ceux qu'il aime. C'eſt ſigne qu'il nous viſite, & qu'il nous veut donner matiere de meriter ſelon la petite portée de nos forces. Le vin ne ſe peut exprimer des grappes qu'en les preſſant. Et le grain ne ſortiroit pas de ſon épi s'il n'eſtoit battu du fleau.

Mes

Mes malheurs ſont extrémes. Conſolons-nous, il n'y a rien à ſouffrir au delà de ce que nous endurons. Noſtre aſſiette n'eſt pas ſi mauvaiſe puiſqu'elle ne ſçauroit empirer. La Fortune, comme parle cette Caſſandre, a conſumé toutes ſes forces contre nous, aions le plaiſir de la voir aux abois. C'eſt la nature des moindres maux, d'étonner, de ſurprendre, & d'effaroucher; ceux qui ſont arrivez à l'extremité des noſtres affermiſſent le courage, & nous rendent beaucoup plus traittables, *poco dano eſpanta, y mucho amanſa*, ou ſelon les termes du Tragique, VIII.

M. Sen. in Agam. & in Oed.

Solent ſuprema facere ſecuros mala.

En tout cas, les petites douleurs ſont trop babillardes; les grandes donnent de la generoſité en nous obligeant au ſilence.

Le nombre de mes déplaiſirs eſt innombrable. Qui ne ſçait qu'un mal eſt ſouvent le remede d'un autre, & que pluſieurs venins profitent enſemble, qui ſeroient nuiſibles ſeparément? Les Medecins ſurmontent des fluxions froides par le moien de la fiévre tierce qu'ils ſuſcitent expreſſément. Certes ſi nous n'avions qu'un object d'ennuy devant les yeux, il deviendroit intolerable; la diverſité fait que l'ame en eſt moins touchée, parce qu'elle ne s'attache pas tant à chacun, & que le changement, meſme aux choſes affligeantes, nous recrée.

Athenæ. lib. 6.

Je n'ai qu'un ennuy, mais il eſt des plus violens. Ne vaut-il pas mieux ſouffrir tout d'un coup que de languir longtemps ? Le Ciel uſe de benignité en nôtre endroit, de nous impoſer tout à la fois la peine que nous devons ſupporter. J'aimerois mieux eſtre devoré des Lions, que mangé des Mouches.

Ovid. 3. de Pon. el. 7. *Mitiùs ille perit ſubitâ qui mergitur undâ, Quàm ſua qui liquidis brachia laſſat aquis.*

Et il n'y a perſonne qui n'enduraſt plus volontiers, parce que ce ſeroit avec moins de douleur, un coup d'épée, que cent piqueures d'épingle.

O le grand deſaſtre qui me vient d'arriver ! Un peu de patience. Il finira bien toſt, ou nous finirons. Tout ce qui eſt violent n'eſt pas de durée. Si c'eſt le lever d'un Aſtre qui nous regarde ce matin d'un malin aſpect, peut-eſtre qu'avant qu'il ſe couche il nous envoiera une plus favorable influence ; & au pis aller cette diſgrace ſera vrai-ſemblablement reparée par la puiſſance d'une autre étoile qui paroiſtra demain ſur noſtre horiſon,

Ovid. 2. Triſt. el. 2. *Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.*

Vous étonnez-vous que le Soleil vous cache ſa face en un inſtant, & qu'il vous donne cependant une mauvaiſe journée ?

Ovid. 2. de Triſt. *Nube ſolet pulsâ candidus ire dies.*

Il n'y a rien que les ignorans qui prennent ſon éclipſe pour une nuict. Ceux

qui ſçavent le branle du monde, & le mouvement des corps ſuperieurs, la voient paſſer ſans s'étonner. Pourquoi nos infortunes auront-elles plus de pouvoir ſur nous en ébranlant noſtre reſolution, puiſqu'elles n'ont qu'une meſme origine, & que tout vient d'enhaut ? VIII.

Je pouvois éviter ce malheur. C'eſt ſe tromper ſoi-meſme que de diſcourir ainſi. En tout cas, il n'y a point de plus grande infelicité, comme diſoit ce Demetrius dont nous parlions tantoſt, que de n'avoir jamais eſté dans l'adverſité. Et ſi nous en croions la Nouë, un General qui n'a jamais receu de déroute n'eſt pas aſſez experimenté ; il luy eſt avantageux d'avoir eſté quelquefois battu. Mais ce qui importe le plus, c'eſt de s'accommoder au temps ſans perdre courage; de tourner doucement ſon tonneau ſelon le vent à la façon de Diogene, & d'imiter les bonnes lames qui ploient ſans rompre. Que ſeroit-ce ſi nous devions reſſembler à ces grands hommes qui faiſoient gloire d'irriter la Fortune, & dont le courage s'allumoit comme le ſabot aux coups de fouët qu'ils recevoient d'elle ? Avec beaucoup moins de fermeté que la leur on ſe rend tout facile, & nous nous accoûtumerons au mal meſme, dans un degré de vertu bien au deſſous de celuy qu'ils poſſedoient, *en fin los duelos con pan ſon buenos.* *Parad. 3.*

Il m'eſt impoſſible de reſiſter à cette diſgrace. Courage mon ame : Ce ſera peut-eſtre un coup favorable comme celuy qui creva l'apoſtume de Jaſon de Pheres. Le laict ſe fait du ſang ; & la douceur du miel ſort de l'amertume du thim. Imitons la Nature qui tire toutes ſes generations de la corruption. Et faiſons que cette medecine dégoûtante que la Fortune nous preſente, ſerve à noſtre ſanté ſpirituelle.

Je ſuis le plus infortuné des hommes. Autant en dit l'enfant qui a perdu une pomme. On a remarqué il y a long-temps que c'eſt le vice ordinaire de nôtre humanité de s'eſtimer plus miſerable qu'on n'eſt, & de vouloir neantmoins paroiſtre plus heureux qu'on ne l'eſt en effet. O la ridicule vanité ! Nous ſommes ambitieux en nos maux d'un coſté, & lâches de l'autre. Mais comment puis-je ſçavoir que je ſuis le plus malheureux de tous, ſi je n'ai pas compté avec les autres ? Si je ſçai meſme le nombre de mes diſgraces, c'eſt ſigne que je ne ſuis pas le plus mal traitté,

Ovid. 5. Triſt. el. 1.

Felix qui patitur quæ numerare poteſt.

Les liévres avoient la meſme penſée que moi de leur condition, quand ils ſe voulurent précipiter de deſeſpoir dans un étang ; & neantmoins ils reconnurent que les grenouïlles qui fuioient devant eux eſtoient encore plus mal traittées du Sort ; ce qui fit qu'ils acquieſcerent à

leurs Destinées. Prenons-y garde de plus VIII.
prés que nous ne faisons, & nous trouverons le dire de Socrate veritable, Que si les afflictions estoient à partager de nouveau entre les hommes, chacun aiant reconnu la portion des autres, & ce qu'ils ont à souffrir, s'estimeroit tout heureux de reprendre sa premiere distribution.

Je suis menacé de tous costez de calamitez inévitables. Hé! qui m'a fait si sçavant dans l'avenir, pour me rendre miserable avant le temps? Les prédictions qui se font sur des maladies aiguës ne sont jamais certaines. Le vent d'un chapeau peut détourner le plus grand coup de foudre. Que nous sommes ingenieux à nous faire du mal en le prevenant! La crainte d'un déplaisir futur nous peine souvent plus qu'il ne feroit en presence, & s'il estoit arrivé. C'est ressentir une affliction beaucoup plus qu'il ne faut, que d'en estre touché plûtost qu'il ne faut, *plus dolet quàm necesse est, qui antè dolet quàm necesse sit.* Sen. Ep. 99. Voulons nous comprendre combien il importe d'éloigner de nostre entendement cette peur avancée de ce qui n'est pas encore? considerons qu'elle est le plus grand de tous les maux, puisqu'il n'y en a point qui ne soit borné, & que celle-ci est sans limites. En effet on ne souffriroit que ce qui est determiné par le present, si nostre imagination ne nous

faisoit apprehender tout ce qui est contingent ou possible, d'où naissent des soucis sans nombre, & des douleurs d'esprit infinies, parce que l'effet se ressent de la nature de sa cause.

J'ai le cœur en presse, & l'ame accablée d'ennuis. N'est-ce point accuser des innocens? Car si nous en croions le Sage Hebreu, l'affliction a cela de propre qu'elle éveille l'esprit plûtost qu'elle ne l'opprime. C'est la lime de l'entendement qui le dérouïlle, l'éclaircit & le purifie. Il y a donc bien plus d'apparence d'attribuer cét abattement de courage à nostre poltronnerie & à nostre peu de resolution. Et certes puisque la gayeté & les plaisirs nous amollissent manifestement, & nous effeminent; on peut conclure par la doctrine des contraires, que l'adversité a ses operations toutes differentes, & qu'elle aiguise l'esprit en luy donnant une trempe de fermeté qui luy est grandement avantageuse,

Virg. 1. Georg. ——*curis acuens mortalia corda.*

Herod. l. 1. C'est ce que Crœsus dit à Cyrus en deux mots, παθήματα μαθήματα, *nocumenta, documenta.* Et s'il est permis de railler en traittant de nos miseres, je trouve que les Romains eurent raison sans y penser, de nommer la réjouïssance *vitulation*, & la Déesse qui présidoit aux passe-temps de la vie, *Vitule*, ou *Vituline*; n'y aiant point d'hommes plus veaux, comme

nous parlons en François, ni qui agiſſent ordinairement avec moins de vrai cœur & de jugement, que ceux qui ſont le plus avant dans les contentemens, & qui paroiſſent le plus favorablement traittez de la Fortune. VIII.

Voilà comme je me fais des leçons aſſez ſouvent à moi-meſme, par les regles d'une Philoſophie qui m'a enſeigné, auſſi bien qu'à Antiſthene, la façon de m'entretenir interieurement, ἑαυτῷ ὁμιλεῖν δύνασθαι, *mecum colloqui poſſe*. Ibis fut l'oiſeau bien-aimé de Mercure dans la Theologie des Egyptiens, parce que ſes plumes blanches & noires nous repreſentoient l'une & l'autre parole, l'exterieure ou articulée, & celle du dedans qui s'adreſſe à nous-meſmes. En effet la derniere eſt l'inſtrument & le moien que cette ſorte de Philoſophie nous donne pour obtenir par noſtre propre conſeil, & par des reflexions convenables, la conſolation que la plûpart des hommes n'acquierent qu'avec le temps, & à la faveur des années. Or il eſt bien plus honneſte & plus avantageux, que le diſcours ou la meditation faſſent cette operation ſur nous, que de l'attendre du ſimple bien-fait de la Nature. Et on peut dire que c'eſt une choſe honteuſe à un animal qui ſe dit raiſonnable, que la triſteſſe le laiſſe plûtoſt qu'il ne la quitte, & que l'unique remede qu'il trouve à ſon déplaiſir ſoit la laſſitude de

Diog. Laërt. in Antiſth.

ſe plaindre. Pourquoi devoir à la ſeule foibleſſe de noſtre memoire, qui perd enfin la ſouvenance de toutes choſes pour ſenſibles qu'elles ſoient, ce que le jugement doit gagner d'autorité ſur nous ? Ou pourquoi ſouffrir au contraire que cette meſme faculté qui conſerve pour un temps les eſpeces du paſſé, nous tourmente parfois de continuelles images d'afflictions qu'elle réveille expreſſément, au préjudice de l'entendement qui a une juriſdiction ſuperieure, & qui comme Maiſtre eſt obligé de mettre l'ordre & le repos au dedans ? Je ſçai bien qu'on aſſigne diverſes voies pour évaporer nos ennuis ; & qu'on dit que chaque Nation s'en défait à ſa mode, l'Alleman en beuvant, le François en chantant, l'Eſpagnol en ſoûpirant, & l'Italien en dormant. Agamemnon tâche meſme dans le dixiéme de l'Iliade d'arracher le ſien avec ſes cheveux ; ce qui fit dire à Bion que c'eſtoit un Roy bien fou, de croire que la Pelade fuſt un bon appareil aux douleurs de l'ame. Mais il ne doit y avoir, comme nous venons de préſuppoſer, que le ſeul raiſonnement à qui nous donnions la gloire de combattre & de ſurmonter nos adverſitez. *Quæ alij diu patiendo levia faciunt, ſapiens levia facit diu cogitando.* Nous luy avons preparé dans tout ce diſcours des armes propres pour cela. Et nous croions que celuy qui s'en ſervira ſelon noſtre

Cicer. 3. Tuſc. qu.

ſen. ep. 77.

noſtre projet, ne devra pas apprehender beaucoup les atteintes de la Fortune; voire meſme pour nous prévaloir de la penſée d'un Ancien, qu'il pourra reduire cette meſme Fortune, quelque ennemie qu'elle luy ſoit, à la neceſſité de le traitter plus favorablement, tant elle aura de honte d'eſtre impuiſſante à luy nuire, *ita ſe gerere in adverſis rebus quid aliud eſt, quàm ſervientem fortunam in adjutorium ſui pudore victam convertere.* Pour en parler ſans figure, il n'y a point de diſgraces qui doivent hors les premiers mouvemens l'emporter ſur la reſolution d'un homme ſage. Elles peuvent tomber ſur luy en foule & avec grand éclat d'abord; mais ce ſera comme la greſle qui n'arreſte point ſur la maiſon, quelque bruit qu'elle faſſe lors de ſa cheute. Ce n'eſt pas que la ſageſſe le rende inſenſible, ni qu'il ne reſſente bien ce que les afflictions ont d'âpre & de fâcheux. Mais il s'y accommode doucement, comme à l'amertume du ſel, qui ſe meſle auſſi utilement qu'agreablement dans tout ce qui ſert à noſtre nourriture. Il condeſcend volontiers à ce qui dépend de ſa condition humaine, dont il connoiſt mieux que perſonne les infirmitez. Et parcequ'il ſçait qu'aucun n'eſt exempt d'ennuis ni de malheurs en ce monde, puiſque Mecœnas, comme Seneque l'aſſure, ſouffroit autant ſur la plume que Regulus ſur la croix; & puiſque le grand

VIII.

Val. Ma. l. 3. c. 7.

Lib. de Prov. cap. 3. Quid videtur ſedente ſecurius? de ſella in qua ſedebat cecidit Heli ſacerdos, & mortuus eſt.

lib. 22. de Civ. Dei cap. 22. Prestre Heli, selon la belle observation de Saint Augustin, se rompit le col en tombant de sa chaire, qui est le lieu apparemment le plus assuré où l'on puisse estre; il endure patiemment & sans murmurer tous les revers de la Fortune, & toutes les mortifications que le Ciel luy envoie.

DE LA NOBLESSE.

VOVS m'étonnez du mépris dont a voulu user Damasippe en vostre endroit, comme si son mestier de Gladiateur, & le merite de ses ancestres luy donnoient de grands avantages sur vous. Un homme de condition libre seulement, quoique de naissance inferieure à la vostre, n'eust pas esté obligé de souffrir toutes ses vanitez; & je trouve vôtre procedé d'autant plus estimable, qu'en luy montrant sa sottise vous avez fait leçon à tous ses semblables, de la moderation dont ils doivent user, s'ils ne veulent passer pour ridicules. Mais puisque non content de l'avantage qui vous est demeuré en ce rencontre, vous voulez que je vous dise ce qu'on peut generalement répondre à ceux qui prennent tant de part dans la gloire de leurs predecesseurs, j'userai de complaisance, & j'emploierai volontiers quelques heures de temps à repasser par ma memoi-

re ce que j'ai ſouvent medité là-deſſus. VIII.

Il faut demeurer d'accord que ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on donne preſque par tout, & de temps immemorial, de grands avantages à la Nobleſſe. La raiſon veut que nous honorions la vertu auſſi bien abſente que preſente, & que comme ceux qui l'ont cultivée ne ſe ſont pas contentez de faire des actions utiles au public pour le ſeul temps qu'ils ont eſté au monde, puiſqu'on en recueille des fruits pluſieurs ſiecles aprés, nous uſions d'une reconnoiſſance proportionnée à ce bien-fait, continuant à leur poſterité le reſpect qu'ils ont merité de nous. C'eſt ſur de ſemblables conſiderations que ſont fondées les prérogatives du ſang, & les déferences que reçoivent preſque toûjours ceux que l'extraction recommande. La Nobleſſe, dit Ariſtote, n'eſt rien autre choſe qu'une marque de la vertu & de l'opulence des Ayeuls. Or ce n'eſt pas ſeulement en France que ce droict eſt en uſage; le vieil & le nouveau Monde en ont convenu; & comme il s'obſervoit dans le Perou, & dans le Mexique, on l'a trouvé ſi bien établi aux Indes Orientales, qu'un Gentil-homme Japonois, à ce que portent les lettres du bien-heureux François Xavier, ne s'allieroit pour rien du monde à une femme roturiere. Les Naïres de la Coſte des Malabares, qui ſont

Lib. 4. Polit. c. 8. & lib. 5. cap. 1.

L. Barthem & Barboſa, dan. Ramuſio.

les Nobles du païs, où l'on compte juſques à dix-huit ſortes de conditions d'hommes, ne ſe laiſſent pas ſeulement toucher ni approcher de leurs inferieurs; & ils ont meſmes droit de les tuer s'ils en trouvent dans leur chemin allant par les champs, ce que ces pauvres miſerables évitent de tout leur poſſible par des cris perpetuels dont ils rempliſſent la campagne. Nous ſçavons que par tout où s'étend la fauſſe Religion de Mahomet, ceux de ſa lignée qu'on nomme Cherifs, y ſont en telle veneration, qu'autres qu'eux n'oſeroient porter le Turban verd, & qu'ils ſont meſme irreprochables en Juſtice. Et comment les Turcs & les autres Muſulmans ne reſpecteroient-ils pas les deſcendans de cét Impoſteur, puiſqu'ils eſtiment tellement juſques aux chevaux iſſus de la cavalle qui le portoit, qu'on n'oſeroit les battre, ni les mal-traitter, comme nous l'apprenons de la Relation du ſieur de Breves? Cela me fait ſouvenir de ce que j'ai leû dans un autre Auteur, que les Arabes tiennent un fidele regiſtre de la genealogie de leurs Barbes ou Genets, qu'ils vendent plus ou moins ſelon la reputation de leur race. Sans mentir il eſt aiſé de remarquer dans toute la Nature, que l'origine de chaque choſe eſt toûjours de grande conſideration. Les metaux ſont eſtimez par la veine d'où ils viennent; & les plantes reçoivent leur

Leon d'Afrique.

Des Hayes.

prix de la grene ou de la tige qui les pro- VIII.
duit. Ne mépriſons donc pas ce dont tout le monde fait tant de cas, & que Dieu meſme ſemble n'avoir pas negligé, lors qu'il a voulu que deux de ſes Evangeliſtes fiſſent le dénombrement des Rois & des Patriarches, de qui ſelon la chair il tiroit ſon extraction.

Mais quoiqu'on ne diſpute, abſolument parlant, aucun des privileges que peuvent prétendre ceux qui ſuccedent auſſi bien au merite, qu'au nom & à la gloire de leurs devanciers; il ne laiſſe pas d'y avoir de la difficulté à l'égard de beaucoup d'autres qui ont dégeneré, & qui ne font paroiſtre aucune vertu hereditaire qu'on ſoit obligé de reſpecter. Car l'opinion de pluſieurs, eſt que la reputation des Parens s'étend ſi puiſſamment ſur leurs deſcendans, que comme la lumiere du Soleil éclaire les lieux les plus tenebreux, cette meſme reputation peut illuſtrer des perſonnes qui meneroient une vie tres-obſcure s'ils n'étoient illuminez par ceux qui leur ont donné l'Eſtre. Et à ne rien diſſimuler, cela ſe trouve parfois veritable durant un certain eſpace de temps, la Nobleſſe pouvant eſtre comparée à une dorure qui fait eſtimer pour quelques mois ce qu'elle couvre, & à qui elle donne de la ſplendeur, quoique bien toſt aprés on ne le regarde plus qu'avec mépris. Quand nous avons devant les yeux le fils d'un

Heros, il ne ſe peut faire que nous ne ſoions touchez d'abord d'un reſpect meſlé d'amour que nous inſpire la memoire du pere. Mais lors que nous reconnoiſſons enſuite que ſon ſucceſſeur n'a herité de luy que des titres,

Indignus genere, & præclaro nomine tantùm Inſignis,

Iuven. Satyr. 8.

nous ne conſiderons plus cét enfant que dans ſa juſte valeur, & de meſme que nous regarderions un ruiſſeau d'eau trouble, dont nous ſçaurions que la ſource ſeroit tres-claire & tres-pure. En effet la bonté eſſentielle de chaque choſe eſt ce qui la recommande; *tanto vale il cavello, quanto và*; & nonobſtant le conte de la jument de Mahomet que nous venons de rapporter, nous ne ferions jamais eſtat d'un rouſſin peſant & pouſſif, encore qu'il fuſt venu du meilleur coureur du monde. Pourquoi priſerions-nous donc un homme, dit fort bien là deſſus Epictete, parce qu'il eſt fils d'un Conſul, ou de quelque autre grand Perſonnage, s'il n'a rien qui le faſſe eſtimer de ſon chef?

Arrian. lib. 3. c. 14.

Le Guazzo rend cette penſée en termes fort plaiſans dans ſa Civile Converſation, où il ſoûtient que pluſieurs prennent le titre de Gentils-hommes & de *Cavalieri* à cauſe de leur extraction, qui ne paſſeront jamais que pour *cavallari*, & pour gens de neant, dautant qu'ils n'ont ni la mine, ni le jeu, que de vrais palefreniers. Ce ſont des vaſes propres ſeule-

ment aux plus vils ſervices, encore que par une converſion toute contraire à celle du baſſin d'Amaſis, ils ſoient d'une matiere qu'on adoroit auparavant ſous des figures divines. Et certes il n'en peut pas eſtre autrement, puiſque nous avoüons tous que la vertu ſert de fondement à la vraie Nobleſſe, qui ne ſçauroit par conſequent ſubſiſter, ni beaucoup moins eſtre de conſideration, ſi vous luy oſtez ce qui la ſouſtenoit. Elle reſſemble, à le bien prendre, au zero, dont on ne fait nul compte quand il eſt ſeul, quoique ſon adjonction ſoit merveilleuſement importante pour augmenter la valeur des nombres. Une nobleſſe nuë, & ſans merite eſt un O en chiffre, mais ſi elle ſert de baſe aux belles actions, elle en augmente le prix, & leur donne une grace toute autre qu'elles n'avoient, comme la feuïlle qui réleve l'éclat des pierres precieuſes, & leur communique eſtant deſſous, un air, ou un teint nouveau. VIII. *Herod. l. 2.*

Tout le monde neantmoins n'eſt pas de ce dernier avis. Il ſe trouve des perſonnes qui ne comptent pour rien la naiſſance, & qui n'accordent nul avantage à la grandeur de l'extraction. Elles croient au contraire qu'on ne peut ſans malheur eſtre reduit à s'en prévaloir,

—— *miſerum eſt alienæ incumbere famæ;* *Iuven. Satyr. 8.*

Qu'il n'y a que les enfans infortunez qui parlent du merite de leurs peres, *Quis parentem laudabit niſi infelices filij?* qu'en-

core qu'il y eust de la gloire pour celuy qui laisse de beaux titres à ses descendans, il n'y a point d'honneur à les recueillir de ses Ancestres ; & que la noblesse n'est qu'une fumée qui monte en haut selon sa nature, & va blesser le cerveau de ceux qui en sont idolatres. C'est bien plus, les Egyptiens ne loüoient jamais ceux de qui ils faisoient les Oraisons funebres, d'estre sortis d'une illustre famille ; parce qu'en leur païs, dit Diodore Sicilien, chacun croioit estre aussi noble l'un que l'autre. Marius protestoit autrefois dans Rome, qu'il ne reconnoistroit jamais d'autre noblesse que la vaillance ; & que la Nature estant commune à tous, il n'y avoit point d'homme de cœur qui ne deust passer pour tres-noble. Clodius renonça depuis à cette qualité, & Dolabella qui estoit Patricien se mit parmi le peuple, pour arriver l'un & l'autre aux charges de Tribuns. Les Suisses encore aujourd'huy, les Cicules de Transylvanie, & assez d'autres peuples se moquent de la vanité de ceux qui se glorifient d'estre nés Gentilshommes. Et nous sçavons que pour estre l'un des six Ammaistres de Strasbourg, qui sont les premiers de la ville en dignité, il y faut prouver sa Roture de huit races, tant s'en faut que la Noblesse y soit avantageuse. Que si nous voulons remonter jusques aux premiers siecles, nous y verrons nostre pere commun qui exerce le

Lib. 2. hist.

Sall. de bello Iugur.

Dion Cass. l. 37. & l. 42.

meſtier de laboureur, mangeant ſon pain à la ſueur du viſage, auſſi bien que ſes enfans, qui furent tous Artiſans. Noé planta depuis la vigne. Abraham avoit ſoin de ſes troupeaux. Et perſonne n'ignore que Saül & David n'euſſent la houlette en main, devant que d'y mettre le Sceptre de Juda. Sans mentir, c'eſt, ſelon l'obſervation de Dion Chryſoſtome, traitter pirement les hommes que les chiens ou les coqs, que nous eſtimons par eux-meſmes, & ſans avoir égard à leur origine; ſi nous mépriſons les premiers, à cauſe peut-eſtre que la Fortune n'a pas élevé leurs predeceſſeurs juſques au plus haut de ſa roüe. D'ailleurs, n'eſt-ce pas ſe parer des plumes d'autruy, que de s'attribuer la gloire de ceux qui ont eſté devant nous? & quand nous avons recours à leur faveur, ne faiſons-nous pas comme ces criminels qui alloient autrefois aux ſtatuës, & aux ſepulcres des morts, pour y trouver de la protection? Que ſi l'on eſt injuſte en s'appropriant ce qui n'eſt pas à ſoi, VIII. *Orat. 15.*

——— *Qui genus jactat ſuum,*
Aliena laudat; *Sen. in Her. fu.*

l'on n'eſt pas moins ridicule quand on ſe croit deshonoré par ſes parens, à cauſe de leur baſſeſſe où l'on n'a rien contribué. O que Socrate ſe fuſt bien moqué de ceux qui euſſent penſé luy faire honte de ce qu'il eſtoit fils d'une Phanarete Sage-femme, & d'un Tailleur de marbre nommé

Sophroniſque ! La mere d'Euripide vendoit des herbes : Le pere de Demoſthene eſtoit Coutelier :

Iuven. Satyr. 8. *Plebeiæ Deciorum animæ, plebeia fuerunt Nomina.*

Si eſt-ce qu'on ne peut pas dire que la reputation de pas un d'eux en ſoit venuë moindre pour cela juſques à nous, qui ne ſçaurions encore aujourd'huy ouïr prononcer ces grands noms ſans les avoir en quelque veneration. Mais parlons un peu de ceux de noſtre temps, & voions par exemple ſi le Cardinal d'Oſſat a eſté moins honoré de tous ceux de ſon âge, quoiqu'il fuſt ſorti de ſi bas lieu qu'on ne vid jamais aucun de ſes parens, non pas meſmes aprés ſa mort, où il n'y eut que les pauvres & ſes ſerviteurs domeſtiques qui paſſaſſent pour ſes heritiers. Tant s'en faut, j'obſerve que tous ceux qui rendent ce qui eſt deû à ſa memoire, mettent entre ſes éloges la force de ſon eſprit, qui l'éleva ſi haut, & le fit ſi conſiderable, nonobſtant la baſſeſſe de ſa premiere condition. Je veux rapporter deux apophthegmes que je trouve tres-precis ſur noſtre ſujet. Le premier ſera de ce Caſtellanus que la ſcience fit connoiſtre au grand Roy François, & qu'une réponſe qui touche le propos où nous ſommes avança dans ſes bonnes graces. Ce Prince, qui comme ami des Muſes écoutoit volontiers ceux qui luy en pouvoient expliquer les oracles, déviſant une fois avec Caſtel-

Thuan. l. 131. Hiſt.

lanus luy demanda s'il estoit Gentil-hom- VIII.
me ? Sire, répondit-il, Vostre Majesté n'ignore pas qu'ils estoient trois dans l'Arche de Noé, j'avouë franchement que je ne sçai pas duquel des trois je suis venu. Cela plût si fort au Roy qu'il le fit son Predicateur; bien-tost aprés Evesque de Mascon, de Tulle en Limousin, & d'Orléans; outre la dignité qu'il luy confera de Grand Aumônier de France. Le second mot remarquable est du Pape Sixte Cinquiéme, qui se moquant de la sotte vanité de beaucoup de personnes, disoit souvent en riant, qu'il estoit d'une Maison tres-illustre, puisque celle de son pere faute de couverture recevoit par tout avec la lumiere l'illustration du Soleil. Je sçai bien qu'il repartit une autre fois au reproche qu'on luy faisoit d'avoir gardé les pourceaux, que pour le moins c'estoiét ceux de sa Maison; voulant vrai-semblablement couvrir cette action basse, de ce que le service qu'on se rend à soi-mesme ne deshonore point. Mais tant y a que comme il ne fit jamais paroistre une mauvaise honte d'avouër son extraction, aussi n'a-t-elle pas empesché qu'il ne soit reconnu d'un chacun pour un tres-grand Pontife. Pourquoi nous tairons-nous des Monarques temporels aprés avoir parlé de ceux qui le sont dans le Spirituel ? Ne sçavons-nous pas la basse origine d'Artaxerxes en Perse, du Potier Agathocles en Sicile, & d'une infinité d'autres, qui ont

Cicarella in Six. V.

paru sur tous les thrônes de la Terre. Mais arrestons-nous aux seuls Empereurs de l'une & de l'autre Rome que nous connoissons le mieux, & qui suffiront pour nous faire voir que la Roture ne doit point estre si fort mépriſée, puiſqu'elle n'est pas incompatible avec la Souveraineté. Pertinax passe dans l'Hiſtoire pour le fils d'un Charbonnier; Juſtin Premier fut Porcher, Bouvier, & puis valet d'un Bucheron; Maurice, Notaire; Andriſque, le Pſeudo-Philippe, Foulon: & Philippe ſucceſſeur de Gordien, de tres-bas lieu. Emilien vint d'un autre ſemblable endroit du fond de la Mauritanie. Le pere de Probus eſtoit un villageois d'Eſclavonie; celuy de Diocletian un libertin de Salone auprés de Raguſe. Il n'y a rien de plus obſcur que la naiſſance de Zenon Iſaurique. Sa femme Ariadne éleva cét Anaſtaſe qui n'eſtoit pas plus noble, & que la diverſité des yeux fit nommer Dicoros. La meſme baſſeſſe de lignée ſe remarque en Theodoſe ſurnommé Atramitenus. Leon Iconomaque ſortit d'une boutique d'Iſaure: Michel le Begue d'un autre lieu encore plus ſordide. L'on ne reproche pas ſeulement à Baſile Macedonien ſa captivité originelle; l'on aſſure qu'il ne pût jamais dire ni ſes parens, ni ſa patrie. Michel de Paphlagonie eſclave étranger & inconnu, monta ſur le thrône par la faveur de l'Imperatrice Zoa. Et elle fit une grace toute pareille à cét autre Michel qu'el-

le adopta, & que le meſtier paternel VIII.
de poiſſer ou de calfeutrer les vaiſſeaux fit appeller Calaphates. Voilà, ce me ſemble, aſſez d'exemples, que je me ſuis contenté de rapporter ſuccintement, & meſme avec confuſion, ſelon qu'ils ſe ſont preſentez, pour prouver que le ſang le plus illuſtre n'a pas toûjours l'avantage dans les affaires du monde, & que le bas eſtat de nos Peres, à le prendre au pis, ne nous exclud pas toûjours des plus hautes dignitez.

Que ſi nous nous voulons jetter un peu enſuite ſur les contemplations Philoſophiques, ne ſerons-nous pas contraints de reconnoiſtre avec Platon une égalité d'origine, comme la tenans tous de celuy qu'on nommoit de ſon temps le pere commun des hommes & des Dieux? Et pour peu que nous faſſions de reflexion ſur l'Eternité, n'entrerons-nous pas dans ſon ſentiment, qu'il n'y a point de Roy qui ne puiſſe eſtre venu d'un Eſclave, ni d'Eſclave qui ne ſoit peut-eſtre deſcendu d'un ſouverain? Je ſuis bien aiſe de me ſouvenir en cet endroit des termes dont ſe ſert Mademoiſelle de Gournai, afin qu'elle ſçache qu'en la mettant ici au rang des plus grands hommes de l'Antiquité, je luy accorde tres-volontiers le lieu avantageux que luy a donné ſon pere d'alliance entre celles de ſon ſexe. Elle dit fort bien ſur le meſme ſujet que nous traittons, que ſans doute *les Empe-* *Avis p. 247.*

reurs ont eu cent Bouviers pour Grands Peres, les Bouviers cent Empereurs: & immediatement aprés, *Que la race noble, autmieux qu'on en puiſſe dire, eſt celle de qui la roture s'eſt diſſipée à la longue, l'ignoble, celle auſſi de qui la nobleſſe s'eſt enſevelie par la meſme voie.* En effet les principes de toutes choſes ſont toûjours tres-petits ; & il n'y a preſque point de ſi grand fleuve, qui ne ſe puiſſe traverſer d'une enjambée, ſi on le prend dés ſa ſource. Le Capitole fut couvert de paille devant que d'avoir cette majeſté qui le faiſoit regarder comme le fief dominant de toute la terre. Et de quelque coſté que nous tournions les yeux, nous n'y verrons point de grandes maiſons qui n'aient eſté autrefois des cabanes de Bergers ; ni de ſi petites chaumieres où l'on ne puiſſe élever de ſuperbes Palais. Le ſort des hommes, que je ſoûmets toûjours à la Providence Divine, n'eſt en rien different pour ce regard, ſur tout quand on examine les choſes un peu *à la Platonica* comme parlent les Italiens : *Si quid aliud eſt in Philoſophia boni, hoc eſt, quod ſtemma non reſſicit.* Mais je ne connois point de Philoſophes qui aient à mon gré mieux tourné cette penſée que les Pythagoriciens dans Jamblyche. Ceux, diſoient-ils, qui s'amuſent à preſcher leur nobleſſe avec des vanitez preſque inſupportables, montrent bien qu'ils ont la veuë fort courte, de ne regarder que je ne ſçai combien de leurs aieuls, & de

Sen. ep. 44.

Protrept. ad Pyth. cap. 14.

ne l'étendre que sur quelques centaines ou milliers d'années pour le plus. Car s'ils l'avoient assez forte & assez perçante pour penetrer jusques dans l'immensité de tous les siecles, l'Eternité leur feroit aisément reconnoistre qu'il n'y a personne qui n'ait un nombre infiny d'ancestres de toute sorte de conditions, de Monarques & d'Esclaves, de Grecs & de Barbares ; & par consequent qu'un homme ne sçauroit estre plus ridicule, que de vouloir prendre de l'avantage du costé de sa Genealogie. Je me veux contenter de ce raisonnement philosophique, & me taire de ceux qui ont témoigné bien plus d'animosité contre la Noblesse que les sectateurs de Pythagore. Socrate maintenoit non seulement, qu'elle ni les richesses n'avoient rien d'honneste en elles, ni qu'on deust estimer ; mais qu'elles étoient mesmes la source de toute sorte de maux. Et Diogene nommoit, conformément à cela, l'extraction glorieuse, & tous ces titres specieux de naissance, des excuses de mal-faire, & des couvertures de crimes, προφασιμήματα κακίας. VIII. Diog. Laërt.

Pour former maintenant quelque resolution sur des sentimens si differens, & dont je sçai bien que les derniers mal pris vous seroient aussi préjudiciables qu'à personne, je pense qu'on peut dire de la Noblesse, selon nostre dernier propos, qu'elle est comme une lumiere qui éclaire, & fait paroistre davantage le bien

& le mal de ceux qui la poſſedent. *Majorum gloria poſteris quaſi lumen eſt, neque bona eorum, neque mala in occulto patitur.* Un Noble vertueux a de grandes prérogatives: L'honneur hereditaire dans les Arts eſt bien plus illuſtre: Et celuy qui emporte le prix des Ieux Olympiques a beaucoup plus de gloire, dit Philoſtrate, s'il eſt d'une Maiſon déja victorieuſe.

Sall. de bel o Iugurth.

Lib. 2. de vi. ſoph. in Hermocr.

Mais ſi un Noble eſt ſans vertu, ſes defauts paroiſſent au double, & ſon infamie croiſt autant à proportion de ſon rang, que de ſon vice. Quant à la Roture, elle a veritablement ſes diſgraces, qui n'empeſchent pas pourtant que ceux qui en ſont incommodez ne ſe puiſſent élever par leurs propres merites, & ſe rendre d'autant plus conſiderables qu'ils ont eu ce puiſſant obſtacle à leur avancement. Il n'y a point de perſonne raiſonnable qui ne doive préferer une gloire que la vertu fait naiſtre, à celle qui finit par le vice.

Si modò non cenſus, nec clarum nomen avorum,
Sed probitas magnos ingeniúmque facit.

Ovid. 1. de Ponto el. 10.

C'eſt pourquoi chacun ſe doit accommoder doucement à ſa condition, pour ſe prévaloir, s'il eſt noble, des avantages que luy peut donner ſa naiſſance; & s'il eſt autre, pour ſurmonter glorieuſement toutes les difficultez que la Fortune luy avoit preparées en venant au monde du coſté de ſes parens. Les Romains avoient ſans doute la meſme penſée, lors qu'ils

qu'ils érigerent des Autels à cette Divinité qu'ils nommoient *Fortunam Primigeniam*, afin de se souvenir toûjours par son assistance de l'estat auquel ils estoient venus sur terre, & de la qualité dont en naissant ils avoient herité de leurs Majeurs, pour nous servir de leur propre terme. VIII. *Dion Cassius l. 42.*

Cela présupposé de la sorte, nous ajoûterons qu'à la verité, generalement parlant, la Noblesse nous porte à une civilité de mœurs qui s'est toûjours fait remarquer, & qui paroist sur tout lorsqu'on l'oppose aux rudes façons de faire d'un peuple grossier. Car on void presque en tous lieux ce que Gondomar disoit il y a peu de temps de l'Angleterre, que le son y estoit veritablement tres-grossier, voulant parler des menuës gens; mais qu'en recompense la farine s'y trouvoit fort deliée, pour dire que les Grands y estoient aussi courtois & aussi accomplis qu'on eust pû le desirer. L'importance est qu'à considerer la Noblesse de cette façon, elle ne comprend pas seulement celle d'extraction; l'autre qui vient de la vertu d'un chacun, & qui n'est pas plus ancienne que nous, puisque nous en sommes les artisans, s'y trouve aussi enveloppée. Or tout ce discours n'estant fait que pour la précedente, puisque ce sont les comportemens de Damasippe remplis d'une vanité ridicule, qui nous l'ont fait entreprendre, il la faut separer

de celle qui eſt toûjours humble, & qui ſera ſans doute la premiere à condamner la ſotte préſomption d'un ſemblable Thraſon. Quoi? qu'un homme comme luy auroit droit de gourmander tous ceux de voſtre condition, ſous le pretexte qu'il ſe meſle de manier des chevaux; de reclamer un oiſeau; de parler à des chiens; de batre le Païſan; de ne paier point ſes debtes; & ſur tout, de ne ſçavoir point de Latin? Vraiment je ne m'étonne plus ſi les Centaures des Poëtes, qui nous repreſentent de tels Cavaliers, eſtoient fils de Nephele ou d'une Nuë: ni de cette façon de parler proverbiale des Anciens, *mens non ineſt Centauris*. Je ſçai bien qu'il n'eſt pas poſſible d'empeſcher qu'il ne ſe trouve de ſemblables frelons parmi les abeilles, & que la Politique meſmes ſoûtient qu'ils ne ſont pas inutiles dans un Eſtat monarchique, parce que les ſaillies des inferieurs lors qu'ils s'échapent, s'émouſſent contre la fierté de ceux-là, qui ſont comme une barriere entre les petits & la Majeſté du Souverain. Mais cela ne m'empêchera pas d'eſtre au moins de l'avis de quelques-uns, qui les comparent aux baliveaux, dont le grand nombre gaſte les taillis, de meſme que la multitude des inſolens, de qui nous nous plaignons, afflige beaucoup de Provinces. A cauſe qu'ils ſe diſent eſtre iſſus d'une race plus ancienne que la Lune, auſſi bien qu'autrefois ceux d'Arcadie: ou

qu'ils proteſtent que rien ne les empeſche VIII.
de montrer comme ils ſont de meilleure
tige que Codrus, ni que tous les *Hidalgues*
des Pyrenées, ſinon que les titres de
leur nobleſſe furent ſubmergez dés le
temps du Deluge; il ſemble que le reſte
des hommes ne ſoient faits que pour
ploier ſous eux. Ne vous ſouvient-il pas
d'avoir veû dans Suetone, que Marc-An-
toine reprochoit l'extraction à celuy qui *Art. 2.*
a fait nommer Auguſtes tous les Empe-
reurs, parce qu'il n'y trouvoit pas aſſez
de pureté de ſang, ni de vraie nobleſſe?
Et n'avez-vous pas pris plaiſir de lire
autrefois dans quelque ſuite de la Cele-
ſtine, qu'un de ces Matamores jugeoit
que la Maiſon d'Autriche euſt pû pré-
tendre d'eſtre la plus illuſtre de la Ter-
re, ſans ce defaut de n'eſtre pas ſortie des
montagnes de Leon? Tenez pour aſſuré
que vous avez eu à faire à une perſonne
de pareille trempe d'eſprit, qui ſeroit
bien fâchée de ceder en impertinence à
qui que ce fuſt. Et ſi les conjectures de
l'avenir peuvent contribuër quelque cho-
ſe à voſtre ſatisfaction, recevez de moi
pour concluſion cette Prophetie, que vo-
ſtre homme eſt pour ſervir un jour d'e-
xemple nouveau au dernier chapitre du
livre de Boccace des Nobles mal-heu-
reux.

DES OFFENSES ET *Injures.*

IL y a peu de personnes qui soient tout à bon de l'avis de Platon & d'Aristote; que comme il est plus avantageux d'obliger que d'estre obligé, il vaille mieux au contraire recevoir une injure que de la faire. Et il s'en trouve encore moins qui aient cette fermeté dont parle Seneque, laquelle empesche de ressentir les offenses, & par consequent de s'en vanger; de mesme qu'il y a des corps si solides qu'ils renvoient la fléche ou le boulet sans estre tant soit peu penetrez. Si faut-il avouër qu'on ne sçauroit voir de plus beau spectacle ici bas, que ce Sage des Philosophes, qui reçoit tous les coups qu'on luy porte, ainsi qu'un écueil toutes les tempestes, sans estre ébranlé; & qui pareil à un Lion genereux mépriſe les violences qui luy sont faites, comme celuy-là le cri des chiens sans se retourner, & sans témoigner la moindre émotion. En effect, je tiens qu'il est plus avantageux, parce qu'il est plus honorable; de recevoir des outrages qui ne font nulle impression sur nous, que de n'en recevoir point du tout. Nous ne pouvons faire paroistre nostre force, que contre celle qui nous est faite inutilement. Et nous ne donnons jamais la gloi-

re d'eſtre invulnerable à ce qu'on ne frappe pas, mais bien à ce qui ne peut eſtre entamé ni offensé de quelque coſté dont il ſoit atteint. Or parce qu'il n'y a gueres de preceptes de Philoſophie quiſoient ſi difficiles à obſerver, que ceux qui non contens de moderer le reſſentiment des injures, en ſuppriment preſque juſques aux premiers mouvemens; mon opinion eſt qu'on ne ſçauroit y faire trop de reflexion pour ſe les mieux imprimer, & s'en rendre l'uſage familier, puiſque l'occaſion de les pratiquer ſe preſente à toutes les heures du jour. Et d'autant que pluſieurs ſont dans cette prévention d'eſprit qu'il n'eſt pas poſſible d'y ſatisfaire, & que la Morale à beaucoup de belles imaginations pour ce regard, que nous eſpererions en vain de realiſer, je commencerai ce que je me veux ici donner de leçon à moi-meſme, par les exemples qui nous peuvent animer le courage au noble mépris des offenſes, & nous juſtifier que le Portique meſmes n'a rien en cela de ſi difficile, dont un homme de vertu ne puiſſe venir à bout. VIII.

Nous ferions tort à Socrate, ſi en matiere de mœurs nous ne luy accordions le premier lieu, veu meſmement qu'à l'égard de noſtre ſujet, tous ceux qui ont parlé de ce grand Perſonnage, ont obſervé qu'il n'avoit point de qualité ſi propre ni ſi particuliere, que celle qui le rendoit impaſſible aux injures. Ie ne veux *Arria. l. 2. cap. 12.*

point considerer ce qu'il endura de sa femme, ni avec quelle serenité d'esprit il ouït reciter les Comedies d'Aristophane, qui ne le diffamoient que pour le perdre. Voions par un ou deux autres exemples, quelle pouvoit estre la constitution de son ame à souffrir les outrages qui surprennent davantage, & qui sont les plus extrémes. Aiant receu un coup de pied de quelqu'un, tous ceux, dit Diogene dans sa vie, qui virent l'insolence de l'action demeurerent ravis de sa patience, & de ce qu'il protesta qu'il n'en estoit pas plus émeu, que si un cheval ou un asne l'eussent traitté par mal-heur de la mesme façon. Mais on luy bailla un soulet un autrefois, où Seneque nous apprend qu'il fit bien paroistre le pouvoir absolu de sa raison sur tous les troubles que peut exciter la partie irascible. A peine eut-il esté frappé, qu'au lieu de témoigner de l'aigreur contre celuy qui l'excedoit; C'est une chose fort fâcheuse, dit-il en riant, que les hommes ne puissent sçavoir quand il seroit à propos pour eux de sortir du logis avec un habillement de teste. Certes nous pouvons assurer deux choses là dessus, que Socrate s'étoit mis en quelque façon au dessus de l'humanité, quand il parloit ainsi, & que ce miserable qui eut le courage de le toucher si barbarement, l'avoit tout-à-fait dépouïllée. Je n'ignore pas qu'on attribuë une semblable repartie à Diogene, & que Seneque

Lib. 3. de ira c. 11.

fait auſſi recevoir un ſoufflet à Caton, qui reconnut avoir bien ſenti le coup, mais non pas l'injure: de ſorte qu'il n'y avoit point de pardon à demander non plus qu'à donner pour cela. Ce ſont des preuves redoublées dont la conformité ſert à noſtre theme, & que j'eſtendrois davantage ſi je ne trouvois plus à propos de paſſer à d'autres exemples. On écrit de Crates que pour s'accoûtumer à la ſouffrance des mauvaiſes paroles, il en diſoit luy-meſme à des femmes folles & débauchées qui luy en renvoioient des barques pleines, ou des chariots chargez, pour uſer des metaphores d'Homere & de Lucien. Mais ce que pratiqua le meſme Philoſophe aiant eſté bleſsé au viſage, me ſemble beaucoup plus conſiderable. Il ſe contenta pour toute ſatisfaction de mettre ſur ſa plaie un écriteau pareil à celuy des Peintres, de la main d'un tel, *Nicodromus faciebat.* Qu'y a-t-il de plus injurieux que de cracher au viſage? Diogene le Stoïcien diſcourant en public, un jeune homme fut aſſez inſolent que de luy lancer un crachat qui luy couvrit toute la face; & pource que Diogene étoit alors ſur le diſcours de la cholere, Je m'empeſcherai bien, dit-il, de me fâcher pour cela, encore que je doute fort s'il ne ſeroit point à propos de le faire. Celuy qui le rapporte ainſi, trouve que Caton digera plus genereuſement encore un ſemblable affront; pour le moins y a-t-il

VIII.

Lib. 2. de tranq. cap. 14.

Illa. 2.

In Bun.

ſen. lib. 3. de ira cap. 23.

plus de pointe dans ſa repartie. En plaidant une cauſe où il prononçoit ſans doute quelque choſe qui ne plaiſoit pas à Lentulus, ce temeraire eut l'effronterie de luy cracher au nez. Caton ſans s'émouvoir davantage, luy dit en s'eſſuiant, Je témoignerai par tout, Lentulus, que ceux-là ſe mécomptent grandement qui aſſurent que vous n'avez ni bouche ni éperon. Ses propres termes m'obligent d'uſer de cette façon de parler Françoiſe qui approche du Latin dont il ſe ſervit, encore qu'elle ait la ſignification differente, & qui ne touche point l'impudence de l'action; parce que la traduction mot pour mot n'auroit point de grace, *affirmabo omnibus, Lentule, falli eos qui te negant os habere.* Cette ſaillie ſi étrange en pleine audience, & devant les Juges, me fait ſouvenir de ce qu'a écrit Ariſtote d'un Satyrus Clazomenien, à qui l'on fut contraint de boucher les oreilles cependant qu'on plaidoit contre luy, parce qu'il eſtoit impoſſible qu'il ne repartiſt avec mille injures, bien qu'il ne laiſſa pas enfin de le faire, d'autant qu'on luy rendit l'ouïe un peu trop toſt. Il ne faut pas oublier la moderation d'Ariſtide dans un cas tout pareil aux precedens, dont neantmoins Plutarque ni Cornelius Nepos qui ont écrit ſa vie, ne font aucune mention. Seneque ſeul témoigne que comme on menoit au ſupplice, c'eſt ainſi qu'il parle, cette image vivante de la Iuſtice,

Probl. ſect. 3. qu. 2.

stice, un infame maraut usa de la mesme indignité en son endroit que nous venons de representer en parlant de Diogene & de Caton. Aristide se tournant alors vers le Magistrat qui l'assistoit, Avertissez, luy fit-il en soûriant, cet honneste homme, qu'il éternuë une autre fois plus civilement & de meilleure façon, *admone istum ne posteà tam improbè oscitet*; il me semble qu'en baaillant, on n'a pas accoûtumé d'incommoder personne de la salive, comme il arrive parfois en éternuant; ce qui me rend encore ici mauvais traducteur des dictions, n'en trouvant point des nostres où le jeu qui est en celle de *oscitet*, se rencontre. VIII.

Mais parce qu'il arrive bien plus ordinairement qu'on tâche de nous offenser par de mauvais propos, que par des actions si violentes, & que d'ailleurs l'injure de la langue ne pique pas moins quelquefois les hommes de grand cœur que celle de la main, voions avec quel mépris, des Rois mesme de la plus haute consideration, ont fait gloire d'entendre de fâcheuses paroles. L'ancienne Histoire n'a rien de plus remarquable là dessus, que ce qui se passa entre Philippe de Macedoine & les Ambassadeurs des Atheniens. Dans l'audience qu'ils eurent de luy il leur tint entr'autres propos obligeans celuy-ci: Dites-moi, je vous prie, si je puis faire quelque chose qui doive estre agreable aux Atheniens? L'un des Am-

baſſadeurs nommé Democharès répondit ſur le champ, Oui, en vous mettant une corde au col. Philippe fit taire tous ceux qui murmuroient contre cet impudent, lequel ſans doute meritoit mieux le nom de Therſite, que celuy de Parrheſiaſte que ſa mauvaiſe langue luy acquit; & ſe contenta, le renvoiant ſans violer en ſa perſonne le droit des Gens, de dire à ſes collegues qu'il laiſſoit aux Atheniens à juger qui eſtoient les plus ſuperbes & les plus inſupportables, de ceux qui uſoient de telles reparties, ou de ceux qui les enduroient patiemment. J'ai fait voir ailleurs, qu'un autre Philippe d'Eſpagne ne fut pas moins moderé du temps de nos peres, à l'endroit d'un Docteur qui avoit médit publiquement de luy à l'occaſion de quelque nouvelle impoſition, le faiſant mettre en liberté aprés qu'il eut reconnu n'avoir jamais receu aucun déplaiſir de ſa Majeſté, par cette favorable raiſon pour le criminel, qu'à moins que d'eſtre fou l'on ne ſe porte pas à outrager de paroles ceux de qui l'on n'a jamais eſté offensé. Ce fut le meſme Philippe Second qui augmenta genereuſement les gages des Docteurs de Conimbre, au lieu d'abolir leur Univerſité, comme beaucoup le luy conſeilloient, à cauſe des animoſitez étranges qu'ils avoient fait paroiſtre contre luy, dans des écripts compoſez exprés pour le rendre odieux devant ſa conqueſte du Portugal. Mais il n'y a

Sen. l. 3. de ira. c. 23.

Inſtr. de M. le Dauphin p. 55.

Cabrera l. 10. c. 17.

Thuan. l. 73.

point eu de Princes qui se soient rendus VIII.
plus admirables que les nostres par cette sorte de clemence ; & d'autant que les exemples sont infinis, je me reduirai à deux qui ne sont ni si anciens qu'on en puisse douter, ni si recens qu'ils doivent estre suspects de flaterie. Pour les partager entre l'un & l'autre sexe, le premier sera d'un Roi, & le second d'une Reine. L'insolence fut telle dans Paris sous Louïs Douziéme, qu'il fut joüé en plein theatre & representé comme un infame avaricieux qui beuvoit dans un grand vase plein d'or sans se pouvoir rassasier. Chacun pensoit que le Roy s'en ressentiroit, qui n'en fit neantmoins que rire, & loüa mesme l'invention de celuy qui estoit auteur de la Farce. Catherine de Medicis entendit de ses propres oreilles des Goujats qui la diffamoient si étrangement que son honneur ne pouvoit pas estre plus mal traitté. Vn grand Cardinal à qui pour lors elle parloit à une fenestre, luy dit qu'il alloit donner ordre que ces coquins fussent pendus tout sur l'heure. Elle l'empescha, & ce luy fut assez de leur crier qu'ils allassent médire plus loin de celle qui leur permettoit de faire rostir l'oie, & de la manger tout à leur aise. Sans mentir c'est avoir une moderation d'esprit d'autant plus remarquable, que la plûpart de ceux que la Fortune a élevez à un si haut point, se laissent aisément transporter à la cholere, & ont exercé sou-

vent de grandes vengeances pour de moindres ſujets, la meſure de leur pouvoir étant preſque toûjours celle de leurs paſſions. Le mot de chevre rendoit criminel celuy qui le prononçoit ſous Caligula, parce qu'il eſtoit chauve. Hermias qu'on repreſente d'ailleurs pour un Prince plein de bonté, ne pouvoit jamais ſouffrir que perſonne parlaſt de couſteau ni de ſection s'imaginant que cela le regardoit comme Eunuche. Et le pere d'Alexandre, de qui nous venons de priſer ſi fort la retenuë, ne laiſſoit pas de témoigner du dépit contre ceux qui venoient à diſcourir de la veuë, & ſur tout des Cyclopes, depuis qu'il eut perdu l'un de ſes yeux. Quoiqu'il en ſoit, nous apprenons du Texte ſacré, qu'Elisée arrivant à Bethel, ville de Samarie, maudit une troupe d'enfans qui l'appelloient chauve avec dériſion, dont il y en eut quarante-deux qui furent mis en pieces par deux Ours en conſequence de cette malediction. Ce fut en apparence une grande punition pour la faute, & neantmoins ſans prendre le Ciel à garand dont on ne ſçauroit trop reſpecter les jugemens, on a veû des vengeances plus grandes encore, parce qu'elles ſe ſont étenduës juſques ſur des peuples innocens, & des Provinces entieres, pour des paroles mal dites, & des injures dont on ſe vouloit reſſentir. Polybe nous découvre que tout le fondement de cette grande guerre que les Grecs nommerent

Lib. 4. Reg. c. 2.

Lib. 4. Hiſt.

Sociale, fut l'injure dite par Sciron E- VIII.
phore des Messeniens à Dorimachus Capitaine des Etoliens. Celuy-ci prit si à cœur le nom que l'autre luy donna d'un maraut appellé Babyrta auquel il ressembloit, que pour s'en vanger il excita cette grande tempeste dont toute la Grece se trouva enfin agitée. L'imperatrice Sophie femme de Justin Second, aiant écrit à l'Eunuche Narses qu'il se meslast de la quenouïlle, il fut si outré de ce reproche, & en conceut une telle indignation, qu'à l'aide des mesmes Danois ou Lombards dont il s'estoit servi contre les Gots, & qu'il fit passer de Hongrie en Italie, il la mit toute en proie à ces peuples Barbares. En effet ils l'occuperent trois ans aprés au nombre de deux cens mille sous leur Roy Alboinus, & la possederent deux cens quatre ans ensuitte. Qui ne sçait que la plûpart des guerres de nostre Roy Louïs Onziéme n'eurent point d'autre origine que des paroles de mépris qui furent dites de part & d'autre entre les François & les Espagnols, aprés des conferences où la simplicité de ses habits le pensa rendre ridicule? Or tous ces mauvais effects que des propos injurieux ont souvent causé dans le monde, nous montrent d'un costé combien on doit estre soigneux de les éviter; & nous font voir de l'autre la grandeur du genie de ceux qui ont tenu non seulement pour une vertu Roia-

le d'endurer une offenſe ſans reſſentiment, & d'eſtre diffamé en bien faiſant, ſelon le dire d'Antiſthene à Cyrus; mais qui ont creu meſme qu'il y avoit quelque choſe de divin à le pratiquer de la ſorte, puiſque Dieu ſouffre bien l'impieté de ceux qui crachent contre le Ciel, & qui oſent médire de ſa Toute-puiſſance, *etiam Deos aliqui verbis ferocioribus increpant, nec ob id quemquam fulmine ictum audimus.* Il faut que je diſe encore un mot ici de la clemence des Souverains en de ſemblables rencontres, non pas tant pour la leur recommander, qu'à cauſe que les hommes de condition mediocre doivent avoir honte, ce me ſemble, de ſonger à la vengeance, & de prendre tellement à cœur les injures qui leur ſont faites, ſi ceux-là ont eu aſſez de pouvoir ſur eux pour les negliger. Suetone nous en aſſure à l'égard de Ceſar; *Auli Cecinnæ criminoſiſſimo libro, & Fitholai carminibus maledicentiſſimis laceratam exiſtimationem ſuam, civili animo tulit.* Il nous fait voir le reſte d'une lettre d'Auguſte à Tibere, par laquelle le premier enjoint à ſon ſucceſſeur de ne faire nul compte de ceux qui parloient mal d'eux, pourveu qu'ils ne leur fiſſent point de mal. Et il nous rapporte cette belle ſentence du meſme Tibere, que dans une ville libre comme eſtoit celle de Rome, l'eſprit & la langue des hommes y devoient joüir d'une entiere liberté. Mais afin de

Arria. l. 4. c. 5.

Tite-Live Dec. 5. l. 5.

Aet. 75.

In Oct. art. 51.

In Tib. art. 28.

n'eſtre pas obligé à nommer preſque VIII.
tous ceux qui ſuivent ces trois premiers Empereurs, arreſtons nous à l'excellente reſcription de trois autres, Theodoſe, Arcadius & Honorius, qui porte qu'au cas que quelqu'un eût médit de leurs Majeſtez, ou de leur Gouvernement, ils veulent qu'on mépriſe ſa faute, s'il l'a commiſe par legereté : qu'on en ait pitié ſi ça eſté par folie ; & qu'on le renvoie meſmes ſans luy faire autre mal, encore que ſon intention ait eſté de les injurier ; ſe reſervant à eux ſeuls en ce cas-là le pouvoir d'examiner par les circonſtances du fait s'il eſt puniſſable, ou non. *Cod. l. 9. tit. 7.*

Noſtre principal deſſein eſtant de profiter aux particuliers & à nous-meſmes par nos petites meditations, je quitterai ces grands exemples pour venir aux raiſons qui peuvent obliger toute ſorte de perſonnes au mépris des injures. Theophraſte enſeignoit à guerir la morſure des Viperes par le ſon des fluſtes : Trouvons le remede aux offenſes de l'ame dans l'harmonie du diſcours, & faiſons de nos raiſonnemens un lenitif contre ce que l'injure peut avoir de plus poignant & de plus douloureux.

Si j'ai receu un outrage, il faut neceſſairement que ce ſoit de celuy que je tenois ou pour mon ami, ou pour mon ennemi, ou pour indifferent. Au premier cas, les loix de l'amitié m'obligent à

croire de mon ami qu'il a fait ce qu'il ne vouloit pas faire, & cela le rend excusable. Au second, je n'ai pas sujet de me plaindre; pourquoi eussai-je attendu un autre traitement de mon ennemi? il n'en a usé que comme il devoit. Que si j'ai esté attaqué par un homme indifferent, je dois avoir aussi pour indifferent tout ce qui vient de sa part. N'aiant nulle habitude aveque luy, j'empescherai bien qu'il prenne cét avantage sur moi, de me pouvoir fâcher quand bon luy semblera. Celuy qui dit à l'Escossois qu'on se mocquoit de luy, eut pour réponse, Et moi je me moque d'On. Certes sa pensée fut tres-bonne, nonobstant la barbarie de son langage.

Considerons d'ailleurs que nostre ressentiment ne peut aller que contre une personne ou plus foible, ou plus puissante que nous. Si elle est plus foible aions-en pitié, & donnons à l'humanité ce que nous voudrions qu'on nous accordast en sa consideration. Si ses forces sont plus grandes que les nostres, aions pitié de nous-mesmes, oublions ce dont nous ne sçaurions nous souvenir qu'à nostre ruine, & soions misericordieux au moins par nostre propre interest.

Peut-estre que c'est la premiere fois que nous avons estéoffensez de celuy de qui nous nous plaignons. Remettons-luy donc une faute qu'il n'avoit point encore faite, & que vrai-semblablement il

ne commettra jamais. Que ſi nous avons VIII.
déja ſouffert pluſieurs fois la meſme choſe, endurons encore celle-ci comme les autres, nous y aurons moins de peine y eſtant déja tout accoûtumez; ne perdons pas le fruict de noſtre patience paſsée, & faiſons que noſtre bonté l'emporte à la longue ſur une malice perſeverante.

Mais j'ai crainte que cette meſme patience ne me ſoit préjudiciable, & qu'elle ne faſſe tort à mon innocence. Comme s'il y en avoit quelqu'une qui peuſt éviter les dents de la médiſance? Et comme ſi la calomnie qui n'a pas épargné les Socrates, ni les Catons, ni le Fils de Dieu meſmes, devoit uſer de reſpect en noſtre endroit? Ne laiſſons pas d'eſtre vertueux, quelque inconvenient qui s'y trouve; c'eſt fermer la porte aux bonnes actions de les examiner de la ſorte.

Quoi, faut-il donc permettre que les méchans parlent mal de nous impunément? En leur donnant cette qualité, nous diſons ce qui les doit faire mépriſer. Si des gens de bien pouvoient tenir les meſmes diſcours, il ſeroit plus raiſonnable de les prendre à cœur, & de s'en émouvoir. Pour ceux qui ne ſçauroient rien dire de bien, ce n'eſt pas merveille s'il ne ſort que du mal & des ordures de leur bouche. Nous ſupportons bien les mauvais propos d'un fiévreux, & d'un phrenetique; pourquoi non ceux d'un malicieux, ſi la malice a ſes accés & ſes

déreglemens auſſi naturels que la fiévre & la phreneſie? Et puiſque nous aurions honte de nous offenſer contre un chien qui abaie, ou contre un cheval qui ruë, ne ſerons-nous pas ridicules ſi nous témoignons du reſſentiment de ce que dit une perſonne ſans raiſon, & qui ſuit l'impetuoſité dela nature, comme l'un & l'autre de ces animaux? *Quàm iniquus es, apud quem hominem eſſe adimpetrandam veniam nocet.* A ce conte c'eſt un grand deſavantage ſouvent, d'avoir le charactere ou la figure d'un homme, puiſqu'elle nous empeſche d'eſtre auſſi favorablement traittez que les beſtes, vers qui nous uſons de beaucoup plus d'indulgence.

Sen. l. 3. de ira. c. 27.

En tout cas, voions un peu quelle eſt l'injure qui nous tranſporte ſi fort, & que nous trouvons ſi difficile à digerer. S'il n'eſt queſtion que de quelques paroles mal dites, je m'étonne qu'une choſe ſi legere produiſe de ſi étranges effets. Prenons y garde, nous ſerons étonnez que ce qui nous pique ici comme injurieux paſſe pour indifferent, ou meſmes pour honorable chez nos voiſins, qui s'offenſent d'autres termes dont nous ne ferions que rire. Le mot de Garce ſe prend en bonne part dans tout le Languedoc: Celuy de Coyon eſt un ſurnom honorable dans Bergame: Et ceux de la Maiſon des Guevares ſe glorifient d'eſtre nommez Larrons. Nous faiſons cas du titre de Baron, il ſignifie en vieux Gaulois un homme de

Mariana l. 8. c. 4.

neant, & qui eſt ſorti de fort bas lieu. Les VIII.
Strabons, les Scaures, ni les Labeons n'euſſent pas voulu eſtre autrement appellez parmi les Romains, quoi que leurs noms fuſſent des ſobriquets qui feroient aujourd'huy mettre la main à l'épée à beaucoup de perſonnes. Il n'y a donc que l'opinion, & nôtre pure fantaiſie, qui nous faſſe trouver mauvaiſes des paroles dont l'on n'eſt bleſſé qu'en un certain lieu, & durant un temps ſeulement; comme ſi elles étoient de la nature de ces maladies qu'on nomme chroniques & periodiques, parce qu'on n'en reſſent le mauvais effet que de temps en temps, & par des ſaiſons qui les rendent plus perilleuſes qu'elles ne ſont de leur propre nature.

En verité c'eſt une choſe étrange, que nous nous offenſions des meſmes diſcours que nous ſommes bien aiſes de tenir aux autres; & que nous nous formaliſions de certaines actions de ceux qui converſent aveque nous, dont nous voulons bien uſer en leur endroit. Chacun tâche de faire le Roy, & dans une condition mediocre tout le monde s'attribuë des paſſe-droits de Souverain, & des licences tyranniques, de dire & faire à autruy ce ce que perſonne ne veut endurer de ſon égal, ni ſouvent encore de ſon Superieur.

Combien de fois nous arrive-t-il de nous plaindre mal à propos de ceux qui n'ont eu nulle intention de nous mé-

contenter, & qui ſont par conſequent fort loin d'avoir failli ? Juba, le meſme peut eſtre que Ceſar avoit mené en triomphe, & qui pour eſtre fils de Roy ne laiſſa pas d'eſtre un des plus excellens Eſcrivains de ſon ſiecle, ſe promenant à cheval par la ville de Rome, couvrit de bouë par une mauvaiſe démarche de ſon cheval quelqu'un qui l'en voulut quereller. Et quoi, luy dit-il, me prenez-vous pour un Hippocentaure ? Il eut certes raiſon. Les fautes de ſa monture ne luy pouvoient pas eſtre imputées ſans injuſtice. Il n'y a que le deſſein qui faſſe l'injure. Et nous ne ſommes pas moins iniques tous les jours que celuy à qui il eut affaire, quand nous prenons à partie des perſonnes qui n'ont nulle mauuaiſe volonté pour nous, & qui n'ont pensé à rien moins qu'à nous deſobliger.

Quintil l. 6. Inſt. c. 3.

Suppoſons neantmoins qu'on nous ait parlé en de tres-mauvais termes, & avec une intention encore pire de nous déplaire. Donnerons-nous ce pouvoir ſur nous au premier venu, de troubler noſtre repos autant de fois que l'humeur luy prendra de l'entreprendre? Pour moi je m'empeſcherai bien d'y conſentir. Si quelqu'un a deſſein de me faire une injure, il n'eſt pas en ſon pouvoir d'en venir à bout ſi je n'y conſens. Il a beſoin de moi pour executer ſon intention. Et dequoi luy ſuis-je redevable, pour obeir à toutes ſes volontez ? Tant s'en faut, je veux eſtre

Stoïcien pour ce regard, *nemo læditur nisi a ſeipſo* ; on ne ſçauroit rien faire en cela ſans mon approbation : & quelque envie qu'on ait de m'outrager, je n'endurerai point d'outrage ſi je n'y donne les mains, & ſi je ne m'ouvre le ſein à moi-meſme pour recevoir le coup. *Nullam mihi injuriam facitis, ſicut ne Diis quidem hi qui aras evertunt. Sic veſtras hallucinationes fero, quemadmodum Iupiter optimus maximus ineptias Poëtarum.* Car pour ce qui eſt des termes injurieux, qui m'empeſchera de les prendre comme Hercule ceux des Lindiens ; comme les femmes qui ſacrifioient à Céres Eleuſine ceux qu'elles s'entrediſoient ; ou comme les Egyptiens à la creuë du Nil les rudes mots dont ils attaquoient les Etrangers, par une eſpece de divertiſſement qui ſe pratique encore aujourd'huy ſur beaucoup d'autres rivieres ? Il y a des injures, dit-on, qui tournent à profit, & des maledictions qui engraiſſent. Le Cumin devient plus beau lors qu'il eſt ſemé avec execration. Et le Baſilic ne croiſt jamais mieux, à ce que Pline aſſure, que quand on charge ſa graine d'imprecations en la mettant en terre. Ce n'eſt pas ſigne que de mauvaiſes paroles puiſſent faire grand mal, ſi elles ſont meſme parfois profitables. Gardons-nous donc bien de nous émouvoir par trop pour une choſe de ſi petite conſideration, qu'on la peut mettre au rang des indifferentes.

VIII.

Sen. l. de vita beat. cap. 26.

L. 9. Nat. hiſt. c. 7.

Un tel a déchiré mon honneur, & a fait en toutes façons ce qu'il a pû pour nuire à ma renommée. Je ne m'en étonne pas, il ſuit en cela ſimplement ſa nature, il luy eſt impoſſible d'en uſer autrement. De meſme qu'on void des poiſſons qui ont des dents ſur la langue, il ſe trouve des hommes qui ne remuënt la leur que pour mordre. Elle porte le feu & la flamme par tout, comme la queuë des Renards de Samſon. Et au lieu que l'Ourſe polit & anime de la ſienne en léchant, celle-ci diffame & tuë tout ce qu'elle touche. L'on a écrit de la Nation des Pſylles, qu'ils guariſſoient en attirant le venin dans leurs bouches. Ceux dont nous parlons font tout au contraire, il ſort du poiſon de la leur, qui ne pouſſe ſon haleine ſur rien qu'elle n'infecte. Ce ſont des Aſpics qui portent la mort ſur les lévres. Ils font gloire de ne laiſſer aucune reputation entiere. Et n'en trouvant pas aſſez ſur terre à qui ſe prendre, ils attaquent meſme celle des Bien-heureux.

Ariſt. l. 2. de hiſt. an. c. 13. & l. de part. an. c. 1.

Phædrus lib. 4.

Et ut putentur ſapere, cœlum vituperant.

Mais prenons un peu de patience. Salomon nous apprend que l'oiſeau ne revient pas plus naturellement dans ſon nid, que la médiſance retourne ſur ceux de qui elle procede. Et la Belette d'Eſope qui ſe coupe la langue à force de ronger la lime du Serrurier, nous fait leçon de ce qui arrive preſque toûjours aux ca-

Proverb. cap. 26.

lomniateurs, qui reçoivent enfin sur eux meſmes la diffamation dont ils ont voulu couvrir les autres. VIII.

Je ſçai bien que la médiſance fait parfois perdre le cœur aux plus ſages, ſelon les termes du Predicateur Hebreu, qui la juge pire que l'Enfer : & qui donne à cauſe d'elle de l'avantage à ceux qui ne ſont plus, ſur tous les vivans. Les Romains la nommerent détraction, comme celle qui nous dérobe autant qu'elle peut la choſe du monde que nous devons tenir la plus precieuſe, qui eſt l'honneur. Et neantmoins tous ſes efforts ſeront vains ſi j'ai aſſez de generoſité pour les mépriſer. Marc Antonin compare fort bien l'homme vertueux à une agreable fontaine, dont on a beau troubler l'eau & la ſouïller d'ordures, elle ne laiſſe pas d'en jetter toûjours de claire, & qui retient toute la pureté de ſa ſource. Qu'on me diffame, & qu'on décredite mes actions tant qu'on voudra, ſi j'ai l'ame dans l'aſſiette où je la ſouhaite, je n'en ferai jamais que de bonnes, & qui malgré l'envie ſeront ſans reproche. Je puis meſmes profiter de la calomnie, & me la rendre avantageuſe en la ſurmontant. Le cheval échapé des loups devient, ce dit-on, & plus viſte & plus courageux qu'il n'eſtoit. Celuy qui évite une médiſance acquiert de l'adreſſe & des forces, dont il ſe peut prévaloir en beaucoup de rencontres.

Eccleſiaſtes cap. 7. & 4. & Eccleſiaſt. cap. 28.

Lib. 8. de vita ſua.

Pourquoi porterai-je impatiemment une attaque qui eſt la preuve de mon merite ? On ne jette des pierres qu'aux arbres qui ont du fruict. Les chiens n'abaient qu'aprés la pleine Lune, ſans ſe ſoucier du Croiſſant. Si j'eſtois pour prendre de la vanité, je croirois avoir quelque choſe de recommandable, puiſqu'on m'en veut, & qu'on ſe plaiſt à me faire outrage. N'aions donc point de mauvaiſe volonté contre ceux qui nous perſecutent ; & ſi nous ſommes aſſez vertueux pour cela, ſçachons leur gré du témoignage qu'ils rendent ſans y penſer de ce que nous valons. Imitons, ſi beſoin eſt, le Chameau qui ſe met à genoux devant ceux qui le chargent ; & pour toute vengeance oppoſons noſtre patience à toutes les injures qui nous ſont ou faites ou dites. C'eſt le plus ſeur moien que nous pouvons tenir non ſeulement pour empeſcher qu'elles ne nous offenſent, mais encore pour les faire ceſſer. Il n'y a point d'homme qui ait de ſi mauvaiſes paroles, ni en ſi grande abondance, diſent les Turcs dans un de leurs proverbes, qu'un ſourd ne laſſe à la fin. D'ailleurs, on rend l'injure plus grande en s'en plaignant ; & beaucoup en attirent une ſeconde pour faire trop paroiſtre le reſſentiment de la premiere.

Si je me laiſſe aller au deſir de vengeance, que ferai-je autre choſe que de

me

me livrer moi-meſme entre les mains VIII.
d'une Furie Infernale ? Elle ne ſçauroit prendre ſi petite place dans mon ame, qu'elle n'y mette auſſi-toſt la confuſion, & qu'il ne faille dire adieu à tout ce que la vie peut avoir d'agreable. L'amertume dure bien plus long temps dans la bouche que la douceur, dont elle détruit le gouſt en un inſtant. Toutes les trois Furies ſont vierges; leurs paſſions demeurent toûjours entieres : & quoique nous ſoions mortels, elles excitent des tranſports immortels au milieu de nos entrailles. Dans quels precipices ne nous portent point les fougues déreglées de celle-ci ? Son courroux nous fait faire des courſes au delà des bornes de la raiſon : & s'il eſt vrai que les noms ſoient des inſtrumens propres à diſcerner la ſubſtance des choſes, ſelon la doctrine de l'Academie, du Portique, & du Lycée, ſa cholere n'eſt pas moins bien nommée *ira*, du verbe latin, *ire*, que courroux en François, de courir, puiſqu'elle nous fait aller juſques à des extremitez dont il eſt impoſſible de revenir. Qui alluma dans Piſtoie ces deux grandes factions, la Blanche, & la Noire, qui l'ont penſé deſoler, que la vengeance d'un pere paſſionné, qui fit couper le poing d'un jeune homme venu chez luy exprés, pour luy demander pardon d'une legere bleſſure qu'il avoit faite à ſon fils ? Ils eſtoient tous deux

de la Famille des *Cancellieri*, & cela meſmes avoit obligé les parens de l'aggreſſeur à l'envoier vers l'offensé recevoir un traittement qu'ils ne ſe pouvoient pas imaginer ſi cruel. Ce pere vindicatif eut le courage, ou plûtoſt l'inhumanité, de leur mander aprés un acte ſi barbare, que les plaies faites par le fer ne ſe gueriſſoient pas avec de ſimples paroles, & qu'il n'y avoit qu'un autre fer auſſi tranchant que le premier qui leur peuſt ſervir d'appareil. O que la moderation & la tranquillité d'eſprit oppoſée à de telles rigueurs a des effets bien differens! Elle met la concorde par tout où elle ſe trouve; & jamais on ne la void reduite à ſe repentir d'avoir excité des orages qui ne ſe puiſſent appaiſer. Elle eſt pleine de generoſité; & ſa force paroiſt d'autant plus, qu'on ne void que foibleſſe dans tous les mouvemens de la vengeance. En effet les femmes imbecilles, les enfans & les beſtes brutes ne s'y laiſſent aller, qu'à proportion de ce qu'elles ſont privées de raiſon. J'ai veû tel crocheteur chargé du poids de deux à trois quintaux ſans ſe plaindre, lequel ne pouvoit ſupporter deux ou trois mots qui luy paroiſſoient une injure. Prenons bien garde de n'en uſer pas de la ſorte, ſi nous croions avoir le raiſonnement de meilleure trempe. Pratiquons plûtoſt le precepte d'Epictete, qui ne veut pas ſeulement qu'on s'amuſe à refuter les mé-

Enchir. cap. 44.

diſances, tant s'en faut qu'il en permette le reſſentiment. Si quelqu'un, dit-il, a parlé de vous en mauvaiſe part, au lieu de vous donner de la peine à faire voir la fauſſeté de l'injure, répondez qu'il n'a pas pris ſans doute connoiſſance de tous vos vices, parce que ſi cela eſtoit, il luy ſeroit aiſé de vous faire bien d'autres reproches. Ariſtote ſe contenta de témoigner le mépris de quelques fâcheux termes qu'on avoit tenus de luy en ſon abſence, par la proteſtation de pardonner meſmes à ceux qui luy donneroient le fouët, pourveu qu'il n'y fuſt point. Ce n'eſtoit pas avoir toute la vertu d'un Stoïcien, puiſqu'il ſemble par là qu'il ſe reſervoit la liberté d'en uſer autrement quand il ſeroit preſent. Mais pour le moins nous montra-t-il dans ſa ſecte Peripatetique, combien on doit negliger des offenſes verbales, qui ne firent jamais de mal à un homme de bien. VIII.

Χρηστὸς πονηροῖς οὐ τιτρώσκεται λόγοις.
Bonus improbis non vulneratur verbis.

En voilà aſſez pour une ſeule leçon, l'importance eſt de la pratiquer, & de la faire plus ſervir à l'uſage de la vie, qu'à l'ornement du diſcours.

DE LA BONNE CHERE.

CE n'eſt pas ſans ſujet qu'on prend ceux de qui l'on tâche de tirer une réponſe favorable, aprés leur repas. Zenon le plus ſevere de tous les Philoſophes, reconnut que la bonne chere le rendoit de meilleure humeur, & qu'il luy arrivoit la meſme choſe qu'à cette eſpece de legumes qu'on nomme Lupins, qui perdent leur amertume dans l'eau, comme il quittoit inſenſiblement en beuvant ce que ſa nature & ſa façon de philoſopher avoient de trop auſtere. *Nihil populo Romano ſaturo poteſt eſſe lætius*, diſoit l'Empereur Aurelien dans une de ſes lettres. Je me ſouviens auſſi de ce que Pline obſerve touchant les Mules, qu'encore qu'elles ſoient ſi ſujettes à ruer, elles ſe défont neantmoins de cette mauvaiſe habitude lors qu'on leur donne du vin à boire. Et par effet les noms ſeuls de *Lyæus*, & de *Liber*, que les Grecs & les Latins donnerent au Dieu des Feſtins, montrent bien le pouvoir qu'il a de diſſoudre nos ennuis, & de nous delivrer de toute melancholie. Il ne faut donc point douter que l'agreable repas que vous prîtes chez Apicius n'ait grandement contribué à cette extraordinaire liberté d'eſprit qui paroiſt dans voſtre lettre; & que vos belles deſcriptions ne

Vopiſcus.

Lib. 30. Nat. hiſt. cap. ult.

doiuent beaucoup au genie d'une table si bien ſervie, qu'elle me jette moi-meſme dans la gaieté, & m'inſpire de bien loin tant de complaiſance, que je me reſous de répondre à la plûpart des queſtions que vous m'avez propoſées. Si mes ſentimens n'ont pas toute la conformité aux voſtres que vous avez ſouvent éprouvée ſur d'autres ſujets, prenez-vous-en à vous meſme qui avez commis ce ſolœciſme moral, de vous rapporter à un beuveur d'eau de l'uſage de vos brindes. Socrate accuſe dans le convive de Xenophon un certain Hermogene qui ne diſoit mot, d'un crime nouveau qu'il nomme παροινίαν. Vous n'eſtes pas moins coupable qu'Hermogene, puiſque vous m'obligez à jouër un perſonnage auſſi meſſeant & auſſi importun que le ſien. Souvenez-vous du proverbe des Anciens, que l'eau donne bien d'autres lumieres que le vin, *non idem ſapere poſſunt qui aquam & qui vinum bibunt*; & du jugement que fait Philoſtrate de cette grande antipathie qui paroiſſoit entre Eſchine & Demoſthene, qu'il fonde principalement ſur ce que le premier n'aimoit pas moins la pureté du vin, que celle de la diction; ni le plaiſir de la table, que l'exercice du barreau: au lieu que Demoſthene faiſant profeſſion de ſobrieté, ne ſe plaiſoit qu'à l'eau, *ad aquam dicebat, ſcribebat, cœnabat.* C'eſt toute l'excuſe que vous aurez de moy ſur un aſſez

VIII.

Lib. 1. de vit. Soph. in Æſch.

grand nombre de contradictions à la meilleure partie de vos maximes.

Déja je ne ſçaurois approuver les preparatifs dont vous avez uſé de part & d'autre. Cette façon d'Apicius de vous avoir prié tous de ſi bonne heure & avec tant de ceremonie, me fait ſouvenir des Sibarites, qui convioient un an devant le jour du feſtin. Et quand vous remarquez que pour obeïr à Socrate, qui veut qu'en de ſemblables occaſions on ſe pare extraordinairement, vous aviez pris un habit neuf ; & pour uſer de ſes termes, allant trouver les beaux, vous vous eſtiez auſſi fait beau : j'ai eu pitié de voſtre condition, & je me ſuis étonné qu'un ſi grand Philoſophe que vous eſtes, ſceuſt ſi peu ce qui luy eſtoit avantageux. N'avez-vous pas leû dans Aulu-Gelle l'obſervation du Medecin Eraſiſtrate touchant l'uſage des Scythes, lors qu'ils devoient eſtre long-temps ſans manger ? Leur preparation pour cela eſtoit de ſe preſſer fort l'eſtomach & le ventre avec des bandes dont ils s'environnoient, & par ce moien paſſoient pluſieurs jours ſans eſtre travaillez de la faim. Il ne faut pas douter que des habits qui n'ont point encore eſté portez, & où l'on ſe trouve toûjours incomparablement plus à l'eſtroit que dans ceux qu'on vient de quitter, ne faſſent à peu prés le meſme effet. Et c'eſt une merveille que devant aller prendre un repas

In Symp. Pl.

Lib. 16. Noct. At. cap. 3

où l'on eſt obligé d'exceder de beaucoup ce qui eſt du vivre ordinaire, vous vous y ſoiez ſi mal diſposé, & que vous aiez ignoré ce que les filles & les petits garçons experimentent tous les jours, qu'il n'y a rien qui oſte tant l'appetit qu'un veſtement qui ne fait que ſortir d'entre les mains du Tailleur. Jugez ſi je ſuis en humeur de vous pardonner des choſes de bien grande conſequence, puiſque je m'arreſte d'abord à ce qui peut ſembler de ſi petite conſideration. VIII.

Le choix des conviez eſt ſi important qu'il fait à mon avis l'une des plus eſſentielles parties du banquet. Et je ne doute point que ſi nous avions les livres d'un Heraclides Tarentin, d'un Lynceus de Samos, d'un Hippolochus Macedonien, ou d'autres ſemblables qui ont écrit il y a long-temps ſur cette matiere, nous n'y remarquaſſions bien expreſſément comme les mœurs & la condition de ceux qui ſe doivent trouver à meſme table, eſt toûjours ce qui nous la rend le plus recommandable. J'en ai veû des mieux ſervies, & où il ne manquoit rien des choſes qui peuvent contenter preſque tous les ſens, dont on ſe levoit neantmoins avec fort peu de ſatisfaction, à cauſe du mauvais rapport de ceux qu'on avoit mis en meſme lieu, bien qu'ils fuſſent differens d'humeurs, & dans une oppoſition d'inclinations qui ne ſe pouvoit ſurmonter. Horace dit qu'il y a des

hommes qui ne font paroiſtre leur eſprit, que par l'appreſt de quelque mets nouveau & delicieux.

Sunt quorum ingenium nova tantùm cruſtula promit.

Lib. 2. Sat. 4.

Mais je tiens que ceux qui ſe meſlent de traitter les autres, ne ſçauroient mieux faire connoiſtre s'ils ont du jugement, que par l'élection des perſonnes qu'ils aſſemblent; & que cét article eſt de beaucoup plus d'importance que celuy des vivres. C'eſt pourquoi quand vous m'apprenez le ſcandale que cauſa au reſte de la compagnie, le genie particulier d'un de voſtre troupe; je ne puis m'empeſcher que je ne l'impute à celuy qui en eſtoit le chef, parce qu'il l'avoit convoquée. En effet il y a des antipathies de table qui ne ſe peuvent corriger, & qu'on doit par conſequent éviter avec grande précaution. L'Hiſtoire d'Eſpagne nous apprend qu'un Roy de Grenade, Mahometan, fut tué par les ſiens, pour avoir mangé avec Alphonſe Roy de Caſtille qui eſtoit Chreſtien. Et la noſtre nous fait voir un Roy de Bretagne qu'elle nomme Judicaïle, qui refuſa par religion de diſner avec le Roy Dagobert, préferant la table du Referendaire Dadon, qui vivoit ſaintement, ce luy ſembloit, à celle de ſa Majeſté, bien que ce Breton luy fuſt venu faire la foy & hommage. Je ne vous donne ces exemples ni pour vous ſervir de conſeil, ni pour vous

Mariana l. 16. c. 3. Chron. Fredeg. c. 78.

vous tenir lieu de preceptes ; mais seulement pour vous representer combien il est à propos de ne mettre la nappe qu'à ceux dont on a reconnu les complexions, & qu'on sçait qui symbolisent en la plûpart des choses qui peuvent en de tels rencontres causer quelque émotion d'esprit, d'où vient ordinairement l'alienation des volontez. Car comment pourriez-vous accorder les humeurs tumultueuses & débordées, telles que vous en connoissez, avec celle d'un Sabinianus qu'Ammian Marcellin nous represente d'un temperament si delicat, qu'il ne pouvoit souffrir le moindre bruit, ni le moindre desordre d'un festin ? Que fera un homme de mœurs honnestes & moderées, parmi des gens qui croiront que le meilleur de tous les augures c'est de combattre pour les plats plûtost que pour la patrie ? ou qui aussi effrontez que ce Demylus dont parle Athenée, cracheront en un besoin comme luy sur le meilleur mets qui se presentera, afin d'estre seuls à le devorer ? Vous n'ignorez pas la mode qu'avoient autrefois les Scythes, de jetter ce qui restoit de vin dans leur couppe sur les habits des assistans ; & je me souviens de vous avoir ouï remarquer comme la mesme chose se pratique encore aujourd'huy dans l'Allemagne, & comme vous y avez veû faire à un Duc de Saxe, ce que l'Auteur que nous venons de citer attribuë à ce

VIII.

Lib. 18.

Lib. 8. Deipn.

Id. lib. 10.

Lib. 4. Seuthes qui commandoit en Thrace. Si des personnes élevées avec quelque sorte de civilité se trouvent parmi d'autres qui se plaisent à des façons de faire si barbares, n'auront-elles pas merveilleusement à souffrir ? & n'accuserez-vous pas d'imprudence celuy qui ne les aura fait venir que pour les remplir de dégousts & de mortification ? Veritable-

Dial. de Parasit. ment Lucien a raison de faire dire à ce fameux Parasite, qu'un Philosophe est plus importun dans de telles assemblées, qu'un chien dans un bain public. Pythagore ne pouvoit souffrir qu'on rompist le pain aveque les mains. Il défendoit de ramasser ce qui estoit une fois tombé de la table. C'estoit commettre un crime parmi ses disciples que de manger des féves. Ils se sont mesmes abstenus de la plûpart des animaux, comme depuis les Encratites. Le cœur sur tout & la cervelle de ces animaux leur estoient en abomination. Et quiconque faisoit rostir une viande qui eust esté déja bouïllie contrevenoit à l'un des plus importans preceptes qu'ils eussent. On peut facilement voir par là que chacun n'estoit pas propre à estre de leur écot, & qu'un Archestrate qui courut toute la terre pour contenter son ventre de tous les bons morceaux qui s'y mangent, & qui

Athen. lib. 7. composa cette Gastrologie qu'on nomma la Theogonie des Epicuriens, eust esté tres-mal apparié avec de tels scru-

puleux. J'avouë bien qu'il n'eſt preſque VIII.
pas demeuré le moindre veſtige dans le monde d'une ſi grande ſuperſtition, bien qu'il ſe trouve quelques Gentils dans toutes ſes parties qui n'en ſont pas entierement delivrez, & que par exemple, les Cochinchinois encore aujourd'huy, ſelon la relation du Pere Borry, faſſent un grand peché de ſe nourrir de quelque laitage que ce ſoit. Mais tant y a que comparant le plus au moins, & les repugnances extrémes à celles qui ſont plus legeres, il faut demeurer d'accord que la Table n'a rien qui luy ſoit ſi contraire qu'elles, generalement parlant; & qu'au rebours la conformité d'humeurs eſt ſon principal aſſaiſonnement, & ce qui luy donne une grace & un agrément qui deut manquer à celle qu'on vous avoit preparée, par la faute de celuy qui vous y aſſembla, ſans avoir fait reflexion ſur ce que nous diſons.

Vous avez beau me faire cas de l'excellent appreſt & de la delicateſſe de vos mets, dont vous tâchez à me faire venir l'eau à la bouche; ils ne ſçauroient avoir eſté tels, que la plus commune viande ne me paroiſſe auſſi bonne & auſſi ſavoureuſe avec un peu d'appetit. Socrate ſe promenant l'apreſdinée, avoit accoûtumé de dire qu'il achetoit de la faulſe pour ſon ſouper. Un Chaſſeur affamé vendit ſa primogeniture pour un plat de lentilles. L'Eſpagnol dit, *a pan de quinze*

Xiphil. ex Dione l. 72. *dias, hambre de tres semanas*, ce qui se rapporte à l'action d'un Ulpius Marcellus Lieutenant de l'Empereur Commodus en Angleterre, qui faisoit venir jusques là du pain de Rome, afin que sa dureté l'empeschast d'en manger beaucoup. Et chacun peut avoir éprouvé comme la faim est capable de nous rendre tous aussi faciles à nourrir, que ces peuples d'Ethiopie nommez Pamphages par Solin, parce qu'il n'y a rien dont ils ne mangent tres-volontiers. Je n'ignore pas que le luxe & la friandise ont souvent le pouvoir de corrompre nos mœurs jusques à un tel poinct, qu'un bon Cuisinier se vendoit à Rome quatre talens, dont on eust acheté une douzaine de Grammairiens & de Philosophes. Caton s'y plaignoit de ce qu'un poisson y coûtoit plus qu'un bœuf; *Philostr. l. 8. c. 3.* & Apollonius ajousta, parlant à Domitien, plus qu'un cheval marqué à la lettre K, qu'on imprimoit sur ceux qui estoient d'un prix excessif dés le temps d'Aristophane. Cela me fait souvenir de *Athen. l. 12. & 13. Id. l. 7. & 14.* l'exemption de tout tribut qu'accorderent les Sybarites aux pescheurs d'anguilles, parce qu'ils en estoient extraordinairement friands : Et de ce Fricasseur qui maintenoit autrefois, qu'on ne pouvoit reüssir dans sa profession sans une tres-particuliere connoissance de la plûpart des Arts, & sur tout de la Philosophie ; un autre aiant dit à la recommandation du mesme mestier, que sans luy

nous serions encore dans l'anthropophagie, qu'il a eu le pouvoir de bannir du monde par le bon assaisonnement des viandes permises. Mais qui peut ignorer la diffamation des Sybarites, ou de leurs semblables ? Et qui n'a point en horreur les appetits desordonnez d'un Vitellius; les dissolutions encore plus grandes d'un Heliogabale, si nous en croions Lampridius ; aussi bien que les dépenses de table prodigieuses de cét Antiochus, qui luy purent faire changer son nom d'Epiphane ou de Splendide, en celuy d'Epimane ou de Furieux ? Quant à moi, tant s'en faut que j'estime tout ce raffinement de saupiquets, ni cette élite curieuse de bons morceaux, qu'à mon avis nous n'avons rien de plus à craindre que cela ; soit pour la santé du corps, soit pour celle de l'esprit. Je l'ai ainsi appris de ce mesme Apollonius dont je viens de parler, qui creut & suivit dés le commencement de sa vie cette importante maxime ; Que pour faire bien porter l'une & l'autre de ces deux parties qui nous composent, il faloit commencer par la purgation du ventre, & par le regime de la bouche. Prenons-y garde de prés, nous trouverons avec Seneque, qu'il n'y a chose du monde de laquelle nous nous puissions mieux passer que d'un Soldat, & d'un Cuisinier, *tam supervacuus generi humano coquus, quàm miles.* La multitude des mets, & leur different

VIII.

Philost. l. 1. c. 5.

Epist. 91.

appreſt, a causé la grandeur auſſi bien que la diverſité des maladies. Et celuy qui comptera le nombre des Cuiſiniers de Paris, comme ce grand homme faiſoit ceux de Rome, ne s'étonnera pas de voir multiplier nos infirmitez à proportion des officiers de cuiſine, *innumerabiles eſſe morbos non miraberis, coquos numera.* O la belle leçon que nous fait Homere là-deſſus; ne couvrant que de bœuf roſti la table de ſes Heros, ſans qu'on y puiſſe remarquer la moindre delicateſſe, ni meſmes le plus petit poiſſon en quelque coſte maritime qu'ils ſe trouvent, & ſans avoir excepté de cette regle ni le temps des nopces, ni les feſtins d'Alcinoüs, ni la vieilleſſe de Neſtor, ni les débauches des amoureux de Penelope. Tenons pour aſſuré qu'Alexandre qui eſtoit ſi plein d'amour & de reſpect pour ce Poëte, avoit bien obſervé cela, lors qu'il renvoia les Paticiers de la Reine de Carie; luy mandant que ſon Precepteur l'avoit pourveû d'autant de ſemblables ouvriers qu'il luy en faloit, en luy apprenant à ſe lever matin, & à faire de l'exercice. Il ne faut pas douter non plus que ce Roy de Sparte, qu'on nommoit ce me ſemble Ageſilaüs, n'euſt eſté inſtruit en meſme échole, puiſque aiant receu des Thaſiens un preſent de quelques friandiſes, il en fit auſſi-toſt la diſtribution aux eſclaves nommez Eilotes ſans y vouloir gouſter; afin, dit-il,

Epiſt. 95.

Plato 3. de Rep. Athen l. 1 Dio Chr. or. 2. Naudæus de ſt. mil. l. 2. p. 286.

que ni luy ni les autres Lacedemoniens ne peussent estre corrompus par de telles viandes. Voulez-vous bien reconnoistre l'abus des déguisemens qu'on y apporte avec tant de soin & de dépense ; jettez les yeux sur ces hommes que la Fortune oblige à vivre bassement plûtost que frugalement, & vous verrez qu'il n'y en a point qui trouvent meilleur ce qu'ils mangent, ni qui le convertissent en une plus loüable substance. Lucien attribuë le long âge & la santé des Seres & des Chaldéens, au pain d'orge & à l'eau pure dont ils se contentoient. En effet, aiez tel soin de vostre langue que vous voudrez ; faites-luy un fourreau ou estui comme ce Pithillus, de crainte que son goust ne s'émousse, & ne soit moins propre aux voluptez que vous luy preparez ; avec tout cela elle ne trouvera jamais de bisque si exquise, qu'un morceau de lard paroist bon à un Païsan affamé, ou que ces oignons qu'on apportoit de Gaiette sembloient excellens au Pape Jules Troisiéme. Songez d'ailleurs à ce que disoit Diogene, qu'il n'y a que les tables bien servies d'où se levent ces personnes fieres & insupportables à qui il donne le nom de Tyrans ; n'y en aiant point de *Mazophages*, comme il parloit, c'est à dire, qui se contentent d'un apprest commun & naturel, de mesme qu'il eust desiré que chacun eust fait à son exemple. Certes je suis

VIII.

In Macrob.

Athen. l. 1.

Onuphr.

Iuli. or. 2.

trop admirateur de ſa vertu, pour me laiſſer ſurprendre à l'appaſt de vos faulſes, plus propres à irriter l'eſprit de Diogene que ſon appetit.

Que ſi la qualité de voſtre feſtin ne m'a pas touché les ſens comme vous vous l'eſtiez imaginé, vous pouvez bien penſer que je n'en aurai pas eu plus agreable la quantité. A vous voir décrire le nombre des ſervices qui ont ſuccedé les uns aux autres, il ſemble que voſtre hôte vous ait pris tous pour autant d'Hercules, celuy des Poëtes eſtant accusé d'avoir tué trois fils d'Euryſthée, qui ne luy avoit pas donné à table une aſſez groſſe portion. Et quand chacun de vous euſt eu la faim plus que canine de ce Camblite Roy de Lydie, qui mangea juſques à ſa propre femme dont il ne laiſſa que la main; on vous avoit preparé aſſez de mets pour vous empécher tous en vous aſſouviſſant d'eſtre ſi criminels. Eſt-ce là, je vous prie, traitter des amis; ou ſi ce n'eſt point faire parade & tirer vanité tout enſemble, de la plus ſuperfluë dépenſe dont on ſe puiſſe aviſer? Aviez-vous au moins chacun une liſte devant vous de ce qui vous devoit eſtre preſenté, comme l'ancien uſage des premiers Grecs le portoit: afin de vous pouvoir determiner au mieux, & de n'avoir pas le regret de voir venir aprés la repletion & la ſatieté, ce qui euſt eſté volontiers mangé le premier, comme le plus con-

Exc. Conſt. ex Nic. Damaſc.

Athen. l. 2.

forme à voſtre appetit ? Je connois bien VIII.
l'opulence d'Apicius, & je ſçai que dans Corinthe meſme, où l'on informoit des facultez de ceux qui faiſoient des feſtins, pour les punir s'ils excedoient en cela ce qui eſtoit de leur portée, un homme comme luy euſt pû eſtre prodigue ſans en eſtre repris. Je ne ſuis pas en doute non plus qu'il ne ſe trouve encore aujourd'huy aſſez de perſonnes de l'humeur de ce Tribun, qui proteſtoit devant le Peuple de Rome, que c'eſtoit fait de la liberté, s'il n'eſtoit pas permis à un chacun de ſe ruiner dans la débauche, & de perir par le luxe quand on en avoit la volonté. Mais d'appliquer cela à des Deipnoſophiſtes, puiſqu'Apicius meſme affecte de paſſer pour tel, & de les traitter comme il euſt pû faire des Princes, ou pour le moins des Financiers qui ne leur ſont de gueres inferieurs pour ce regard : c'eſt ce que je ne puis comprendre, & ſur quoi vous n'aurez auſſi jamais mon approbation. La table a cela de propre, que la moitié y vaut ſouvent mieux que le tout. L'abondance y engendre le dégouſt. Et la ſeule veuë des vivres, s'il y en a par excés, raſſaſie, & nous jette ordinairement dans une tres-penible inappetance.

Je ne la nomme pas ainſi ſans ſujet. Il n'y a point de lieux où ceux de mon humeur arreſtent plus mal volontiers qu'à la table, depuis que ce qui eſt deſſus ne les

touche plus ; ce qui leur arrive bien toſt. Si j'y ſuis retenu au delà d'une demie-heure pour l'ordinaire, ou de l'heure entiere quand il faut uſer de complaiſance envers des perſonnes eſtranges, la mortification que j'y reçois n'eſt gueres differente de celle d'une amende honorable. C'eſt pourquoi je ferois toûjours de tres-bon cœur en de ſemblables occaſions comme Socrate, qui ne voulut entrer chez le bel Agathon qu'on ne fuſt au milieu du repas ; deuſſai-je eſtre mis au bas bout comme luy. Et je trouve qu'Auguſte l'entendoit bien, lors qu'il faiſoit mettre ſes amis à table, & commencer long temps devant luy ; trouvant bon qu'ils y demeuraſſent encore aprés qu'il eſtoit levé, ſi bon leur ſembloit. A la verité je n'y emploie pas mal le temps pendant que j'y ſuis. Il n'y a perſonne qui ne me priſt pour un des plus habilles hommes de France en ce lieu là. Et s'il eſtoit queſtion d'y ſoûtenir le parti de *Petrus Comeſtor*, contre celuy de *Iohannes Ieiunator*, je n'y ſerois pas ſouvent des moins conſiderables. Mais hors le temps que je viens de preſcrire, je ne ſçai point de plus grand ſupplice que celuy d'une aſſiſtance forcée à des brindes, ou à des ragouſts importuns, aprés que la ſoif & la faim ſont paſſées. On diſoit en riant d'Alexandre Severe, parce qu'il mangeoit beaucoup au deſſert, *ſe non ſecundam menſam habere, ſed ſecundùm.* Com-

In conv. Plat.

Suet. in Oct. art. 74.

Lampri. in Sever.

ment appellerons-nous vos services reïterez, & cette longue attente d'en voir la fin, comme d'une pompe ou magnificence publique où l'on se repent de s'être engagé ? Quant à moy j'aimerois mieux estre condamné à prendre mes repas en cheminant, comme les Arondelles font les leurs en volant ; ou tout debout, comme ces Soldats que Tiberius Gracchus punit par ce moien durant la seconde guerre Punique, pour n'avoir pas bien fait leur devoir ; que d'estre obligé à demeurer aussi long temps que vous futes assis inutilement, & toûjours en mesme posture. Car encore les Anciens avoient leurs licts, où le corps changeoit d'assiette, & où ils cherchoient leur aise en se couchant tantost d'un côté, tantost de l'autre. Un fragment ou lambeau de Diodore Sicilien le montre bien, lors qu'il met entre les grandes fatigues de Pompée, celle de n'avoir jamais mangé qu'assis durant la guerre, parce qu'il l'eust fait couché en un autre temps. Et la loy des Macedoniens est encore fort expresse pour cela, qui leur defendoit d'estre à table autrement que sur des sieges, jusques à ce qu'ils eussent tué un Sanglier hors des toiles. C'est pourquoi quand je lis que les Perses consultoient de leurs plus importantes affaires en banquetant, & les Grecs de mesme sous les Tentes d'Agamemnon, je les plains beaucoup moins que vous,

VIII.

Plin. l. 10. cap. 24; T. Livius Dec. 3. lib. 4.

Exc. Const. ex Diod.

Athen. l. 1. Deipn.

qui eſtes demeurez trois ou quatre heures comme des Forçats ſur le banc, ou comme ce miſerable damné,

Virg. 6. Aneid.

——— *Sedet æternûmque ſedebit*
Infelix Theſeus.

Ne m'alleguez pas là deſſus le divertiſſement de boire à la ſanté, & de ſe faire raiſon les uns aux autres; vous ſerez toûjours contraint de m'avouër qu'il n'y a rien de plus mal ſain, ni de moins raiſonnable, quand l'excés y eſt, & qu'on en abuſe. Ne fut-ce pas le pere de Neron qui tua ſon Libertin, pour ne luy avoir pas fait une de ces raiſons? Et ne voions-nous pas dans la vie d'Empedocle, qu'il accuſa de tyrannie affectée, & fit condamner à mort celuy qui l'avoit voulu forcer à boire plus qu'il ne vouloit? Si je ſuis recuſable ici, vous avez eu tort de me prendre pour juge.

Suet. in Neron.

Pour vous faire paroiſtre neantmoins que je n'agis pas tout-à-fait de mauvaiſe foi, je tomberai facilement d'accord aveque vous, qu'une infinité de perſonnes de la plus haute reputation n'ont pas fait difficulté de ſe charger d'un peu de vin, pour ſe décharger de ce grand nombre d'ennuis qui traverſent le cours des plus belles vies. On veut meſme qu'Alexandre ſoit mort de trop boire, Bacchus ſe vangeant par là de la ruïne de Thebes. Eſchile a fait paroiſtre Jaſon yvre ſur le theatre. Et

les Heros d'Homere ne valent gueres mieux, juſques au ſage Neſtor, dont il a pris la peine de nous décrire la Taſſe avec autant de ſoin que le Bouclier d'Achille. Prenons la choſe encore en plus forts termes, la plûpart des Philoſophes ſe ſont donnez pleine liberté en cela. Arceſilaüs & Lacydes moururent de s'eſtre trop remplis de vin. Caton & Solon en ſont diffamez, quoique celuy-ci euſt imposé dans ſes Loix la peine de mort au ſouverain Magiſtrat s'il s'enyvroit. Anacharſis demanda le prix à Periandre, s'eſtant le premier enyvré chez luy dans un feſtin ſolemnel, comme celuy qui eſtoit arrivé devant tous les autres au but qui leur eſtoit proposé. Et nous apprenons, tant de Platon, que de tous ceux qui ont parlé de Socrate, comme il n'y avoit homme de ſon temps qui beuſt plus que luy quand il s'y mettoit, avec cette proprieté merveilleuſe, de ne s'enyvrer jamais. Elle n'eſt pas de ſi petite conſideration qu'on ne viſt ſur le tombeau du Grand Darius qui ſe delivra de la Tyrannie des Mages; entre autres éloges celuy-ci; qu'il pouvoit boire beaucoup ſans ſe faire tort ni s'incommoder. Et je me ſouviens à ce propos d'avoir leu dans quelques Geographes, que les habitans des Iſles Orcades ne s'enyvrent jamais, ni ne tombent point en de-

VIII.

Athen. lib. 10.

Mercator. Heff. Boët.

mence, bien qu'ils soient des plus grands beuveurs du monde. Quoiqu'il en soit, on peut soustenir, ce semble, qu'il n'y a gueres d'apparence de condamner absolument ce que tant d'honnestes gens ont estimé. Le vin est souvent le miroir de l'ame. Theognis dit qu'on connoist un homme, & qu'on l'éprouve dans cette liqueur, comme l'or dans le feu. Et la Relation du Royaume de Tibet m'apprend que les Lamas, qui sont les Prestres du païs, en boivent extraordinairement les jours de jeusne & de devotion, pour avoir la langue plus prompte à dire leurs Oraisons & à louër Dieu à leur mode. C'est par là, si je ne me trompe, qu'en excusant le fruict de la vigne, on peut dresser son paranymphe.

Mais sondons un peu le sentiment de ceux qui ont nommé cette mesme vigne la Metropolitaine de tous les vices, car c'est le terme ce me semble dont se sert un certain Pontianus dans Athenée. Celuy qui la vid pendante à un orme, dit comme le plus judicieux homme de son siecle, que ses crimes meritoient bien le gibet. Ce fut elle qui fit autrefois desoler l'Italie aux Gaulois, & depuis peu l'Isle de Chypre aux Infideles, Selim Second y aiant esté attiré par ses charmes. Elle contraignit Alexandre de prendre un autre chemin que celuy du mont Nysa, où ce grand Conquerant eut peur qu'elle ne débauchast toute son

Lib. 10. Cincas.

Plin. l. 14. cap. 1.

Philostr. l. 2. c. 4.

Armée. Et nous apprenons des reſtes de Phylarche l'Hiſtorien, que le Soleil meſme qui l'a produite, avoit ſon fruict à contre-cœur, & qu'on n'euſt osé répandre de vin ſur ſes Autels, lors qu'on luy ſacrifioit, de crainte qu'une ſi dangereuſe liqueur ne troublaſt un Dieu qui avoit tout le Monde ſous ſa conduite. Les Rois des Indes s'en ſont abſtenus pour le meſme ſujet, ſi nous en croions Strabon. Les Propheres, comme Samſon & Samuel, ne beuvoient que de l'eau. Et Salomon defend avec une repetition tres-expreſſe, l'uſage du vin aux teſtes couronnées, *Noli Regibus*, *& Lamuel, noli Regibus dare vinum.* En effet s'il rend le corps plus fort, il affoiblit l'eſprit en recompenſe. L'inimitié d'entre Bacchus & Junon, qui ne pouvoit endurer de lierre dans ſes Temples, montre combien ce breuvage eſt contraire à la generation, encore qu'Ariſtophane l'ait nommé le laict de Venus. Les productions de l'ame n'ont pas moins à ſouffrir de ſa violence. Et ceux qui firent naiſtre cét Enfant yvrogne parmi les tonnerres & les éclairs, nous enſeignerent aſſez ſa nature, & ce que nous en devions attendre. Certes ce n'a pas eſté mal definir un yvrogne, que de l'appeller celuy qui devoit eſtre homme le lendemain. Conſiderez dans Camdenus ce Seigneur Irlandois Jean O-Neal, qui eſt contraint de ſe faire enterrer juſques

VIII.

lib. 15. Geogr.

Prov. c. 31.

Euſ. præp. Ev. lib. 3, cap. 10

Lib. 1. Hiſt.

au menton, pour temperer l'ardeur du vin & de l'eau de vie dont il regorgeoit, vous l'eſtimerez moins en ce miſerable eſtat que quelque beſte que ce ſoit. Et quand vous voudrez vous ſouvenir fidelement de tous les deſordres qui ſont arrivez de voſtre connoiſſance parmi ces carrouces, & parmi ces défits qui ſe font le verre à la main, vous trouverez moins étrange je m'aſſure, que je vous aie reproché une partie du temps que vous avez donné à ce divertiſſement.

Vous l'avez bien mieux emploié en tant de queſtions ſubtiles, & tant de belles propoſitions dont vous vous eſtes entretenus. C'eſt ainſi qu'en uſoit Alexandre Severe, qui écoutoit volontiers durant le repas ce qu'Ulpien & les plus ſçavans hommes de ſon ſiecle y diſoient de beau & de recreatif; *ut haberet*, dit ſon Hiſtorien, *fabulas literatas*. Car je ſuis de l'avis d'Aulu-Gelle, que les diſcours de table doivent eſtre utiles & agreables tout enſemble, comme le ſont ordinairement les Fables. Scipion auoit peut-eſtre raiſon de ſe tenir toûjours ſur le ſerieux au feſtin de Syphax, & de ſe rendre formidable à Aſdrubal juſques en ce lieu-là. Mais hors de la raiſon d'Eſtat, ou de quelque autre conſideration qui nous contraigne de meſme, il n'y a rien qui ſoit plus odieux qu'une gravité trop grande avec des propos pleins d'auſterité; lors qu'il eſt queſtion de contenter le

Lampridius

Lib. 31. Noct. Att. cap. 11.

Appian. de bello Hiſp.

ter le corps & l'ame de nourritures qui leur doivent plaire, si l'on veut qu'elles leur profitent. Les demandes captieuses ou qui peinent l'esprit, telles qu'étoient celles de Tibere au pauvre Grammairien Seleucus qui causerent sa ruïne; & les Sophismes que proposoit Antipater à ceux qu'il traittoit, ne me semblent pas pour cela fort de saison au temps que nous disons. Et je trouve que ce n'est pas sans raison qu'on a repris Epicure, d'avoir fait entretenir ses convives d'atômes, de cruditez, de fiévres & d'augures, qui sont toutes choses éloignées de la gaieté, & qui demandent plus d'attention que n'en permettent les regles du bon regime & de la digestion. Il faut faire le mesme jugement des lectures qui estoient si communes parmi les Anciens, & que l'Autheur de la vie d'Atticus fait inseparables de ses soupers. Elles sont encore loüablement en usage dans les Maisons Religieuses aux heures du repas. Et nous lisons dans les Annales du Poëte Saxonique, que Charle-Magne ne pouvoit s'en passer non plus qu'Atticus. VIII. *Athen. l. 5.*

Cœnanti lector recitans non defuit unquam,
Pérque vices aliquot audiit acroama.

Mais à parler generalement, soit des propos de table, soit des lectures qui s'y font, je les trouve en beaucoup de façons préferables aux violons ou haut-bois de nos Princes, aux Comedies des Chinois, *Exc. Const. P. 499.*

& aux Gladiateurs des Romains, puiſque nous apprenons de Nicolas Damaſcene, qu'un ſi ſanglant ſpectacle s'eſtoit introduit juſques dans leurs banquets. La Muſique ni les repreſentations n'ont rien qui inſtruiſe comme fait le diſcours de quelque nature qu'il ſoit ; la Comedie meſme, quoiqu'elle parle, demande un ſi grand appareil, qu'on ne ſçauroit la prendre pour un divertiſſement de table, ni beaucoup moins pour l'entremets de gens comme vous, qui s'oſent dire Deipnoſophiſtes.

Je ne voudrois pas condamner abſolument, à voſtre exemple, les gouſts extravagans, ni les façons de faire de Philinus, encore qu'elles n'aient nul rapport aux miennes, & que ſes appetits ſoient fort differens de ceux que mon naturel me donne. Ce qui eſt indecent en un lieu, paſſe pour une civilité ailleurs. Et quand je voi dans Diego de Torrez un Prince Cherif, qui prefere la teſte d'un jeune Maure pour s'eſſuier les mains, à toutes nos ſerviettes qui n'ont garde d'eſtre de ſi grand prix, je ſuis contraint d'accorder aux Sceptiques que la plûpart des choſes dépendent de l'opinion. Souvenez-vous auſſi à ce propos d'Heliogabale, qui ne ſe ſervoit que de linge neuf, & qui nommoit gueux & beliſtres ceux qui s'amuſoient à le faire blanchir ; comme Moteçuma, un peu devant la conqueſte de Mexique, euſt pris à in-

Cap. 56. Hiſt.

jure si l'on eust mis deux fois une mes- VIII.
me vaisselle sur sa table. Mais que dirons-nous de tous ces Heros de l'Iliade, dont pas un ne s'amuse à laver les mains devant le repas, n'y aiant qu'Ulysse qui observe cette ceremonie dans l'Odyssée seulement ? Nous apprenons de l'Histoire d'un Religieux de S. Gal, que l'Ambassadeur de Charle-Magne pensa perdre la vie à Constantinople, pour avoir retourné un poisson dans le plat mangeant à la table de l'Empereur Grec, parce que cette action y passoit pour un crime capital. Qui le prendroit parmi nous de la sorte, non plus que parmi les Romains ? où Galba se contenta de dire, trouvant un poisson qui n'avoit plus que l'areste du costé dont il l'avoit renversé ; qu'il se faloit haster, puisque les Antipodes estoient de la partie, & qu'ils mangeoient le dessous des viandes. Les Grecs beuvoient tous, hommes & femmes, dans un mesme verre, avec cette sorte d'indifference que nous pouvons remarquer encore aujourd'huy parmi les Flamans & les Hollandois. Il ne faut pour s'en assurer que considerer l'action d'Ismene dans Eustathius ; elle y boit aprés Ismenias ce qu'il avoit laissé dans sa couppe, au milieu d'un festin public, & en presence de ses parens. Vous m'avouërez qu'il n'y a point à present de faiseur de Romans qui vouluſt imiter cét excellent Auteur, faisant faire à

Quintil. l. 6. c. 3.

Lib. 3.

ſon Heroïne un trait de ſi grande effronterie ſelon nos mœurs. Pourrions-nous ſouffrir ſur nos tables des gâteaux qui euſſent la figure de ce que les femmes ont de plus caché, comme ces *Mylli* faits avec le miel & le ſeſame, qui avoient cours par toute la Sicile durant une certaine Feſte? Et noſtre Eſtomach ne ſe renverſeroit-il pas à voir ſeulement broüiller dans une taſſe de vin, du miel, du fromage, de l'huile & de la bouïllie? C'eſtoit pourtant une agreable mixtion autrefois, & qui tenoit lieu de recompenſe à ceux qui avoient obtenu le prix de la courſe. En verité il faut s'éloigner de la delicateſſe le plus que faire ſe peut, ne ſe rebuter de rien trop legerement, & ſe faire leçon de ce qu'Herodote & Strabon ont obſervé, que les Egyptiens de qui le reſte des hommes ont appris la civilité, ne laiſſoient pas de manier la bouë avec les mains, & la paſte dont ſe faiſoit le pain avec leurs pieds. Ie confeſſe bien qu'on trouve la tourte meilleure quand on ne l'a pas veu faire, & j'avouë qu'il y a des ſaletez parfois qui dégouſtent merveilleuſement du boire & du manger. Mais auſſi ne faut-il pas vouloir obliger tout le monde à ſuivre nos inclinations, ni ſe ſcandaliſer à table de voir faire une faulſe à quelqu'un moins à propos que nous ne voudrions. Il ſe trouve des perſonnes qui ſe feroient volontiers ſervir comme le grand

Athen. lib. 11.

Lib. 17. Geograſ.

Cam des Tartares, à qui l'on n'oseroit porter le moindre plat, qu'on n'ait un voile qui couvre le nez & la bouche pour en détourner l'haleine. Le meilleur est de nous accoûtumer à ce qui se pratique en chaque lieu où l'on se trouve, de crainte de donner dans de semblables extremitez, qui ne sont bonnes souvent qu'à nous faire de la peine. VIII. *M. Polo, l. 2. c. 10.*

Et parce que je sçai que ces considerations Academiques ne vous déplaisent pas, je ferai encore ici deux ou trois petites instances qui regardent la diversité des gousts, sans rien repeter si je puis, de ce que vous avez pû voir ailleurs de moi sur le mesme sujet. Le pain qui se fait en cent façons differentes, dont chacune a ses approbateurs, est si peu estimé des Tartares, qu'ils nomment le bled ordinairement le manger des bestes, ne se nourrissant gueres que de chair, dont tout l'appreſt est souvent la mortification qu'ils luy donnent pour l'attendrir entre le dos & la selle du cheval. Le plus delicieux manger des Abyssins est du veau crud à la saulse de son fiel, qui seroit un étrange ragoust parmi nous. L'on a trouvé dans une contrée du Perou des peuples si contraires aux Tartares, qu'ils ne mangent jamais de viande: & Garcilasso rapporte qu'estant preſſez de le faire, ils répondirent qu'ils n'estoient pas des chiens pour se nourrir de la sorte. Leon d'Afrique *Voiage de Goez.* *Hist. des Incas, l. 8. c. 7.*

nous apprend qu'on ne mange point du tout de rosti dans Fez, ce qui est bien opposé aux Festins de l'Iliade dont nous avons tantost parlé. A la Chine, au Bresil, dans l'Isle de Saint Thomas, & par tout où l'on engraisse les pourceaux avec des cannes de sucre, leur chair est la plus savoureuse, & mesmes la plus saine de toutes; de façon qu'on n'en ordonne gueres d'autres aux malades. Celle de Chameau, si nous en croions Marc Polo a le mesme avantage dans l'isle de saint Laurens ou de Madagascar. Il faut tenir pour assuré que les Acridophages de Diodore trouvent les sauterelles excellentes; & ces Macrobies dont parle Pline, les viperes dont ils se nourrissent, & qui les préservent de toute vermine. Mais où ne nous portent point les déreglemens de la bouche, ou plûtost de la fantaisie? le fils d'Esope le Tragique ne se pouvoit satisfaire, s'il n'avoit sa table couverte de rossignols, ou d'autres oiseaux qui approchent de l'excellence de leur chant, & qu'il achetoit pour cela tres-cherement. Les delicats de Rome, du temps de Seneque, ne mangeoient pas volontiers de beaucoup de poissons, s'ils ne les avoient veus en vie; & leur ventre n'estoit pas content d'un barbeau, quoiqu'ils l'estimassent infiniment, si la veuë ne s'estoit satisfaite la premiere, en observant le changement de couleurs qu'il prenoit palpitant avant que de

Lib. 3. c. 3.

Lib. 7. c. 2.

Val. Max. l. 7. c. 2.

Lib. 3. qu. nat. c 17. & 18.

mourir. Ils ont creu, & pluſieurs avec eux, qu'on eſtoit beau ſept jours durant aprés avoir mangé du liévre, ce qui le leur faiſoit affectionner. La ſeule friandiſe de Rachel l'obligea de ceder ſon lict à ſa ſœur Lia, pour y coucher aveque Iacob, en recompenſe de quelques pommes de Mandragore, dont celle-ci fit preſent à la premiere. Et ce Corinthien qui vendit une tres-bonne ſucceſſion à quelqu'un de ſes camarades pour une tarte bien emmiellée, ſelon l'uſage d'alors, montra bien que les hommes n'ont pas moins de cette ſorte d'intemperance que les femmes. Nous prenons de meſme des averſions qui ont encore moins de fondement que ces envies déreglées. Les Americains de Canada s'abſtiennent de manger le cœur des animaux, s'imaginans que cela eſt capable de les faire tuër par leurs ennemis. Et les femmes ou filles du meſme endroit n'oſeroient gouſter de la teſte d'un brochet, de peur de n'avoir point d'enfans; comme ſi c'étoit un morceau capable de les rendre ſteriles. Je pourrois porter ce diſcours bien plus loin par de ſemblables exemples, s'il ne commençoit à devenir plus long que je ne m'eſtois proposé. VIII.

Ioſeph. antiqu. Iud. l. 1. c. 18.

Athen. lib. 4.

Or cette grande varieté de gouſts & de ſentimens, pour ce qui concerne la table, fait aſſez connoiſtre que la bonne chere n'a rien de determiné, & que ſelon nos premieres conjectures le meilleur

appreſt de viandes eſt celuy de la faim, qui ne nous en preſente point que d'agreables. Le voulez-vous bien ſçavoir? Offrez du pain noir & dur à l'un de nos delicats, il le rejettera ſans doute, & vous dira le mot de cét ancien railleur, que c'eſt l'ombre de quelque pain plûtoſt qu'un pain veritable que vous luy donnez; ou il ſe plaindra peut-eſtre comme cét autre moqueur, qu'avec une choſe ſi obſcure il ſemble que vous veüilliez faire venir la nuict devant le temps. Cependant la faim le portera bien-toſt à changer de langage, ſi vous pouvez trouver le moien de la laiſſer paſſer dans ſon eſtomach; *panem illum tenerum & ſiligineum fames reddet*, dit Seneque; & vous verrez qu'il confeſſera n'avoir jamais trouvé de pain meilleur, quelque blanc & tendre qu'il ait eſté, parce que l'appetit luy aura aſſaiſonné celuy-ci. L'accoûtumance enſuite eſt celle qui contribuë beaucoup à nous rendre agreable tout ce qui peut ſervir à noſtre nourriture. Jacques Hallius dit dans ſa Relation, qu'il fut fort étonné de voir les hommes de Groenland qui beuvoient l'eau de la Mer avec plaiſir, & qui s'en portoïent bien. Si nous n'avions quitté le gland il nous paroiſtroit encore de tres-bon gouſt. Les ſerpens ſont des mets delicieux en beaucoup de lieux. Et le reſte des animaux montre aſſez ce que peut l'uſage en cela, puiſque pour nous contenter de ce ſeul exemple

Athen. l. 6.

Ep. 124.

Ind. Or. part. 12. p. 20.

exemple, les vaches d'Islande au defaut de fourage sont nourries avec du poisson, qu'elles ruminent comme les meilleures herbes d'un pré. O le grand avantage que c'est d'acquerir autant qu'il est possible l'indifference des vivres, & d'habituer son ventre à tirer profit de toute sorte de mets ! L'Italien observe dans une de ses façons de parler, qu'on n'a jamais veu de chevre morte de faim, parce qu'elle broute tout ce qu'elle trouve. Et il se void par effet qu'il n'y a point de gens qui passent mieux la vie que ceux qui mangent de tout, comme il n'y a point de plus grande servitude que celle de la bouche depuis qu'elle nous maitrise, ou pour user du mot qui semble estre deû à sa gourmandise, depuis qu'elle nous gourmande, *Magna pars libertatis est bene moratus venter, & contumelia patiens.* VIII. *Ib. p.* 200.

C'est donc mon opinion que la bonne chere est de tous écots, pourveu que nous y contribuïons la disposition requise de nostre part. Elle ne se trouve pas toûjours dans l'abondance ; souvent un appreſt mediocre luy suffit ; & il faut pour la faire, que celuy qui la prepare, & ceux qui sont cause qu'il prend cette peine, y mettent également du leur. S'il n'y a communication d'esprits aussi bien que de viandes, ce sera plûtost un assouvissement brutal, qu'un repas d'hommes raisonnables. Et si la table ne nous unit *Sen. ep.* 134.

de volontez, auſſi bien que de corps, par une mutuelle bienveillance, nous n'y ferons jamais que tres-mauvaiſe chere, quelque bien ſervie qu'elle puiſſe eſtre, *melius eſt vocari ad olera cum charitate, quàm ad vitulum ſaginatum cum odio.* Polybe dit, que c'eſtoit une coûtume ſi ordinaire parmi les Bœotiens, de laiſſer par leur teſtament un feſtin annuel à leurs amis, que beaucoup d'entr'eux avoient plus de repas acquis par là, qu'il n'y avoit de jours au mois. A moins d'eſtre aſſuré de trouver des amis ſelon l'intention du Teſtateur, j'euſſe librement renoncé aux legs teſtamentaire. Et je croi qu'un homme d'humeur un peu particuliere & qui aime le repos, preferera toûjours ſon petit ordinaire à des banquets ſi frequens & ſi tumultueux, qu'étoient vrai-ſemblablement ceux des Bœotiens. Car parce que nous ſommes un composé de deux parties, il n'eſt pas poſſible que l'une ſoit parfaitement contente ſans l'autre : & je ſuis meſmes de cét avis que ce qui touche la ſuperieure eſt toûjours ſans comparaiſon plus important que le reſte. C'eſt pourquoi l'on ne pourroit peut-eſtre mieux definir la bonne chere, s'il en faloit venir juſques là, qu'en diſant qu'elle eſt un repas pris avec appetit, & avec ſatisfaction du corps & de l'eſprit. Ceux qui la conſiderent autrement ſont ſujets à ſe trouver bien loin de leur compte, & à rencontrer beaucoup d'amertu-

Eccleſiaſtes cap. 7.

Exc. Conſt. p. 108.

me où ils ne cherchoient que de la douceur & du plaiſir. Nous avons des vers d'Antiphane qui ſont faits pour prouver qu'il n'y a point de biens certains ni veritables, que ceux que la bouche renferme, à cauſe que tous les autres nous peuvent eſtre oſtez. Un Alexis Poëte Grec comme le precedent, veut que nous ne reconnoiſſions pour pere & mere tout enſemble que noſtre ſeul ventre; & il n'y a que trop de perſonnes aujourd'huy, qui ſemblent n'avoir point d'autre Dieu que celuy-là. A leur dire le Peintre Timothée n'a jamais repreſenté de ſi belle tempeſte que celle d'un courboüillon. Et ſi vous déferez à leur jugement, conforme à celuy de Philoxene, la plus agreable de toutes les eaux ſera celle dont on ſe lave les mains pour ſe mettre à table. Ce n'eſt pas merveille que des gens de cette trempe ne ſongent qu'à ce qui eſt purement materiel. Mais il s'en faut infiniment, je m'aſſure, que vous vouluſſiez déferer à de ſi profanes ſentimens. Les voſtres veritables me ſont trop connus, pour douter de ce que vous penſez de la bonne chere. Et je vous prie auſſi de croire que toutes mes reflexions ſur le traittement que vous fit Apicius, vont plus à vous complaire par mon obeïſſance, qu'à vous contredire par une fantaiſie particuliere. Ce que j'ai trouvé de moins à mon gré en tout ſon procedé ne m'empeſchera pas de le loüer du bon exemple.

VIII.

Athen. l. 3. 4. & 8.

que vous dites qu'il vous donnoit, & de n'avoir pas fait comme ceux de Canada, qui ne mangent jamais lors qu'ils festinent leurs amis, & qu'ils leur font faire *Tabagie*, pour user des propres termes du païs, s'amusant à discourir ou à chanter durant tout le repas. Si le maistre de la maison où il se prend ne se met des premiers dans le bel usage de ses biens, il est tres-difficile qu'ils contentent parfaitement le reste de la compagnie; ni qu'on en tire cette pleine satisfaction, qui paroist dans l'écrit que vous avez voulu que j'examinasse avec ma franchise accoûtumée.

DE LA LECTVRE DES LIVRES, & de leur Composition.

CELVY qui nous a laissé par écrit la vie de Socrate, nous assure qu'il ne reconnoissoit qu'un seul bien, & un seul mal en ce Monde, dont le premier étoit la Science, & le second l'Ignorance. Le Philosophe Herillus estoit du mesme sentiment, puisque nous lisons dans le quatriéme Livre des questions Academiques, qu'il mettoit le souverain bonheur de la vie dans la connoissance des choses. Et l'Auteur de ce bel ouvrage fait dire en un autre endroit au Stoïcien Balbus, qu'on ne peut rien s'imaginer de plus excellent en Dieu mesme, que la

Science. Sans mentir si c'eſt elle qui nous distingue principalement des autres animaux, d'où vient qu'on nomme les lettres, Humaines, & que nos premieres eſtudes s'appellent des Humanitez? Il ſemble que nous ne ſçaurions trop l'eſtimer; & il y a meſmes lieu de ſoûtenir que nous ſommes en quelque façon d'autant plus hommes, ſi l'on peut ainſi parler que nous ſçavons davantage, & que nous avons plus d'intelligence que les autres; comme il n'y a rien qui nous approche tant de la beſte que l'ignorance. C'eſt pourquoi les Grecs ont prononcé hardiment tantoſt que ceux qui ſçavoient les lettres voioient le double des autres, Διπλοῦν ὁρῶσιν οἱ μαθόντες γράμματα, tantoſt que celuy qui manquoit de cét avantage, ne voioit goutte, lors meſmes qu'il croioit voir le plus clair. Ὁ γραμμάτων ἄπειρος, οὐ βλέπει βλέπων. Et c'eſt encore le fondement de cette notable Sentence de Platon, Qu'il n'y a pas moins de difference entre une perſonne ſçavante & celle qui ne l'eſt pas, qu'entre le Medecin & le malade: Ariſtippe diſoit, qu'entre un cheval dreſſé, & celuy qui eſt indompté: Ariſtote qu'entre un homme vivant & un mort: Et Demades, qu'entre un Dieu, & un homme. Finiſſons ce petit éloge de la Science par le Proverbe Arabique, qui porte qu'un ſeul des jours d'un homme docte vaut mieux que toute la vie d'un idiot, le-

VIII.

Lib. 2. de Nat. Deor.

A. Gell. l. 3. Noct. Att. c. 15.

Adag. Arab. 75.

quel n'a nulle teinture d'érudition, ni de ce qu'on nomme ordinairement dans l'échole, Diſcipline.

Si eſt-ce que les premiers hommes en connoiſſance de tous les ſiecles nous ont ſouvent fait peur de la Science, & nous l'ont repreſentée comme la plus vaine & la plus trompeuſe de toutes les occupations que nous pouvons prendre. N'eſt-ce pas la leçon que nous fait le Predicateur Hebreu, qui avoit joint à la Couronne d'Iſraël une ſcience infuſe de tout ce que noſtre humanité eſt capable de ſçavoir des choſes naturelles? Il dit qu'il n'a trouvé qu'affliction d'eſprit en tout cela; que la Sageſſe eſt toûjours accompagnée de dépit; que plus on acquiert de ſcience, plus on ſe prepare de ſujets de mortification, & de douleur: & dans un autre endroit, que la doctrine eſt une entrave aux pieds d'un ſot, & comme des menotes miſes à ſa main droite. Une des Propheties de Jeremie veut que la ſcience nous renverſe à tous l'eſprit, *ſtultus factus eſt omnis homo à ſcientia ſua.* Eſaïe déclame contre la doctrine des hommes, ajoûtant que Dieu confondra la ſcience des Sages avec l'intelligence des ſçavans. Et Saint Paul qui ſe ſert de ce texte n'a rien repeté ſi ſouvent aux Fideles, que de ſe prendre garde de cette belle ſcience qui eſt pleine d'artifice, qui nous enfle d'arrogance, & qui neantmoins n'eſt qu'une pure folie devant Dieu. Je ſçai

Cap. 1.

Eccleſia. cap. 21.

Cap. 10.

Cap. 29.

bien que Clement Alexandrin interprete favorablement pour la meſme ſcience, le mot d'enfler dont l'Apoſtre s'eſt ſervi, & qu'il s'efforce de montrer par quelques autres paſſages de l'Eſcriture comme l'enflure ſe prend aſſez ſouvent en bonne part. Mais outre que c'eſt un ſentiment particulier de ce Pere, les invectives continuelles de ſaint Paul contre les ſçavans, & ſur tout dans la premiere Epiſtre aux Corinthiens, où il oppoſe, comme le bien au mal, la ſcience qui bouffit à la charité qui édifie, ne nous permettent pas de ſuivre d'autres explications là deſſus que la commune. En effet l'ame non plus que le corps ne peut tomber dans l'enflure, que ce ne ſoit un indice certain de mauvaiſe diſpoſition ; & c'eſt un terme qui porte toûjours avec ſoi quelque mauvaiſe ſignification. Mais voions ſi les Auteurs profanes ont eu meilleure opinion de la ſcience, que les ſacrez. Certes nous trouverons que les plus grands Philoſophes d'entre les premiers n'ont pas fait de moindres leçons à leurs diſciples de la belle façon d'ignorer, que de celle de ſçavoir, & qu'ils ne leur ont pas plus recommandé la Doctrine, que l'Ignorance. Je laiſſe à part les Sectes entieres de ceux qui faiſoient une profeſſion particuliere de haïr toutes ſortes de diſciplines, comme les Epicuriens ; ou de douter de tout & de ne rien comprendre,

VIII. *Lib. 7. Strom.*

Cap. 8.

comme les Sceptiques. & la meilleure partie des Academiques. Heraclite qui philosophoit à sa mode, & avec indépendance, prononça hardiment que la grande litterature ne donnoit pas le bon esprit ni le jugement, πολυμαθίη νόον οὐ διδάσκει. Hippon surnommé l'Athée, soûtient dans Athenée, qu'il n'y a rien de si vain que cette doctrine diffuse & étenduë dont on fait tant de cas, πολυμαθημοσύνης τῆς οὐ κερδίονος οὐδέν. Anaxarchus usoit de ces termes dans son livre de la Roiauté, selon que Clement Alexandrin le rapporte; que si la Science nous est avantageuse d'un costé, elle ne nous est pas moins préjudiciable de l'autre. Et Aristote qui passe pour le Coryphée des Dogmatiques, n'a pas laissé d'avouër franchement que la grande connoissance engendroit les grands doutes, & que celuy qui sçavoit le plus estoit encore celuy qui avoit davantage d'irresolution, *qui plura novit, eum majora sequuntur dubia.* Que s'il faut que nous ajoûtions nostre suffrage à celuy de tant de grands Personnages, nous serons contraints d'avouër, soit en faisant reflexion sur nous-mesmes, soit par la consideration de ceux qui sont dans la plus haute estime parmi les sçavans, que nos plus profondes estudes ne sont bonnes souvent qu'à nous faire mieux reconnoistre nostre ignorance, parce qu'elles nous en découvrent les titres; & qu'au lieu

Diog. Laërt.

Lib. 13.

Lib. 1. Strom.

In Rhe.

que les autres hommes ne la souffrent que comme je ne sçai quoi de positif. Nous montons de branche en branche à la façon des Singes sur l'arbre de la Science, & puis nous montrons à nud ce que nous avons de plus honteux, qui est à mon avis cette naturelle ignorance dont nous parlons. Les lettres que nous apprenons avec tant de peine dans les Colleges, nous deviennent aussi inutiles qu'à Palamedes: & cette Minerve que nous cultivons avec de si grands soins, n'est bonne ordinairement qu'à diminuër nos propres forces, selon son étymologie Latine. Combien y a-t-il de personnes qui pensent posseder des sciences, au lieu que ce sont elles qui comme autant de mauvais Demons les possedent & les agitent? Cela me fait souvenir de ceux dont parle le mesme Evesque d'Alexandrie que nous avons déja cité par deux fois, qui rendoient le Diable Auteur de la Philosophie: Et du souhait que fit un autre qui contestoit contre un homme de grande litterature, en luy disant, Dieu vous face la grace de devenir plus sçavant. Certes à considerer le sçavoir humain de la sorte, on peut dire que ce fabuleux Helicon ne produit pas seulement à nostre ruïne la plante qui tuë les corps de sa seule odeur comme Lucrece l'assure, puisque tant d'arts & de disciplines differentes qui croissent dessus, sont encore plus à

VIII.

Lib. 6. strom.

Lib. 6.

craindre pour nos ames.

On peut accommoder deux opinions si opposées l'une à l'autre en établissant cette maxime, qu'encore que la Science soit la plus estimable de toutes nos possessions, à la considerer separément & en elle-mesme, il arrive pourtant assez de fois que par la faute de ceux qui n'ont pas la vigueur d'esprit requise pour en bien user; cette mesme science leur est plûtost préjudiciable qu'autrement. Les Espagnols ont un proverbe exprés pour cela, *la sciencia es locura, si buen seso no la cura.* qui répond à cette Sentence parœmiale des Grecs,

Ὡς ὑδὲν ἡ μάθησις, ἢν μὴ νοῦς παρῇ.
Quàm nihil est eruditio, nisi mens adsit!

Comme il y a des personnes à qui les meilleures viandes ne profitent de rien, parce que leur premiere constitution les oblige à estre toûjours hectiques? Il en est d'autres que le naturel rend si mal propres à l'étude, qu'ils ne tirent nul profit de ce qu'ils apprennent. La doctrine est un aliment spirituel qui suffoque s'il n'est digeré. Et de mesme que le corps se conserve en santé par une nourriture proportionnée à ses forces, les facultez de nostre ame se conservent dans leur activité par le moien de la science, pourveu que nous la puissions convertir en nostre substance, & qu'au lieu d'estre possedez par elle, nous en soions les maistres & la regentions, *principium sa-*

Arist. rhet. ad Alex. c 1.

tientiæ, possîde sapientiam, dit le Sage. C'est pourquoi il ne devroit pas estre permis indifferemment à tout le monde d'estre du mestier des Muses ; & s'il estoit autrefois defendu en quelques lieux d'immoler un veau à Diane, je dirois volontiers qu'on ne devroit jamais mettre à l'étude ceux à qui l'on donne vulgairement le nom de cet animal, ni appliquer aux sciences des personnes qui n'ont pas le genie propre à s'en prévaloir. Qu'étoit-il besoin que ce Nonnus dont parle Suidas, appriſt ſix fois par cœur tout Demosthene, puisqu'aprés tant de peine il ne pût jamais dire trois mots à propos, tant s'en faut qu'il priſt la moindre teinture d'éloquence, en lisant ce grand Orateur. Pour ce qui touche en particulier la Philosophie, l'on a toûjours soûtenu que les paroles du Texte sacré qui semblent la condamner, ne vont que contre celle qui avoit de mauvais principes, comme l'Epicurienne quand elle nioit la Providence Divine. Et Clement Alexandrin, s'il m'est permis de l'alleguer encore ici, compare gentiment ceux à qui la Philosophie Grecque faisoit peur, aux petits enfans qui craignent les tenebres, ou qui apprehendent les Lutins. Il est certain que la Payenne a eu ses erreurs, comme la Chrestienne ses heresies. Mais cela n'oblige pas à les rejetter absolument, puisque nous les pouvons sanctifier en censurant ce qu'elles

VIII.

Prov. 6. 4.

Cic. l. 2. de Inven.

in voce Salustius

l. 1 strom. & l. 6.

ont d'impur & de ſcandaleux, *Iuſtus in æ-*
Pſal. 115. *ternam non commovebitur, ab auditione mala non timebit*, pour appliquer à noſtre propos, comme fait ce Pere, cet endroit du Pſeaume de David. Tant y a que generalement parlant, c'eſt à nous ſeuls à qui les mauvais effets de toutes les ſciences doivent eſtre imputez lors qu'ils arrivent, ſi nous ne voulons accuſer le vin des deſordres qu'il cauſe, au lieu de condamner celuy qui le boit indiſcrettement, quoi qu'il ne luy ſoit pas propre. La Doctrine eſt un Sceptre, ou une marotte, ſelon l'adreſſe des mains qui s'en doivent ſervir.

Voilà ce que je me ſuis creu obligé de vous dire avant toute choſe, pour vous tirer de la perplexité où je voi que vous ont jetté les divers ſentimens de ceux qui vous exhortent au travail des hommes de lettres; & des autres qui vous détournent avec tant d'animoſité du cours de vos eſtudes. Pour répondre enſuite aux deux points dont vous deſirez que je vous diſe mon avis, je commencerai par ce qui concerne la lecture des livres, & puis nous viendrons au deſſein que vous avez de vous rendre recommandable par la compoſition de quelque ouvrage de valeur, & qui puiſſe eſtre de conſideration à la poſterité.

Quant à la premiere partie, je ne doute point que vous ne reſſentiez en l'âge où vous eſtes un extréme tranſport & avidi-

té d'esprit pour toute sorte de connois- VIII.
sances. Comme la matiere premiere qu'Aristote compare fort souvent à nostre entendement, à un appetit naturel de toutes les formes réelles & sensibles, l'esprit humain est porté d'une mesme inclination vers le general des Sciences, qui sont des formes intelligibles. Et ce qui rend plus grand ce mouvement physique, c'est qu'il est toûjours accompagné de plaisir. Car parce que nous desirons tous de sçavoir & de nous instruire, dont l'amour de nos sens, & sur tout celuy des disciplines, est un témoignage certain, il ne se peut faire que nous n'apprenions avec beaucoup de contentement; dautant qu'il n'y a point d'accomplissement de desir naturel, qui ne se fasse toûjours avec quelque sorte de volupté. Mais les belles Ames sont celles sans doute que cét instinct touche le plus, à cause de l'amour de la verité qu'elles ont plus ardent que les autres, ce qui les oblige à la rechercher par le moien des Sciences, n'y en aiant point de plus assuré que celuy-là. Et certes si nos yeux sont capables de nous donner tant de satisfactions que nous goustons à toute heure; & si nous éprouvons tant de douceur à voir d'un lieu tranquille l'agitation de ceux qui souffrent les tourmentes de la Mer; combien devons nous ressentir de plus sensibles plaisirs de la veuë intellectuelle, & de cette joie secrette qui naist de se voir

exempt de tant d'erreurs & de tempeſtes ſpirituelles, qui affligent nuict & jour le reſte des hommes qui ſont encore dans l'ignorance. Il ne faut pas neantmoins que nous nous abandonnions aveuglément à cette impetuoſité de connoiſtre & d'apprendre. L'étude a ſes regles & ſes bornes, auſſi bien que les autres exercices; & elle ne peut eſtre bonne ſi elle ne ſe fait par ordre, & ſi nous ne nous y conduiſons avec methode. Car il importe merveilleuſement de quelle façon les choſes entrent & prennent place dans noſtre eſprit, ne fuſt-ce qu'à cauſe qu'elles n'en ſortent jamais que confuſément, ſi elles y ſont introduites en deſordre, & ſi elles ſe brouïllent dans leur premier établiſſement. Il faut imiter l'Abeille qui ne porte jamais que le ſuc de la Roſe ou de la Violette, ſans confondre les ſubſtances, à chaque fois qu'elle va faire ſes proviſions. Or je ſçai bien que vous ne demandez pas ici une inſtruction particuliere de ce qui concerne, ſoit le progrés des Sciences, ou leur liaiſon & encyclopedie; ſoit la connoiſſance des bons Auteurs. Le nombre des traittez qui ſe voient touchant cette matiere va preſque à l'infini. Et comme on dit qu'il y a bien plus de Docteurs que de Doctes; il ſe trouve auſſi beaucoup plus de directeurs en cela, & de perſonnes qui enſeignent les voïes qu'il faut tenir pour bien & utilement étudier, qu'il ne s'en rencontre qui les

Ariſt. l. 9. de hiſt. anim. cap. 40.

aient eux meſmes ſuivies, & qui ſe ſoient prévalus des preceptes qu'ils donnent aux autres, en les pratiquant. Je me contenterai donc de vous communiquer ſuccinctement quelques penſées reduites en forme d'Aphoriſmes, que je m'imagine qui vous pourront eſtre de quelque uſage ſur ce ſujet. VIII.

Il faut que je me réjouïſſe d'abord du grand naturel que vous apportez à l'étude, qui fera qu'avec l'attention que vous joindrez à cét avantage, vous n'y trouverez pas toutes les difficultez que d'autres y éprouvent. Antiſthene avoit ſouvent ce mot dans la bouche, qu'il faloit faire proviſion de ſens pour entendre, ou d'un licol pour ſe pendre. Je m'empeſcherai bien, dans le conſeil que je vous dois donner, d'aller juſques à une ſi vitieuſe extremité. Mais je vous dirai pourtant qu'il vaudroit beaucoup mieux s'appliquer à toute autre choſe qu'aux lettres, ſi nous ne nous ſentons aſſiſtez du Genie qu'elles demandent, & ſi nous ne poſſedons cette pointe d'eſprit, ou cette lumiere ſeche d'Heraclite, qui fait qu'on ſurmonte facilement ce qu'elles ont d'obſcur & de penible. *Plutar. contr. des stoï.*

L'âge un peu avancé où vous eſtes ne vous doit ni décourager, ni faire precipiter dans la belle carriere que vous commencez. Il n'y a point de temps dans la vie auquel il ne ſoit honneſte d'acquerir de la ſcience, diſoit Seneque allant fort *Epiſt. 77*

vieil écouter assidument un Philosophe dans sa classe. On a écrit de Solon qu'en mourant il leva la teste pour écouter, & s'instruire de quelque chose dont on l'entretenoit. Socrate voulut apprendre la veille de son dernier jour, des vers Lyriques de Stesichore qu'un Musicien chantoit. Et l'on a observé que Platon avoit les Mimes ou Sentences de Sophron sous la teste en expirant, âgé de quatre-vingts & un an. Qui n'a point leû dans Ciceron comme Caton l'aisné estoit fort vieil lors qu'il voulut sçavoir le Grec; & comme il ne pouvoit s'empécher de lire toûjours quelque livre en plein Senat, cependant que toute la Compagnie s'assembloit? Je vous exciterai peut-estre davantage par deux exemples recens. Saint Ignace, fondateur d'une si sçavante Societé, avoit trente-trois ans quand il se mit à l'étude, & n'acheva sa Grammaire qu'à trente-cinq dans Barcelone, d'où il passa en l'Université de Alcala. Et Cardan avouë luy mesme qu'à dix-neuf ans il ne sçavoit point de Latin, de sorte qu'il ne fut receu Medecin qu'à quarante.

Lib. 4. Acad. qu. & l. 3. defin.

Thuā. l. 23. Hist. & Sandoval. l. 24. Hist. sect. ult. Lib. 3 de consol.

Puisque les Arts où nous aspirons sont nommez Liberaux, il ne s'y faut pas assujettir servilement, mais en hommes libres. Ce n'est pas moins faillir de trop étudier, que trop peu. On a dit autrefois d'un homme excessivement adonné à la Chasse, qu'il ne vivoit pas, mais qu'il chassoit; nous pouvons assurer que beaucoup

coup étudient de meſme plûtoſt qu'ils ne vivent. Je ſçai bien que les Muſes ne font eſtat que de ceux qui les aiment avec paſſion: Qu'Archimede eut plus d'apprehenſion de voir effacer les doctes figures qu'il traçoit ſur le ſable, que de perdre la vie à la priſe de Syracuſe dont il ne s'apperceut point: Et que Carneade ne ſe ſouvenoit pas de manger à table pour mediter, ſi ſa chere Meliſſe l'interrompant de la main, ne l'euſt contraint d'achever ſes repas. Mais cette ardeur ſi loüable & ſi neceſſaire pendant noſtre application, n'empeſche pas que nous n'uſions parfois de remiſe. Ces filles de Mnemoſyne, dont nous venons de parler, ne chantent pas toûjours, elles donnent une partie de leur temps tantoſt aux feſtins, & tantoſt à la danſe, *amant alterna Camœnæ*. Et comme Lucien ſoûtient que la relâche que prenoient les Athletes de ſon temps, eſtoit la principale & plus importante partie de leur exercice, μέρος τῆς ἀσκήσεως τὸ μέγιστον, on ne ſe trompera jamais de maintenir que la recreation & le divertiſſement ne ſont pas moins neceſſaires à l'étude, que la grande ardeur & l'extreme contention d'eſprit. Seneque blâme avec raiſon un certain Portius Latro, d'avoir eu ſi peu de pouvoir ſur ſoi, qu'il ne pouvoit ni laiſſer ni reprendre ſes livres. VIII.

Lib. 1. ver. Hiſt.

Præf. ad l. 1. cont.

Ce n'eſt pas à dire qu'il ne faille tirer tous les jours quelque ligne au moins, auſſi bien qu'Apelle. L'eſprit n'a pas moins

beſoin d'alimens continuels que le corps. Et le meſtier de ceux qui cultivent les Sciences eſt tel, que ſi l'on n'avance, on recule, *qui non proficit, deficit*; comme il arrive à ceux qui vont contre le cours de l'eau, ou qui s'efforcent de gravir ſur quelque lieu fort droit & fort haut, ils ne ſçauroient s'arreſter tant ſoit peu ſans déchoir, *eis non progredi, eſt regredi*. Tant de choſes s'écoulent tous les jours de noſtre memoire, que ſi nous ne reparons d'ailleurs ce qui ſe perd, de la meſme façon, dit Platon, qu'on remplit un vaiſſeau qui ne conſerve pas bien les liqueurs, nous nous trouvons bien-toſt à ſec & ſans connoiſſance. C'eſt ce qui fait tant conſumer d'huile à ces Studieux que les Grecs nomment λυχνοβίους, & ce qui les empeſche, comme un Eſtieus Ponticus dans Athenée, plûtoſt que comme des Sybarites, de voir jamais lever ni coucher le Soleil qui les trouve & les laiſſe toûjours ſur leurs livres. Mais on ſe peut délaſſer l'entendement par des varietez qui ne laiſſent pas d'eſtre utiles. Il ſe joüe avec les choſes faciles, & ſe remet de la peine que d'autres plus ſerieuſes luy ont auparavant donnée. Et par la meſme raiſon que les Laboureurs rafraichiſſent leurs terres en changeant la graine qu'ils y ſement, ſans les laiſſer inutiles; les objets differens & les meditations diverſifiées ont ſouvent le pouvoir de reparer les forces de l'ame & de remettre en vigueur un eſprit fatigué.

Lib. 7. de leg.

l. 6. Deip.

Ce changement n'empeſchera pas que vous n'aiez toûjours un principal object, où vous rapporterez toutes vos veilles, & vers lequel vous irez d'un pas ferme & reglé. On n'avance pas chemin en voltigeant, ni en faiſant des courſes égarées. Mais gardez-vous bien de quitter celuy qu'on nomme Royal, pour ſuivre des ſentiers particuliers qui paroiſſent plus courts d'entrée, & qui nous égarent à la fin. Le grand chemin des Sciences ſe trouve dans les Auteurs claſſiques dont on a fait de tout temps élection, & qui vous conduiront ſeurement par le Ciel & par la Terre, ſans que vous couriez fortune de vous perdre. VIII.

Ne vous propoſez pas de ſçavoir plus que les autres, mais ſeulement de ſçavoir mieux qu'eux, ſi faire ſe peut, ce que vous étudierez. Chacun a ſa Sparte, l'importance eſt de dévenir l'un de ſes principaux ornemens. Les Thebains emporterent autrefois l'honneur du jeu des flûtes; ceux de Metelin furent reputez les plus adroits à toucher la harpe qui fuſſent dans toute la Grece; & les Eginetes paſſerent pour les plus ſoupples & robuſtes Athletes ou Luiteurs qu'elle euſt. La ville d'Athenes ſe vantoit auſſi de donner au monde les meilleurs Peintres & Sculpteurs qu'on y viſt: Celle de Crotone de fournir les plus ſçavans Medecins: Et c'eſtoit recommander aſſez un Grammairien, ou un Geometre, de dire qu'il eſtoit d'Alexandrie.

Menander Rhet. lib. 1. de Gen. dem. cap. 16.

Voilà pourquoi le nombre des Muſes eſt ſi grand. Nous pouvons donc rechercher les bonnes graces de celle qui nous plaira davantage ; mais il faut faire tous nos efforts enſuite, pour obtenir la place de faveur & d'eſtime entre ceux qui la ſervent.

Que vos lectures ſoient toûjours accompagnées de meditation ; & faites en ſorte que les reflexions que vous y formerez vous puiſſent eſtre utiles à l'avenir. Il faut pour cela que vos élevations d'eſprit reſſemblent au vol de l'Epervier, plûtoſt qu'à celuy de l'Alouëtte. Le premier gagne le haut de l'air pour découvrir païs, & fondre ſur ſa proie quand il en eſt temps. L'autre ne s'éleve que pour s'égaier, & toute ſa courſe aboutit à une promenade inutile. Ne doutez point que vous ne trouviez par ce moien dans les livres des choſes que pluſieurs n'y ont jamais apperceuës. Ce ſont des campagnes, ſelon l'imagination de Seneque, où le Bœuf rencontre de l'herbe, le Chien des Lievres, & la Cigogne des Serpens. *Epiſt. 109.*

C'eſt un grand ſecret de recueillir ſoigneuſement de certaines penſées ſingulieres qui ſe preſentent à noſtre imagination en liſant, & d'en étendre le raiſonnement au plûtoſt, parce qu'on les perd pour jamais ſi l'on n'uſe de cette diligence. Un homme d'étude ne ſçauroit amaſſer de plus precieux threſor, puiſqu'il eſt tout de ſon revenu, & qu'il n'en doit rien à

perſonne. Vous voiez bien que je ne parle pas de ces lieux communs qui ſe font à l'ordinaire, & qui contiennent ſimplement les ſentimens d'autruy, ou la belle façon que chacun a de s'expliquer. Comme il eſt bien aiſé de recueillir les pierres remarquables, avec l'agreable coquillage que la Mer jette ſur ſon rivage; & fort difficile de plonger au fond pour en arracher le Corail, ou pour y chercher des Conques qui donnent les perles de parangon: Il ne faut pas grande induſtrie, ni beaucoup de travail non plus, à reünir ſous de certains titres les ſentences de divers livres telles que tout le monde les conçoit d'abord. Mais peu de perſonnes ſçavent penetrer juſques au ſens caché des grands Auteurs; & il y en a beaucoup moins encore, qui ſoient capables de trouver dans leurs écrits ce dont eux-meſmes peut-eſtre ne ſe fuſſent pas aviſez. C'eſt pourquoi la Grenade, qui a ſon fruit ſous l'écorce, eſtoit conſacrée à Mercure: Et c'eſt de ſes grains tirez de l'interieur qu'on peut faire un loüable amas pour s'en ſervir au beſoin. VIII.

Clem. Alex. lib. 6. Strom.

Quintilien mettoit entre les Vertus d'un bon Grammairien, d'ignorer de certaines choſes; & l'on peut dire qu'il eſt parfois avantageux dans la Morale de ne ſçavoir pas tout le mal qui ſe peut faire. Et neantmoins ce meſme mal n'eſt pas mauvais ni honteux dans l'entendement comme dans la volonté, puiſque Dieu ne fait pas diffi-

Lib. 1. Inſt. c. 8.

culté d'en prendre connoiſſance. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une maxime dans la Phyſique, qu'il n'y a rien indigne d'eſtre ſceu, de ce que l'Eternel n'a pas jugé indigne d'eſtre creé. Cette Science s'étend ſur tout ce qui a eſſence. Le College des Gymnoſophiſtes eſtoit pour cela dans le Temple de Pan, pour ſignifier myſterieuſement qu'ils faiſoient profeſſion de ſçavoir toutes choſes. Et ſi un Empereur trouvoit bonne l'odeur des excremens, qui n'eſtoient ni muſc, ni civette, parce que ſon Fiſc en profitoit; on ne doit rien mépriſer, pour bas, ni pour abject qu'il paroiſſe, lors que nous en pouvons tirer quelque inſtruction. En effet toutes choſes ſont pures à les conſiderer avec pureté. Saint Chryſoſtome ne perdoit rien de ſa ſainteté à la lecture d'Ariſtophane, & de Lucien, dont il a inſeré preſque tout un dialogue dans une Homelie ſur l'Evangile de ſaint Jean. L'Apoſtre conſeille de ne laiſſer rien à éprouver, encore qu'il ne faille s'attacher qu'au bien. Et puiſque l'Eſprit de la Divinité s'étend juſques ſur les plus petites & les plus viles parties de la Nature,

Iupiter eſt quodcumque vides, quodcumque moveris,

il n'y en peut avoir qui ne meritent bien d'eſtre contemplées. Mais ce n'eſt pas à dire pourtant que nous ſoions obligez de nous arreſter à toutes également. Il eſt parfois des études comme des viandes,

dont il y en a qui ne doivent ſervir que de faulſe, & qui ne ſe prennent point pour nourriture. La raiſon ne veut pas que nous nous ſoulions de ce qui n'eſt fait que pour aſſaiſonner le reſte. VIII.

Ne ſoiez pas de ceux qui ne ſe donnent qu'à peine le loiſir d'apprendre, tant ils ont grande envie de prendre, *dicere properantes, non diſcere.* Si vous préferez les arts lucratifs aux ſciences honneſtes, vous ne ferez jamais rien qui merite la gloire où vous aſpirez. Et vous tomberez dans le mal-heur de cette inconſiderée Atalante, qui perdit pour une pomme d'or l'honneur de ſa courſe,

Declinat curſus, aurúmque volubile tollit. Ovid. Met.

Ajouſtez à cela qu'en matiere de ſciences & de diſciplines, l'utilité ſe trouve où elle paroiſt le moins, leur avantage conſiſte en ce qui ſemble le moins avantageux; & nous tirons ſouvent plus de profit de ce que nous ne jugions nullement profitable.

—— Magis utile nil eſt
Artibus his, quæ nil utilitatis habent. Id de Ponto el. 6.

Vous n'avez pas deû vous embarquer au ſervice des Muſes, ſi vous n'aviez du bien aſſez pour y ſubſiſter honneſtement. *Biſognan lettere, & lettiera.* Michel de Montagne veut qu'on refaſſe ſes chauſſes, devant que de faire des livres. Et quand Pythagore defend de ſe nourrir de cervelle, il advertit, comme je croi, d'éviter cette dure neceſſité d'avoir ſa vie ap-

puiée nuëment sur le travail de l'esprit, & sur sa seule industrie.

Mais souvenez-vous sur tout de la belle leçon que fit cét Indien à Socrate, que les choses humaines ne sçauroient estre bien compriſes sans les Divines. C'est par les dernieres que vous rectifierez vos mœurs avec vos études, *abeunt studia in mores.* Si la force de l'imagination peut causer parfois des enfantemens monstrueux, qui doute que la frequente meditation des choses du Ciel ne puisse sanctifier les productions de nostre ame ? Il est besoin pourtant que vous y apportiez la moderation requise, & le respect qu'elles demandent. Voici l'important precepte qu'on donne pour ce regard, *noli altum sapere* ; gardez-vous bien de vouloir gouster du fruict qui est au plus haut de la branche, si vous ne voulez tomber & vous perdre. Les Sciences ont leurs colomnes fatales dans le monde intelligible, qui ne se passent gueres impunément, non plus qu'autrefois celles d'Hercule. Dieu & la Nature nous font voir mille merveilles plûtost pour nous les faire admirer, que pour nous les faire comprendre ; ce qui demanderoit un plus long discours que celuy-ci.

Euseb. Præp. Ev 11. c. 3.

Vous n'aurez donc rien de moi davantage sur la premiere de vos instances. Quant à la seconde qui touche cette loüable ardeur que vous dites qui vous transporte, de communiquer le fruict

fruict de vos études à ceux qui vous suivront, comme vous avez profité, & pourrez profiter encore de celle des autres qui vous ont precedé ; je joins mes vœux aux vostres, & vous exhorte à suivre un si noble dessein. Et neantmoins vous ne precipiterez rien en cela non plus qu'au reste, si vous m'en croiez. La prudence d'un Architecte l'oblige à faire de grandes provisions de toute sorte de materiaux, avant que de commencer son ouvrage. Et je vous prierois volontiers de considerer comme le Ver à soie ne se met à filer, qu'aprés s'estre nourri de feüilles par un fort long espace de temps. Il est besoin que nous fassions de mesme un fonds de doctrine, & que nous nous rempliſſions de tout ce qui peut servir à nostre instruction, devant que de mettre la main à la plume pour instruire les autres. En effet nous lisons dans la vie d'Aristote, qu'à l'âge de quarante ans il estoit encore disciple de Platon. Ciceron témoigne qu'Isocrate n'en avoit pas moins de quatre-vingts quatorze, quand il acheva son Oraison Panathenaïque. Il estoit arrivé jusques à quatre-vingts seize, lors qu'il écrivit celle qui se nomme Panegyrique, si nous en croions Lucien. Varron dit de soi-mesme au commencement de son premier Livre du ménage des champs, qu'il estoit octogenaire au temps qu'il entreprit ce travail. Et Sophocle les passoit tous,

VIII.

Lib. de Senect.

In Macrob.

Val. Ma. l. 8. c. 7. eſtant ſur le poinct de voir un nouveau ſiecle lors qu'il fit la piece admirable d'Oedipus Coloneus; ce que ſon fils grava ſur le tombeau qu'il luy dreſſa. Je ſçai bien que le Docteur Huarte n'eſt pas d'avis dans ſon Examen des Eſprits, Cap. 1. que nous retardions tant que cela à travailler, ſi nous devons donner quelque choſe au public; puiſqu'il limite le temps propre à le faire entre la trente-troiſiéme année & la cinquantiéme de noſtre âge. Mais c'eſt un ſentiment particulier, ſujet à beaucoup de contradictions, & qu'une infinité d'exemples ſemblables à ceux que nous venons de rapporter peuvent renverſer. Je ne doute point non plus que vous ne puiſſiez produire un grand nombre d'ouvrages de jeunes gens, qui peuvent convier ceux de leur volée à mettre au jour ce qu'ils penſent avoir conceu auſſi heureuſement que les autres. Si eſt-il vrai pourtant, qu'à parler generalement, nos ames ne vont pas ſi viſte en leurs operations importantes, qu'il ne faille attendre la ſaiſon de maturité pour s'en promettre une bonne iſſuë. Saturne qu'on veut qui donne le temperament propre aux ſpeculations ſublimes & aux réveries ingenieuſes, eſt le plus lent de toutes les planettes. Et je vous ſupplie de croire qu'il n'eſt pas des eaux d'Helicon, comme de celles dont ſe ſervoit la Sibylle de Delphes,

qui luy faiſoient prononcer des oracles auſſi-toſt qu'elle en avoit tant ſoit peu gouſté. Il faut prendre des premieres long-temps & à longs traits, auparavant qu'il y paroiſſe, & qu'elles operent ſur nous ce qui nous les fait rechercher. Eſtanchez bien voſtre ſoif, & puis vous ſatisferez commodément au reſte de vos deſirs. VIII. *Lucia. in Hermot.*

Quoique vous faſſiez, quand vous en ſerez venu là, tenez pour aſſuré que vous n'y reüſſirez pas au contentement de tout le monde, non plus que ceux qui vous ont fraié le chemin. C'eſt le but le plus vain que vous vous puiſſiez propoſer, qu'vn agréement univerſel. Il eſt meſmes indubitable, que ſoit que vous compoſiez quelque choſe, ſoit que vous vous en abſteniez, voſtre deſſein ne manquera jamais d'eſtre controllé de pluſieurs. Si vous ne faites rien, vous eſtes vn pareſſeux; ſi vous écrivez, autant de perſonnes qui liront vos ouvrages prendront l'autorité de vous cenſurer. Que Jupiter nous donne de la pluie, dit Theognis, ou qu'il nous envoie de la ſerenité, il ſe trouve toûjours des hommes à qui le temps courant ne plaiſt nullement. Ce n'eſt donc pas merveille qu'ils trouvent à redire en ce qui vient de nous, puiſqu'ils reçoivent ſi mal ce qui part de la main de Dieu. Tel approuvera la matiere de voſtre travail, qui en con-

damnera la forme. Un autre accuſera de lâcheté voſtre retenuë, parce que vous n'aurez voulu offenſer perſonne. Et beaucoup vous trouveront trop libre, & vous ſçauront mauvais gré, d'avoir parlé avec autant de licence qu'ils vivent. Il faut eſtre reſolu à tout cela devant que de rien entreprendre, & ſuivre le conſeil qu'Harmonides receut de Timothée, d'avoir pour indifferent le jugement de la multitude, pourveu que les plus honneſtes gens eſtiment ce que vous ferez. Jamais Auteur ne fut plus repris ni plus eſtimé qu'Homere.

Lucia. in Harm.

Ne croiez pas que le ſujet que vous entreprendrez de traitter, quelque relevé qu'il puiſſe eſtre, ſoit capable de recommander ce qui viendra de vous, ſi voſtre induſtrie n'égale celle des plus grands Maiſtres. Par effet c'eſt la figure plus que l'eſtoffe qui fait la gloire des Artiſans. Une pierre miſe en œuvre par Pilon eſt ſouvent plus eſtimée qu'une ſtatuë de marbre qui ne ſort pas de ſi bonne main. Et l'artifice excellent a cela de propre, qu'il rend plaiſantes les plus vilaines choſes, comme ſont les ſerpens ou les monſtres, quand ils ſont bien repreſentez. Mais il n'y a rien de bas ni de chetif à le bien prendre. Homere n'eſt pas moins admirable à décrire l'importunité d'une mouche, que la valeur d'Achille; ni

Virgile à repreſenter le travail des Abeilles ou des Fourmis, qu'à dépeindre le ſac de Troie, ou le fameux bouclier d'Enée. Conſiderez comme Ariſtote nous fait obſerver juſques aux excremens des animaux, dans les livres où il examine ce que la Nature leur a donné de plus excellent. Et comme Xenophon eſt ſoigneux de nous apprendre la ſymmetrie des vtenſiles de cuiſine, du meſme ſtile dont il a tracé l'expedition de Cyrus. Les grands hommes rendent tout grand. Et ſi l'étable d'Augée fait l'un des renommez travaux d'Hercule, qui ne dédaigna pas de la purger d'ordures; ſoiez aſſuré qu'à quoique vous vous occupiez vous y pouvez acquerir un honneur perpetuel, pourveu que voſtre ouvrage ait quelque choſe de cét air de l'Antiquité, qui nous fait preſque adorer aprés tant de ſiecles les pieces des Grecs & des Romains. VIII.

Il importe merveilleuſement pour arriver juſques à ce poinct, de mettre ſon eſprit dans une aſſiette bien tranquille devant que de rien entreprendre. Je ne veux pas prononcer ſi abſolument qu'a fait Seneque, qu'vn homme occupé ſoit incapable d'exercer aucune action de bonne façon. Mais je penſe que tout le monde tombera d'accord, qu'il eſt preſque impoſſible parmi les diſtractions des grandes char-

Lib. de brev. vit. cap. 6.

ges, & les divers emplois de la vie civile, de posseder cette presence & cette serenité d'esprit, que demandent les contemplations Philosophiques. On dit des tableaux de Parrhasius, qu'ils avoient je ne sçai quelle douceur, avec une certaine facilité que son humeur gaie leur communiquoit: parce qu'il ne peignoit jamais qu'en chantant. Cela monstre de quelle importance est la constitution de nostre ame pour toutes nos operations, & ce que peut la disposition de cette supréme faculté sur ceux qui ont la main à la plume, puisqu'elle a eu tant de pouvoir sur d'autres qui n'ont tenu que le pinceau, dont l'effect n'a garde d'estre si spirituel que celuy d'une plume taillée pour l'eternité. Aussi lisons nous dans Pline & ailleurs, que diverses personnes se sont purgé le cerveau avec de l'Ellebore blanc pour mieux vaquer à l'estude, comme le pratiqua Carneades lors qu'il voulut répondre aux livres de Zenon, & combattre les sentimens du Portique. Le mesme Historien de la Nature rapporte dans un autre lieu, que Protogene travaillant à ce chef-d'œuvre du Jalisus, pour l'amour duquel Demetrius manqua depuis à prendre Rhodes, ne voulut jamais se nourrir que de lupins détrempez, de crainte que d'autres viandes ne luy causassent quelque obstruction, & ne luy rendissent les sens moins libres.

Athen. lib. 12. Deipn ex Theop.

Lib. 28 nat. hist c 5. & l 35. c. 10

Je serois bien faſché de vous avoir conſeillé de ſemblables regimes, encore que je vous exhorte ſerieuſement au repos de l'eſprit, & à ſon détachement des affaires qui le peuvent partager, ou troubler, ſi vous voulez vaquer de bonne ſorte à la compoſition des livres. VIII.

Tout ce qui ſort de noſtre plume ne merite pas de voir le jour. Il faut ſouvent imiter l'Autruche, qui ſepare les œufs ſteriles de ceux qu'elle veut couver pour avoir des petits, & ſupprimer de meſme ce qui ne nous peut donner la reputation, qui eſt le prix de nos travaux. L'eſprit, auſſi bien que le corps, a ſa façon de digerer & d'engendrer des excremens. Mais comme il eſt à propos d'uſer de grande precaution à ne rien mettre au jour qui n'en puiſſe ſouffrir la lumiere; auſſi ne doit-on pas eſtre trop ſevere, ni rejetter abſolument ce que le ſeul abus peut rendre mauvais, par l'application déraiſonnable de ceux qui prennent toûjours les choſes de mauvais biais. Il n'y en a point de ſi bonne au monde, juſques aux Elemens dont il eſt compoſé, qui ne portaſt ſa condemnation, à l'examiner dans la rigueur de toute ſorte d'evenemens.

Nihil prodeſt quod non lædere poſſit, idem. *Ovid. l. 2. Triſt.*

Et nous ſçavons bien que Dieu ne laiſſa pas de créer es Aſtres, encore qu'il preveuſt l'idolatrie que leurs mouve-

mens reglez, & leurs admirables clartez pouvoient cauſer icy bas.

On attribuë à un Grimaldi Genois la meſme fantaiſie qu'avoit cét extravagant Senetio du temps de Seneque, qui n'aimoit rien que de grand juſques à ſa chauſſure, qu'il portoit, comme quelques-uns aujourd'huy, beaucoup plus longue que le pied. Il ne vouloit que de grands valets & de grands meubles : Les femmes ne luy plaiſoient pas ſi elles n'eſtoient extraordinairement grandes : Et ce qui eſtoit bien plaiſant, c'eſt qu'il ne mangeoit point de figues ſi elles n'eſtoient de ces groſſes que les Romains nommoient Mariſques, encore que tout le monde les mépriſaſt comme les plus inſipides de toutes. Mais rien ne le rendit ſi ridicule que l'affectation qu'il avoit, de ne prononcer que des choſes grandes avec des paroles vaſtes ou empoulées. Certes nous en voions qui font paroiſtre je ne ſçai quoi de ſemblable, ſur tout dans des Prefaces, où ils étalent de grandes promeſſes, pour tenir enſuite ſi peu de choſe, qu'on eſt contraint d'en rire comme de la montagne fabuleuſe, qui n'accoucha aprés bien du bruit que d'une ſouri. Eſloignez vous, je vous ſupplie, de ce defaut qui témoigne une ſi extréme vanité, & vous repreſentez ſans ceſſe ce qu'obſerve Photius dans ſa Bibliotheque d'un certain Amyntia-

Suaſ. 2.

nus, qui avoit écrit un livre des loüan- VIII.
ges d'Alexandre. Il le dedioit à l'Empereur Marc-Antonin, l'assurant qu'il égaleroit par son style les plus belles actions du Monarque dont il entreprenoit l'eloge ; & cependant il n'y avoit rien de plus froid ni de plus imbecille que sa façon d'écrire. Ciceron dit quelque part de ceux qui en usent ainsi, que *magna professi, in parvis tamen versantur.* Et l'Espagnol ne prononce pas moins gentiment d'eux, *ariendo pregonado vino, venden vinagre.* Si ce que vous donnerez au public vaut quelque chose, il le sçaura bien reconnoistre ; & s'il en est autrement, vostre témoignage ne servira de rien, n'estant pas recevable en cela.

Je m'assure que vous n'exigez pas de moi d'autres regles touchant le style dont vous pouvez user, que celles que vous avez veuës dans mes Considerations sur l'Eloquence Françoise de ce temps. J'ai remarqué comme il devoit estre different selon les matieres, & comme rien ne le rendoit plus recommandable que d'estre clair & intelligible, puisque nous ne parlons ni n'écrivons que pour estre entendus. En effet il n'y a point d'Auteurs dont le sens se comprenne avec tant de facilité, que celuy des plus grands Orateurs. Et le mot d'un d'entre eux me plaist fort, quand il assure de ceux qui s'expliquent si mal,

qu'on a de la peine à concevoir ce qu'ils veulent dire, qu'ils feroient plûtoſt voir leur propre cœur que ce qui eſt dedans, ὧν ϑάττον ἂν ἴδοις τὴν καρδίαν, ἢ τὰ ἐν τῇ καρδίᾳ, *quorum citiùs cor, quàm quæ in corde ſint videris.* J'ai auſſi blâmé de certains ſtyles qui ſont exceſſivement diffus en des choſes ſuperfluës ; & j'ay fait voir que d'autres par trop concis, & qui ne vont que par ſecouſſes, ou, ſelon le mot d'un Ancien, que comme les pourceaux piſſent, n'eſtoient pas moins à reprendre. Tâchez de vous conduire entre ces deux extremitez vicieuſes ; & meſlant auſſi bien qu'Euripide les Charites avec les Muſes, je veux dire les hautes penſées avec la belle expreſſion, vous nous ferez voir cette merveille dont parle Syneſius, d'eſtre Aigle & Cygne tout enſemble. Il faut pourtant que j'ajoûte un mot à ce que j'ai dit dans le meſme ouvrage touchant les citations, puiſqu'il s'eſt trouvé des gens que l'amour propre rend ſi contraires à l'honneur qu'on rend aux Anciens en les alleguant.

Syneſ. in Dione.

L. 3. c. 2. Ariſtote remarque fort bien dans ſes Topiques, que la pluſpart des hommes font mine de n'eſtre pas laborieux, afin de paroiſtre plus ſpirituels en ce qu'ils font. Voilà le fondement de la peine que pluſieurs prennent de déguiſer comme un larcin ce qu'ils tiennent des Anciens, croiant qu'il leur eſt plus

glorieux de paroiſtre avec beaucoup de naturel, qu'avec beaucoup d'acquis. J'avouë qu'il n'eſt pas impoſſible que diverſes perſonnes ne tombent dans de meſmes ſentimens ſur un meſme ſujet: Et que comme les terres produiſent en des lieux fort éloignez de ſituation, de ſemblables metaux, & des plantes de pareille eſpece; il peut encore arriver que divers eſprits ſe rencontreront dans de meſmes penſées, & formeront de meſmes raiſonnemens, ſans ſe les eſtre communiquez les uns aux autres. Mais il ne laiſſe pas auſſi d'eſtre veritable, que le plus grand nombre de ceux qui paroiſſent ſi ennemis des citations & des autoritez dont ils ne ſe ſervent jamais, ſont portez d'une vanité pareille à celle qu'avoit Epicure, qui n'écrivit pas moins de trois cens volumes ſans faire aucune allegation, à deſſein de ſe montrer tel qu'il ſe diſoit eſtre, *autodidacte*, & ſans avoir receu inſtruction de perſonne. Or quoi qu'il y ait de certaines compoſitions, comme nous l'avons obſervé, où cette façon d'écrire en s'appuiant ſur les Anciens, principalement lors qu'on produit leurs propres textes, ſeroit tres-vicieuſe: il s'en trouve d'autres au contraire, telles que ſont les Dogmatiques ou inſtructives, qui ne peuvent eſtre traittées autrement qu'avec un notable prejudice. Qu'on liſe ce qu'ont fait Ciceron, Seneque, & Plu- VIII.

tarque, de Philoſophique, il n'y a page où les noms & les ſentimens de tous ces grands hommes qui les avoient precedé ne ſoient rapportez. Et certes l'affectation de n'expoſer au jour que ce qui eſt nouveau & de ſon creu, eſt fort ridicule, rien ne pouvant eſtre dit, ſur tout en ce genre de lettres, qui ne l'ait eſté auparavant; outre qu'on perd en ce faiſant la force du témoignage, ou de l'autorité, ſans parler de celle de l'expreſſion. La Verité eſt eternelle, de ſorte que ſi ce qu'on dit eſt tant ſoit peu veritable, il ne ſçauroit eſtre nouveau. Et ce que repreſentoit autrefois Iſocrate au Roy Nicocles me ſemble fort conſiderable là-deſſus, qu'en matiere d'inſtitution, de preceptes, ou de doctrine morale, c'eſt eſtre impertinent que d'y chercher de la nouveauté; & que celuy-là y paroiſtra toûjours le plus eloquent qui ſçaura le mieux rapporter & mettre en un, ce que les plus beaux eſprits ont penſé devant luy ſur le ſujet dont il voudra parler. Que ſi ce grand Orateur avoit raiſon de le croire ainſi il y a bien plus de deux mille ans, que doit-ce eſtre de nous, qui dans la ſucceſſion de tant de ſiecles avons recüeilli le fruit des eſtudes de tant de milliers d'hommes qui nous ont devancé? Le Peintre qui reçoit ſes couleurs toutes broiées, ni l'Architecte à qui l'on a preparé la chaux & le moilon,

Orat. de Regno.

n'en ſont pas moins eſtimez s'ils les ſça- VIII.
vent bien emploier. Faites ſi bien que vous voudrez, vous ne ſçauriez travailler que ſur la matiere des Anciens; ni debiter d'autres ſentimens que les leurs; l'importance eſt de les mettre bien en œuvre; & vous les pouvez meſme rendre voſtres par la belle application. J'ai veû ſouvent des paſſages de livres ſi bien pris, & ſi ingenieuſement adaptez, qu'ils avoient avec l'energie du lieu d'où ils venoient, toute la grace de l'invention & de la nouveauté. A la verité il peut y avoir de l'excés en cela. Ceux qui étouffent leur lumiere naturelle & leur jugement, ſous un grand nombre de citations que la ſeule memoire leur fournit, ſont comme ces Geans qui entaſſerent ſi bien montagne ſur montagne, Pelion, & Oſſa, ſur Olympe, qu'ils s'enſevelirent eux-meſmes deſſous. Chryſippe, Celſe, & quelques-uns encore ont eſté blâmez avecque raiſon, de s'eſtre tellement abandonnez à ſuivre les autres, que ſi vous euſſiez oſté les textes eſtrangers de leurs livres, vous les euſſiez reduits au meſme temps à la carte blanche. Je me ſouviens auſſi de ce Timée, à qui l'on donna le vilain ſurnom de vieille ramaſſeuſe, γραωσυλλέκτρια, parce qu'il ne debitoit que des rapſodies recüeillies de tous coſtez. Certes ce n'eſt pas écrire que d'en uſer de la ſorte, c'eſt

Heſech. in Philoſ.

ſeulement tranſcrire, & eſtre purement *plagiaire*, pour nous ſervir du terme qui eſt propre à cette infamie. Et ſi nous nous contentons de mettre ſur le papier nos lectures toutes indigeſtes, comme le robinet d'une fontaine rend l'eau ſans la gouſter & ſans luy rien communiquer du ſien ; au lieu d'acquerir de la gloire par nos ouvrages, nous ne ferons rien que de mépriſable. Il ne faut pas tant imiter les Bouquetieres, qui ſe contentent de joindre enſemble les fleurs qu'elles trouvent ; que les Abeilles, qui prennent deſſus ces meſmes fleurs la matiere dont elles compoſent leur agreable nourriture. Car il y a trois ſortes d'animaux qui donnent aux hommes d'eſtude des exemples bien differens. L'Araignée tire ſa toile, qui a plus d'artifice que de ſolidité, de ſon propre ventre ſans rien emprunter de perſonne. Le Fourmi ne s'occupe qu'à faire proviſion du grain qu'il amaſſe avec grand ſoin, & qui ne profite qu'à luy ſeul. Mais la Mouche à miel tient la voie moienne qui doit eſtre ſuivie, quand elle choiſit ſa matiere au dehors, qu'elle transforme enſuite, rendant ſon travail utile & à elle, & à tout le genre humain. Je vous exhorte donc à ſuivre ce tiers parti, dont vous ne verrez gueres médire qu'à ceux qui deſeſperent d'en pouvoir eſtre, parce qu'ils n'ont pas fait les proviſions neceſſaires pour

cela. Nous ne prisons ordinairement que les choses où nous croions pouvoir reüssir, & lors que nous pensons estre capables de les imiter. Pour les autres qui sont au dessus de nostre portée, peu de personnes se trouveront assez equitables pour en juger raisonnablement & sans passion. Tant y a qu'en rendant l'honneur qui est deû à ceux de qui vous aurez appris, vous ferez l'action d'un homme reconnoissant; outre que vous en obligerez d'autres qui recevront quelque instruction de vous, à vous traitter un jour de mesme. Ce n'est pas merveille que des gens qui ne peuvent esperer d'estre jamais citez, prennent en si mauvaise part les citations des autres. VIII.

Fin du huictiéme Volume.